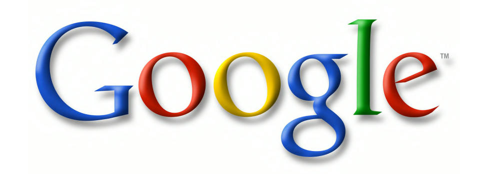




21. c. 16
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution.
1858



ABRÉGE CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE,

Depuis ſa Fondation juſqu'au préſent Regne;

Par M. DESORMEAUX.

TOME V.



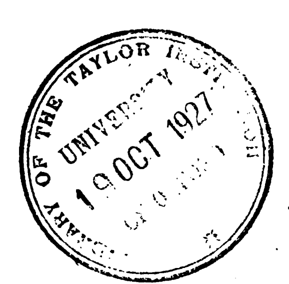
A PARIS;

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.



M D C C L V I I I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 OCT 1927
OXFORD

CHRONOLOGIE
DES ROIS
Contenus dans ce Volume.

CHARLES II.

XLVII. Roi, (Charles-Joseph-Joachim-Antoine-Léonard), né le six Novembre *1661*, mort le premier Novembre 1700, enterré à l'Escurial; en lui finit la Maison d'Autriche Espagnole. Il vécut trente-neuf ans moins six jours, & régna trente-cinq ans, un mois & treize jours; enterré au Panthéon de l'Escurial.

Femmes. Dona Marie-Louise d'Orléans, fille du Duc d'Orléans, frere de Louis XIV. morte en 1689 à l'âge de vingt-sept ans.

Dona Marie-Anne de Neubourg, fille de l'Electeur Palatin, morte à Guadalascara le seize Juillet 1740 à l'âge de soixante & douze ans.

PHILIPPE V.

XLVIII. Roi, né à Versailles le dix-neuf Décembre 1683, proclamé en vertu des droits de son ayeule Marie-Thérese, Roi à Madrid le vingt-quatre Novembre 1700, mort le neuf Juillet 1746; enterré dans l'Eglise Royale de

Saint Ildefonse; il vécut soixante-deux ans, six mois & vingt-huit jours, régna avant son abdication vingt-trois ans, un mois, seize jours; & après qu'il fut remonté sur le Thrône, vingt-un ans, dix mois & neuf jours; en tout quarante-cinq ans moins cinq jours, enterré dans l'Eglise Royale de Saint Ildefonse.

FEMMES. Dona Marie-Louise de Savoye, seconde fille de Victor Amedée, Duc de Savoye, Roi de Sicile, & ensuite de Sardaigne, morte le quatorze Février 1714 à l'âge de vingt-cinq ans.

Dona Elisabeth Farnese, fille d'Edouard Farnese, Duc de Parme & de Plaisance, née le vingt-cinq Octobre 1692.

Enfans de la Reine Marie-Louise-Gabrielle de Savoye.

D. Louis, depuis Roi sous le nom de Louis I.
D. Philippe, mort jeune.
D. Philippe-Pierre-Gabriel, mort jeune.
D. Ferdinand, aujourd'hui Roi d'Espagne.

De la Reine Elisabeth Farnese.

D. Carlos, né le deux Janvier 1716, Roi des Deux Siciles & héritier présomptif de l'Espagne.
D. Philippe, mort jeune.
D. Philippe, Duc de Parme, de Plaisance & de Guastalla, né le quinze Mars 1720.
D. Louis-Antoine-Jacques, ci-devant Cardinal Archevêque de Séville & de Tolede.
Dona Marie-Anne-Victoire, Reine de Portugal.
Dona Marie-Therese, Dauphine de France, morte le vingt-deux Juillet 1746.

Dona Marie Antoine-Ferdinande, née le dix-ſept Novembre 1729, épouſe du Duc de Savoye.

LOUIS I.

L. Roi, né à Madrid le vingt-cinq Août 1707; Roi par l'abdication de Philippe V. ſon pere le dix Janvier 1724, mort le trente-un Août de la même année à Madrid, enterré à l'Eſcurial; il vécut dix-ſept ans & ſix jours, & régna ſept mois & onze jours.

FEMMES. Eliſabeth d'Orléans, morte à Paris le ſeize Juin 1742 à l'âge de trente-deux ans, ſix mois & cinq jours.

FERDINAND VI.

LI. Roi, né à Madrid le vingt-trois Septembre 1713, proclamé Prince des Aſturies à Madrid 1725, Roi par la mort de Philippe V. ſon pere le neuf Juillet 1746.

FEMMES. Dona Marie de Portugal, fille de Jean VI. Roi de Portugal, née le quatre Décembre 1711.

ROIS DE PORTUGAL.

ALFONSE VI.

Furieux & imbécille, régne en 1656, eſt privé de la Couronne & de ſa femme par ſon

frere Pierre II. en 1667, & conserve le titre de Roi jusqu'en 1683, qu'il meurt après un regne de vingt-sept ans.

PIERRE II.

Lui succéde en 1683, & meurt en 1706, après un regne de vingt-trois ans: c'est ce Prince qui a commencé à se mettre dans la dépendance de l'Angleterre par des traités de commerce & d'alliance qui ont anéanti les manufactures, & la culture du Portugal.

JEAN V.

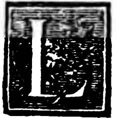
Son fils lui succéde en 1706, & meurt en 1750, après quarante-quatre ans de regne; grand Roi, s'il n'eût encore resserré les chaînes qui attachent le Portugal à l'Angleterre.





ABRÉGÉ
CHRONOLOGIQUE
DE
L'HISTOIRE
D'ESPAGNE.

CHARLES II.



LA Reine, en vertu du testament de Philippe IV. fut reconnue en qualité de Régente. On avoit désigné pour son conseil, avec voix seulement consultative, le Comte de Castriglio Président du Conseil de Castille ; Dom Christoval Crepi, Vice-Chancelier d'Arragon, le Cardinal d'Arragon, le Marquis d'Ay- 1665.

tonne & le Comte de Penneranda; Dom Juan d'Autriche, le seul homme capable de gouverner dignement l'Etat, étoit oublié; la Reine craignoit-elle que ce Prince habile profitant de l'amour de la Nation n'usurpât le thrône sur son fils? Ce n'eût pas été le premier exemple en Espagne d'un bâtard parvenu à la Couronne.

Le jeune Roi fut proclamé à Madrid le quinze Octobre, & ensuite dans toutes les Villes de la Monarchie avec les cérémonies ordinaires; on nomma le Cardinal d'Arragon, Archevêque de Tolede & Grand Inquisiteur, ce qui lui donnoit un pouvoir & des richesses immenses; mais il ne garda pas cette derniere dignité que la Reine conféra au Pere Evrard Nitard, son Confesseur, son Ministre & son confident. On s'apperçut bientôt à la Cour que ce Jésuite Allemand, homme fier, généreux & désintéressé n'avoit ni l'étendue d'esprit, ni les talens, ni le manége, ni les connoissances nécessaires pour gouverner une vaste Monarchie. Les Grands devenus puissans par la foiblesse des deux derniers Gouvernemens & par une mi-

norité, se déclarerent presque tous contre Nitard, & soutinrent D. Juan d'Autriche son ennemi; le Jésuite témoigna d'abord du courage & de la grandeur d'ame: *C'est vous*, disoit-il à un Grand, *qui me devez du respect, à moi qui ai tous les jours votre Dieu entre les mains, & votre Reine à mes pieds.* Mais les obstacles qu'il ne put vaincre lui firent comprendre qu'il est plus aisé de gouverner une femme dévote & bornée, qu'une Cour orageuse, & des Grands fiers & mutins.

La Cour consentit que l'Ambassadeur d'Angleterre (Fanshau) s'abouchât à Salvaterra avec le Comte de Castelmelhor, premier Ministre de Portugal pour conclure la paix entre les deux Couronnes: la Reine donna d'autant plus volontiers les mains à cette négociation, que l'Espagne étoit menacée d'un ennemi bien plus redoutable que l'imbécille & furieux Alfonse VI. Je veux parler de Louis XIV. qui vouloit faire valoir les droits de la Reine son épouse sur certaines Provinces des Pays-Bas que la Coutume & la (*a*) Jurisprudence du Pays

(*a*) La Loi de dévolution avoit lieu, sur-tout en Brabant.

tranſportoient aux filles du premier lit, au préjudice des mâles qui étoient venus d'un ſecond mariage. Les François établirent les droits de leur Reine dans de longs manifeſtes. On y répondit par d'autres écrits, & on oppoſa ſur-tout la renonciation de Marie-Thereſe ; mais quand cette renonciation n'eût pas été nulle en elle-même par rapport à la Monarchie, ne l'étoit-elle pas vis-à-vis de ce droit particulier ; d'ailleurs, encore une fois la dot, au moyen de laquelle on l'avoit forcé de renoncer, n'ayant pas été payée, la reine rentroit ſans difficulté dans ſes droits.

L'eſpérance de profiter des troubles & du mécontentement que la fureur & les excès du Roi de Portugal ne pouvoient manquer d'exciter dans ſon Royaume, firent tirer la négociation en longueur de la part de l'Eſpagne ; la Régente ſe flatta que toute l'Europe ſe ligueroit pour arrêter Louis XIV. dans ſes projets ſur les Pays-Bas : c'étoit mal raiſonner ; l'Empereur n'avoit ni argent, ni troupes ; l'Angleterre & la Hollande ſe faiſoient une guerre implacable, la moitié de l'Empire étoit dans les intérêts du

Roi de France; Louis étoit seul en Europe heureux, riche & puissant; l'Espagne ne prit point de part à une guerre qui s'éleva entre la Hollande & l'Evêque de Munster sur les frontieres des Pays-Bas; la France & le Dannemarck s'étoient déclarés pour les Etats Généraux contre les Anglois.

On ne put résister cette campagne à Schomberg qui eut plusieurs fois l'avantage sur les Généraux Espagnols; aucun d'eux n'osa en venir aux mains avec lui, & on lui laissa tranquillement enlever des Villes, & ravager l'Estramadoure; le Prince de Parme, sur les fins de la campagne tailla en pieces quatre Régiments de cavalerie Portugaise.

Les Maures leverent le siége de Larache sur la côte d'Afrique, après avoir perdu deux mille hommes devant cette Ville défendue par deux cent cinquante Espagnols.

La Reine Douairiere de France, Anne d'Autriche étoit morte le vingt-cinq Janvier; sa mémoire est immortelle en France où elle porta le goût, la politesse, & ce talent charmant pour la Société qui distingue les François des autres Peuples.

On croit que si cette Princesse eût vécu plus long-tems, Louis XIV. à sa considération n'auroit pas attaqué les Pays-Bas Espagnols ; la paix des Pyrenées qui fut à la vérité l'ouvrage de Mazarin, n'avoit été négociée que par les ordres réïtérés de cette grande Reine.

La Reine de Portugal, Louise de Guzman, dépouillée du Gouvernement par son fils, mourut dans un Couvent de Lisbonne le vingt-huit Février. La Maison de Bragance lui doit la Couronne qu'elle porte aujourd'hui. La Princesse dont je viens de parler, souffrit sa disgrace avec le même courage qu'elle fit paroître à la tête des affaires.

1667. Le Comte de Sandvich, nouvel Ambassadeur d'Angleterre, fit renouer les conférences pour la paix avec le Portugal ; les ennemis furent repoussés de devant Gurumena & Albuquerque ; mais le Roi de France que la cour de Madrid eût pû satisfaire par la cession de quelques Villes dans les Pays-Bas, profitoit habilement de l'état de l'Europe pour faire la conquête presqu'entiere des Pays-Bas ; suivi de Turenne & de soixante mille hommes, il conquit Amentieres, Ber-

gues, Furnes, Charleroi, Ath, Tournai, Douai, Courtrai, Oudenarde, Aloſt, Lille; il vainquit le Général Marſin le trente-un Août: de tels progrès auxquels l'Europe n'étoit plus accoutumée, ſuſpendirent l'animoſité de l'Angleterre & de la Hollande, ces deux Puiſſances également effrayées des ſuccès brillans de Louis XIV. ſignerent la paix à Breda le trente-un Juillet pour arrêter de concert la fortune de la France. La Régente ne put envoyer le moindre ſecours d'hommes & d'argent dans les Pays-Bas; elle ſe contentoit de faire dire par le Roi ſon fils, lorſque les Grands venoient lui faire la cour: *défendez-moi, je ſuis innocent.*

Sur les frontieres du Rouſſillon il y eut quelques hoſtilités qui n'aboutirent à rien. Le Roi de France ne déclara point la guerre, regardant ſon entrepriſe comme une ſimple priſe de poſſeſſion des Etats qui étoient dévolus à ſon épouſe, mais l'Eſpagne la lui déclara avec les formalités ordinaires.

Par une révolution inouie, le Roi de Portugal ſe voit enlever en même-tems par ſon frere D. Pedro & ſon épouſe &

ſa Couronne. La Reine qui étoit Françoiſe (a) de nation, prétendit que ſon mariage n'avoit pu être conſommé par Alfonſe, & qu'il lui étoit libre de former de nouveaux liens, même avec le frere de ſon mari. Le Roi prenoit toutes ſes maîtreſſes qu'il avoit eues en grand nombre pour témoins de la fauſſeté de l'accuſation, & demandoit à faire ſes preuves. Perſonne ne s'intéreſſa pour lui, & il fut contraint de ſigner ſon abdication, après quoi on le relégua aux Terceres. Pendant tout le tems que vécut cet imbécille Monarque, D. Pedro ne prit que le titre de Régent. En mil ſix cent ſoixante-quinze on tranſporta Alfonſe dans une fortereſſe de Portugal où il mourut après y avoir paſſé huit ans. Le Chapitre de Liſbonne, pendant la vacánce du ſiége, déclara nul le mariage de la Reine, & cette Princeſſe, au moyen d'une diſpenſe qui lui fut accordée par le Cardinal de Vendôme ſon oncle, Légat *à latere* en France, épouſa le Régent, & conſerva ſon titre de Reine.

1668. Le Roi de France ajoute aux conquê-

(a) Elle étoit fille du Duc de Nemours.

tes de l'année derniere celle de la Franche-Comté en quatorze jours; cette Province eût pu tenir des campagnes entieres; mais les armes & l'or de Louis XIV. avoient engourdi le courage & les mains de tous les Gouverneurs; cette nouvelle consterna la cour de Madrid, & la força enfin de signer la paix avec le Portugal: ce Royaume fut reconnu pour libre & indépendant, & on ôta du blason d'Espagne les armes de Portugal; la Ville de Ceuta qui en mil six cent quarante n'avoit pas suivi le torrent de la révolution; resta à l'Espagne; tel fut le fruit honteux du despotisme d'Olivarrès, & d'une guerre de vingt-huit ans qui acheva d'anéantir les forces de la Monarchie Espagnole; le Marquis de Liche, prisonnier de guerre à Lisbonne depuis la bataille d'Estremos, négocia ce traité honteux de concert avec l'Ambassadeur Anglois Sandvich.

D. Juan d'Autriche refusoit opiniâtrément le gouvernement des Pays-Bas, & se plaignoit que la Reine ne vouloit l'y envoyer que pour lui faire perdre sa réputation, attendu qu'il ne s'y trouvoit ni troupes, ni argent; depuis long-tems

ce Prince souffroit avec impatience de se voir exclus du Gouvernement où l'appelloient sa naissance & ses talens.

L'Angleterre, la Suéde & la Hollande se hâtent de signer un traité de ligue offensive & défensive pour conserver le reste des Pays-Bas à l'Espagne ; le Chevalier Temple, Anglois, mortel ennemi de la France, fut l'auteur du traité.

Le Roi de France, pour ne pas s'attirer sur les bras la meilleure partie de l'Europe, fit partir ses Ministres pour Aix-la-Chapelle où l'on signa le traité qui lui assuroit ses conquêtes dans les Pays-Bas, à condition qu'il restitueroit la Franche Comté.

Le Czar Alexis Michaëlowitz envoya à Madrid une célebre ambassade, la Moscovie n'en avoit point encore envoyé en Espagne. L'Ambassadeur proposa un traité de Commerce entre les deux Nations. Que pouvoit-on attendre d'un pareil traité ? Les Moscovites plongés dans la barbarie, ne pouvoient voyager en Europe, & les Espagnols, Nation indolente, s'il en fut jamais, étoient-ils gens à commercer au fond du Nord ?

D. Juan osa blâmer tout haut la paix

d'Aix-la-Chapelle ; mais c'eſt qu'il étoit mécontent de la Cour, car on devoit ſe trouver heureux d'avoir obtenu la reſtitution de la Franche-Comté ; le Duc d'Aremberg obtint le Gouvernement de cette Province, qui en conſéquence de ſes privileges n'avoit point eu juſqu'alors de Gouverneur, & ne payoit point d'impôts ; le Comte de Comerano, Vice-Roi de Sardaigne, eſt aſſaſſiné dans ſon palais par les amis du Marquis d'Achi en repréſailles de la mort de ce dernier que Camerano avoit fait poignarder ; on envoya dans l'Iſle le Duc de S. Germain avec un pouvoir abſolu pour punir les coupables ; ce Seigneur fut obligé d'avoir recours aux armes, de livrer des combats, & de prendre des Villes avant que de pouvoir réduire la moitié de la Sardaigne révoltée en faveur des amis du Marquis d'Achi.

Les Payſans du Royaume de Valence ſont taillés en pieces par des troupes réglées avec leſquelles ils oſerent en venir aux mains. Tous ces troubles en annonçoient de plus grands ; Dom Juan, à la tête de pluſieurs Grands, imputoit au Pere Nitard les malheurs du Royau-

me, & il voulut le faire enlever ; la Reine instruite du complot, relégua le Prince à Consuegra, & saisit ses revenus & ses pensions ; mais D. Juan se sauva en Arragon, prit les armes, s'empara du château de Jacca, & menaça la Reine d'une guerre civile, à moins qu'elle ne renvoyât en Allemagne son Confesseur & son Oracle.

1669. Le parti de D. Juan se fortifia en peu de tems au point de faire trembler la Régente. L'Arragon, la Catalogne, les Ducs d'Offone & de l'Infantado, le Marquis de Liche, presque tous les Grands se déclarerent pour D. Juan ; ce Prince marcha droit à Madrid avec deux mille chevaux ; la Reine & son Ministre qui voyoient l'orage se former depuis un an, n'eurent pas l'adresse de le dissiper ; le Duc de l'Infantado & le Marquis de Liche monterent à la chambre de la Reine, & la forcerent à consentir à l'éloignement du Pere Nitard, la Reine versa des larmes avant que de souscrire à cette proposition ; mais le Jésuite partit de la Cour la nuit du vingt-cinq Fevrier ; on lui offrit en vain de la part de la Reine des sommes considérables : *Non*, répon-

dit-il avec grandeur, *non, je ſuis entré pauvre Religieux en Eſpagne, j'en ſortirai de même*. Il ſe rendit à Rome où la Reine qui reſpectoit ſa probité & ſa vertu, le décora de la qualité d'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & le fit élever quelques années après au Cardinalat.

Sur la nouvelle de la diſgrace & de l'exil de Nitard; D. Juan qui étoit aux portes de Madrid, ſe retira à Guadalaxara; il négocia de-là avec la Reine qu'il venoit d'humilier; la Princeſſe accablée accorda à ſon redoutable ennemi, tout ce qu'il oſa exiger; D. Juan obtint des graces pour ſes amis, l'érection d'un nouveau Conſeil qui devoit être uniquement occupé à chercher les moyens de ſoulager les Peuples, & ne demanda rien pour lui; cet oubli politique & l'ardeur avec laquelle il avoit ſtipulé les intérêts des Citoyens, lui gagna tous les cœurs; il n'y avoit pas un Eſpagnol qui ne ſe fût ſacrifié pour ce Prince, qu'on appelloit tout haut le pere de la Patrie: l'amour qu'on avoit pour lui éclata bientôt après. La Reine n'avoit cédé qu'en frémiſſant, & pour conjurer l'orage qui auroit pû fondre ſur elle-même comme ſur ſon Mi-

niſtre ; elle s'étoit flattée d'accabler le Parti, auſſi-tôt qu'elle l'auroit déſarmé ; elle n'eut pas plutôt appris que Dom Juan avoit congédié ſes amis, qu'elle avoit oublié tous les articles du traité, & en même-tems pour réſiſter à D. Juan qui auroit pu avec une poignée de Soldats & de Conjurés lui enlever le Roi, elle avoit levé un Régiment des Gardes à pied ſous les ordres du Marquis d'Aytonne, ſucceſſeur à la faveur de Nitard ; il eſt conſtant qu'avec ce ſecours elle auroit pu chaſſer Dom Juan d'Eſpagne, ou le renfermer dans une étroite priſon, ſi elle avoit ſçu répandre à propos les careſſes, les bienfaits & l'argent ſur les Grands ; mais la politique, la prévoyance, en un mot, le génie ne répondoient point chez cette Reine au courage & à la fierté. Pour comble de malheur, elle ne trouvoit pas plus de reſſources dans des amis & des Miniſtres qui, ſans être plus habiles, étoient moins fermes ; les Grands & les Peuples accoutumés à voir les Rois gardés par un petit nombre d'Hallebardiers, furent effarouchés de cette multitude de gens de guerre dont on environnoit le Prince : ils cru-

rent entrevoir qu'on ſe méfioit d'eux, & qu'on vouloit ſur-tout inſpirer au jeune Roi l'idée de régner par la terreur. Les uns & les autres ſe rappelloient avec douleur le tems où leurs Rois les plus puiſſans de l'univers habitoient un palais acceſſible à tous les Citoyens, & ſe promenoient dans la Capitale, comme des peres de famille au milieu de leurs enfans, ſans autre eſcorte que l'amour, la tendreſſe & le reſpect de leurs Sujets; on plaignoit D. Juan que la Reine avoit trompé, & qu'elle alloit accabler, & enfin on eut recours à lui, comme au héros & au vengeur de la Patrie immolée par une Reine incapable de régner, & par des Miniſtres ſans honneur; D. Juan qui malgré ſa feinte modération n'aſpiroit qu'à dépouiller ſa belle-mere, ou au moins à partager avec elle le Gouvernement, écouta les plaintes des mécontens, ſe joignit à eux, & menaça la Reine des horreurs d'une guerre civile, ſi le Régiment des Gardes n'étoit licencié, & ſur-tout ſi on n'adouciſſoit le ſort des Citoyens opprimés; la Régente qui s'étoit apperçue que les Grands & le Peuple n'attendoient que le ſignal de D. Juan

pour éclater, ſentit qu'elle étoit moins en état que jamais de réſiſter à une révolte générale; remplie de la juſte crainte qu'un ennemi qu'elle avoit tant perſécuté, ne profitât de la faveur publique pour l'éloigner de la Cour, & peut-être pour enlever la Couronne à ſon fils, elle ſe hâta de conjurer l'orage par des ſoumiſſions; elle conſentit par un nouveau traité à partager avec lui le Gouvernement de la Monarchie; en conſéquence D. Juan fut déclaré Vicaire Général de la Couronne dans l'Arragon, la Catalogne, Valence, les Baléares, la Sardaigne; il établit ſa Cour à Sarragoſſe; le Duc d'Oſſone obtint le Gouvernement du Milanez; le reſte de la Monarchie qui comprenoit la Caſtille, l'Amérique, les Pays-Bas, le Royaume de Naples, demeura à la Reine qui conſerva la qualité de Régente, & le nouveau Régiment des Gardes à pied. Dom Juan lui ſacrifia auſſi les intérêts des Peuples qu'il avoit paru embraſſer avec tant d'ardeur & de déſintéreſſement. La Reine profita de ce calme paſſager pour défendre ſous peine de mort à tous les Citoyens de Madrid qu'elle haïſſoit, &

dont elle étoit déteſtée, d'avoir des armes à feu dans leurs maiſons, & d'en porter la nuit; étoit-ce pour prévenir une révolte, ou les malheurs que la jalouſie, la vengeance & d'autres paſſions rendoient alors très-communs : il paroît qu'on n'eut pas beaucoup d'égard pour la rigoureuſe défenſe de la Reine; les meurtres ne furent guères moins fréquens qu'auparavant, & l'autorité Royale fut également foulée aux pieds; dans ce tems-là même le Comte de Melgar ſuivi de vingt jeunes Seigneurs ſes amis, oſa forcer en plein jour les priſons de Madrid, & en tirer un criminel. On admira dans cette affaire la grandeur d'ame de l'Amirante de Caſtille, pere de Melgar; il arrêta lui-même ſon fils, le conduiſit en priſon, & pria la Régente de le punir; la Reine déſarmée par un procédé ſi noble & ſi grand ne répondit au pere qu'en pleurant & en ſignant la grace du fils.

Si la Reine ſoutenoit mal dans la Capitale l'autorité Royale, les Gouverneurs & les Généraux défendoient encore plus mal la gloire de la Nation, ſurtout dans le vaſte Empire de l'Améri-

que; les Flibuſtiers, ces brigands raſſemblés de toutes les Nations dont nous avons déjà parlé, portoient le fer & le feu dans toutes les Iſles & ſur les Côtes depuis plus de quinze ou vingt ans; encouragés par leurs victoires & le butin immenſe qu'ils tiroient de leurs courſes, ils oſerent inſulter plus d'une fois les Villes & les Ports de mer les plus fameux; ils venoient de prendre l'année précédente Porto-Bello ſous la conduite de l'Aventurier Morgan, perſonnage à qui il n'a manqué qu'une guerre plus légitime, un théâtre plus connu, & un Hiſtorien pour acquérir un grand nom; la conquête de Porto-Bello exécutée avec ſix cents hommes, malgré les obſtacles les plus étonnans & des armées nombreuſes, eſt une entrepriſe dont le Général le plus habile ſe feroit fait honneur; les Corſaires & leurs chefs s'enrichirent de pluſieurs millions au ſac de cette Ville. On ne peut lire ſans douleur les cruautés, les infamies & les douleurs qu'exerçoient de pareils vainqueurs; la République Romaine vers ſa fin n'eut guères plus à ſouffrir des Pirates qui rempliſſoient la Méditerrannée, que l'Amérique

rique de cette poignée de brigands; mais Rome trouva un vengeur dans Pompée, tandis que l'Amérique en attendit un en vain d'Espagne. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que les enfans des conquérans du nouveau Monde avoient tellement dégénéré de la valeur de leurs Peres, qu'à peine deux mille Américains Espagnols osoient en venir aux mains avec deux cents Aventuriers.

La Régente se signala par une action qu'on n'étoit pas, ce semble, en droit d'attendre d'une Princesse foible & superstitieuse; elle osa supprimer dans le Milanez, sans le concours du S. Siége, une multitude de petits Couvens remplis d'hommes oisifs & inutiles à l'Etat. Le Pape se plaignit, mais on l'appaisa, moyennant quelques légeres satisfactions; Clément IX. étoit trop sage, trop éclairé, trop ami de l'ordre pour ne pas sentir l'abus de pareils établissemens, & ne pas approuver leur suppression.

L'Espagne accéda cette année au traité de Westminster conclu l'année précédente entre l'Angleterre, la Suéde & la Hollande pour lui garantir les Pays-Bas qu'on craignoit que la France n'engloutu-

tît : en reconnoissance des secours que promettoit la Suéde, la Cour s'engagea à lui payer chaque année un subside d'un million.

L'amitié que la Régente conservoit pour le Jésuite Nitard qu'on venoit de lui arracher, lui attira encore un nouvel affront ; elle avoit demandé pour lui au Pape un chapeau de Cardinal ; mais le Conseil d'Etat l'exigea en même-tems, & l'obtint pour l'Abbé Portocarrero ; mais la Reine eut le courage de braver toutes les contradictions qu'elle essuyoit au sujet de cet ancien favori, & lui obtint enfin dans la suite, comme nous l'avons déjà dit, cette dignité éminente.

1670. Cependant le cri des Peuples abandonnés par D. Juan effrayoit la Reine ; ils se plaignoient qu'on les accablât d'impôts en pleine paix, & qu'on laissât subsister les abus qu'on avoit promis de supprimer ; la Cour, pour ne pas les aigrir davantage, établit un Conseil, ou une Junte, qui ne devoit être occupé qu'à retrancher les dépenses inutiles de la Cour, & à rétablir les finances ; mais il eût fallu de la vigueur, du concert & de l'habileté dans ceux qui composoient ce nou-

veau Conseil, & il en fut de cette nouvelle institution comme de toutes les autres, elle devint inutile, ou plutôt onéreuse; les membres qui composoient le Tribunal tirerent de gros appointemens, reçurent des présens, & fermerent les yeux sur les brigandages des Financiers, sur les usurpations du Domaine Royal & sur les abus; ce Conseil & tous les autres Conseils souverains étoient eux-mêmes des abus; ils étoient remplis d'une foule inutile de Magistrats & d'Officiers qui absorboient des sommes immenses par leurs appointemens, & ne terminoient rien; on jugera de ce que ces Officiers coûtoient à la Couronne, quand on sçaura que le seul Chancelier du Conseil des Indes Occidentales, ou de l'Amérique tiroit de sa charge plus de cent mille ducats par an, & que chaque Membre jouissoit à proportion d'un revenu considérable; le Maître de l'Amérique ruiné encore plus par ses courtisans, ses Financiers & une foule de gens inutiles que par de longues guerres, ne jouissoit pas de plus de sept millions, toutes dépenses faites pour soutenir l'éclat de sa Couronne, & pour défendre ses Etats en tems de guerre.

Une querelle éclatante de D. Juan d'Autriche avec le Comte d'Aranda, Gouverneur de Sarragosse, & créature de la Reine, manqua de rallumer la guerre civile; le Prince se plaignit que le Comte eût attenté à ses jours par le poison; il ne nommoit pas la Reine, mais il n'y avoit personne qui ne s'apperçût qu'il la soupçonnoit d'être l'auteur secret de ce crime; le Comte innocent se défendit avec courage; la vérité perça, & D. Juan s'apperçut qu'il avoit été trompé par D. Antoine de Cordoue, délateur du Comte d'Aranda: il abandonna l'imposteur au ressentiment de la Reine qui lui fit couper la tête.

Le jeune Roi est attaqué d'une maladie qui le conduit aux portes du trépas. A la nouvelle du danger d'une tête si précieuse, l'Espagne fut dans les plus vives allarmes; l'Europe trembla, elle ne pouvoit regarder sans frayeur Louis XIV, jeune, vainqueur, puissant, prêt à unir à ses Etats la plus vaste Monarchie de l'Univers. On n'apprit par-tout la convalescence du Roi qu'avec transport; au reste, le retour de la santé de Charles II, ne fit que différer les malheurs, les guer-

res & la révolution qu'on prévoyoit à la mort du jeune Roi.

Cadix essuya cette année un ouragan qui renversa une multitude d'Eglises, de palais & de maisons; un grand nombre de Citoyens périt accablé sous les débris des bâtimens renversés; 60 vaisseaux furent engloutis dans le Port; vers le même tems le feu prit à l'Escurial, consuma une partie de ce superbe édifice, & entr'autres la bibliothéque la plus précieuse & la meilleure qui fût en Espagne. 1671.

Il semble que chaque jour de ce malheureux regne devoit être funeste à quelque partie de la Monarchie; le célebre Morgan, à la tête de ses Flibustiers, s'empara de l'Isle de Sainte Catherine, surprit Porto-Bello pour la seconde fois, & Panama; dans cette derniere Place il fit un butin de plusieurs millions.

Les malheurs de l'Espagne, la foiblesse de la Régente, la désunion & la mollesse des Grands & du Peuple faisoient perdre insensiblement aux Espagnols la haute considération dont ils avoient joui en Europe, & sur-tout en Italie depuis près de deux siécles; les Papes n'avoient osé accorder de Bulles

aux Evêques de Portugal depuis la révolution de mil six cent quarante, dans la crainte de choquer la Maison d'Autriche qu'on regardoit toujours comme l'arbitre de l'Italie; Clément X. (Altieri) leur en accorda cette année malgré les intrigues secrettes de l'Espagne. La Cour n'avoit renoncé qu'extérieurement à ses droits sur le Portugal, elle attendoit une occasion favorable, des tems plus heureux pour réunir une seconde fois ce Royaume à la Monarchie; le Comte de Castel-Melhor, autrefois premier Ministre & favori du Roi déthrôné, passa à Madrid dans l'espérance d'engager la Régente à rétablir Alfonse VI. mais l'état des finances, la crainte des armes de Louis XIV. allié du Régent de Portugal, & l'inquiétude que donnoit D. Juan, dont les desseins secrets étoient d'achever de dépouiller la Reine, ne permirent pas d'écouter des ouvertures qui auroient pu être fatales à la Maison de Bragance.

Louis XIV. négocioit alors auprès de la Reine pour la détacher de l'alliance de la Hollande dont il avoit médité la conquête pour se venger des obstacles

que cette République avoit apportés à ses succès en mil six cent soixante-huit. L'éloquence du Marquis de Villars, Ambassadeur de France, ne persuada point Anne d'Autriche; l'exemple de l'Empereur, de la Suéde & de l'Angleterre qui avoient abandonné cette République au ressentiment des François, ne l'ébranla point. Elle ne cessa jamais de répondre à toutes les instances de Villars, que rien au monde ne lui feroit manquer de foi à ses Alliés; cette fermeté coûta cher à la Monarchie.

Les préparatifs immenses de la France 1672.
inquiétoient étrangement la Régente; elle craignoit que Louis XIV. irrité de ce qu'elle n'eût pas voulu abandonner les Hollandois à son ressentiment, ne fondît sur les Pays-Bas, & ne les envahît en un seule campagne. On se hâta d'envoyer des ordres en Flandres pour se préparer à une vigoureuse défense; les allarmes cesserent, lorsqu'on apprit que Louis XIV. à la tête de cent mille hommes, & suivi de ses Généraux alors les plus habiles de l'Univers, étoit entré en Hollande; mais la terreur se répandit dans toute l'Europe, quand on sçut

qu'en moins d'un mois le Roi de France avoit pris quarante Places fortes, & conquis les deux tiers des ſept Provinces ; qu'Amſterdam n'avoit été ſauvée que par l'indolence d'un Officier François qui négligea de s'emparer des Ecluſes de Muyden ; cependant le courage déſeſpéré des Hollandois qui, après avoir en vain oppoſé au vainqueur leurs fortereſſes, leurs fleuves & leurs armées, venoient d'inonder eux-mêmes ce qui leur reſtoit de Pays pour arrêter le vainqueur, détermina l'Eſpagne à leur envoyer les ſecours qu'ils réclamoient avec inſtance ; Marſin marcha avec dix ou douze mille hommes, & joignit le Prince d'Orange à qui un Parti puiſſant avoit immolé les de Vits, les premiers Magiſtrats de la République, & ſes ennemis ; la Hollande accoutumée à voir dans les Princes d'Orange ſes Héros & ſes vengeurs, venoit d'élever à la dignité de Stadhouder Guillaume qui n'avoit que vingt-un ans.

La puiſſance énorme de Louis XIV. qui en un mois faiſoit plus de mal à la Hollande que l'Eſpagne ne lui en avoit fait en ſoixante & dix ans de guerre, ef-

fraya & étonna l'Espagne ; Charles-Quint n'avoit pas paru plus formidable à la liberté de la République Chrétienne ; on supposoit au Roi de France une ambition plus ardente & plus profonde avec plus de ressources & de trésors, une meilleure discipline, & de plus habiles Généraux. La fierté avec laquelle il parut triompher, & les conditions trop dures qu'il voulut imposer aux vaincus qui imploroient la paix en supplians, rendirent à la Hollande des Alliés que l'orgueil de cette République avoit écartés pendant sa prospérité ; déjà l'Electeur de Brandebourg, d'autres Souverains de l'Empire & leur Chef Léopold, qui tous avoient souhaité l'humiliation de la Hollande, & non sa destruction, se déclaroient en faveur de la République ; déjà les Anglois mêmes qui avoient conspiré de concert avec les François la ruine de la Hollande dont ils devoient partager les dépouilles, jaloux & inquiets des progrès rapides d'un Allié plus heureux qu'eux, cherchoient à se détacher d'une ligue à l'aide de laquelle Louis XIV. auroit pu se rendre maître de l'Europe.

En attendant des secours plus puis-

ſans, le Prince d'Orange ſuivi des Eſpagnols & de ſes Hollandois, vint aſſiéger Voerden; mais le Duc de Luxembourg accourut avec une armée inférieure, le vainquit, & lui fit lever le ſiége; l'aſcendant que prit l'immortel Luxembourg dans cette journée ſur le Général des Hollandois, ne ſe démentit jamais; on ſçait qu'il eut depuis la gloire de le vaincre par-tout. Le Prince d'Orange, avec de nouveaux renforts, rétablit ſon armée & vint aſſiéger Charleroi, mais le malheur le ſuivoit par-tout; il fut obligé de lever le ſiége, & de fuir.

Ce Prince qui faiſoit un apprentiſſage ſi malheureux de la guerre, étoit le plus heureux négociateur de ſon ſiécle; il avoit ſoulevé la moitié de l'Europe contre l'ennemi qu'il combattoit; il reçut alors de la Cour de Madrid un honneur perſonnel auquel il n'avoit guères lieu de s'attendre; ſon Envoyé fut traité comme ceux des Ducs de Savoye & de Lorraine. Si on eût dit à Guillaume le Taciturne proſcrit & tué par les ordres de Philippe II. que ſa poſtérité & la République dont il étoit le fondateur, ſeroient un ſiécle après défendus, proté-

gés & honorés par l'Espagne, quel eût été son étonnement? C'est ainsi que les intérêts, les vûes & les alliances changent avec le tems & les circonstances. C'est ainsi que les Oracles des Politiques ne sont presque toujours que des mensonges.

Cependant la protection accordée à la Hollande fut, comme nous verrons, fatale à l'Espagne; il n'avoit pas tenu aux Ministres de Louis XIV. qu'elle ne lui eût déjà été funeste; quelques-uns d'eux avoient conseillé à leur Roi de donner la paix aux Hollandois, & d'envahir les Pays-Bas. Le motif de cette guerre eût été légitime, & la victoire certaine. L'histoire qui ne pardonne rien aux plus grands Rois, reproche cette inaction à Louis XIV. comme une de ses plus grandes fautes.

L'Italie étoit aussi le théâtre de la guerre entre le Duc de Savoye & la République de Gènes; la France protégeoit le Duc: il falloit que l'Espagne secourût la République; mais il en fut de cette guerre comme d'une infinité d'autres qui sont oubliées, lorsqu'elles n'ont produit d'autres évenemens que la mort de quel-

ques milliers d'hommes ; on ne se souvient que de celles qui ont changé la destinée des Etats : au reste, la paix succéda bientôt à la guerre par un traité conclu l'année suivante.

1673. La Régente signa un traité avec la Hollande, par lequel elle s'obligeoit de déclarer la guerre à la France toutes les fois qu'elle en seroit requise par les Etats Généraux ; la guerre fut en conséquence déclarée à la France, & le Prince d'Orange nommé Généralissime des armées Espagnoles dans les Pays-Bas ; la Flandres, le Roussillon, l'Alsace & ensuite la Sicile, devinrent le théâtre de cette guerre, une des plus malheureuses que l'Espagne ait essuyées ; l'Empereur, l'Electeur de Brandebourg, presque tout l'Empire & la Hollande combattoient avec l'Espagne ; le Roi de France, malgré ce nombre infini d'ennemis, conquit en personne l'importante place de Maëstricht ; mais il fut obligé d'évacuer toutes ses conquêtes en Hollande ; le Duc de Luxembourg rassembla l'année suivante une armée dispersée dans quarante Places, & la ramena en France, malgré les obstacles que tâcha d'y apporter le

Prince d'Orange avec une armée infiniment supérieure; l'Electeur de Brandebourg vaincu en détail, & poursuivi par Turenne, dont l'armée étoit inférieure des deux tiers à la sienne, avoit été obligé de recevoir un traité de neutralité avec la France, pour ne pas exposer ses Etats; mais voyant la moitié de l'Europe déclarée contre la France, il se joignit de nouveau aux ennemis de Louis XIV. malgré la foi du traité qu'il venoit de signer.

La Franche-Comté étoit le théâtre des troubles; cette Province qui l'année précédente avoit demandé & obtenu un Gouverneur Espagnol, se plaignoit que ce Gouverneur avoit déjà enfraint ses priviléges les plus grands qu'aucun Pays ait jamais eus; le Marquis de Dissimieux, de l'illustre Maison de Beaufremont, étoit à la tête des Mécontens, & demandoit hautement qu'on rappellât le Gouverneur. La Cour céda, le Gouverneur fut rappellé, & la Province rentra dans le devoir; la foiblesse du Gouvernement Espagnol si sensible en cette occasion, eût peut-être moins de part à cette condescendance que la juste crainte de voir

la Franche-Comté se jetter entre les bras de la France ; mais comment expliquer la conduite de la Cour, elle paroissoit craindre que Louis XIV. ne conquît cette Province, & cependant elle osa rejetter les offres que ce Prince lui proposoit, de laisser la Franche-Comté neutre ; la Reine demanda en vain aux Suisses passage pour les troupes Espagnoles & Allemandes destinées à la défense de cette Province. Louis XIV. avoit pris les devants, & l'or de la France rendit les Suisses sourds aux prieres de la Maison d'Autriche.

Dom Pedre, Régent de Portugal, découvrit à Lisbonne une conspiration formée contre lui, & appuyée par l'Espagne en faveur du Roi déthrôné ; il donna ordre à son Ambassadeur Govea de se plaindre vivement à la Reine d'Espagne ; Govea exécuta avec fierté les ordres de son Maître, & employa les menaces ; mais le Peuple de Madrid trouva ses plaintes si injurieuses à la Nation, qu'elle viola à son égard le droit des Gens ; on l'assiégea dans son Palais, on pilla ses équipages, on massacra ses domestiques, & l'Ambassadeur lui-même n'évita un pa-

reil sort que par une prompte fuite ; la foiblesse seule du Portugal l'empêcha de venger tant d'outrages.

L'Impératrice Marguerite d'Autriche, sœur du Roi & de la Reine de France, mourut cette année à l'âge de vingt-trois ans ; elle ne laissa qu'une fille, épouse de l'Electeur de Baviere : de ce mariage vint un fils unique, le Prince Electoral mort dans le tems que ses grandes destinées, les vœux de l'Espagne, & les convenances de l'Europe l'appelloient au thrône de Charles II. L'Empereur parut pénétré de la mort de son épouse, Princesse d'un mérite supérieur ; sa douleur & ses regrets furent tels qu'il protesta qu'il auroit abdiqué l'Empire, s'il avoit eu un fils sur qui il pût se décharger du fardeau du Gouvernement ; la Maison d'Autriche étoit alors réduite à Charles II. & à Léopold.

Le Parlement d'Angleterre força son Roi Charles II. l'ami & le Pensionnaire de Louis XIV. de faire un traité de paix particulier avec la Hollande ; l'Espagne qui eut beaucoup de part à cette réconciliation, n'oublia rien pour engager le Roi Anglois à entrer dans la grande al- 1674.

liance, mais ses intrigues furent inutiles; l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster allié des François, suivirent l'exemple de l'Angleterre. Le Roi de France fut réduit à ses propres forces; l'Espagne & ses Alliés espererent alors humilier à leur tour Louis XIV. Les soldats de l'Allemagne, l'argent de la Hollande, & sa marine qui n'avoit point succombé sous les efforts de la marine Angloise & Françoise, fortifioient encore les espérances des Potentats ligués; mais il s'en fallut que le succès répondit aux projets; l'Espagne sur-tout éprouva les désastres les plus grands, & fournit la matiere des plus insignes triomphes à la France. Au reste, à voir le peu d'efforts que firent les Espagnols pour se défendre, soit par une véritable impuissance, soit plutôt par l'indolence & l'incapacité de la Reine; on n'auroit jamais cru qu'ils eussent la guerre avec le Roi le plus redoutable de l'Europe; eux-mêmes n'auroient pu se l'imaginer, si la conquête des Pays-Bas, celle de la Franche-Comté, & de la Sicile presqu'entiere, & la destruction des restes de leur marine, ne leur eussent appris que la guerre n'étoit que trop réelle.

On avoit eu quelque espérance de la paix au commencement de cette année; les Ministres des Puissances belligérantes s'étoient assemblés à Cologne pour travailler aux moyens de la rétablir; mais une action violente de l'Empereur qui, au mépris du droit des Gens, osa faire enlever de Cologne le Prince Guillaume de Furstemberg, Ministre de l'Electeur de Cologne, renversa l'attente de l'Europe. Le fier Louis XIV. demanda réparation de cet outrage, l'Empereur n'y répondit qu'en faisant instruire le procès du Ministre de Cologne; le Roi de Suéde dont on avoit accepté la médiation, se déclara en faveur du Roi offensé, & occupa par une puissante diversion les armes du Dannemarck & du Brandebourg. Cependant Louis XIV. en moins de six semaines & pendant les rigueurs de l'Hyver avoit conquis la Franche-Comté; Dom François d'Alveyda défendit avec quinze mille hommes cette Province mieux qu'elle ne l'avoit été en 1668; mais que pouvoit-il contre cinquante mille hommes commandés par Condé & Luxembourg sous les ordres du Roi; la Comté de Bourgogne, cette Province



nbattit de part
iement furieux.
tion, & le ſuc-
mille Alliés &
eſterent ſur le
arquis d'Aſſen-
ols, fut pris, &
ues dans cet aſ-
Prince d'Oran-
ur digne adver-
te journée dont
ur ; mais il fut
ſement le ſiége
devant Oude-
ve de ſa préten-
ndois furent plus
Grave, qu'ils ne
prix du ſang de
nes.

lſace éprouvoient
rs que les Eſpa-
dans les Pays-
it avec éclat de
s ; ſa campagne
ſçavante
ite par
ſa Pa
chés, l'Al

fértile, l'ancien patrimoine de la Maiſon de Bourgogne, fut enlevée pour jamais à l'Eſpagne; elle étoit, comme nous avons dit, exempte de tout impôt, & par conſéquent onéreuſe à la Monarchie Eſpagnole : aujourd'hui qu'elle en paye de conſidérables à ſon Roi, elle eſt plus heureuſe, plus peuplée & plus riche qu'elle ne l'avoit été ſous la domination Autrichienne; c'eſt que les Rois de France ont ſçu y faire naître les arts, le commerce, & développer l'induſtrie & le génie de ſes Citoyens.

On eſpéroit réparer ce déſaſtre dans les Pays-Bas; le Prince d'Orange s'avançoit plein de confiance avec une armée formidable compoſée d'Eſpagnols, d'Allemands & d'Hollandois; mais Condé qu'on lui avoit oppoſé avec des forces inégales, profita bientôt d'une faute du Prince d'Orange qui, dans une marche lui prêta le flanc, tomba ſur ſon arriere-garde qu'il tailla entierement en pieces. Ce grand ſuccès ne coûta pas plus de cent hommes au vainqueur; il ne le regardoit que comme un acheminement à la deſtruction des trois armées réunies qu'il attaqua à Senef & dans les

Villages voisins. On combattit de part & d'autre avec un acharnement furieux. La nuit seule termina l'action, & le succès fut indécis ; quinze mille Alliés & douze mille François resterent sur le champ de bataille ; le Marquis d'Assentar, Général des Espagnols, fut pris, & mourut des blessures reçues dans cet assemblage de combats ; le Prince d'Orange se montra par sa valeur digne adversaire de Condé dans cette journée dont il osa s'arroger l'honneur ; mais il fut obligé de lever honteusement le siége qu'il étoit venu mettre devant Oudenarde, comme une preuve de sa prétendue victoire ; les Hollandois furent plus heureux au siége de Grave, qu'ils ne prirent pourtant qu'au prix du sang de plus de dix mille hommes.

Les Allemands en Alsace éprouvoient de plus grands malheurs que les Espagnols & les Hollandois dans les Pays-Bas ; Turenne triomphoit avec éclat de toutes leurs forces réunies ; sa campagne regardée comme la plus sçavante & la plus heureuse qui ait été faite par un Général moderne, conserva à sa Patrie la Lorraine, les trois Evêchés, l'Alsace

& la Franche-Comté ; de soixante & dix mille Allemands qu'il combattit, & poursuivit avec vingt mille François, il n'en revint pas un tiers dans l'Empire ; le reste avoit été tué ou pris dans trois combats consécutifs que gagna Turenne.

La guerre étoit aussi allumée sur les frontieres du Roussillon & de la Catalogne ; une armée Espagnole pénétra jusqu'aux environs du Perpignan, sous les ordres du Duc de S. Germain, & prit Ceret & Bellegarde ; mais elle fut battue près de Ceret le vingt-cinq Juin, & contrainte d'évacuer ses conquêtes ; les troubles qui éclaterent alors en Sicile ne permirent de long-tems à la Cour d'entretenir une armée du côté des Pyrenées.

Messine, jusques-là la Ville la plus fidele & la plus soumise de la Sicile, fatiguée de la dureté & du despotisme des Gouverneurs Espagnols, avoit envoyé plusieurs Députés à la Régente pour réclamer sa protection & la conservation de ses priviléges ; mais l'éloquence, les prieres, les soumissions des Envoyés n'ayant pu rien obtenir de la Cour, Messine choisit pour son chef le Marquis de Trecastagne, implora la protection de la

France, & se révolta; la foible Reine offrit alors aux Messinois tout ce qu'ils avoient demandé; mais il n'étoit plus tems; des deux factions qui partageoient la Ville, l'une appellée les Merli vouloit qu'on acceptât les offres de la Cour; mais l'autre appellée les Malvezzi prévalut & introduisit les François dans la Ville; la Sicile & les Mers voisines devinrent le théâtre de la guerre.

Le Roi qui étoit entré dans sa quatorzieme année devoit, selon les Loix de l'Etat, être déclaré majeur, & chargé des rênes du Gouvernement; mais les ordres du feu Roi qui avoit recommandé dans son testament que la Reine ne quitteroit le titre de Régente que lorsque le jeune Prince auroit quinze ans accomplis, suspendirent l'usage ordinaire.

Dom Juan n'attendoit que la majorité du Roi pour dépouiller la Reine de son autorité, & la reléguer dans un Couvent; les Grands & la Nation étoient zélés pour ses intérêts; le Précepteur & 1675.

(a) Messine, fit battre une nouvelle Monnoye où l'on voyoit d'un côté une Aigle avec ce mot, *Libertas*, & de l'autre un Lys avec ces mots, *Novo fragrat odore*.

le Confesseur de Charles II. trahissoient la Reine même à qui ils etoient redevables de leurs emplois, & ne cessoient d'exhorter leur Eleve de remettre le Gouvernement à son frere. Dans le tems que le Prince attendoit avec impatience à Sarragosse l'effet de ses intrigues secrettes, il reçut ordre de la Reine de partir pour la Sicile, & d'arracher Messine des mains des François; D. Juan refusa avec hauteur cette commission, & demanda qu'on eût à le reconnoître pour Infant d'Espagne; il ne cherchoit qu'à s'approcher du thrône, & à y monter dans le cas qu'il devînt vacant par la mort du jeune Roi dont la santé étoit languissante; la proposition de D. Juan qui supposoit en lui une ambition profonde & refléchie, effraya la Reine, & ses refus l'indignerent; elle ne chercha qu'à le perdre; pendant que l'un & l'autre étoient occupés de leurs funestes querelles, les affaires périclitoient; le Vice-Roi de Sicile Ferrandine ne put réduire Messine après un long siége; il décampa au bruit des cris de joye des Messinois qui reçurent avec transport une escadre Françoise chargée de vivres & de munitions;

ce secours vint d'autant plus à propos, que les assiégés n'avoient pas pour plus de deux jours de vivres : une flotte de quarante vaisseaux ou galeres Espagnols qui bloquoient Messine, n'eut pas le courage d'apporter le moindre obstacle à l'escadre Françoise ; le Maréchal de Vivonne amena encore aux Rebelles avec la même facilité un puissant secours ; la Cuéva, Général de la flotte, attaqua enfin les François à la hauteur de Messine ; mais malgré la supériorité du nombre il fut vaincu, & perdit quatre vaisseaux : la Reine indignée fit en vain arrêter le Général avec ses principaux Officiers. Cette sévérité ne rendit pas le courage aux Soldats, & ceux qui succéderent à la Cuéva furent encore plus malheureux ; on découvrit en même-tems une conspiration à Palerme pour livrer la Ville aux François. Il est constant qu'un Général plus actif que Vivonne, & des Soldats plus sages, plus disciplinés que les François auroient pu réduire la Sicile qui voloit au-devant de la domination de Louis XIV. On le proclama solemnellement Roi de Sicile à Messine ; & son Général prit encore Agousta.

En Catalogne on perdit quelques petites Places, & dans les Pays Bas Dinant, Hui & Limbourg.

Les Alliés de l'Espagne étoient plus heureux; l'Empereur avoit enfin opposé Montecuculli à Turenne. Ces deux grands Capitaines, après des opérations qui feront toujours l'objet de l'admiration de la postérité, étoient prêts à en venir aux mains, quand Turenne fut tué; cette mort imprévue qui consterna la France, fut suivie de la bataille d'Altenheim, dont l'un & l'autre Parti s'attribua la gloire; mais Montecuculli passa le Rhin, poursuivit les François, & menaça l'Alsace; Condé digne de remplacer Turenne, accourut, lui fit lever les siéges de Saverne & d'Haguenau, & rendit inutiles les fruits que l'Empire s'étoit promis de la mort de Turenne.

Une autre armée de l'Empire gagna la bataille de Consarbrick, & conquit Treves; l'Espagne déclara la guerre à la Suéde en faveur de la cause commune, mais elle ne lui fournit guères que son nom; elle promit des subsides au Dannemarck & à l'Electeur de Brandebourg qui, sur les délais de la Cour à

les

les satisfaire, se payerent, comme nous verrons dans la suite, de leurs propres mains.

Le Roi prit possession du Gouvernement le six Novembre à quinze ans; le même jour Dom Juan arriva à la Cour; cette apparition subite & imprévûe étoit l'arrêt de la disgrace & de l'exil de la Reine-mere; mais ce coup de foudre ne l'ébranla point: loin de s'abandonner à la douleur, elle recueillit tout son courage, fut trouver le Roi, versa des larmes, & joignant les carresses les plus touchantes aux marques de sa douleur, elle vint à bout de perdre son ennemi; le foible Charles céda moins au désespoir de sa mere, qu'à la défiance qu'elle lui inspira contre un bâtard ambitieux qui ne seroit pas plutôt chargé de toute son autorité, & comblé de ses bienfaits, qu'il les tourneroit contre lui pour ne lui laisser que le vain titre de Roi. Dans le tems que Dom Juan recevoit de toutes parts les complimens de ses amis & de la Cour, quelle fut sa surprise quand on vint lui annoncer qu'il eût à se retirer sur le champ à Sarragosse; ses amis, le Comte de Monterey, François Ramos, Précepteur du Roi, & le Pere Monte-

negro, son Confesseur furent enveloppés dans sa disgrace, & exilés; mais l'imprudence de la Reine qui osa mettre à la tête du Gouvernement Valenzuéla, jeune, pauvre, galant, bien fait, accusé par le bruit public d'être son amant, acheva de lui aliéner le cœur des Grands & des Peuples: tous ceux qui environnoient le Roi ne songerent qu'à détruire dans son esprit la défiance que la Reine lui avoit inspirée contre D. Juan, dont le Parti se fortifia chaque jour.

1676. Cependant le nouveau Ministre n'oublioit rien pour gagner le cœur des Peuples; son premier soin fut d'entretenir l'abondance des vivres dans le Royaume, & sur-tout à Madrid où ils avoient été longtems hors de prix par le brigandage des Magistrats préposés à la police des grains; à cet appas, le premier de tous, il joignoit celui des spectacles pour lesquels les Espagnols n'ont pas moins de fureur qu'en avoient eu les Grecs & les Romains, après la chute de la République. Jamais on ne vit tant de combats de taureaux, tant de jeux de cannes, tant de fêtes dans le goût de la Nation: Valenzuéla (a)

(a) Valenzuéla étoit du Royaume de Gre-

fit aussi représenter les Comédies qu'il avoit composées, & tous les Citoyens eurent la liberté de les voir sans rien

nade, il avoit été Page du Duc de l'Infantado; après la mort de son maître, il se trouva réduit à une si grande misere qu'il fut obligé de vivre d'industrie; sa figure, son esprit & un talent distingué pour la Poësie lui firent quelques amis. Il eut occasion d'être connu du Pere Nitard alors premier Ministre, dont il devint le favori. Pour comble de bonheur, Valenzuéla se fit aimer d'une femme de chambre Allemande, confidente de la Reine, & l'épousa : lorsque le Pere Nitard fut chassé du Royaume, la Reine ne trouva à la Cour personne plus digne de sa confiance que le jeune Valenzuéla dont elle avoit remarqué l'esprit & la figure; elle le fit successivement Ecuyer ordinaire, premier Ecuyer, Marquis, grand Ecuyer, Grand de la premiere Classe, & enfin premier Ministre. Les Grands d'Espagne regarderent la Grandesse comme prostituée, lorsque le favori y fut admis; la perte de quelques Royaumes leur eût été moins sensible que la honte d'avoir un pareil camarade; quand ils se rencontroient jusques chez la Reine, ils ne pouvoient s'empêcher de s'écrier les larmes aux yeux : *Valenzuéla est Grand d'Espagne, ô Tems, ô Mœurs!* Le favori, de son côté, triomphoit publiquement des bonnes graces de la Reine à qui chaque jour il devenoit plus cher. Dans une chasse, le jeune Roi ayant voulu tirer un cerf, blessa le Marquis à la cuisse; la Reine poussa un cri

payer ; il donna ordre qu'on rétablît la Place Mayor, dont le feu avoit consumé tous les édifices, & qu'on bâtît deux ponts, l'un sur les Mancanares qui coûta un million de ducats, & l'autre sur la riviere de Pardo ; ses soins commençoient à être agréables au Peuple ; les Grands qui s'en apperçurent, crurent qu'il étoit de leur intérêt de précipiter sa ruine, avant qu'il fût plus affermi : malheureusement pour la Reine & son Ministre, la guerre devenoit chaque campagne plus malheureuse, & les disgraces de celle-ci fournirent aux mécontens un prétexte plausible d'accuser l'un & l'autre de manquer de lumieres, de ressources & de zéle.

On avoit obtenu de la Hollande une flotte pour chasser les François de la Sicile & de la Méditerrannée. Ruyter, le plus grand homme de Mer qu'il y eût en Europe, la commandoit. On lui accorda la patente de Duc, & d'autres hon-

douloureux, & tomba évanouie & mourante entre les bras de ses femmes : cette marque touchante d'intérêt, certains traits hardis du Ministre persuaderent la Cour & la Nation que Valenzuéla étoit amant de la Reine. *Mémoires de la Cour d'Espagne de Madame d'Aunoi.*

neurs dont le rigide Républicain ne fit aucun cas; mais on voulut l'obliger à baisser pavillon devant l'Amiral Espagnol; on manqua à toutes les conditions du traité : on lui parla avec autant d'empire & de fierté, que si on eût été au tems heureux de Charles-Quint; enfin on lui donna tous les dégoûts que la petitesse d'esprit pouvoit suggérer à ceux qui gouvernoient; cette hauteur si déplacée offensa le défenseur de la Monarchie; il se plaignit à son tour qu'on ne fournissoit à la cause commune que des vaisseaux & des galeres délabrés, & voulut s'en retourner dans sa Patrie; enfin on obtint qu'il combattroit. Qui eût dit à Philippe II. que cette poignée de rebelles cachée dans les marais de la Hollande, devenue un jour plus puissante que tous ses vastes Etats ensemble, protégeroit le sceptre de son arriere-petit-fils?

Les deux flottes réunies attaquerent les François à la hauteur des Isles Stramboli, sans que la victoire se déclarât pour aucun des deux Partis; de-là Ruyter & le Prince de Montesarchio se présenterent devant Agousta d'où ils furent repoussés; ils furent bientôt après vaincus par

Les 6, 7 & 8 Jan.

Le 22 Avril. Abraham Duquesne, un des plus habiles Officiers de Marine qu'ait produit la France : Ruyter mourut dix jours après des blessures qu'il avoit reçues dans le combat. Enfin, la flotte des Hollandois & celle des Espagnols fut entierement

Le 2 Juin. détruite à la rade de Palerme : dix-huit vaisseaux pris ou brûlés, cinq mille hommes tués, sans qu'il en coûtât un seul vaisseau aux François, furent les marques de la victoire la plus grande que les François ayent jamais remportée dans la Méditerranée. La Cour s'en prit selon sa coutume au Général malheureux ; le Prince de Montesarchio fut arrêté & conduit au château de Pampelune ; on se vit obligé de donner le commandement général des restes de la Marine à Fernand Carule, soldat de fortune, faute de trouver dans les Grands le courage, l'expérience & le génie nécessaires pour ce grand emploi. A toutes ces disgraces se joignit la défaite du Comte de Buquoi qui fut vaincu & tué à la tête de sept mille Espagnols près de Messine. On est étonné que cette suite de victoires n'ait point fait passer la Sicile entiere entre les mains des François, ils durent

l'imputer à leur Vice-Roi Vivonne, qui, quoique rempli d'esprit & de courage, manquoit de la fermeté nécessaire pour contenir des soldats sans discipline, & des Peuples qui sans cesse conspiroient contre lui; l'activité, & la rapidité d'exécution, une des plus grandes qualités d'un Général pour profiter de la victoire, n'étoient pas non plus au nombre de ses talens.

Le Roi de France faisoit des conquêtes plus grandes par lui-même que Vivonne, il prit Condé, Bouchain & Aire; Calvo, Catalan de Nation, & attaché depuis les troubles de sa Patrie aux intérêts de la France, défendit Maestricht contre le Prince d'Orange qui toujours malheureux fut obligé d'en lever le siége.

De tous les Alliés l'Empereur fut le seul que la fortune couronna cette campagne; il enleva par les mains de ses Généraux Philisbourg aux François; le Roi de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg eurent les mêmes succès contre la Suéde, que la France contre l'Espagne.

La Maison d'Autriche dut regarder comme un grand avantage l'exaltation du Cardinal Odescalchi qui fut élevé

cette année au souverain Pontificat sous le nom d'Innocent XI. Ce Pape né à Milan, & autrefois Officier dans les armées d'Espagne, porta sur le Thrône avec beaucoup de vertu & de désintéressement une partialité décidée pour ses anciens maîtres.

En vertu d'un décret de la Cour qui enjoignoit à tous les Commandeurs des Ordres militaires de servir en Catalogne, ou d'y entretenir chacun trois soldats à leurs dépens, on eut une armée; les Commandeurs se plaignirent amérement; ils prétendoient n'être obligés qu'à servir contre les Musulmans, comme si leur qualité de Citoyen & de Chevalier n'étoit pas un double titre pour les engager à la défense de la Patrie; aucun d'eux ne se rendit à l'armée; la mollesse, les plaisirs, le défaut d'émulation & les richesses avoient anéanti le courage de ces Gentilshommes autrefois si redoutables aux Maures; les soldats qu'ils envoyerent en leur place, mal vêtus, mal payés, la lie de la Nation, ne rendirent aucuns services, & déserterent presque tous; il arriva encore que les Chevaliers mécontens embrasserent les intérêts de D. Juan.

Ce Prince qui sentoit son Parti le plus fort, leva des troupes, tira le Prince de Montesarchio de prison, & s'approcha de Madrid; à la nouvelle de sa marche, la Reine qu'on avoit perdue dans l'esprit de son fils, manqua de courage & de ressources; D. Juan témoigna une modération qui surprit: il consentit à retourner à Sarragosse, à condition que l'administration des affaires seroit partagée entre la Reine & une Junte composée du Cardinal d'Arragon, du Connétable, de l'Amirante & du Duc de Médina-Celi. D. Juan n'avoit paru si modéré, que parce que le Roi n'étant pas encore bien revenu des impressions de défiance que la Reine avoit données contre ce Prince, témoigna de la répugnance à lui confier le gouvernement de l'Etat; il espéroit que les Créatures de la Reine une fois écartées, il ne lui feroit pas difficile de détruire les préjugés du Roi.

Charles II. dont l'esprit foible & borné 1677.
ne voyoit que par les yeux de ceux qui l'environnoient, croyant s'appercevoir que la Reine le tenoit dans une espece de servitude, s'enfuit seul pendant la nuit de son palais de Madrid, & se ren-

dit à Buen-Retiro d'où il écrivit à la Reine de ne point sortir du palais; en vain le fit-elle conjurer de lui permettre de le voir: on lui apprit bientôt que D. Juan étoit de retour à la Cour, & que le Roi venoit de le déclarer premier Ministre; l'infortunée Princesse se vit en un moment abandonnée de ses courtisans, & de Valenzuéla même qui fut se cacher dans le vaste palais de l'Escurial: on la conduisit à Tolede où on l'enferma dans un Couvent, ou plutôt dans une espece de prison d'où elle ne pouvoit sortir, ni parler à personne; le mariage du Roi qui avoit été conclu avec l'Archiduchesse Antoinette, fille de l'Empereur, fut rompu. Cette Princesse avoit déjà porté le titre de Reine d'Espagne; elle épousa l'Electeur de Baviere (a): le Précepteur

(a) Le Comte de Monterey n'avoit été persécuté par la Reine que parce qu'il avoit refusé de répondre à la passion qu'elle avoit conçue pour lui; on rapporte que rendant un jour compte à cette Princesse d'une commission dont elle l'avoit chargé, elle laissa tomber un papier qu'elle le pria de lire, & qu'il y lut ces paroles: *Je passe toute la nuit sans dormir, seule, triste, & formant des desirs; mes peines sont un martyre; mais un martyre où je prends plaisir:* Que sur l'air froid que témoigna le Comte, la Reine

& le Confesseur du Roi furent rappellés, le Comte de Monterey passa de l'exil au commandement de l'armée; la révolution fut entiere, & le Peuple y applaudit avec transport; il ne pouvoit pardonner à la Reine disgraciée d'avoir dit qu'elle ne seroit point contente jusqu'à ce qu'elle eût réduit tous les Citoyens de Madrid à être vêtus d'esteras (a); cependant D. Juan ayant découvert la retraite de Valenzuéla, donna ordre à D. Antoine de Tolede de l'enlever de son asyle; celui-ci accompagné du Duc de Medina-Sydonia, du Marquis de Valparaiso & d'une foule de jeunes courtisans, entra dans le Couvent des Hieronimites, & trouva le malheureux favori dans

indignée lui arracha le papier; qu'elle passa sur le champ de l'amour à la haine, & lui en donna tant de marques que le Comte fut obligé de chercher un protecteur en la personne de D. Juan. Le Comte de Monterey, Héros de galanterie, comme tous les Espagnols, aimoit éperduement une jeune Duchesse; & rien au monde n'étoit capable de l'engager à feindre pour la Reine une passion qu'il ne sentoit pas. *Voyez les Mémoires d'Espagne de Madame d'Aunoi.*

(a) L'esteras est une espece de natte de jonc fort grosse qui sert en Espagne de matelas, & de lit à la populace.

une cellule d'où il l'enleva, & le conduisit à Consuegra, & de-là au château de Cadix où on l'embarqua pour les Philippines aux extrémités de l'Asie; on ne le fit point périr sur un échafaut, soit qu'on ne pût le convaincre d'aucuns crimes, soit pour ne pas aigrir davantage le Pape qui, choqué qu'on eût violé l'immunité Ecclésiastique en l'arrachant du Couvent où il s'étoit réfugié, avoit excommunié tous les Seigneurs qui eurent part à l'enlevement, ils furent tous obligés d'aller la corde au col & en chemise au Collége Impérial où ils reçurent quelques coups de discipline du Nonce qui leva les censures; au reste, Valenzuéla soutint avec fermeté une disgrace si accablante; la Reine ne l'oublia point dans son exil. Aussi-tôt après la mort de Dom Juan, & son retour à la Cour, elle envoya un vaisseau aux Philippines pour le ramener triomphant à la Cour, mais le Roi persuadé par quelques Ministres ennemis de la Reine que Valenzuéla étoit un homme dangereux, révoqua les ordres qu'il avoit donnés en sa faveur, & il resta dans son exil.

Le nouveau Ministre ne répondit

point aux vœux & aux espérances de la Nation, il parut plus occupé des distinctions de sa place que du bonheur des Peuples; les disgraces qu'on essuya surpasserent celles qu'on venoit d'éprouver; la suppression du Conseil des Indes dont les Membres absorboient des sommes immenses, la réforme de celui de l'Hasienda ou des finances dont la moitié des offices fut éteint, n'étoient que de légers abus au prix de ceux qu'il y avoit à détruire. La célebre ordonnance qui prohiboit l'usage des étoffes étrangeres & des carosses, à moins qu'on ne justifiât qu'on avoit des revenus suffisans pour de telles dépenses, n'apporta pas le moindre obstacle au luxe qui sembloit prendre de nouvelles forces à mesure que la misere publique augmentoit; le seul moyen d'empêcher le transport du numéraire dans les Pays étrangers, & de rendre la Nation riche & nombreuse, eût été d'établir les manufactures, de faire naître les arts, d'encourager le commerce & l'agriculture, d'exciter l'industrie & l'activité des Espagnols; c'est à quoi le Ministre ne fit pas la moindre attention: la gloire & le bonheur de l'Espa-

gne étoient réservés au regne des Bourbons.

Cependant on combattoit avec un malheur égal en Catalogne, en Sicile, dans les Pays-Bas & sur le Rhin; le Comte de Monterey fut vaincu dans les plaines d'Epouille. En Sicile le Général Bracamonte perdit un grand combat auprès de Tuormina; on fut obligé, faute de Généraux de donner le commandement en Sicile au Cardinal Porto-Carrero.

Mais c'étoit toujours dans les Pays-Bas qu'on éprouvoit les revers les plus funestes; on perdit Valenciennes, Cambrai & Saint-Omer; le Prince d'Orange qui parut avec une armée nombreuse d'Espagnols, d'Allemands & d'Hollandois pour sauver cette derniere Place, fut vaincu par le Duc d'Orléans & le Maréchal de Luxembourg qui ayant laissé une partie de leur armée devant Saint-Omer, vinrent au-devant du Prince, & l'attaquerent dans les plaines de Cassel où ils remporterent une victoire complette (a); Luxembourg fit ensuite

(a) Cette bataille mémorable dont les François durent tout le succès au Maréchal de Luxembourg, se livra le 11 Avril.

lever le siége de Charleroy au Prince d'Orange, & les François terminerent cette campagne si glorieuse pour eux par la conquête de S. Guilain.

C'étoit le tems des triomphes de la France, & de l'humiliation de la Maison d'Autriche; Louis XIV. vainquit en Alsace, & détruisit deux armées Allemandes par les mains du Maréchal de Créqui.

L'Espagne affoiblie mandioit par toute l'Europe des secours pour arrêter la fortune de Louis XIV. Bernard de Salinas, un de ses Ministres, voyant que toutes ses instances étoient inutiles auprès du Roi d'Angleterre, osa lui reprocher en face que l'argent de la France lui faisoit sacrifier la liberté de l'Europe; Charles II. indigné chassa de ses Etats le Ministre Espagnol; mais heureusement pour l'Espagne, toute l'Angleterre pensoit comme elle; le Comte de Fuentes qui remplaça Salinas, plus délié, plus adroit que son prédécesseur, profita de l'émulation des Anglois contre les François, cabala avec le Parlement, & contribua à faire déclarer cette Nation contre la France.

Le seul évenement qui consola les Es-

pagnols de toutes leurs disgraces, fut la lèvée du siége d'Oran par les Maures. Rien ne prouve mieux l'infériorité du courage & du génie des Africains que l'impossibilité de prendre Oran dans sept ou huit siéges qui durerent près de la moitié de ce siécle ; cette Place n'auroit pas tenu vingt jours devant nos troupes Européennes ; les succès des Alliés contre la Suéde, succès dans lesquels la Maison d'Autriche n'eut aucune part, ne balancerent point ceux de la France.

Les deux branches de la Maison d'Autriche manquerent de se brouiller ouvertement ; l'Empereur souffroit avec impatience la disgrace de la Reine sa sœur ; l'insulte que venoit de lui faire le Ministere Espagnol en rompant le mariage du Roi avec sa fille, mettoit le comble à son ressentiment ; mais la politique & l'intérêt lui apprirent à dissimuler toutes ces injures ; il consentit même à rappeller le Comte d'Harrach, son Ambassadeur à Madrid qui avoit sçu former un Parti puissant en faveur de la Reine-Mere ; le Confesseur du Roi devenu l'ennemi de Dom Juan, fut chassé honteusement de la Cour pour avoir eu part à cette derniere

intrigue. L'emploi de Confesseur donnoit une puissance sans bornes à celui qui en étoit revêtu sous un Roi tel que Charles II. C'est pourquoi les Ministres ne manquoient jamais de nommer à cette fonction des Moines qui leur étoient dévoués.

La France menacée par l'Angleterre, évacua la Sicile. Les Citoyens de Messine éprouverent la vengeance d'une Cour qui mit rarement la clémence au nombre de ses vertus; mais on perdoit dans les Pays-Bas Gand, Ypres & Levve; le Parlement Anglois crut alors qu'il étoit tems d'opposer toutes les forces de la Grande-Bretagne à un Roi que le reste de l'Europe ne pouvoit arrêter. Le Roi d'Angleterre cédant aux cris & aux menaces, rappella quelques Régiments qu'il avoit fournis à Louis XIV. envoya dix mille Anglois au Prince d'Orange, & signa un traité pour conserver les tristes restes des Pays-Bas à la Maison d'Autriche, à condition que la Cour d'Espagne lui livreroit Ostende & Nieuport pour lui servir d'otages; en moins d'un siécle le systême de l'Europe étoit changé au point que l'Angleterre, autrefois l'irré- 1678.

conciliable ennemie de l'Eſpagne, la défendoit de concert avec la Hollande ſon eſclave révoltée.

Louis XIV. offrit alors la paix à ſes ennemis, mais à des conditions dont il ne leur fut pas permis de s'écarter; pendant que les Miniſtres Eſpagnols, Hollandois & Allemands profitoient du terme que le vainqueur avoit preſcrit pour examiner ſes propoſitions, la guerre continuoit en Rouſſillon & en Alſace. Dans la premiere de ces deux Provinces, le Comte de Monterey vit enlever à ſes yeux Puicerda, & reçut un échec conſidérable. Cette diſgrace fut le prétexte de l'exil du Comte dont même on inſtruiſit le procès; D. Juan qui plus d'une fois avoit éprouvé de plus grands revers dans le commandement des armées, auroit aiſément pardonné à un ami ſes malheurs, mais il ne pouvoit lui pardonner l'amitié que lui portoit le jeune Roi qui paroiſſoit en vouloir faire un favori; la difficulté de recouvrer de l'argent, & le malheureux état des affaires forcerent alors le Miniſtere de vendre les charges, les dignités & les Vice-Royautés, autrefois le prix du mérite, de la naiſſance & des

ſervices ; cette innovation jointe à la fierté de Dom Juan, à ſon deſpotiſme, à la cherté des vivres, à la paix honteuſe qu'on fut obligé d'accepter, & aux intrigues qui ſans ceſſe agitoient la Cour, commencerent à faire regretter la Reine exilée ; cependant D. Juan ſçut ſe maintenir juſqu'au dernier ſoupir par la ſupériorité de ſon génie & de ſon courage.

Le Nonce du Pape oſa interdire un Evêque, Suffragant de Tolede, pour avoir conféré les Ordres ſacrés dans la Métropole de Tolede, en l'abſence du Cardinal Porto-Carrero qui en étoit Archevêque ; le Conſeil indigné fit arracher les affiches de l'interdit, & le Pape ſe hâta de déſavouer la conduite du Nonce.

Une armée nombreuſe de Maures qui aſſiégeoit Oran, fut attaquée tout à coup, & entierement vaincue par la garniſon d'Oran.

Cependant les Hollandois à qui la France reſtituoit Maëſtricht, ſignerent à Utrecht la paix avec la France, malgré les intrigues des Miniſtres de la Maiſon d'Autriche. L'affoibliſſement du commerce, & les ſommes immenſes qu'en- Le 10 Août.

gloutissoit une guerre qui leur étoit devenue presqu'étrangere, étoient de puissans motifs sur une République de Négocians pour abandonner des Alliés dont ils avoient déjà oublié les services; ils reprochoient à l'Espagne & à l'Empereur de ne pas faire assez d'efforts pour la cause commune; de tous les Princes à qui cette paix étoit odieuse, nul ne la trouva plus insupportable que le Prince d'Orange; sans perdre de tems à de nouvelles plaintes, il feignit d'ignorer le traité, & marcha droit au Maréchal de Luxembourg qui, sur la nouvelle de la paix, avoit suspendu les hostilités. Il ne fut pas difficile au Stadhouder de surprendre le Général François campé aux portes de Mons. Le Prince d'Orange emporta (a) des postes, tailla en pieces quelques Régiments François, porta le désordre dans le reste de l'armée, & se flatta de remporter une victoire complette; mais Luxembourg revenu de sa surprise, fit des prodiges de valeur & d'habileté, il rétablit l'ordre dans son

(a) Cette bataille fut appellée de S. Denis, nom du Village où se porterent les plus grands coups.

armée, repoussa l'ennemi, & rendit inutile la perfidie; le Prince d'Orange se retira avec une perte égale : cette tentative coûta la vie à dix mille François, Anglois, Espagnols ou Hollandois, sans opérer la rupture du traité que le Général Hollandois avoit en vûe; peut être même qu'une victoire complette n'auroit fait aucun effet sur les Etats-Généraux, fatigués de cette guerre.

L'Espagne plus épuisée, plus affoiblie que tous les Alliés ensemble, ne pouvoit se résoudre à accepter une paix qui devoit lui coûter des Provinces entieres. La hauteur avec laquelle Louis XIV. la prescrivoit, ne choquoit guères moins les Espagnols que la cession de la plus grande partie de l'ancien patrimoine de leurs Rois; mais abandonnés de la Hollande & de l'Angleterre, il fallut enfin subir les conditions prescrites.

Les François, pour prix de leurs victoires, garderent la Franche-Comté, Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambrai, Ypres, Aire, Saint-Omer, Varvick, Varneton, Poperingue, Bavai, Cassel, Bayeul & Maubeuge; la Cour d'Espagne s'obligea encore d'obtenir de

l'Electeur de Cologne Dinant pour la leur remettre, faute de quoi elle s'engageoit à leur céder Charlemont; Louis XIV. rendit le reste de ses conquêtes (*a*). Pour dédommagement de tant de Places perdues, on comptoit sur Maëstricht que la Hollande avoit promise dans le fort de ses pertes; mais cette République se moqua de la sommation que la Cour lui fit de lui remettre cette Place, & l'Espagne n'osa faire éclater sa vengeance; elle parut même s'unir plus étroitement avec la Hollande sur qui elle comptoit dans le cas d'une rupture avec Louis XIV.

L'Empereur & l'Empire plus fermes que la Hollande & l'Espagne reprocherent à ces deux Puissances leur défection, & continuerent la guerre, mais avec le même malheur. Comment, au reste, pou-

(*a*) Le Marquis de Las Balbasès, D. Pedro Ronquillo & M. Christin, Flamand, signerent en qualité de Ministres Plénipotentiaires d'Espagne ce traité honteux & nécessaire : ce qui consola l'Espagne, fut qu'elle traita avec son heureuse rivale sur le pied d'une égalité parfaite. Louis XIV. se relâcha d'une vaine prééminence en faveur des avantages solides qu'il retiroit.

voient-ils espérer de vaincre avec leurs forces particulieres un Prince dont ils n'avoient pû arrêter les progrès dans le tems qu'ils étoient unis aux Espagnols & aux Hollandois ? L'armée Impériale commandée par le Duc de Lorraine, un des grands Capitaines de ce siécle, fut détruite en détail, le Brisgau conquis, & le cœur de l'Empire menacé ; Léopold signa la paix en gémissant.

Le Roi de Dannemarck & l'Electeur de Brandebourg lutterent encore quelque tems ; ils ne pouvoient consentir à restituer, comme l'exigeoit Louis XIV. toutes leurs conquêtes sur la Suéde ; Luxembourg & Créqui tomberent chacun de leur côté sur les Etats de Brandebourg ; l'Electeur & le Roi de Dannemarck furent enfin obligés de suivre l'exemple que venoient de leur donner des Princes plus puissans, & de recevoir la paix aux conditions dictées par les François.

On espéroit en Espagne jouir long- 1679.
tems d'une paix achetée si cher, & surtout voir renaître l'ordre & l'abondance ; mais ni l'un ni l'autre n'arriva : Dom Juan étoit plus occupé à détruire les ca-

bales que ses ennemis formoient chaque jour contre lui, qu'à rétablir l'Etat des longues secousses qu'il avoit essuyées depuis un siécle ; il songeoit à marier le Roi dont la santé étoit devenue meilleure qu'on ne l'avoit espéré. Il avoit d'abord jetté les yeux sur l'Infante de Portugal, alors héritiere du thrône ; mais l'antipathie des Portugais contre les Espagnols, la crainte de retomber un jour sous leur domination, firent échouer ce projet. La Cour de Lisbonne préféra au Roi d'Espagne le Duc de Savoye qui auroit vraisemblablement épousé l'Infante, sans la mort précipitée de la jeune Princesse ; le Ministere d'Espagne fit choix de la Princesse Louise d'Orléans, fille de Monsieur, & niece de Louis XIV. La Cour de France reçut avec joye cette proposition ; mais la jeune Princesse regarda le thrône d'Espagne comme un véritable exil : l'étiquette, les mœurs, les coutumes, la gravité triste & sombre de la Cour de Madrid, comparées aux agrémens de celle de Versailles, lui paroissoient insupportables ; elle partit de France baignée de larmes, & comme une

une victime sacrifiée à la politique (a) ; le Roi qui avoit conçu pour elle, à la vûe de son portrait, une passion qui ne se démentit jamais, fut au-devant d'elle jusqu'à Burgos où on leur donna pour la seconde fois la Bénédiction nuptiale (b) ; D. Juan n'eut pas la satisfaction de voir ce mariage qui étoit son ouvrage ; il étoit mort à pareil jour que Philippe IV. son pere : on soupçonna qu'il avoit été empoisonné ; mais le poison qui, selon moi, mit fin à sa vie, fut le chagrin dont il étoit dévoré ; ce Prince perdoit chaque jour de son crédit. Sa disgrace étoit résolue lorsqu'il mourut : mais aucun courtisan n'avoit osé prendre sur lui de la lui annoncer, tant on craignoit les ressources de son génie & de son courage. Au reste, il étoit devenu tellement

(a) On sçait que cette Princesse pleine d'esprit & de graces aspiroit au mariage avec le Dauphin ; sur sa répugnance à partir, Louis XIV. lui dit, *mais je ne pourrois rien de mieux pour ma fille :* ah ! répondit la Princesse, *vous pourriez quelque chose de plus pour votre niece.*

(b) On ne doit pas répondre à l'horrible imposture de quelques ennemis de Louis XIV. qui ont osé avancer que la Reine partit de France inhabile à avoir des enfans.

odieux aux Grands qu'il avoit sçu contenir par l'exil & la terreur, qu'il n'y avoit presqu'aucun d'eux qui ne se fût intrigué contre lui; D. Juan d'Autriche est le dernier des grands hommes de l'Espagne sous la Maison d'Autriche; il n'avoit que cinquante ans. Ses talens supérieurs, son expérience consommée, son courage l'élévation de son caractere, son amour pour la Patrie furent inutiles à l'Espagne les dernieres années de sa vie; il ne fut pas assez long-tems à la tête des affaires pour les rétablir, ou plutôt il n'y avoit qu'une révolution dans le caractere & le génie de la Nation qui pût lui rendre l'éclat dont elle avoit joui le siécle précédent. Le jour même de sa mort le jeune Roi fut prendre la Reine Douairiere à Tolede, & la ramena en triomphe à la Cour; mais Marie Anne d'Autriche n'inspira pas plus qu'auparavant à son fils le goût du travail, la fermeté, le talent de régner; elle ne l'aida pas même à supporter le poids du Gouvernement: l'un & l'autre en auroit été accablé. Le foible Roi se livra à des Ministres bornés, indolens, sans vûes, sans expérience; il passa le reste de sa vie, comme les Monarques

de l'Orient, dans le fond de ſon palais, au milieu des femmes, des Nains & d'une multitude d'animaux, ſans s'inſtruire des évenemens publics de l'Europe, ni même de ce qui ſe paſſoit dans ſes vaſtes Etats (*a*).

Après la mort de D. Juan, la Monarchie ſe trouva ſans Pilotes; car doit-on appeller de ce nom le Roi que nous venons de peindre, & un certain Jérôme d'Eguia, Secrétaire des Dépêches univerſelles, jeune homme ſans lumieres, ſans courage, & qui n'avoit pour tout mérite que l'art de plaire au jeune Roi; les affaires languiſſoient au point qu'on n'expédioit rien; tout étoit dans un déſordre & une confuſion extrême.

Quelque tems avant cette eſpece d'anarchie, il arriva un évenement dont les ſuites prouverent combien le Gouvernement étoit foible; le Nonce Mellini avoit reçu ordre du Préſident de la Caſtille

(*a*) Il ignoroit juſqu'aux noms des Royaumes & des Villes qui lui étoient ſoumis; il arriva dans la guerre de 1688 qu'il plaignit l'Empereur de la perte d'une Ville conſidérable que Louis XIV. venoit de lui enlever à lui-même dans les Pays-Bas.

(D. Juan de la Puente Guévarra) de ne point se trouver au Chapitre Général de certains Religieux, appellés *Clericos Minores*; sur la désobéissance de Mellini, le Président le condamna à une amende de mille écus; le Nonce indigné excommunia le Président, & le Pape donna un Bref par lequel il citoit le Magistrat à venir rendre compte de sa conduite à Rome; le Roi fit grace de l'amende, & écrivit au Souverain Pontife pour le fléchir; le Pape consentit avec assez de peine qu'on jugeât le Président en Espagne: une Junte extraordinaire condamna l'année suivante D. Juan de la Puente à perdre sa charge, la premiere de la Monarchie après celle de premier Ministre, & à être exilé.

1680. On a raison de dire qu'une administration tyrannique est encore plus favorable qu'une espece d'anarchie; les Ministres étrangers, les Grands, les Peuples de la Peninsule, ceux du dehors soumis à la Couronne se plaignoient. Enfin le cri général parvint au Thrône; le Roi comprit qu'il falloit remettre les rênes de l'Etat à des mains plus adroites que les siennes, il

n'avoit même différé si long-tems, que pour mieux choisir; enfin il se déchargea du Gouvernement sur le Duc de Medina-Cœli celui de tous les courtisans qui lui étoit le plus agréable; ce Ministre joignoit à la lenteur & à la paresse ordinaires aux Espagnols une inexpérience profonde, un esprit borné & timide; il n'avoit de recommandable que sa naissance & sa probité; tout le Royaume le plaignit d'oser se charger d'un fardeau qui surpassoit ses forces; la foiblesse & les malheurs de son ministere acheverent d'ôter à l'Espagne un reste de considération dont elle jouissoit encore en Europe: jamais Monarchie ne courut plus rapidement vers son déclin; elle eût été en moins de deux ou trois campagnes la proye de la France, si Louis XIV. n'avoit eu d'autres ennemis à combattre que les Espagnols.

Le nouveau Ministre fit d'abord dans la Monnoye une opération qui ruina le tiers des Particuliers du Royaume, & dont les suites appauvrirent l'Espagne de plus de cinquante millions. Vers le milieu du regne de Philippe IV. la rareté de l'or & de l'argent avoit obligé le Gouver-

nement à donner à la Monnoye de Billon une valeur presqu'aussi forte qu'à celle de l'argent, & on avoit porté celle de l'or & de l'argent une fois plus haut que sa valeur intrinseque. Il parut tout à coup un édit qui diminuoit des deux tiers les especes d'or & d'argent, & qui supprimoit la Monnoye de Billon, avec ordre aux Particuliers de la porter dans certains Bureaux où l'on donneroit en échange des billets de même valeur, payables en six mois; ceux qui perdoient à cette opération, se plaignirent avec aigreur; on se souleva à Tolede & à Madrid; le commerce cessa, & les denrées devinrent d'une cherté qui mit le Peuple au désespoir; cependant les Etrangers acheterent à vil prix la monnoye de billon dans laquelle il y avoit un alliage d'argent assez fort, & gagnerent jusqu'à quinze ou vingt millions; ils se prévalurent aussi du rabais de la monnoye d'or & d'argent qui étoit réduite à la moitié de sa juste valeur, & en firent sortir du Royaume pour des sommes immenses: bientôt, faute d'especes, on agit dans plusieurs Provinces d'Espagne, comme dans les Pays où l'or n'a pas encore pé-

nétré. On échangeoit denrées pour denrées, on donnoit du drap pour des bestiaux, du bois pour des grains. C'est ainsi que par le défaut d'une sage administration les Espagnols étoient devenus un des Peuples le plus malheureux de l'Univers ; quelques années de paix, une œconomie salutaire, & de l'ordre auroient pû rétablir la Monarchie qui ne succomboit que sous le poids des abus ; car enfin les gallions de l'Amérique, les concussions des Vice-Rois & des Gouverneurs faisoient entrer chaque année des trésors dans le Royaume. Il est vrai qu'il n'entroit dans les coffres du Roi que la neuvieme partie de ce qu'on levoit sur les Peuples ; mais enfin ce Roi recevoit tous les ans près de 12000000 de nos livres d'aujourd'hui. Pourquoi prodiguer les deux tiers de ses revenus en pensions inutiles, en appointemens (*a*) immenses ? Pourquoi souffrir que le reste fût la proye des Ministres, tandis qu'il ne

(*a*) A la mort du Marquis de Ceralvo qui mourut cette année, le Roi gagna soixante & dix mille piastres qu'il lui donnoit chaque année pour ses appointemens. Il y avoit alors quarante Grands d'Espagne qui partageoient ainsi entr'eux presque tous les revenus de la Monarchie.

pourvoyoit ni à la paye des armées, ni à l'entretien des flottes, ni à celui de la Maiſon Royale; il arriva enfin que le Royaume ſe trouva ſans marine, ſans armées, & le Roi & les Reines, pour ainſi dire, ſans domeſtiques: il en étoit de Charles II. comme d'un grand Seigneur qui avec des revenus immenſes, faute d'ordre & d'œconomie, eſt ſans ceſſe réduit aux expédiens pour ſubſiſter.

Une ſimple ordonnance du Roi auroit pu rendre des eſpeces au commerce, & par conſéquent remédier à la miſere puplique. Il falloit forcer ſes Sujets de porter à la Monnoye une partie de la prodigieuſe quantité d'or & d'argent qui décoroit leurs buffets; lui-même devoit donner l'exemple. Je ne crois rien dire de trop (*a*), en prétendant qu'il y avoit alors en Eſpagne pour plus d'un milliard d'ar-

(*a*) Le luxe en vaiſſelle étoit tel chez les Grands, les Miniſtres & les Financiers, que pluſieurs d'entr'eux comptoient juſqu'à douze cents douzaines d'aſſiettes plates beaucoup plus peſantes que les nôtres, & juſqu'à douze cents plats. Ils s'eſtimoient pauvres en argenterie, quand ils n'avoient que huit cents douzaines d'aſſiettes & deux cents plats: on avoit des échelles d'argent pour monter à ces buffets ſu-

genterie, soit dans les Eglises, soit chez les Particuliers, tandis qu'on auroit eu peine à compter deux cents millions d'argent monnoyé dans le commerce; mais il est tems de reprendre le fil de l'Histoire, ou plutôt des malheurs de l'Espagne.

En réjouissance du mariage du Roi, on célébra un Auto dà fé; celui-ci attira d'autant plus de concours, qu'on n'en avoit point vu depuis mil six cent trente-deux; vingt-deux victimes périrent dans les flammes: il y eut plusieurs de ces malheureux presque tous Juifs qui se jetterent d'eux-mêmes dans le feu, d'autres qui faisoient brûler leurs mains & puis leurs pieds, en les avançant sur les flammes, & en les y tenant avec un courage héroïque; soixante autres prisonniers, soit Juifs, soit Musulmans, soit Chrétiens furent condamnés au fouet, aux galeres, ou à la prison. Il n'y avoit guères que les Juifs sans biens qui fussent punis par l'Inquisition: ceux qui s'étoient enrichis, soit par le commerce, soit par les em-

perbes. Ceux qui ont été en Espagne sçavent quelles richesses inestimables renferment les Eglises.

plois de finances qu'ils remplissoient alors presqu'entierement, se rachetoient du feu par les grosses sommes qu'ils prodiguoient aux Ministres & aux Officiers du Saint Office. Cette exécution sanglante fut suivie d'un tremblement de terre qui se fit sentir dans toute la Peninsule. Dans
Le 9 Octob. la seule Ville de Malaga on compta quinze Eglises & près de deux mille maisons renversées; une infinité de Citoyens périrent écrasés sous les débris de leurs toits; Seville, Cordoue, Jaën souffrirent aussi beaucoup; l'Andalousie se voyoit en même-tems en proye à la peste, fléau aussi redoutable que les tremblemens.

Les Provinces du dehors étoient aussi malheureuses que l'intérieur de la Monarchie; le Royaume de Naples se vit ravagé par trois mille bandits ramassés que les forces du Vice-Roi ne purent dissiper qu'après plusieurs combats; ils avoient suspendu l'année précédente leurs hostilités dans l'espérance que le Roi, en faveur de son mariage, leur accorderoit une amnistie.

En Amérique les Flibustiers surprirent & pillerent Porto-Bello, ils passerent de-là au Golfe de Darien, & arri-

verent accompagnés d'une troupe d'Indiens, ennemis des Espagnols, dans la Mer du Sud où ils commirent des brigandages affreux : ils emporterent les Fauxbourgs de Panama sans éprouver la moindre résistance de la part des Soldats Espagnols ; enfin, cette poignée de Corsaires ne se retira qu'après avoir enlevé plusieurs millions, & s'être vue maîtresse de la Mer du Sud pendant plusieurs jours. La Cour irritée donna ordre au Vice-Roi du Pérou de décimer les Officiers & les Soldats qui avoient si mal gardé les Côtes.

L'Electeur de Brandebourg, après avoir en vain demandé à la Cour les subsides qu'on lui avoit promis dans la derniere guerre, se paya par ses mains, & fit enlever un vaisseau Espagnol dont la charge valoit deux millions.

Le Roi de France, en vertu d'un arrêt de la Chambre de Metz érigée pour réunir à sa Couronne les fiefs autrefois dépendans des trois Evêchés, enleva les Villes de Verton & de S. Mard sur le refus du Roi de lui en faire hommage ; les Princes d'Allemagne, le Roi de Suéde, le Duc de Savoye n'étoient guères moins

maltraités par la France. Charles II. fut obligé d'ôter de ses titres celui de Duc & de Comte de Bourgogne; par-tout les vaisseaux François faisoient baisser pavillon à ceux de ce Prince, le Roi humilié priva pour se venger le Marquis de Villars des priviléges dont il jouissoit à sa Cour, en qualité d'Ambassadeur de France; mais sur les menaces de Louis XIV. on fut obligé de les lui rendre: chaque démarche de la Cour étoit marquée au coin de la foiblesse.

Le Duc de Veraguas, Vice-Roi de Valence, venoit de condamner à mort, & de faire exécuter un Moine, chef de bandits, & coupable des crimes les plus énormes; aprés avoir eu néanmoins la precaution de consulter plusieurs Religieux qui tous avoient opiné à la mort du scélerat; le Confesseur du Roi, du même Ordre (a) que le criminel, prétendit que le Duc avoit violé l'immunité Ecclésiastique: en conséquence le Duc perdit son emploi, & fut obligé de recevoir l'absolution du Nonce du Pape. Un Roi assez foible pour sacrifier un Magistrat équitable aux vains caprices de ceux qui l'envi-

(a) Il étoit Dominicain.

ronnent, doit-il espérer que ceux qui le représentent, auront assez de courage pour braver la disgrace & la persécution en faveur de la justice?

On reçut vers la fin de cette année une nouvelle agréable, c'étoit la conclusion d'un traité d'alliance offensive & défensive avec l'Angleterre; les Anglois s'obligeoient de fournir huit mille hommes de pied, & trente vaisseaux de guerre toutes les fois que l'Espagne seroit attaquée; le Roi, de son côté, s'obligeoit à entretenir douze mille hommes, & à payer cent mille écus par mois, dans le cas qu'on attaquât les Anglois. On espéroit que l'Empereur & la Hollande prendroient part à cette alliance qui étoit formée contre la France; mais ce traité ne fut d'aucune utilité pour l'Espagne; Louis XIV. ne cessa de l'humilier. Il parut dans la suite que le voluptueux Roi d'Angleterre, en le signant, n'avoit eu d'autres vûes que d'assurer le commerce de ses Sujets. Charles Stuard étoit trop ami de son repos, de ses plaisirs & de Louis XIV. dont il tiroit de grosses pensions pour allumer une guerre en faveur des Espagnols qu'il n'aimoit pas.

1681. Les Maures profitoient de la malheureuse situation de la Monarchie pour achever de chasser les Espagnols de l'Afrique ; ils firent la conquête de la Mamorra, & resserrerent plus étroitement Oran, ils en venoient sans cesse aux mains avec la garnison Espagnole ; le Marquis de la Ajalva, Gouverneur de la Ville bloquée périt dans un de ces combats.

Le Gouverneur Espagnol de Buenos-Ayres surprit & enleva quelques forts que les Portugais avoient construits dans les Isles S. Gabriel situées à l'embouchure du Fleuve de la Plata, qui sépare le Paraguai du Brésil : il y avoit près de deux siécles que les deux Couronnes se disputoient ces Isles, & interprétoient chacune en leur faveur la fameuse ligne de démarquation du Pape Alexandre VI. Cependant les Espagnols en avoient presque toujours eu la possession ; le Régent de Portugal fit éclater son indignation, & prépara la guerre ; la Cour d'Espagne prévint l'orage, en donnant à celle de Lisbonne toutes les satisfactions que celle-ci avoit exigées. Toute l'Europe fut étonnée que l'Espagne eût reçu la loi d'un petit Royaume qui venoit à peine

de se soustraire à son joug ; les Ministres Espagnols traiterent eux-mêmes d'homme sans jugement le Duc de Giovenazzo qui avoit conclu ce traité honteux ; mais ces apparences de plaintes & de colere furent données à l'honneur de la Nation qu'on croyoit flétrie, & on ne perdit pas un instant à ratifier le traité que Giovenazzo n'avoit après tout signé qu'en vertu des instructions de la Cour.

On négocioit encore plus malheureusement avec la France à qui on fut obligé de céder le Comté de Chiney, dans l'espérance qu'on n'en seroit plus inquiété ; mais dans le même tems on apprit que Louis XIV. s'étoit mis en possession le même jour de Casal (a), la plus forte Place de l'Italie, & de Strasbourg, Ville Impériale ; l'or & la force des armes conduisoient rapidement Louis XIV. au comble de la puissance ; la terreur étoit égale en Italie, en Espagne & dans l'Empire ; cependant ni l'Empereur, ni le Roi d'Espagne, ni celui d'Angleterre, ni ce-

(a) Le Duc de Mantoue, Prince voluptueux qui auroit volontiers vendu tous ses Etats pour avoir de quoi satisfaire à ses plaisirs, vendit Casal à Louis XIV.

lui de Suéde, ni la Hollande, ni le Duc de Savoye, ni les Princes de l'Empire jaloux & impatients de l'agrandissement de Louis XIV. n'osoient apporter le moindre obstacle aux progrès d'un Prince qu'ils regardoient comme leur ennemi commun : l'Empereur avoit à combattre les Seigneurs Hongrois révoltés ; le Roi d'Angleterre étoit occupé à maintenir son autorité attaquée par les Parlemens, à étouffer, ou à punir des conspirations ; la Hollande n'aspiroit qu'à rétablir son commerce affoibli par la derniere guerre ; la Suéde étoit trop foible & trop éloignée ; les Princes de l'Empire, le Duc de Savoye & l'Espagne ne pouvoient que se plaindre en secret : telle étoit alors la position des divers Potentats de l'Europe, & voilà ce qui mettoit Louis XIV. en état de jouer un rôle si brillant, rôle qui depuis a tant coûté à la France.

Cependant le Ministere d'Espagne recevoit chaque jour des projets de réforme ; mais des années entieres s'écouloient à les examiner, & enfin on finissoit par les rejetter : on crut frapper un grand coup en supprimant les Receveurs des Provinces

dont le nombre excédoit mille ; la suppreſſion auroit ſans doute été avantageuſe, ſi le Peuple eût été ſoulagé, mais les impôts ne diminuerent point, & leur perception devint ſeulement plus difficile. Il ſemble qu'il y eut une certaine fatalité répandue ſur tout ce qu'on entreprenoit ; les Miniſtres perdoient le courage & l'eſpérance ; le Roi qui n'étoit point inſtruit de la miſere publique, paſſoit ſon tems ou avec ſes Nains, ou à la chaſſe, accompagné de la Reine, en faveur de qui il avoit adouci la rigueur de l'étiquette. Il arriva alors un accident à la Reine, qui ſert à faire connoître le génie & les mœurs des Eſpagnols ; le Roi lui avoit fait venir des chevaux d'Andalouſie, elle en monta un vif & fringant qui ſe cabra ſous elle, la Reine tomba, & ſon pied ſe trouva engagé dans l'étrier, le cheval redoubla alors ſes ruades, & traîna la Reine dans la cour du Palais avec un péril éminent pour ſa vie ; le Roi témoin du haut d'un balcon de ce triſte ſpectacle, pouſſoit les cris les plus douloureux, ſans qu'aucun des Gardes & des Gentilshommes dont la cour étoit remplie volât au ſecours de la Reine,

parce qu'il étoit défendu à tout homme, ſous peine de la vie, de toucher la Reine, & ſur-tout au pied; enfin, deux Gentils-hommes plus généreux que les autres ſe déterminerent à la ſauver aux dépens de leur propre vie; l'un d'eux arrêta le cheval, & l'autre dégagea le pied de l'étrier; mais à peine lui eurent-ils rendu cet important ſervice, qu'ils s'enfuirent à toute bride; la Reine, après être revenue à elle, étonnée de ne point voir ſes libérateurs, apprit avec ſurpriſe qu'ils avoient encouru la rigueur des Loix; cependant elle obtint leur grace du Roi.

1682. La Flandre, le Brabant, la Hollande & la Zélande ſont inondés par un débordement de la Mer qui cauſa une perte de plus de cent millions; à peine venoit-on de recevoir cette triſte nouvelle, qu'on apprit que la Ville de Tortorice en Sicile avoit été renverſée par pluſieurs torrens, & que cinq vaiſſeaux de la flotte des Indes ſur leſquels on comptoit quatorze cents perſonnes, & près de vingt millions, avoient été engloutis dans les flots: la honte, la foibleſſe & les malheurs de ce regne vengeoient avec uſure les Peuples qui, le ſiécle précédent

avoient eu tant à souffrir de la vaste ambition des Rois d'Espagne.

La perte de vingt millions que les vaisseaux apportoient, laissa le Roi presque sans ressource ; cependant il falloit de l'argent pour résister au Roi de France qui sans cesse se plaignoit de l'inexécution du traité de Nimegue, & qui à chaque plainte enlevoit des Places dans les Pays-Bas. Il en falloit pour secourir l'Empereur alors malheureux, & menacé par les Turcs : le premier Ministre ne trouva d'autre expédient que celui de vendre la Grandesse (*a*), comme il avoit déjà vendu les Gouvernemens & les Vice-Royautés : Venise, dans des tems de calamité, a quelquefois vendu la Noblesse, mais l'Espagne avoit d'autres ressources : si on eût fait rendre gorge à une multitude de Gouverneurs, de Magistrats & de Financiers engraissés du sang & des larmes des Peuples, aux détenteurs du domaine Royal, à une foule de concussionnaires, il est constant que le

(*a*) Le Marquis de Stepa, Génois, acheta la dignité de Grand cinq cent vingt-cinq mille livres, qui en vaudroient aujourd'hui huit cent mille.

Roi auroit eu des trésors immenses à sa disposition ; mais le Duc de Medina-Cœli n'avoit pas assez de fermeté, ni d'amour pour la Patrie pour braver la haine de ceux qu'il auroit fallu dépouiller ; les Grands se contenterent de gémir, de voir la Grandesse jusques-là le prix de la plus haute naissance, des services & du courage aussi indignement prostituée. Que ne faisoient-ils eux-mêmes un effort en faveur de l'Etat dont ils connoissoient la malheureuse situation ?

Cependant l'Empereur, en reconnoissance des secours d'argent que le Roi, quoiqu'épuisé, lui fournissoit généreusement, agit en sa faveur dans les Cours étrangeres. La Suéde & la Hollande, moins par amitié pour la Maison d'Autriche, que par la terreur du nom de Louis XIV. s'unirent avec l'Empereur & l'Espagne par un traité signé à la Haye. Le motif principal de cette alliance, étoit la garantie des Pays-Bas Espagnols, dans le cas que Louis XIV. continuât à les entamer ; le Roi d'Espagne commit en même-tems leur défense au Marquis de Grana, Ambassadeur de l'Empereur à Madrid, faute sans doute de trouver

dans les Grands dont il étoit environné le génie & le courage néceſſaires pour repouſſer un ennemi tel que le Monarque François.

Ce Prince ne ſe laiſſoit intimider ni par les ligues, ni par les menaces.

Dès qu'il eut appris la conclusion du 1683.
nouveau traité, il revendiqua le Comté d'Aloſt que ſes Miniſtres, diſoit-il, avoient oublié d'inſérer dans les articles du traité de Nimegue; ſur le refus de la cour de Madrid il fit bloquer Luxembourg; tandis que les Turcs appellés par ſes intrigues en Autriche, aſſiégeoient Vienne avec deux cent mille combattans; l'Europe n'oſa reprocher à ce Prince d'avoir voulu livrer une partie de la République Chrétienne aux Ottomans; mais elle l'accuſa d'avoir conçu le projet de faire élire ſon fils Roi des Romains, pour prix des ſervices qu'il comptoit rendre à l'Allemagne, en chaſſant lui-même l'ennemi qu'il y avoit appellé: quoi qu'il en ſoit, le ſort de la Maiſon d'Autriche ne pouvoit être plus déplorable; l'Empereur ſuivi de toute ſa famille fuyoit de Vienne où il n'avoit guères d'eſpérance de rentrer; le Roi d'Eſpagne humilié par

Louis XIV. à qui il ne pouvoit résister, languissoit dans le fond de son Palais.

Sur la nouvelle que le Grand Visir étoit prêt à se rendre maître de Vienne, Louis XIV. leva le blocus de Luxembourg, & exhorta les Espagnols de voler au secours de l'Empereur; mais dès qu'il eut appris que Léopold, par un de ces évenemens imprévus, & qu'on appelle le miracle de la Maison d'Autriche, venoit de triompher des Turcs par les mains du Roi de Pologne & du Duc de Lorraine, il recommença les hostililés. Courtrai & Dixmude furent assiégés & pris; Luxembourg fut bombardé; l'Espagne déclara enfin la guerre à la France, mais l'espérance de vaincre étoit éteinte dans tous les cœurs. Comment pouvoit-on résister au plus puissant & au plus heureux de tous les Rois, tandis qu'on ne pouvoit pas mettre à l'abri des insultes des Corsaires les vaisseaux & les forteresses de l'Empire? Un Pirate Hollandois venoit d'attaquer & d'emporter la Vera-Cruz où il fit un butin de dix millions: le Ministre, pour amasser quelques fonds, réduisit de moitié les pensions, & fixa les plus hautes à quatre mille ducats. Il per-

mit aussi aux Villes & aux Communautés de percevoir par elles-mêmes les impôts, & de les porter au Trésor Royal; mais cette opération qui paroissoit si propre à soulager les Peuples & à augmenter les revenus Royaux, fut trouvée impraticable dans l'exécution.

Le Duc d'Anjou, depuis Philippe V. naissoit au milieu des triomphes de son ayeul & des malheurs de l'Espagne; elle ne prévoyoit pas alors que ce jeune Prince dût un jour lui donner des loix, & la rétablir dans son ancien éclat; elle ne regardoit sa naissance que comme une prospérité de plus pour l'ennemi qui l'écrasoit.

Alfonse VI. Roi déthrôné de Portugal, meurt après avoir langui dix-sept ans en prison; le Régent, son frere, lui succéda sous le nom de Pierre II. La Reine de Portugal ne survécut pas longtems à son premier mari; la Reine de France, Marie-Therese d'Autriche, sœur & héritiere du Roi d'Espagne, étoit morte quelque tems auparavant, adorée des François, comme l'ont été toutes les Reines que ce Peuple a reçues d'Espagne. Le 30 Juillet.

1684. La guerre étoit ouverte en Catalogne & dans les Pays-Bas, on sollicitoit pour la soutenir des secours en Hollande, en Angleterre & à Vienne; les Hollandois envoyerent garnison dans les Places de la Flandre les plus exposées aux armes des François; mais ils n'oserent déclarer la guerre en faveur de l'Espagne : le Roi d'Angleterre qui quelque tems auparavant avoit signé une ligue offensive & défensive avec la Cour de Madrid, ne permit pas seulement qu'on levât quelques Régimens Anglois & Irlandois pour les faire agir dans les Pays-Bas; l'Empereur & les Princes, quoique pleins de ressentiment contre Louis XIV. n'avoient garde de secourir l'Espagne dans un tems où ils avoient sur les bras toutes les forces de l'Empire Ottoman. L'Espagne réduite à ses propres forces, succomba dans le cours de cette campagne; le Duc de Bournonville qui commandoit une armée sur les frontieres du Roussillon, fut défait à Pontmayor. Les François bombarderent Fontarabie, & assiégerent Gironne qu'ils ne purent prendre; dans les Pays-Bas ils firent la conquête de Luxembourg, l'une des plus

fortes

fortes Places de l'Univers. La République de Gènes qui seule dans la défection générale des Alliés de l'Espagne, osa lui rester attachée, éprouva le plus terrible bombardement, & se vit bientôt obligée d'implorer la clémence du Roi de France; la Hollande signa un traité de neutralité, malgré les efforts de son Statthouder; enfin on fut obligé de recourir à la négociation. L'Empereur accepta en son nom & en celui du Roi d'Espagne une treve de vingt ans (a), au moyen de laquelle les François garderent Luxembourg & toutes les Villes dont ils s'étoient emparés auparavant, excepté Courtrai & Dixmude que Louis XIV. consentit de restituer à l'Espagne; dans la triste situation où étoient réduits l'Empereur & le Roi, ils se trouverent heureux de désarmer Louis XIV. au prix qu'il exigea.

En reconnoissance des services que la Cour venoit de recevoir de celle de Vienne, elle permit au Pape de lever sur ses Etats d'Italie des décimes pour la 1685.

(a) La treve fut conclue à la Diete de Ratisbonne.

guerre de Hongrie, & bientôt après elle entra dans la ligue formée entre l'Empereur, la Pologne & Venise contre les Turcs; mais elle ne fournit guères à la cause commune que quelques galeres, quelques sommes d'argent & quelques Volontaires de la premiere condition, qui excités par une noble ardeur, furent combattre sur les rives du Danube, alors le seul théâtre de la guerre en Europe; tout ce qu'il y avoit d'illustre & de distingué dans les différens Royaumes de la République Chrétienne avoit donné l'exemple, & s'étoit rangé sous les étendards du Duc de Lorraine, le plus habile Général de l'Empereur, pour apprendre le métier de la guerre. Ce Prince prit dans tout le cours de cette guerre un ascendant sur les Turcs jusques-là inconnu aux Chrétiens.

On apprit avec joye à Madrid la nouvelle que le Duc d'York (Jacques II.) étoit monté sur le thrône de la Grande-Bretagne. On espéroit avec toute l'Europe détacher ce Prince de l'alliance avec Louis XIV. mais l'Espagne & toute l'Europe se trompa. Jacques parut encore plus l'ami & l'allié de Louis XIV. que

ne l'avoit jamais été son prédécesseur; l'attachement du nouveau Roi à la Religion Catholique & à l'alliance des François, lui coûta dans la suite trois Couronnes.

La Cour d'Espagne étoit plus en proye aux intrigues & aux révolutions, que toutes les Cours de l'Europe. Le Duc de Medina-Celi, après avoir dissipé plusieurs cabales, se vit enfin opprimé par celle que forma le jeune Comte d'Oropesa (de la Maison de Portugal.) Il fut privé de l'emploi de premier Ministre, disgracié & exilé dans ses terres; on lui reprochoit les malheurs de la Monarchie; mais quand il eût eu le génie aussi vaste qu'il l'avoit borné, auroit-il pû résister à Louis XIV. & réformer des abus qu'on n'a pas pu supprimer en plus d'un demi-siécle. Le Comte d'Oropesa, son successeur ne put avec plus de fermeté, de lumieres & d'application rendre à l'Espagne son premier éclat; elle éprouva au contraire de plus grands revers sous son Ministere: chaque année de ce siécle devoit être pour l'Espagne un nouveau degré d'humiliation & de foiblesse.

1686. Cependant le Peuple applaudissoit au nouveau Ministre ; on étoit prévenu en faveur de son zéle & de sa capacité : les commencemens de son administration répondirent aux voeux des Peuples ; il rehaussa d'abord la monnoie qui avoit été réduite par la plus funeste de toutes les opérations à la moitié de sa valeur ; il fit dans les Conseils, les offices inutiles & les pensions une réforme qui épargnoit chaque année cinq millions ; les denrées diminuerent de prix, & la situation du Royaume devint plus supportable, mais en même-tems il corrompit le bien qu'il faisoit à l'Etat, en permettant au Pape de faire contribuer de deux millions tous les ans le Clergé d'Espagne en faveur de l'Empereur ; c'étoit achever d'appauvrir le Royaume : au reste Léopold fit un digne usage de l'argent qu'il reçut des Ecclésiastiques Espagnols & Italiens, & du Pape qui lui prodigua les trésors de la Chambre Ecclésiastique ; il conquit par les mains du Duc de Lorraine l'importante Place de Bude en Hongrie.

La joye qu'on avoit des succès de l'Empereur & du rétablissement des affaires intérieures, fut troublée par une flotte

Françoiſe qui vint bloquer le Port de Cadix. On ne put obtenir de Louis XIV. qu'il retirât ſes vaiſſeaux, qu'en comptant cinq cent mille écus qu'on avoit ſaiſi à des Négocians François qui avoient commercé aux Indes Occidentales contre les Ordonnances. On apprit en même tems avec tranſport que le Prince d'Orange préparoit des vengeurs à l'Eſpagne ; la haine de ce Prince contre Louis XIV. échauffée & fortifiée par celle des François réfugiés en Hollande depuis la révocation de l'édit de Nantes, embraſa bientôt en effet l'Europe du Midi au Nord : nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver en paſſant que les ſuites imprévues de la révocation de l'Edit de Nantes, affoiblirent plus la France qu'une guerre de vingt ans, & la perte de dix batailles ; l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne enrichies, peuplées, éclairées par ſept à huit cent mille François expatriés ſe trouverent en état de combattre & de vaincre le grand Roi (a).

L'Empereur, la Suéde, la Hollande,

(a) C'eſt ainſi qu'on déſignoit Louis XIV. dans une bonne partie de l'Europe.

les Princes de l'Empire, le Duc de Savoye, le Pape ennnemi personnel de Louis XIV. entrerent dans la ligue d'Augsbourg dont le Prince d'Orange, simple Particulier fut l'auteur, l'ame & le héros. Le Roi d'Angleterre, pour avoir refusé d'augmenter le nombre des ennemis de la France, fut la premiere victime que s'immola le Prince d'Orange.

1687. Le Conseil de Castille réprima cette année avec une vigueur inconnue en Espagne une entreprise de l'Archevêque de Séville qui osa excommunier tous les Magistrats de l'Audience Royale de cette capitale de l'Andalousie pour avoir, selon lui, violé l'Immunité Ecclésiastique dans le jugement d'une cause qui regardoit quelques Moines, & où les Magistrats n'avoient consulté que l'équité la plus impartiale : le Prélat se vit obligé de révoquer ses censures pour ne pas s'exposer à voir son temporel saisi; on reçut alors de différens endroits des nouvelles qui consternerent les esprits : on apprit d'Afrique que Dom Diegue de Bracamonte venoit de perdre un grand combat & la vie sous les murs d'Oran contre les troupes de l'Empereur

de Maroc. Depuis deux siécles que la guerre étoit éternelle sur les côtes de l'ancienne Mauritanie entre les Espagnols & les Maures, la politique des Souverains de Maroc ne l'avoit allumée que pour arracher d'entre les mains de la Maison d'Autriche les cinq ou six Villes conquises par les Espagnols sur le Détroit, & sur-tout pour occuper dans une guerre étrangere & légitime leurs Sujets légers, inconstans, séditieux, & avides de nouveautés, mais la lâcheté, le défaut de discipline, l'ignorance des Maures les avoit empêchés de triompher de la poignée d'Espagnols que la Cour de Madrid leur opposoit : cette année même, après la victoire dont nous venons de parler, ils furent obligés de lever honteusement le siége de Melila.

Un horrible tremblement de terre se fit sentir dans toute l'Amérique Méridionale le vingt Octobre : quantité de Villes du Pérou furent abîmées, & entr'autres Lima dont presque tous les Citoyens & les richesses furent engloutis. La seule consolation qui put adoucir tant de malheurs, fut la nouvelle des succès de l'Empereur en Hongrie. Le Duc de Lorraine & l'Electeur de Baviere gagne-

rent une célebre bataille dans les plaines de Mohats, plaines qu'avoit autrefois inondé du ſang des Chrétiens le fameux Solyman. Ces victoires qui vengeoient la Maiſon d'Autriche, & humilioient les Ottomans, aſſujettirent de plus en plus les Hongrois, ce Peuple ſoldat & impatient du joug Autrichien; la gloire de l'Empereur, & le fruit de ſes victoires réjaillit juſques ſur la branche aînée de ſa Maiſon; les Etats d'Hongrie, par un décret ſolemnel, rendirent le thrône d'électif héréditaire dans la Maiſon d'Autriche, & y appellerent, au défaut de la branche Allemande, la branche Eſpagnole.

Michel Molinos, Prêtre Eſpagnol; l'un des plus célebres & des plus dangereux Myſtiques que l'Eſpagne ait produit, fut arrêté à Rome où il déſavoua & abjura ſes erreurs; l'Inquiſition ne l'en condamna pas moins à une priſon perpétuelle. On a écrit que les ſentimens de Quiétiſme de ce Théologien étoient les mêmes que ceux d'une infinité d'autres de ſon Pays qu'on n'avoit pas jugé à propos de flétrir. Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt guères qu'en Eſpagne que le Quiétiſme

a pu naître, c'est-à-dire, dans un Pays où l'on a long-tems négligé l'étude des SS. Peres, de l'Ecriture Sainte, & de la Théologie positive, qui devroient faire seuls l'objet des travaux du Clergé, pour s'abandonner aux chimeres de l'imagination.

Le Royaume de Naples fut cette année en proye au même malheur qui venoit d'accabler le Pérou; le tremblement de terre commença le cinq Juin, & se fit sentir quelques minutes pendant plusieurs jours consécutifs; il renversa les Villes de Benevent, d'Ariano, de Mirabella, d'Avellino, de Vitulano, de Ceretto & de plusieurs autres; trente mille ames périrent ensevelies sous les débris de toutes ces Villes.

Vers le même-tems l'Espagne reçut un affront signalé de la part de la France; le Vice-Amiral Papachin avoit refusé de baisser, selon les ordres de la Cour, pavillon devant les vaisseaux François; bientôt il se vit attaqué & forcé après un combat de trois heures de se soumettre à l'humiliante cérémonie que le plus fort exigeoit; l'intérieur de la Monarchie n'étoit pas moins à plaindre que les Nations

soumises au dehors ; l'indigence, la langueur, & la léthargie étoient à leur comble dans la Capitale & les Provinces ; on fut obligé de supprimer la moitié des impôts, & de remettre aux Peuples les arrérages qu'ils devoient au Trésor Royal ; la population diminuoit sensiblement, l'or & l'argent paroissoient bannis du commerce. L'espérance qui seule soutient dans les malheurs publics, s'éteignoit, & l'on étoit à la veille d'une guerre dangereuse.

Louis XIV l'avoit allumé cette guerre, la plus sanglante de ce siécle pour prévenir les effets de la ligue d'Augsbourg dont le secret avoit transpiré. Il vouloit sur-tout se venger de l'Empereur qui, par une injustice manifeste, venoit de contribuer à enlever l'Electorat de Cologne au Cardinal de Furstemberg, créature de la France, & contenir les Hollandois dont il avoit pénétré les desseins en faveur du Prince d'Orange contre le Roi d'Angleterre ; mais Jacques II. trahi par des Ministres infidéles, refusa les secours de son vigilant Allié. Il ne sçut ni prévoir, ni coujurer l'orage ; le courage & la tête lui manquerent également. Ainsi

il ne dut s'en prendre qu'à lui même de la perte de trois Couronnes, que ni la vaste ambition de son gendre, ni les forces de la Hollande, ni les intrigues de la Maison d'Autriche n'auroient pû lui arracher, s'il eût voulu ou ménager davantage ses Sujets, ou écouter avec plus de docilité les généreux conseils de Louis XIV.

Déjà cent mille François paroissoient sur les bords du Rhin, conquéroient Philisbourg, & portoient le fer, le feu & les contributions jusques dans le milieu de l'Allemagne. Le Corps Germanique & son Chef ne purent opposer d'armées au formidable ennemi qui leur étoit tombé sur les bras; leurs forces agissoient en Hongrie où elles venoient de prendre Belgrade; peut-être eussent-elles pénétré jusqu'à Constantinople, si Léopold n'eût attiré sur lui les armes de la France dont la puissante diversion sauva les Turcs.

Telle étoit la grandeur d'ame & la fierté de Louis XIV. que dans le tems qu'il humilioit l'Espagne, en donnant ordre à ses vaisseaux de faire baisser partout le pavillon Espagnol. Il invitoit Charles II. à s'unir à lui pour venger la

cauſe commune des Rois, trahie dans la perſonne de Jacques II. Sans doute qu'en faiſant parvenir au Roi d'Eſpagne de telles propoſitions, la France eſpéroit qu'elle ſeroit appuyée de la Reine pour qui la tendreſſe du Roi augmentoit chaque jour; il n'y eut point d'efforts en effet que ne fit cette Princeſſe en faveur de ſa Patrie & du Roi de la Grande-Bretagne, ſon oncle; mais elle avoit à combattre tous les Miniſtres Eſpagnols & les Ambaſſadeurs des Alliés, qui ſans ceſſe rappelloient à Charles II. le ſouvenir des injures récentes & anciennes qu'il avoit reçues des François : on lui exagéroit la puiſſance & la fierté de la ligue ſeule capable de le venger & de lui faire reſtituer tout ce qu'il avoit perdu, s'il ſe joignoit à la multitude des ennemis ſous leſquels Louis XIV. devoit ſuccomber; la politique, la vengeance, l'eſpoir entraînoient de tems en tems le foible Roi dans les vûes qu'on lui inſpiroit; mais l'éloquence de ſon épouſe, ſes carreſſes, la crainte de lui déplaire, l'injuſtice qu'il y avoit à ſe déclarer pour un uſurpateur, pour un Hérétique, contre un Roi légitime & Catholique, le retenoient : il ne ſe feroit

jamais vraiſemblablement déclaré contre Jacques II. & la France ſans la mort de la Reine qui mourut en trois jours le douze Février à l'âge de vingt-ſept ans.

Nous ne pouvons paſſer ſous ſilence 1689.
les ſoupçons qu'on conçut ſur cette mort précipitée ; ſoupçons peut-être auſſi téméraires qu'une infinité d'autres de cette nature : tout ce qu'il y a de vrai, c'eſt que cette Princeſſe d'un mérite égal à celui des plus grandes Reines, aimoit tendrement ſa Patrie, qu'elle avoit ſur l'eſprit du Roi l'aſcendant le plus décidé, au point, comme nous l'avons obſervé, que Charles II. ſupprima en ſa faveur preſque toute la rigueur de l'étiquette, & qu'il la preſſa de faire venir à Madrid le Duc de Chartres, ſon frere, pour l'élever dans la connoiſſance des loix & des uſages d'Eſpagne, & en faire ſon héritier (*a*). Il n'eſt pas moins vrai qu'alors le Miniſtere Eſpagnol étoit dévoué aux intérêts de l'Empereur, & ne reſpiroit

(*a*) Au défaut des enfans de Marie-Thereſe d'Autriche, épouſe de Louis XIV. & du Prince Electoral de Baviere, la Couronne appartenoit en effet à la Maiſon d Orléans.

que haine pour la France. En faut-il davantage pour autoriser des soupçons? Bientôt après la mort de la Reine, l'Empereur domina dans le cabinet de Madrid; le Roi s'unit à l'Europe conjurée contre la France, & porta la complaisance jusqu'à accepter l'année suivante pour épouse Marie-Anne de Neubourg, fille de l'Electeur Palatin, & sœur de l'Impératrice & de la Reine de Portugal.

Entre tant d'actions hardies, injustes & suspectes, le Ministere Espagnol en fit une qui doit confondre à jamais certain Peuple accoutumé à n'annoncer la guerre que par le brigandage le plus odieux; la guerre étoit déterminée contre la France; la déclaration étoit même sous presse, lorsque des Négocians François se présenterent, & réclamerent plusieurs millions qu'ils avoient dans le commerce de l'Amérique; quoique les coffres du Roi fussent vuides, on leur restitua sans le moindre délai leurs fonds.

On avoit déjà reçu des troupes Angloises dans les meilleures Places des Pays-Bas; on signa un traité avec les Hollandois pour le partage des contributions qu'on devoit tirer des Pays enne-

mis ; il en fut de ce traité, comme de tous ceux qui partagent la peau de l'ours sans l'avoir pris : il excita le ridicule par son inutilité ; les contributions qu'on avoit dévorées en espérance n'enrichirent pas les Alliés : il arriva au contraire que les François vécurent pendant toute la guerre dans les Provinces de leurs ennemis, & sur tout dans celles d'Espagne.

La guerre étoit ouverte en Catalogne, dans les Pays-Bas, sur le Rhin, & bientôt après elle le fut sur le Pô ; les François prirent & démolirent Campredon : peu s'en fallut qu'avec une guerre étrangere la Cour n'en eût une civile à soutenir ; une grande partie de la Catalogne se souleva : le prétexte de la révolte étoit l'infraction prétendue des priviléges de la Province : les véritables raisons étoient l'inquiétude naturelle aux Catalans, l'envie de se soustraire à un joug légitime, enfin l'espoir insensé de s'ériger en République ; la révolte devint d'autant plus dangereuse, que le chef des séditieux, appellé Dom Antoine Soler, comptoit déjà sous ses étendards trente mille hommes, & qu'il étoit sûr de recevoir des secours de France ; mais le Duc de Villa-Her-

mosa & le Marquis de Conflans, chacun avec un corps de troupes, eurent la gloire & le bonheur de vaincre Soler, & de détruire jusqu'aux semences de la rebellion.

Le 27 Août. Les Alliés ayant rassemblé en Flandres une armée où l'on ne comptoit que quelques Régimens Espagnols, vainquirent les François sous les murs de Valcourt, sans pouvoir profiter de leur avantage pour faire quelques conquêtes. Le Corps Germanique assemblé à Ratisbonne, avoit déclaré Louis XIV. ennemi du S. Empire, avec les mêmes cérémonies que la Diete de Spire observa contre François I. en mil cinq cent quarante-quatre; cette déclaration fut suivie de la levée d'une puissante armée qui ne coûta rien à l'Empereur: elle reprit Keiservert, Mayence & Bonn; la Maison d'Autriche triompha aussi en Hongrie où le Prince Louis de Bade lui gagna la célebre bataille de Nyssa; elle ne manqua pas aussi de mettre au nombre de ses triomphes les malheurs de la Maison de Stuard. Le Roi d'Angleterre trahi, arrêté & relâché par la connivence secrette de son gendre qui ne vouloit pas souiller ses

mains dans le ſang d'un Roi & d'un beaupere, s'étoit ſauvé avec ſa femme & ſon fils en France. A ſon départ le Thrône fut déclaré vacant ; & le Prince d'Orange le remplit par le choix de la Nation, ſous le nom de Guillaume III. Jacques trouva dans Louis XIV. le protecteur le plus magnanime ; il retourna dans l'Irlande qui lui étoit demeurée fidelle avec les tréſors & les armées de la France, mais le bonheur, le courage & la prudence de Jacques II. étoient éclipſés : L'Europe méconnut dans le Roi d'Angleterre, le célebre Duc d'Yorck : on ſçait que les Anglois pouſſerent l'injuſtice à ſon égard juſqu'à lui diſputer la paternité du Prince de Galles, & à l'accuſer d'avoir ſuppoſé cet enfant, pour priver de la Couronne le Prince d'Orange. Mais cette calomnie n'a point fait fortune dans un ſiécle éclairé ; la vérité a diſſipé les nuages que l'erreur & l'impoſture avoient répandus ſur cette naiſſance.

La mort du Pape Innocent XI. priva la Maiſon d'Autriche d'un Allié dont elle avoit tiré des ſecours immenſes par l'uſage généreux qu'il fit en ſa faveur des tréſors & de l'autorité du S. Siége.

La Cour de Madrid corrigea cette année un abus qui lui fit des ennemis de tous les Cardinaux ; chaque Royaume de la Monarchie avoit auprès du Pape ce qu'on appelle fastueusement à Rome un Cardinal protecteur, qui coûtoit de grosses pensions : on réduisit tous ces prétendus protecteurs à un seul, qui fut le Cardinal de Médicis.

Les succès des Alliés commençoient à faire renaître la confiance des Espagnols ; le Comte de Fuensalida, Gouverneur du Milanez, osa donner ordre au Duc de Mantoue de raser les fortifications de Guastalla, dans la crainte que ce Duc vendu à la France ne mît Louis XIV. en possession de cette Place.

1690. La guerre devenoit chaque campagne plus générale & plus sanglante ; mais les succès ne répondirent point aux vastes espérances que les Alliés avoient conçues ; malgré les efforts de toute l'Europe conjurée, les forces de la France parurent supérieures, soit par l'habileté des Généraux François, soit par la sagesse du grand Roi qui les dirigeoit : l'Italie, l'Irlande, l'Amérique & l'Océan furent les nouveaux théâtres où les Chrétiens

ennemis les uns des autres disputerent avec le plus d'acharnement la victoire; les armées agirent aussi sur les rives de l'Escaut, du Rhin, de la Meuse, & en Catalogne; dans les Pays-Bas les Alliés perdirent la célebre bataille de Fleurus contre le Maréchal de Luxembourg, alors le plus habile Capitaine de l'Europe; le seul Général digne de lui être opposé étoit mort au commencement de la campagne; je veux parler du Duc de Lorraine, qui après avoir rendu à la Maison d'Autriche les services les plus grands, & frayé par ses vertus le chemin du Thrône des Césars à son petit fils, François de Lorraine, aujourd'hui Empereur, descendit au tombeau à la fleur de son âge; l'Electeur de Baviere qui commandoit en Alsace contre le Dauphin, son beau-frere, n'eut aucun succès; mais on étoit plus malheureux en Italie: Louis XIV. à travers la dissimulation du Duc de Savoye, avoit pénétré la haine que ce Prince, poussé à bout par les Ministres François, brûloit de faire éclater. Il venoit d'apprendre qu'il avoit déjà contracté des liaisons très-étroites avec les Cours de Vienne & de Madrid; en

Le 1 Juillet.

conséquence de ces découvertes, Louis XIV. le somma fierement de lui remettre les Villes de Turin & de Verceil pour ôtages de la neutralité à laquelle Victor-Amedée déclara vouloir se tenir. M. de Catinat, à la tête d'une armée Françoise, parût aux portes de ses Etats, & le pressa de satisfaire aux intentions, ou plutôt aux ordres du Roi; Victor-Amedée se trouva dans le plus horrible embarras : livrer sa Capitale, c'étoit resserrer les entraves dont il se plaignoit : refuser de souscrire aux conditions de Louis XIV. c'étoit livrer le Piémont & la Savoye à une ruine certaine, attendu qu'il n'avoit ni troupes, ni argent pour se défendre; il prit le sage parti de s'humilier, & d'entamer une négociation pour avoir le tems d'attendre d'Allemagne & de Naples les troupes qui voloient à son secours; mais le Roi de France instruit que le Duc ne cherchoit qu'à l'amuser & à le tromper, ordonna à Catinat de commencer les hostilités; aussi-tôt que le Duc de Savoye eut été joint par les troupes Espagnoles, il alla chercher Catinat, & l'atteignit dans les plaines de Stafarde qu'il rendit

fameuses par sa défaite : le vainqueur Le 8
François se rendit maître de Suze & de Août.
Carmagnole, tandis qu'un Corps de troupes de la même Nation réduisoit toute la Savoye.

Les Puissances maritimes eurent part aux malheurs & à la honte de leurs Alliés ; leurs flottes combinées furent vain- Le 10
cues & dissipées dans la Manche par celle Juillet.
de France qui demeura maîtresse de l'une & de l'autre Mer.

Mais le lendemain de cette défaite dont les suites épouvantoient toute l'Europe, Guillaume III. rassura son Parti Le 16
en gagnant la bataille décisive de la Boy- Juillet.
ne ; son infortuné beau-pere fut se consoler en France de la perte de trois Couronnes dans les exercices de la plus sublime piété, & dans l'amitié de Louis XIV. on combattit encore pour lui en Irlande, mais enfin lorsqu'on s'apperçut qu'il avoit fait à Dieu le sacrifice de ses Couronnes, la guerre languit, & ses principaux partisans, les fideles Irlandois, vinrent le joindre en France, qui devint pour eux, comme pour lui, une seconde Patrie ; l'élection du Roi d'Hongrie à la dignité de Roi des

Romains, consola la Maison d'Autriche des victoires de sa rivale ; l'heureux Léopold eût pu voir son second fils l'Archiduc Charles, Roi d'Espagne, s'il eût écouté les conseils des partisans qu'il avoit dans ce Royaume ; mais il crut trop que la succession de Charles II. ne pouvoit lui échapper ; ce qui aida encore à le tromper, fut le crédit immense que prit d'abord en Espagne l'épouse qu'il avoit donnée au Roi ; il s'en falloit pourtant bien que Marie-Anne de Neubourg (a) fût autant aimée & respectée que celle dont elle remplissoit la place. Les Espagnols, en la voyant, regretterent davantage leur derniere Reine ; ils n'appercevoient en celle-ci ni le génie, ni l'affabilité, ni les graces qui leur avoient rendu Louise d'Orléans si chere ; ils ne pouvoient lui pardonner de recevoir comme des ora-

(a) Marie-Anne de Neubourg, après avoir été long-tems détenue par les vents contraires sur les côtes d'Angleterre, arriva le vingt-sept Mars à la Corogne sur une escadre de vaisseaux Anglois & Hollandois ; le Roi & toute la Cour furent au-devant d'elle jusqu'à Valladolid où le mariage fut célébré avec assez de tristesse, attendu que le Roi avoit le cœur plein de sa chere Louise d'Orléans.

cles les décifions d'un Capucin & d'une femme de chambre qu'elle avoit emmenés de fa Patrie, & qui compofoient tout fon confeil dans lequel elle admettoit quelquefois le Comte de Malgar, (D. Thomas Enriquez de Cabrera), qui parvint depuis à la dignité de premier Miniftre par la protection de la Reine. Ce qui acheva de lui aliéner les cœurs, fut l'opiniâtreté avec laquelle elle foutint les intérêts de fon neveu, l'Archiduc Charles qu'elle vouloit porter fur le thrône, au lieu d'accoutumer les Peuples à ce jeune Prince, & de l'attirer en Efpagne; elle fouffrit que l'Empereur, en cela plus condamnable qu'elle, l'élevât dans un mépris choquant & injurieux pour les mœurs, les coutumes & les perfonnes des Efpagnols. Nous ne pouvons nous empêcher, en paffant, d'obferver que rien ne contribua plus à tranfporter dans une maifon étrangere les vingt-deux Couronnes qui compofoient la Monarchie Efpagnole, que la connoiffance qu'eurent les Peuples, que le maître qu'on leur deftinoit ne les aimoit, ni ne les eftimoit.

On verra dans la fuite que ni les ver-

tus de ce Prince, ni les forces de l'Europe, ni les ſuccès les plus imprévus ne purent faire changer en ſa faveur les ſentimens d'une Nation trop fiere & trop généreuſe pour pardonner le mépris.

1691. Le Roi Guillaume, vainqueur du malheureux Stuard, paſſa au commencement de cette année à la Haye où il jouit de la gloire de voir les Ambaſſadeurs de toutes les Têtes couronnées de l'Europe, & preſque tous les Souverains de l'Empire au nombre de ſes courtiſans; mais dans le tems que cette multitude de Princes & de Miniſtres encenſoit ſes ſuccès & ſes talens, & qu'elle ſembloit attendre de lui comme d'un Dieu la foudre qui devoit les venger de la France. Louis XIV. parut devant Mons avec cent mille hommes: les meſures néceſſaires pour le ſuccès de cette entrepriſe éclatante avoient été concertées avec une ſageſſe ſupérieure; loin de s'attendre à une telle expédition, l'Europe croyoit que Louis XIV. ſeroit heureux de ſe tenir ſur la défenſive, & de ne perdre que quelques Places; le Roi Guillaume & tous les Miniſtres dont il étoit environné furent merveilleuſement déconcertés; cependant il ſe

se hâta de rassembler son armée, & de la mener vers l'ennemi, mais il n'approcha de Mons que pour être témoin de sa prise (a); le Maréchal de Luxembourg à qui Louis XIV. avoit confié son armée, contint toute la campagne celle des Alliés plus nombreuse, & la termina en battant à Leuze avec vingt-huit escadrons soixante & douze escadrons Anglois, Hollandois, Allemands & Espagnols soutenus d'un grand Corps d'infanterie.

Si on ne fut pas plus heureux du côté des Alpes, ce n'étoit ni faute de Généraux, ni faute de troupes: le Duc de Savoye, l'Electeur de Baviere, le Prince Eugene & le Marquis de Leganès qui, tous ensemble, commandoient l'armée composée d'Espagnols, d'Allemands, d'Italiens, de François réfugiés, & de Suisses, ne purent empêcher les François de s'emparer du Comté de Nice & du Marquisat de Saluces; cependant le Prince Eugene plus habile que tous ses Col- Le 19 Sept.

(a) Mons défendue par le Prince de Bergues capitula le neuf Avril après seize jours de tranchée ouverte.

legues fit lever ſeul ſur la fin de la campagne le ſiége de Coni, & prit Carmagnole; les François qui avoient à combattre ſur les bords de la Sambre, de la Meuſe, du Rhin & du Pô étoient encore ſupérieurs à l'Eſpagne en Catalogne; ils étoient ſur-tout maîtres de la Mer : les deux fieres Nations qui paroiſſent avoir aſſervi cet Elément, & qui l'ont compté plus d'une fois au nombre de leurs domaines, fuyoient par-tout devant eux; les François profiterent de la terreur générale pour bombarder Aliçante & Barcelonne, tandis que leur armée de terre commandée par le Duc de Noailles faiſoit la conquête du Seu d'Urgel, & s'ouvroit l'Arragon; le cri des Catalans & des Arragonois, ſe fit bientôt entendre à la Cour; on aſſembla ſur le champ un Conſeil général pour découvrir la ſource de la honte & de la foibleſſe de la Monarchie, & pour chercher les moyens de s'oppoſer aux François; le Duc d'Oſſonne, un de ceux qui fut appellé à ce Conſeil, opina en vrai Eſpagnol qu'il falloit que le Roi parût à la tête des armées pour ranimer l'audace de la Nation, que ſon exemple entraineroit les

Grands, les Chevaliers militaires & la Nobleſſe qui depuis Philippe IV. n'avoient paru dans aucun camp; il oſa citer Louis XIV. dont la préſence dans ſes armées faiſoit de chacun de ſes ſoldats autant de héros, mais l'opinion contraire prévalut : quelques flatteurs ſoutinrent qu'il valoit mieux perdre la Catalogne, & même la moitié de la Monarchie que d'expoſer la vie & la ſanté du Roi; le timide Charles ſe rangea de cet avis. Quand un Peuple a le malheur d'avoir de pareils Rois & de ſemblables Miniſtres, il faut bien qu'il ſoit malheureux & avili. Peu après le Roi donna une nouvelle marque de foibleſſe en ſacrifiant à la haine de la Reine le Comte d'Oropeſa ſon favori & ſon Miniſtre; le Comte de Melgar depuis l'Amirante, homme plus propre à conduire une intrigue de Cour qu'à gouverner une ſi vaſte Monarchie, fut élevé ſur les débris du favori diſgracié; mais le Roi qui ne pouvoit ſe paſſer d'Oropeſa pour qui il avoit une véritable tendreſſe, le rappella bientôt, & lui rendit ſa confiance & la place de Préſident du Conſeil de Caſtille. Melgar qui avoit vu chaque changement de Miniſtre

ſignalé par des reformes, ne manqua pas de ſuivre l'exemple de ſes prédéceſſeurs; il remit les Tribunaux, les Secrétariats, les Chambres des Comptes ſur le pied où ils étoient en 1621, mais ce qui lui attira les applaudiſſemens des gens de bien, fut la ſuppreſſion des Offices ſurnuméraires ou héréditaires, des ſurvivances pour une ou pluſieurs vies; cette réforme épargnoit au Roi pluſieurs millions chaque année. Dans la néceſſité de trouver des fonds pour réſiſter aux François, on ne pouvoit rien faire de moins onéreux pour la Nation; cependant de 48 millions d'écus qu'on attendoit du Pérou & du Mexique, tant pour le compte du Roi que pour celui des Négocians, on ne reçut que quarante millions d'écus; les vaiſſeaux ſur leſquels étoient les huit autres millions périrent dans le trajet.

On ſigna cette année un cartel avec Iſmaël Muley, Empereur de Maroc, pour l'échange des priſonniers; on s'obligeoit à lui rendre dix Maures pour un Eſpagnol; ce cartel qui n'étoit point avantageux à la Nation, flatta au moins ſa vanité; le Cardinal Pignatelli, Napo-

litain succeda à Alexandre VIII. sous le nom d'Innocent XII. Presque tous les Papes étoient nés sujets de l'Espagne; le premier soin de celui-ci dont la mémoire doit être respectée, fut de s'accommoder avec Louis XIV. qui avoit eu les plus violens démélés avec ses prédécesseurs.

L'Empereur gagna cette année par les mains du Prince de Bade la bataille de Salankemen contre les Turcs. Le 19 Août.

De tous les millions venus l'année précédente en Espagne, il n'en étoit pas resté dix entre les mains du Roi, & vingt dans le Royaume: tout étoit passé chez les Nations commerçantes; le Roi sans argent fut obligé de suspendre le payement de toutes les pensions. Que ne les supprimoit-il tout d'un coup? On défendit aussi l'usage des carrosses dorés; mais malgré tous les projets de réforme on ne put ramasser assez d'argent pour former une armée en Catalogne; heureusement que les ennemis porterent toutes leurs forces sur le Rhin, dans les Pays-Bas & sur l'Océan. Louis XIV. ouvrit la campagne par la conquête de Namur (*a*), 1692.

(*a*) Namur capitula le cinq Juin, & les châ-

ſans que le Roi d'Angleterre & l'Electeur de Baviere avec plus de cent mille hommes puſſent jetter le moindre ſecours dans la Place ; ils crurent ſe venger ſur le Maréchal de Luxembourg reſté ſeul chargé du commandement de l'armée Françoiſe, & le ſurprirent en effet à Steinkerque, mais ni le nombre, ni l'avantage des lieux, ni la ſurpriſe ne purent les rendre victorieux : jamais la valeur des François & la ſcience profonde de leur invincible Général ne brillerent plus que dans cette ſanglante journée ; le Roi Guillaume, comme s'il eût été de ſa deſtinée d'être toujours vaincu par Luxembourg, ſe retira battu & pourſuivi ; le vainqueur vint bombarder Charleroy.

Le malheur des Alliés les pourſuivit ſur les bords du Rhin où le Duc de Wirtemberg fut vaincu & pris dans un grand combat ; mais du côté des Alpes la victoire ſe rangea ſous leurs étendards ; le Duc de Savoye pénétra avec une armée

teaux le trente. A cette triſte nouvelle le Roi d'Eſpagne plaignit Guillaume à qui il croyoit que Namur appartenoit. L'année précédente il s'étoit attendri ſur le malheur de l'Empereur à qui il croyoit que Mons étoit ſoumis.

ſupérieure en Dauphiné où il mit tout à feu & à ſang; il auroit porté plus loin ſes avantages & ſon reſſentiment, s'il ne fût tombé malade au milieu de la campagne.

C'eſt ſur-tout ſur l'Océan où les Alliés porterent les coups les plus déciſifs; ils remporterent près de la Hogue la plus célebre bataille navale qui ſe ſoit donnée dans cette guerre. Louis XIV. perdit l'empire de la Mer, & Jacques II. pour qui il avoit fait des efforts incroyables, l'eſpérance d'être rétabli ſur ſon Thrône.

Ces derniers ſuccès ranimerent la confiance des Alliés; ils ſe flattoient de réduire Louis XIV. aux dernieres extrêmités, & de partager bientôt les dépouilles qu'ils alloient lui arracher; mais cette campagne ne fut pour eux qu'une longue ſuites de diſgraces plus accablantes les unes que les autres; malgré la haine qu'on portoit au grand Roi, on admira ſon génie & ſes reſſources; on fut confondu de voir un Prince maître d'un Empire quinze fois moins vaſte que celui des Romains, mettre de plus grandes forces ſur pied. 1693.

Avant que de tracer les évenemens de

cette campagne, nous allons rendre compte de ce qui se passoit dans l'intérieur de l'Espagne; le Comte de Melgar devenu l'Amirante, fut déclaré premier Ministre; il eut la modération de partager avec le Connétable & le Duc de Montalto le Gouvernement suprême de toutes les Provinces sous le titre de Vicaires Généraux avec une autorité supérieure à celle des Vice-Rois.

On ne tira pas plus d'avantages de ce nouvel arrangement que des précédens. Les malheurs se suivirent d'aussi près qu'auparavant; la Sicile fut désolée par le plus furieux tremblement de terre (a) qu'elle eut jamais essuyé; il dura depuis le neuf Janvier jusqu'au vingt; onze Villes, cent Bourgs ou Villages furent renversés ou engloutis; cent-cinquante mille ames, c'est-à-dire la huitieme partie des Siciliens, périrent dans le même tems; les Indiens du Mexique se révolterent, mirent le feu dans la Capitale de ce vaste Empire au palais du Vice-Roi, & peu s'en fallut qu'ils ne le massacrassent: s'ils avoient eu un chef, la do-

(a) Il se faisoit sentir pendant plusieurs minutes consécutives chaque jour.

mination Espagnole couroit risque d'être détruite. On prétend que les Créoles, plus ennemis de l'Espagne que les Indiens mêmes, balancerent s'ils se joindroient à eux, & s'ils éliroient un Roi. On croit sans doute que le motif d'une révolte si dangereuse étoit, de la part des Mexicains, une noble ardeur de la liberté, un desir généreux de venger leurs ancêtres opprimés par les conquérans qui leur étoient venus apporter des fers du fonds de l'Europe : non, il s'agissoit du droit de s'enyvrer qu'un Vice-Roi sobre & malhabile avoit interdit à la Nation, en proscrivant l'usage de certaines boissons fortes. On réclamoit la révocation de l'arrêt les armes à la main, & on ne les mit bas que quand le Vice-Roi eut permis par écrit & de vive voix de perdre la raison comme auparavant.

Cependant il falloit former une armée pour défendre la Catalogne menacée par les François ; on vendit Sabionetta dans le Milanez au Duc de S. Pierre pour subvenir aux dépenses qu'exigeoit l'entretien de l'armée, mais l'argent qu'on en tira ne suffisant point, le Roi se vit obligé de retrancher le tiers des dépenses de

ſa maiſon & tous les appointemens des Officiers tant civils que militaires ; les Grands, les Conſeillers d'Etat, les Titulados ſe taxerent eux-mêmes, & enfin l'armée aſſemblée avec tant de peine entra en campagne ſous les ordres du Duc de Medina Sydonia ; mais elle ne put empêcher que le Maréchal de Noailles ne fit la conquête de Roſes ; on s'en prit à
Le 9 Juin. l'incapacité du Général qu'on rappella, & à qui on ſubſtitua le Duc d'Eſcalone.

Les Eſpagnols étoient dans le même-tems témoins des malheurs de leurs Alliés ; ils virent de deſſus leurs côtes aux environs de Lagos une eſcadre Françoiſe (a) attaquer, enlever & détruire une flotte marchande Angloiſe & Hollandoiſe eſcortée de quatre vaiſſeaux de guerre ; quatre-vingt-dix vaiſſeaux furent la proye des flammes, de la Mer & du vainqueur.

Le Roi Guillaume, après avoir laiſſé prendre dans les Pays-Bas Hui & le Fort Picard, s'étoit retranché à Nervinde avec ſoixante & dix mille hommes aux approches du Maréchal de Luxembourg ; mais

(a) Sous les ordres du Maréchal de Tourville.

les François ne l'en attaquerent pas moins le vingt-neuf Juillet avec une furie dont on n'avoit jamais vu d'exemple. Les Alliés se défendirent de leur côté avec une espece de fureur, & repousserent deux fois l'ennemi ; mais à une troisieme attaque les François emporterent les retranchemens, & la déroute fut générale de la part des vaincus qui perdirent vingt-deux mille hommes, soixante & seize pieces de canons, quatre-vingt-huit drapeaux ou étendards ; la victoire coûta douze mille hommes aux François qui en profiterent pour conquérir Charleroy.

Les malheurs du Duc de Savoye égalerent ceux du Roi Guillaume ; il avoit d'abord pris aux ennemis le Fort Sainte Brigitte & bombardé Pignerol ; mais les François, sous les ordres du Maréchal de Catinat, marcherent à lui sur la fin de la campagne, & le rencontrerent le quatre Octobre dans les plaines de la Marsaille, lieux devenus fameux par la sanglante bataille qui s'y livra le même jour ; les Alliés furent entierement défaits ; le Marquis de Solera qui commandoit les Espagnols fut tué ; le vainqueur rendit aux Etats du Duc de Savoye in-

cendie pour incendie ; il ravagea le Piémont avec la même atrocité qu'avoit fait éclater l'année précédente le Duc de Savoye en Dauphiné.

Les Allemands se laisserent enlever Heidelberg, capitale du Palatinat ; le François vainqueur exerça dans la Ville prise d'assaut des cruautés dont le souvenir fait horreur.

L'Electrice de Baviere mourut en accouchant d'un fils en qui les Espagnols & toute l'Europe crurent voir le successeur de Charles II. L'Empereur Léopold, pere de l'Electrice, avoit exigé de cette Princesse, en la mariant, une renonciation à la Couronne d'Espagne ; il n'y avoit que l'ambition profonde de Léopold qui pût lui cacher l'absurdité d'un pareil acte, quand même le Roi d'Espagne eût consenti à cette prétendue renonciation, elle n'eût pas été valide, puisque le droit à la succession dans tout Etat héréditaire vient des Loix fondamentales de l'Etat, des usages reçus, & non de la volonté ou du caprice du Souverain qui n'est que l'usufruitier de la Couronne.

1694. Louis XIV. du sein de la victoire offrit

la paix aux mêmes conditions qu'elle fut depuis conclue à Rifwick ; il obfervoit qu'il avoit à combattre dans les Alliés étroitement unis une hydre fans ceffe renaiffante ; fes victoires & fes conquêtes l'épuifoient, l'efpece d'hommes & l'argent commençoient à diminuer fenfiblement en France, la difette de grains avoit été telle cette année dans fon Royaume, que fes Sujets mouroient de faim au milieu de fes triomphes ; mais le Roi d'Angleterre, l'Empereur & le Miniftere Efpagnol alors dévoués à Léopold, refufoient la paix par les mêmes motifs ; ils efpéroient achever d'épuifer la France en quelques campagnes, & avoir la gloire de lui dicter les conditions de paix au milieu même de fa profpérité apparente ; cette opiniâtreté ne fervit qu'à multiplier les malheurs de la République Chrétienne, fans être utile aux chefs de la ligue.

Cependant Louis XIV. fe détermina à faire les plus grands efforts du côté des Pyrénées dans l'efpoir qu'à force de fuccès il détacheroit l'Efpagne de la ligue ; en conféquence les François, fous les ordres du Maréchal de Noailles, pafferent le Ter en préfence de l'armée Efpagnole

Le 27 Mai. commandée par le Duc d'Efcalonne, & remporterent une grande victoire ; de-là ils marcherent à Palamos dont ils s'emparerent, & en fuite à Gironne, qui malgré une forte garnifon & fes excellentes fortifications, fe rendit lâchement en fept
Le 29 Juin. jours de tranchée ouverte ; Oftalric fut forcé (*a*), malgré une enceinte de fept retranchemens ; Caftel-Follit capitula quelques jours après : cette longue fuite de difgraces répandit la terreur jufques
Le 20 Juillet. dans Madrid & les Provinces les plus éloignées du théâtre de la guerre ; en Arragon, en Navarre & ailleurs la populace défefpérée de tant de malheurs, les vengea indignement en faifant main-baffe fur tous les François domiciliés depuis long-tems dans ces Provinces ; le Duc d'Efcalonne, le plus malheureux comme le plus honnête homme d'Efpagne, réprima la fureur épidémique du Peuple par des exécutions fanglantes.

Le Miniftere déconcerté envoya demander de prompts fecours à Londres,

(*a*) Au commencement de la campagne les François avoient obligé quatre vaiffeaux de guerre à échouer devant Tortofe.

à la Haye & à Vienne; une flotte puiſſante ſe rendit des Ports d'Angleterre & de la Hollande ſur les côtes d'Eſpagne; l'Amiral Papachin la joignit avec huit vaiſſeaux, uniques reſtes de la Marine Eſpagnole ſi floriſſante ſous Philippe II. (a) L'Empereur promit quinze mille Allemands qui ſe rendirent en effet en Catalogne l'année ſuivante ſous les ordres du Prince d'Armſtad, parent de la Reine; enfin, le conſentement qu'on obtint des Alliés que leur flotte hyverneroit à Cadix pour être à portée d'arrêter au Printems les progrès des François, tranquillisa les Peuples qui craignoient que la France ne conquît la moitié de l'Eſpagne en moins d'une campagne; cette crainte étoit d'autant mieux fondée qu'on avoit à combattre les Maures qui ayant raſſemblé deux puiſſantes armées aſſiégeoient à la fois Ceuta & Melila; dans une telle ſituation on n'eut pas honte d'implorer le ſecours du Roi de Portugal. Pierre II. conſentit à fournir quelques Régimens, à condition qu'ils ne ſeroient employés que contre les Maures.

(a) On acheta le conſentement des Alliés cinq cent mille écus.

Le Roi Guillaume dont l'armée étoit ſupérieure à celle de France de plus de trente mille hommes, ſe flatta de venger l'Eſpagne; mais toutes ſes entrepriſes furent déconcertées par la ſageſſe du Maréchal de Luxembourg; enfin, ſur la fin de la campagne, ayant trouvé le moyen de gagner deux jours de marche ſur ſon ennemi, il s'avança plein de confiance du côté des Places maritimes de Flandres devant leſquelles ſa flotte s'étoit déjà rendue dans l'idée de ſurprendre Dunkerque & Gravelines dénuées de troupes; mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il apperçut les François qui bordoient l'Eſcaut? En quatre jours ils avoient fait 40 lieues de marche (*a*) & paſſé quatre rivieres.

La ſeule conſolation que reçurent les Alliés dans cette campagne & dans les autres fut le mal qu'ils firent à la France en bombardant tous ſes Ports de Mer ſitués ſur l'Océan. Il faut convenir qu'on n'avoit vu depuis long-tems en Europe

(*a*) Un célebre Orateur fait dire au Prince d'Orange ſurpris; *Je ſçavois certes que les François avoient des bras, mais je ne me doutois pas qu'ils euſſent des aîles.*: Gallos lacertis quidem valere ſciebam, alatos eſſe neſciebam.

une guerre pouſſée avec plus de fureur & d'animoſité.

Les François évacuerent dès le commencement de cette campagne toutes leurs conquêtes en Catalogne à l'exception de Roſes, de Gironne & de Palamos : on joignit quelques régimens aux quinze mille Allemands que l'Empereur avoit envoyés, & on forma une armée à la tête de laquelle le Marquis de Caſtanaga vint aſſiéger Palamos ; mais il eut la honte de le lever : les Généraux Eſpagnols paroiſſoient dans ce ſiécle éclairé ignorer juſqu'aux élémens de l'art militaire ; les Soldats ni les Peuples n'avoient nulle confiance en eux : ajoutons à cela la lenteur, la méſintelligence des Miniſtres, le défaut de prévoyance & d'ordre ; & on ne ſera plus ſurpris que toutes les entrepriſes de la Cour toujours mal concertées échouaſſent. On fut obligé pour pourvoir à la ſolde des Allemands d'emprunter de l'argent à douze & à quinze pour cent, & de mettre à l'enchere (a) les Vice-Royautés du Mexique & du Pérou ; foible & honteuſe reſſource ! Les 1695.

(a) On en tira environ trois millions de notre monnoye.

Anglois & les Hollandois firent de plus grands & de plus heureux efforts ; Guillaume III. qui n'avoit plus à combattre le Maréchal de Luxembourg que la mort enleva aux François au commencement de cette année, prit sur les Généraux qui lui succéderent le même ascendant que ce grand homme avoit toujours eu sur lui. Il fit la conquête de Namur (a) défendue par le Maréchal de Boufiers & par une armée qui y tenoit lieu de garnison. Cet exploit, le plus grand qu'ait jamais fait le Roi d'Angleterre, rétablit la confiance parmi les Alliés ; cependant le Maréchal de Villeroi, successeur de Luxembourg bombarda Bruxelles, & s'empara de Dixmude & de Beinse ; du côté des Alpes le Duc de Savoye força Casal, la clef de l'Italie, de capituler ; il ne se passa rien de mémorable sur les bords du Rhin. Les Parties belligérantes fatiguées & épuisées d'une guerre si longue & si sanglante commençoient à soupirer après la paix qui n'étoit éloignée que par l'ambition de l'Empereur & du Roi Guillaume.

1696. Aucun Général Espagnol ne comman-

(a) La Ville de Namur capitula le six Août, & les châteaux le cinq Septembre.

doit deux campagnes consécutives dans cette guerre. Ce changement continuel, loin d'être avantageux aux affaires, y porta d'autant plus de préjudice que le nouveau Général faisoit toujours oublier les malheurs de ses prédécesseurs par de plus grands. Dom François de Velasco qui osa cette année se charger du commandement de l'armée, fut défait près d'Ostalric par le Duc de Vendôme; la scene fut moins sanglante dans les Pays-Bas & en Alsace; mais les affaires changerent entierement de face en Italie par la défection imprévue du Duc de Savoye; ce Prince à qui ses ennemis reprochoient de n'avoir rien de sacré que ses intérêts, aussi ambitieux, aussi infidele, aussi profond, aussi brave & plus grand homme que Charles Emmanuel, son bisayeul, signa un traité particulier avec la France le quatre Juillet; le mariage de sa fille aînée avec le Duc de Bourgogne, la restitution entiere de ses Etats, & même de Pignerol acquis soixante-quatre ans auparavant par la France, lui firent regarder ce traité comme le plus fortuné qu'eût jamais fait sa Maison; les Alliés accuserent Victor-Amedée d'avoir manqué à sa foi & à la

Le 1 Juin.

reconnoissance ; le Prince de Vaudemont, Général de l'Empereur, l'appella en duel ; cependant Louis XIV. offrit au Roi & à l'Empereur la neutralité pour l'Italie ; le Duc de Savoye appuya la proposition en menaçant fierement de joindre ses armes à celles de Louis XIV. Sur le refus de la Maison d'Autriche, ce Prince vint en effet assiéger Valence à la tête de ces mêmes François qu'il combattoit l'année précédente ; Valence & le Milanez entier prêts à tomber entre les mains des ennemis déterminerent enfin les deux Princes à la neutralité.

Les Maures dont la moitié de l'armée avoit péri devant Ceuta vigoureusement défendu par le Marquis de Valparaiso, changerent le siége de cette Place & celui de Melila en blocus. Au défaut des armées de terre qui n'agirent que foiblement de part & d'autre, les flottes se causerent mutuellement de grandes pertes. Il semble que la Mer fût devenue le principal théâtre de la guerre ; les Alliés continuerent de bombarder les Ports de Mer de France ; les François de leur côté couvrirent l'une & l'autre Mer d'Armateurs, & enleverent à leurs ennemis une

quantité prodigieuse de vaisseaux, vengeance utile & glorieuse : rien ne contribua plus à faire accepter la paix au Roi Guillaume que les cris & les menaces des Négocians Anglois & Hollandois ruinés par cette nouvelle espece de guerre.

Le Roi cédant aux remontrances secrettes de quelques-uns de ses Ministres, établit une Junte de douze membres choisis dans les Conseils souverains pour examiner & restreindre le pouvoir & les bornes de la jurisdiction du Saint Office accusé depuis long-tems en Espagne & en Amérique d'avoir étendu ses droits au-delà des vastes concessions accordées par les Souverains Pontifes & les Rois ; mais la puissance du formidable tribunal avoit jetté de trop profondes racines pour qu'on osât les couper, il arriva après de longs examens que la Junte ne put apporter les remedes convenables aux abus dont on se plaignoit ; une autre Junte composée des Présidens des Conseils de Castille & des Finances, d'un Dominicain, Confesseur du Roi, & d'un Jésuite, pour trouver de nouveaux fonds, sans charger les Peuples, ne fut pas plus utile que celle qui avoit été destinée à modérer le pouvoir de l'Inquisition.

Les Rois prédéceſſeurs de Charles II avoient été plus heureux que ceux de France à arrêter la fureur épidémique des combats ſinguliers, ſoit par la ſévérité des peines décernées contre les Duéliſtes, ſoit par l'effet du caractere de la Nation auſſi brave que la Françoiſe, mais moins fougueuſe & moins pétulante; mais la Nobleſſe Eſpagnole depuis quelques années s'accoutumoit à braver les Loix devenues ſans force entre les mains du foible Roi; il n'oſa punir dix Seigneurs; le Duc de l'Infantado, le Comte de Lemos, Dom Manuel Sylva, les Marquis d'Alconchel & Dom Rodrigue de Laos d'une part, & de l'autre le Marquis de Tenebron, d'Antiveros, d'Almarza, le Comte d'Amanzuélas & Dom Juan de Vélaſco, qui oſerent ſe battre preſque ſous ſes yeux à Madrid le quinze Janvier; quatre de ces Seigneurs furent bleſſés; ceux qui étoient Grands d'Eſpagne en furent quitte pour garder les arrêts dans leurs palais, & les autres dans les priſons publiques: cette impunité, graces au caractere grave & circonſpect de la Nation, n'eut pas de fâcheuſes ſuites. Telle étoit la puiſſance des Grands & des titrés ſous

ce malheureux regne, qu'on n'osoit les châtier des insultes faites à la Majesté Royale & aux Loix; la Reine Marie-Anne d'Autriche, qu'on peut légitimement accuser des désordres des Peuples, & de la foiblesse de la Monarchie, pour avoir élevé le Roi son fils dans la mollesse & l'ignorance la plus honteuse, mourut le seize Mai âgé de soixante & deux ans. Il y avoit long-tems qu'elle étoit sans crédit & sans pouvoir; mais mérita-t-elle jamais d'en avoir? Sans vûes, sans génie, sans application, sans talent quelconque pour gouverner les hommes, comment osa-t-elle se charger si long-tems du fardeau de la Monarchie? Le Roi dénué de santé, de vigueur & de chaleur, en un mot aussi languissant que l'Etat, tomba dangereusement malade le huit Septembre. Il fit, dit-on, un testament par lequel il appelloit à la Couronne son neveu, le Prince Electoral. Quoi qu'il en soit, il revint de cette maladie, mais ce ne fut que pour être en proye aux douleurs & à l'inquiétude le reste de sa vie. Son premier soin à sa convalescence fut d'élargir tous les prisonniers, excepté ceux qui étoient coupables des crimes les

plus énormes. Le nombre devoit en être grand dans un Royaume où à peine on faisoit trois exécutions par an, & où on se contentoit de condamner aux mines & aux galeres les plus insignes scélérats.

1697. Pendant qu'on négocioit à Riswick sous les auspices du Roi de Suéde dont toutes les Puissances avoient accepté la médiation, la guerre continuoit avec plus de fureur & la même infortune pour l'Espagne ; des Armateurs François appuyés par les Flibustiers en possession de ravager depuis cinquante ans les côtes de l'Amérique, formerent une des plus grandes entreprises de cette guerre & des plus funestes à l'Espagne, en allant attaquer Carthagene, la clef du nouveau Monde ; l'amour de la gloire les conduisoit moins dans ces Régions éloignées que l'appas du butin : le succès couronna leur audace ; Carthagene tomba en leur pouvoir le neuf Mai, mais ils l'abandonnerent après en avoir rasé les fortifications, & emporté quinze millions. Si la France eût pu conserver cette importante conquête, l'Empire Espagnol étoit ébranlé en Amérique ; mais c'étoit surtout aux portes des Pyrénées qu'on fai-

soit

soit les plus grandes pertes ; les François sous les ordres du Duc de Vendôme assiégerent Barcelonne, il ne leur manquoit presque plus que cette Capitale pour se voir maîtres de la Catalogne ; le siége fut d'autant plus long & plus difficile que le Prince d'Armstad se jetta dans Barcelonne avec douze mille hommes, & qu'il arma tous les Habitans de la Ville ; il reçut aussi des vivres, des munitions & des troupes, parce que les François n'ayant pas plus de dix-huit mille hommes, n'avoient pû faire la circonvallation d'une Ville aussi vaste. Dom François Vélasco s'avançoit en même-tems vers Barcelonne avec une armée supérieure : on s'attendoit que les François recevroient enfin un affront signalé ; mais Vélasco ayant eu l'imprudence de diviser son armée en deux Corps, & de ne pas se tenir assez sur ses gardes, fut surpris par Vendôme le quatorze Juillet à deux heures du matin. Les deux camps furent forcés & emportés en moins d'un quart d'heure ; le premier soin du Vice-Roi fut de fuir en chemise ; l'armée fut dissipée : en suite de cette grande action le vainqueur força Barcelonne de capi-

tuler après cinquante-deux jours de tranchée ouverte ; le Royaume d'Arragon effrayé de cette conquête qu'on avoit crue impossible, députa au Roi pour lui demander des secours ; il fallut que le Prince moribond promit de se rendre à Sarragosse la campagne suivante pour empêcher les Arragonois d'abandonner leur patrie ; mais la paix que l'on conclut la nuit du vingt au vingt-un Septembre à Riswick, épargna cette expédition au Roi. Qui le croiroit ? Après tant de malheurs, l'Espagne depuis plus d'un siécle ne signa pas de traité plus avantageux ; Louis XIV. lui restitua Luxembourg, Charleroi, Ath que les Généraux François venoient de conquérir pendant les conférences, Mons, Courtrai, la Comté de Chiney, tout ce qu'on lui avoit cédé par la treve de vingt ans en mil six cent quatre-vingt-quatre, tout ce qui avoit été envahi en vertu des arrêts de la Chambre de Metz, & enfin la partie de la Catalogne conquise pendant le

(a) Dom Bernard de Quiros & le Comte de Tirimont négocierent en qualité de Ministres plénipotentiaires ce traité aussi utile que glorieux.

cours de cette guerre. L'Empereur qui n'avoit cessé de mettre en usage tous les ressorts de la plus adroite politique pour éloigner ce traité, eut lieu d'en être satisfait par la restitution qu'on lui fit de Fribourg & du Brisgau, de Philisbourg, & des Duchés de Lorraine & de Bar que le Roi de France rendit à certaines conditions au Duc de Lorraine, neveu de Léopold; le Prince d'Orange, l'ame de cette guerre, fut reconnu en qualité de Roi d'Angleterre par Louis XIV. qui ne sacrifia pas sans peine le Roi Jacques son Allié au salut de l'Etat, la Loi suprême des Souverains.

L'Europe crut voir que Louis XIV. sacrifioit moins au repos de ses Sujets tant & de si vastes conquêtes qu'à la politique; il n'avoit jamais perdu de vûe l'espérance de mettre dans sa Maison, ou au moins de partager la Monarchie Espagnole depuis que la feue Reine Louise d'Orléans lui avoit révélé que Charles II. étoit incapable d'avoir jamais des enfans: or, il étoit de ses intérêts d'avoir la paix avec l'Espagne, & de désarmer l'Europe au moment de la mort de Charles II. C'étoit par des motifs con-

traires que Léopold qui avoit les mêmes prétentions, avoit fait ses efforts pour éloigner la paix. Il étoit de la politique de ce Prince d'entretenir la haine des Espagnols contre les François, & de voir ces deux Nations brouillées, quand le thrône seroit vacant. Quoi qu'il en soit, le Roi dont la santé désespérée annonçoit une fin prochaine, attiroit sur lui les regards de toute l'Europe; l'Empereur, le Roi de France, l'Electeur de Baviere, tous les trois au nom de leurs fils aspiroient à l'immense héritage que devoit laisser Charles II. L'Angleterre & la Hollande ne cherchoient qu'à le déchirer, à l'affoiblir, & peut-être à en enlever quelques débris; l'Europe entiere s'émût & s'agita pour sçavoir qui auroit la gloire de donner des Loix à l'Espagne; Léopold dont la Maison régnoit depuis deux siécles sur les Espagnols, les croyoit trop accoutumés à son auguste nom pour qu'ils lui préférassent un Etranger; il se flatta qu'avec de médiocres soins aucun morceau de la vaste succession ne lui échapperoit: il envoya cette année le Comte d'Harrach en qualité d'Ambassadeur à Madrid, au lieu

d'envoyer ſon fils en qualité d'héritier ; Harrach n'avoit d'autres inſtructions que celles d'engager Charles II. à nommer l'Archiduc Charles ſon Légataire univerſel, & à agir de concert avec la Reine entierement livrée à la Cour de Vienne ; mais ce n'étoit pas aſſez, il falloit ordonner à ce Miniſtre de gagner & de ſéduire les Grands ; en effet, quelques efforts que fit la Reine, dont toutes les démarches ne reſpiroient que l'élévation de ſon neveu, il s'éleva un Parti qui prévalut ſur elle : les meſures mêmes qu'elle prit pour applanir les routes du thrône à l'Archiduc, déplurent à la Nation & aux Grands par la confiance qu'elle témoigna aux Etrangers ; les principaux Seigneurs ne purent voir ſans frémir que la Reine eût procuré la Vice-Royauté de Catalogne au Prince d'Armſtad, le Gouvernement du Milanez au Prince de Vaudemont : l'Electeur de Baviere avoit déjà celui des Pays-Bas ; on craignoit que ſi l'Archiduc venoit à monter ſur le thrône, les Allemands n'envahiſſent toutes les dignités, comme les Flamands avoient fait ſous Charles-Quint.

Au milieu de ſa foibleſſe Charles laiſ-



traires que *Léopold* qui avo
gotiations, avoit fait ses
éloigner la paix. Il étoit de
d'un Prince d'entretenir la h
pagnols contre les François,
ces deux Nations brouillées
Trône seroit vacant. Quoi q
le Roi dont la santé désespéré
une fin prochaine, attiroit su
gards de toute l'Europe ; l'
le Roi de France, l'Electeur d
tous les trois au nom de leur
roient à l'immense héritage
laisser Charles II. L'Anglet
Hollande ne cherchoient qu'à
ner, à l'affoiblir, & peut-être
voir quelques débris ; l'Euro
s'émût, & s'agita pour sçavo
roit la gloire de donner
l'Espagne ; *Léopold dont l*
gnoit depuis deux siécles sur
gnols, les croyoit trop accoutu
auguste nom pour qu'ils lui pr
un Etranger ; il se flatta qu'ave
diverses soins aucun morceau
succession ne lui échapperoit :
ans avoit le Comte d'Harrac
qui Ambassadeur à Madrid,

en qualité d'héritier ;
utres instructions que
Charles II. à nommer
son Légataire univer-
concert avec la Reine
à la Cour de Vienne ;
assez, il falloit ordon-
e gagner & de séduire
ffet, quelques efforts
dont toutes les démar-
que l'élévation de son
un Parti qui prévalut
res mêmes qu'elle prit
outes du thrône à l'Ar-
nt à la Nation & aux
onfiance qu'elle témoi-
rs ; les principaux Sei-
voir sans frémir que la
ré la Vice-Royauté de
nce d'Armstad, le Gou-
lanez au Prince de Vau-
ur de Baviere avoit déjà
as ; on craignoit que si
t à monter sur le thrô-
ds n'envahissent toutes
ne les Flamands avoient
Quint.
a foiblesse Charles lais-

ſoit éclater de tems en tems quelques actions de vigueur, il fit condamner le Comte de Cifuentes, de la Maiſon de Sylva, à avoir la tête coupée pour avoir refuſé d'obéir à un ordre ſigné de la main du Roi, qui l'exiloit à quarante lieues de la Cour, en punition d'avoir appellé en duel l'Amirante, premier Miniſtre. L'arrêt ne fut exécuté qu'en effigie (*a*) par la prompte fuite du Comte.

Dès le commencement de cette année Louis XIV. évacua toutes ſes conquêtes (*b*), & offrit une flotte pour chaſſer les Maures qui depuis trente ans aſſiégeoient Ceuta; mais la Reine & les partiſans de l'Empereur qui alors dominoient à la Cour, engagerent le Roi à rejetter cette offre généreuſe, dans la crainte que la Maiſon de Bourbon ne devint trop chere aux Eſpagnols. Ils s'appercevoient déjà avec douleur que les Grands & la plus ſaine partie de la Na-

(*a*) Nous ne devons pas paſſer ſous ſilence l'élévation de Dom Raymond de Roccaful Arragonois à la dignité de Grand-Maître de Malte.

(*b*) On remplit de garniſons Hollandoiſes & Bavaroiſes toutes les Villes des Pays-Bas reſtituées par la France.

tion remplis de vénération pour Louis XIV. Prince appliqué, infatigable, sage, généreux, habile, & qui venoit de donner à la paix de Riswick des marques éclatantes de modération, soupiroient après un Roi de son sang, & élevé par ses mains. On commençoit à regarder comme sacrés les droits de Marie-Thérese d'Autriche, & on envisageoit Louis XIV. comme seul capable par la vaste étendue de sa puissance & de son génie d'empêcher que la Monarchie ne fût déchirée & partagée ; à la tête de ce Parti étoient le Cardinal Porto-Carrero & Dom Manuel Arias. Le Prince Electoral en faveur de qui le Roi inclinoit, comptoit pour chef de ses partisans le Comte d'Oropesa rappellé à la plus haute faveur. La Reine & l'Amirante soutenoient l'Archiduc : ils faisoient valoir contre un Prince François l'ancienne haine des deux Nations fondée sur deux siécles de guerre & de rivalité, & la crainte du soulevement général de toute l'Europe, si la Maison de Bourbon venoit à donner des loix à l'Espagne. Tous les esprits étoient alors occupés de celui qui devoit succéder à Char-

les II. On en parloit dans les Pays étrangers, à la Cour, à la Ville, & sous les yeux du Roi, quoiqu'il ne pût entendre disposer de son thrône sans frémir; mais il se vit bientôt obligé, pour satisfaire aux instances des Grands, des Conseils & des Ministres qui le conjuroient de faire choix de l'héritier de la Monarchie, de convoquer un grand Conseil pour terminer cette affaire la plus importante de l'Univers; on admit à cette assemblée D. Joseph Perez de Soto, un des célebres Jurisconsultes de ce siécle, qui opina en faveur des droits de Marie-Thérése d'Autriche; il soutenoit que la renonciation exigée de cette Princesse étoit nulle, attendu que Philippe IV. n'étant point le propriétaire, mais l'usufruitier de la Couronne, n'avoit pu disposer de ce qui ne lui appartenoit pas; que le droit de Marie-Thérèse ne venant point d'elle, mais dérivant par elle à sa postérité, elle n'avoit pu l'en exclure par une cession forcée; que d'ailleurs la renonciation n'ayant point été enregistrée aux *las Cortès*, elle ne pouvoit être regardée comme légitime. Il ajoutoit que Philippe & ses Ministres ne l'avoient eux-

mêmes regardée que comme une vaine cérémonie ; que n'ayant été stipulée que pour empêcher les deux premieres Couronnes de l'Univers d'être réunies sur une même tête, le Roi pouvoit, au défaut du Duc de Bourgogne, héritier de la Couronne de France, appeller un des freres de ce Prince, petit-fils comme lui de Marie-Thérese. On pouvoit encore dire, supposé la légitimité de la renonciation : que la dot, au moyen de laquelle Marie-Thérese avoit renoncé, n'ayant point été payée, ses petits-enfans rentroient sans difficulté dans les droits de leur ayeule ; malgré la force, la vérité & la justice de ces raisons appuyées par une éloquence vertueuse, les convenances générales de l'Europe, & le penchant particulier du Roi entraînerent tous les suffrages en faveur du Pince Electoral, légitime héritier de Charles II. au défaut du Dauphin de France & de ses enfans ; Charles fit un testament par lequel il appella le jeune Prince de Baviere, son neveu à la succession universelle de ses Etats. Il choisissoit, en cas de minorité lors de l'avénement de son successeur, l'Electeur, son pere, pour Régent de la Monarchie.

Quoi qu'on eût pris toutes les mesures possibles pour que rien ne transpirât de ce choix, on le pénétra bientôt, & on le fit d'abord parvenir à l'Empereur. A cette nouvelle, ce Prince naturellement grave & modéré éclata; il poussa le ressentiment jusqu'à proposer aux principales Puissances de l'Europe de déchirer, & de partager entr'elles l'héritage qui lui échappoit. Ses Ministres durs, fiers & irrésolus se répandirent en menaces, en injures & en plaintes contre la Nation Espagnole; l'Evêque de Lerida, alors Ambassadeur à Vienne rendit compte en Espagne de l'imprudence des Ministres Impériaux; mais l'Ambassadeur de l'Empereur à Vienne, le Comte d'Harrach, nuisit encore plus à son maître par son impétuosité, sa hauteur, & sur-tout par la faute énorme qu'il fit en se brouillant avec la Reine à qui il reprocha un choix qu'elle n'avoit pas été maîtresse d'empêcher.

Cependant on admiroit Louis XIV. qui ayant d'aussi grands intérêts à ménager que l'Empereur, se conduisoit avec la sagesse la plus retenue, & la politique la plus profonde. Il avoit eu soin d'en-

voyer à Madrid en qualité de son Ambassadeur, le Marquis d'Harcourt, Seigneur habile, délié, éloquent, poli, attentif, qui sçut s'insinuer dans les bonnes graces des Grands & des Ministres. La différence de caractere & de conduite des deux Ministres François & Allemand contribua plus qu'on ne pense à faire passer sur la tête du Duc d'Anjou vingt-deux Couronnes.

Mais Louis XIV. soit pour endormir l'Europe, par rapport au dessein secret qu'on lui a supposé de mettre toute la Monarchie d'Espagne dans sa Maison, soit pour intimider les Espagnols, & les forcer à le prier à genoux de leur donner pour Roi un de ses petits-fils, soit enfin, ce qu'il est plus naturel de croire, pour arracher quelques morceaux de la succession, dans la crainte qu'il ne la manquât toute entiere, avoit proposé au Roi d'Angleterre aussi inquiet que lui de l'évenement de la succession, de la partager entre ceux qui se portoient pour héritiers; en conséquence de ces avances on signa à la Haye un traité de partage par lequel le Prince Electoral étoit désigné Roi des Espagnes & des Indes; le

Dauphin, Roi de Naples & de Sicile, & de plus Souverain des Places de Toſcane dépendantes de l'Eſpagne, de Final & de la Province de Guipuſcoa; enfin l'Archiduc devoit avoir le Milanez. A la nouvelle de ce traité qui répandit l'indignation & la terreur chez tous les Grands attachés juſqu'à la fureur à l'indiviſibilité de l'Empire, le Roi rendit publique le choix ſecret qu'il avoit fait du Prince Electoral pour ſon Légataire univerſel.

1699. Ce jeune Prince ne devoit pas jouir du fruit de l'amitié du Roi & des vœux de toute l'Europe. Il mourut à l'âge de ſept ans; l'Electeur ſon pere crut, ou parut croire que cette mort n'étoit pas naturel. On ſçait juſqu'où ſa douleur lui fit porter ſes ſoupçons; cependant la mort de ſon fils renverſoit le traité de partage, & détruiſoit les deſſeins de la Cour où les intrigues, la confuſion, les cabales augmentoient chaque jour; tous les Grands étoient diviſés, les Peuples partagés d'intérêt & d'affection; le Comte d'Oropeſa qui ſeul avoit la confiance du Roi, étoit également haï de ceux qui ſoutenoient les intérêts de la Maiſon de Bourbon, & des partiſans

Le 6 Févr.

de celle d'Autriche ; les premiers eurent (*a*) recours aux ressorts de l'artifice pour le perdre, & en même-tems pour envelopper dans sa ruine la Reine & l'Amirante ; ils insinuerent au Roi qu'il étoit ensorcelé, & que ceux qui l'approchoient le plus, pouvoient bien avoir part au maléfice sous le poids duquel il succomboit. Qui le croiroit ? Le foible Roi ajouta foi à une imposture aussi grossiere ; il permit qu'on l'exorcisât ; la Reine, l'Amirante d'une part, & le Comte d'Oropesa n'oserent s'y opposer, dans la crainte d'être encore plus soupçonnés du prétendu ensorcellement par une populace également crédule & superstitieuse ; mais le remede auquel on eut recours aigrit le mal : le Roi épouvanté de la force & de l'énergie des mots dont l'Eglise se sert pour conjurer les Démons, tomba dans la mélancolie la plus noire ; bientôt il fut réduit dans un état qui auroit excité la compassion des cruels Auteurs de

(*a*) Ceux qui entrerent dans cette intrigue abominable, furent le Cardinal Porto-Carrero, Rocaberti, Grand Inquisiteur, Dom Manuel Arias & le Pere Froylan Dias, Dominicain, Confesseur du Roi. *Voyez les Mémoires du Marquis de Saint Philippe, Tome I.*

ſes maux, ſi la haine & la vengeance laiſſoient écouter la voix de la raiſon; en effet, ils ne s'en tinrent pas là : le Confeſſeur guidé par Porto-Carrero, fit entendre au Roi qu'il étoit à propos de conſulter ſur ſon état une femme de Cangas, prétendue poſſédée du Démon, & en même-tems ſe fit donner la miſſion de la voir & de l'interroger. A ſon retour ce Moine publia tant d'impoſtures, chargea tant de perſonnes reſpectables d'avoir maléficié le Roi que tous les jeunes gens indignés de ſa témérité ſe réunirent contre lui, & vinrent à bout de le faire chaſſer de la Cour; la Reine obtint ſon emploi pour un autre Dominicain, appellé Torrez; ainſi cette intrigue criminelle nuiſit aux deſſeins de ceux qui la conduiſirent.

Mais il n'en fut pas de même d'une autre concertée par les mêmes perſonnes contre Oropeſa; elle réuſſit preſqu'au-delà de leurs vœux. La récolte avoit été très-ſtérile en Eſpagne : on manquoit de grains, & les vivres devinrent ſi chers que le Peuple aux abois ſe ſouleva à Tolede, à Burgos, & enfin dans la capitale où la ſédition eut de grandes ſuites; on avoit ſemé avec art dans tous les quar-

tiers de la Ville, que l'Auteur de la disette étoit Oropesa, qui avoit fait transporter les grains en Portugal, & qu'il s'étoit emparé de toutes les huiles de l'Andalousie pour les vendre au prix que lui dicteroit son avarice. A cette nouvelle, le Peuple en fureur s'assembla, s'arma & courut au Palais, en criant *du pain, vive le Roi, meurent le traître Oropesa, & l'Amirante* contre qui on avoit aussi eu soin de l'animer. Le Roi saisi de frayeur ne sçavoit à quoi se déterminer; la Reine contre qui les séditieux laissoient échapper des menaces & des invectives, fut se cacher; les Courtisans se disperserent; un Seigneur s'avança alors, & cria du haut d'un balcon que le Roi dormoit: *il n'y a que trop long-tems qu'il dort*, répondit-on, *il faut qu'il s'éveille*; enfin, Charles pâle & tremblant parut à une fenêtre, un de ses Courtisans dit aux séditieux qu'ils n'avoient qu'à s'adresser à Oropesa: sur cette parole que les mutins interpréterent, comme un abandon que leur faisoit le Roi de son favori, ils volerent à son palais, briserent les portes, pillerent les meubles, & le chercherent pour le massacrer; mais une prompte

fuite le mit à l'abri de la mort : pendant cette exécution à la fin de laquelle le soulévement s'appaisa, le Roi signa l'arrêt de l'exil d'Oropesa & de celui de l'Amirante, ce qui acheva d'éteindre jusqu'aux étincelles d'une incendie qui paroissoit devoir tout ravager; Dom Manuel Arias fut fait Président du Conseil de Castille, Dom François Ronquillo, Corrégidor de Madrid : tous les deux étoient amis du Cardinal Porto-Carrero devenu le maître du Gouvernement par la retraite de la Reine, qui vivement frappée de l'impression du danger qu'elle croyoit avoir couru, refusa de prendre part aux affaires, sous prétexte d'employer tous ses soins auprès du Roi dont la santé empiroit chaque jour ; ce malheureux Prince sortit de Madrid après avoir abandonné l'administration à Porto-Carrero, & se rendit à l'Escurial, dans l'espérance que la salubrité de l'air rétabliroit ses forces épuisées. C'est à ce voyage que par une superstition il fit ouvrir les tombeaux de la Reine sa mere, de la Reine sa premiere épouse, & du Prince Baltazar, son frere aîné, dont il considéra long tems les cadavres; le foible

Charles croyoit que la vûe des Morts prolongeoit les jours des Vivans : en plaignant l'ignorance de ce Roi naturellement juſte & bon, on ne peut trop s'élever contre les malheureux qui ne diſſipoient point les ténébres de l'erreur dont ſon foible eſprit étoit enveloppé. La confidence que lui fit alors la Reine de la propoſition qui lui avoit été inſinuée par les partiſans de la France d'épouſer le Dauphin après la mort du Roi, à condition qu'elle ſe joindroit à eux, redoubla l'aigreur de Charles contre les François à qui il ne pouvoit pardonner de diſpoſer de ſon épouſe & de ſes Etats ; il fit faire de grandes plaintes à Verſailles ſur le traité de partage, & de plus grandes encore à Londres ; le Marquis de Canalles, Ambaſſadeur auprès de Guillaume les exprima avec tant de fierté que le Roi d'Angleterre irrité, lui donna ordre de ſortir de ſes Etats ; on fit en Eſpagne le même traitement à Mylord Sthanope, Ambaſſadeur de Guillaume. On étoit d'autant moins diſpoſé à la Cour de Madrid à ne pas ménager le Roi d'Angleterre qu'il n'avoit nul intérêt à la ſucceſſion, & qu'il venoit d'inſulter l'Eſpa-

gne en protégeant un établiſſement des Ecoſſois dans le Golfe Darien, établiſſement qui par la ſuite auroit pû faire perdre l'Amérique aux Eſpagnols; on eut le bonheur l'année ſuivante de les chaſſer à l'aide d'une Bulle du Pape qui ordonna à toutes les Egliſes d'Amérique d'ouvrir leurs tréſors pour purger cette partie du nouveau Monde de l'héréſie.

La diſette d'eſpeces étoit telle qu'on fut encore obligé de vendre la Grandeſſe; le Comte de Caſtromonte l'acheta quatre cent mille francs, & le Comte Viſcomti, Italien, cent mille pieces de huit; mais dans le même-tems le Général de la Merci l'obtenoit pour rien à l'exemple des Généraux des ordres de S. François & de S. Dominique.

L'Empereur ſe plaignoit autant du traité de partage que la Cour de Madrid. Il ſe mit cette année en état d'en diſputer les effets par la paix qu'il accorda aux Turcs; le traité fut ſigné à Carlovits: c'eſt le plus glorieux que les Chrétiens ayent jamais ſigné avec la Maiſon Ottomane: le Czar, la Pologne & Veniſe Alliés de l'Empereur participerent à la gloire & aux avantages de cette paix.

Le nouveau Ministre, à l'exemple de 1700. tous ceux qui l'avoient précédé, ne manqua pas de détruire le plan de gouvernement qu'avoient pris Oropesa ou l'Amirante; les courtisans applaudirent au changement, & traiterent d'abus ce qu'ils avoient loué du tems de leur faveur; au reste, on ne peut que rendre justice à la sagesse avec laquelle on révoqua la loi funeste qui permettoit aux Etrangers de tirer l'or & l'argent du Royaume, moyennant un droit de trois pour cent qu'on payoit au Roi: ce mince bénéfice compensoit-il la ruine de l'Etat qu'un pareil transport précipitoit? En vertu de cette permission que la nécessité avoit arrachée depuis plusieurs années, les Etrangers avoient enlevé tout le numéraire d'Espagne; mais pour se dédommager des profits ruineux qu'elle perdoit, & en même-tems pour mettre la monarchie en état d'être respectée, la Cour suspendit le payement de toutes les pensions, de tous les appointemens des Officiers tant civils que militaires, & des rentes constituées sur le trésor Royal; la Nation & le Roi lui-même ne respiroit que la guerre contre le Roi

d'Angleterre à qui ils ne pouvoient pardonner d'avoir par un nouveau traité de partage avec Louis XIV. déchiré la Monarchie ; mais faute de moyens pour soutenir la guerre, il fallut se contenter d'exhaler sa colere & sa vengeance par des plaintes ameres & des menaces impuissantes. Le partage fit bientôt après sur l'esprit des Espagnols un effet auquel Guillaume III. ne s'étoit pas attendu ; ils se confirmerent dans l'idée d'appeller au thrône un petit-fils de Louis XIV. comme l'unique moyen de rendre nulle la mauvaise volonté du Monarque Anglois.

C'est ainsi que les arbitres de la destinée d'Espagne avoient réglé le sort des Provinces qui composoient la Monarchie par le nouveau traité signé à Londres le treize Mars ; le partage du Prince Electoral passoit à l'Archiduc Charles ; le Milanez qu'on lui avoit assigné lors du premier traité, devoit passer entre les mains du Duc de Lorraine, qui en échange étoit obligé de céder au Dauphin les Duchés de Lorraine & de Bar, son patrimoine ; la Lorraine & le Barrois joints aux Royaumes de Naples, de Sicile, de Sardaigne, aux Places d'Egli Presidii de Tos-

cane, au Marquisat de Final & à la Province de Guipuscoa confirmés au Dauphin, auroient rendu la France trop redoutable, ce qui a fait croire à plusieurs politiques que le génie profond du Roi d'Angleterre en signant ce traité, n'avoit eu pour but que d'empêcher la Maison de Bourbon d'engloutir toute la Monarchie, dans l'espérance de réunir ensuite toute l'Europe contr'elle, & de lui arracher les morceaux qu'il avoit lui-même stipulés en sa faveur. Cependant Louis XIV. n'avoit souscrit à ce traité qu'à condition que l'Empereur l'accepteroit dans le terme de trois mois, & que le Prince à qui l'on destinoit l'Espagne & l'Amérique, ne pourroit parvenir à la Couronne Impériale, tant le souvenir de la vaste puissance de Charles-Quint qui avoit porté l'un & l'autre sceptre, effrayoit encore les esprits; en même-tems, ce Prince, qui ne se défioit guères moins de son nouvel Allié Guillaume que de ses ennemis naturels, couvroit les frontieres d'Espagne & de l'Italie de ses nombreuses troupes pour se mettre en possession de son partage lors de l'ouverture de la succes-

n,

Mais l'Empereur indigné qu'on lui dictât des loix avec tant de hauteur, refusa de les recevoir; il se fortifioit dans son refus sur le ressentiment que Charles II. & toute la Nation Espagnole avoient fait éclater à la nouvelle du traité de partage, & sur ce qu'il n'étoit pas possible de croire que le Roi d'Espagne plein d'amour pour une branche de sa Maison, avec qui il avoit vécu dans la plus étroite intelligence, lui préférât une Maison étrangere qui ne paroissoit respirer que le moment d'envahir son héritage: les succès de la guerre contre les Turcs, cent mille hommes qu'il avoit sur pied confirmoient l'Empereur dans l'espérance que si ses enfans étoient appellés à la succession entiere, rien dans l'Univers ne pourroit leur en arracher une partie; mais il s'en falloit que les Grands & les hommes éclairés de l'Espagne pensassent comme lui. Le résultat du Conseil d'Etat où Charles II. fit encore une fois porter l'affaire de la succession, prouva combien les Espagnols mettoient de distance entre les droits & le pouvoir du Roi de France & ceux de Léopold; de (a)

(a) Le Cardinal de Porto-Carrero, le Duc

12 personnages illustres consultés, 11 conclurent qu'il falloit appeller un Bourbon; (a) un seul opina à déférer le choix du successeur du Roi aux *las Cortès* qui, à l'exemple de l'assemblée de Caspé en mil quatre cent douze entendroient les raisons des prétendans, & décerneroient la Couronne à celui des petits-fils de Louis XIV. ou au fils de l'Empereur qui leur sembleroit avoir le droit le plus légitime; mais les circonstances étoient bien différentes de celles où on avoit vu des Rois confier leur cause à l'éloquence des Avocats; Louis XIV. eût plaidé la sienne avec cent mille hommes. Cette décision du Conseil ne parut pas suffisante au Roi; il consulta toutes les Facultés de Théologie, & le Droit de ses vastes Etats, sans qu'aucun Légiste ou Théologien fût d'un autre sentiment que les Seigneurs consultés; enfin, pour résoudre

de Médina-Sydonia, le Comte de Fuensalida, le Comte de Montijo, le Comte de San-Istevan, les Marquis de Mancera, d'el Fresno, & de Villa Franca, les Ducs de Montalto, & d'Escalone, & le Comte de Montellano furent consultés séparément.

a) Le Comte de Frigliana.

tous ses doutes, ou plutôt pour se fortifier contre la tentation de faire une injustice en faveur de son propre sang; Charles écrivit au Pape Innocent XII. (Pignatelli); le souverain Pontife lui répondit que n'y ayant point de doute que toute la Monarchie après lui n'appartînt au Dauphin, son neveu, il falloit appeller le Duc d'Anjou, second fils du Dauphin à sa succession, sous la réserve qu'il ne pourroit parvenir à la Couronne de France, afin qu'un même Prince ne réunît point sur sa tête les deux premieres Couronnes de l'Univers.

Cependant malgré l'uniformité de tant de sentimens, malgré les intérêts des Peuples, nécessités, pour ainsi dire, à avoir pour Roi le Duc d'Anjou, malgré les vœux & la décision des Grands & des lettrés; malgré la sage réponse du Pape qui fut reçue comme celle d'un oracle, Charles II. inclinoit pour sa Maison; l'idée de voir vingt-deux Couronnes transportées dans celle de France, rivale & ennemie de la sienne, lui arrachoit des soupirs; la Reine, le Confesseur du Roi, l'Inquisiteur Général, dévoués à l'Empereur, pénétroient les pen-

sées

ſées ſecrettes du Roi, & ne ceſſoient de lui inſinuer que la convenance générale étant ſupérieure aux Loix, il pouvoit comme Légiſlateur ſuprême déroger aux Loix. Déjà ils l'avoient ébranlé & perſuadé, déjà ils avoient arraché de lui un ordre pour envoyer le Duc de Medina-Cœli à Naples, afin d'y recevoir les troupes de l'Empereur. On négocioit auprès du Duc de Mantoue pour le porter à accepter dans ſa capitale garniſon Allemande; on expédia par-tout des commiſſions pour armer; mais ces précautions tardives de la faction Autrichienne n'eurent d'autre effet que de prolonger les eſpérances de l'Empereur. Medina-Cœli convaincu qu'un Bourbon ſeul étoit en état de conſerver la Monarchie en entier, objet de la politique de tous les Grands, éluda les ordres du Roi; le Duc de Mantoue traita avec Louis XIV. & enfin le Cardinal Porto-Carrero qui veilloit avec autant de vigilance aux intérêts de la Maiſon de Bourbon que la Reine à ceux de l'Empereur, ſçut introduire auprès du Roi de nouveaux Théologiens qui n'eurent pas de peine à confondre les vains raiſonnemens du Confeſſeur & de l'In-

quisiteur, & à détruire dans l'esprit d'un Roi juste & mourant les mouvemens du sang en faveur de l'équité & des Loix.

Enfin, Charles II. après tant de combats & d'irrésolutions, dicta son fameux testament. (*a*) *O Dieu*, s'écria-t-il en le signant les larmes aux yeux, *Dieu éternel, c'est vous qui donnez & ôtez les Empires*. La nature, le sang & l'amitié souffroient de cet effort de justice & de magnanimité; comme sa maladie empiroit chaque jour, & qu'il n'étoit plus en état d'entendre parler affaire, il confia la Régence au Cardinal Porto-Carrero, & fit porter chez lui les sceaux du Royaume. *Déjà*, s'écrioit ce Roi infortuné, après cette espece d'abdication, *déjà nous ne sommes plus rien*. En vain Porto-Carrero, par un sentiment de modestie, pressa-t-il le Roi de lui associer la Reine, Charles n'y voulut jamais consentir, dans la crain-

Le 2 Octob.

(*a*) Dom Antoine de Ubilla, Secrétaire des dépêches, fut revétu de la qualité de Notaire, afin qu'il ne manquât rien à l'autenticité d'un pareil acte; le Cardinal Porto-Carrero & Dom Manuel Arias en furent séuls témoins. On garda un profond silence, & Louis XIV. ne fut pas plus instruit que l'Empereur.

te qu'elle ne troublât le Royaume en faveur de l'Archiduc ; le Roi languit encore jusqu'au premier Novembre qu'il expira avec plus de courage qu'on ne s'étoit attendu ; ainsi vécut, ainsi mourut Charles II. plus fameux dans la postérité par son testament que par son regne languissant & malheureux.

A l'instant même de sa mort, le Cardinal convoqua les Grands, les Présidens des Conseils, & les Ministres en présence de qui on lut le testament ; toute l'assemblée fut agréablement surprise de voir que le Roi avoit souscrit aux vœux des Peuples, en appellant à la Couronne le Duc d'Anjou, son petit-neveu, aux droits de Marie-Thérese. Ainsi, comme l'expliquoit le Testateur, la Reine de France, notre sœur, n'ayant renoncé à la succession qu'afin que les sceptres d'Espagne & de France ne fussent pas portés par la même main, nous entrons dans les vûes de Philippe IV. notre pere en appellant à notre succession indivisible le Duc d'Anjou, & dans le cas qu'il meure sans postérité, ou qu'il parvienne à la Couronne de France, le Duc de Berri, son frere, & au défaut de ce

Prince, l'Archiduc Charles d'Autriche aux droits de Marie-Anne d'Autriche, seconde fille de Philippe III. & ayeule de l'Archiduc, & enfin le Duc de Savoye, comme arriere-petit-fils de l'Infante Catherine, fille de Philippe II.

Il est étonnant que Charles II. ait oublié Monsieur, frere de Lous XIV. & le Duc de Chartres, son fils, qui dans l'ordre de la succession devoient précéder, comme fils & petit-fils d'Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III. L'Archiduc n'étoit petit-fils que de la seconde fille du même Roi; Monsieur protesta contre cet oubli, & Philippe V. donna un décret qui le confirmoit dans ses droits.

En attendant l'arrivée du nouveau Roi, Charles confioit l'autorité souveraine à une Junte composée de la Reine, du Cardinal Porto-Carrero, de Dom Manuel Arias, du Duc de Montalto, du Marquis de Villa-Franca, du Comte de Monterey, Présidens des Conseils de Castille, d'Arragon, d'Italie & de Flandres, à l'Inquisiteur Général, aux Comtes de Benaventé & de Frigliana; la Reine à qui le Roi laissoit une pension de

ſeize cent mille livres, ne devoit avoir que ſon ſuffrage : tout devoit être décidé à la pluralité des voix ; mais Porto-Carrero étoit en effet le maître, & le prouva en empêchant le retour du Comte d'Oropeſa, du Duc de Montalto, du Comte de Monterey & du Comte de Banos, & des autres exilés à qui le feu Roi avoit pardonné, & dont il avoit même admis deux dans la Junte.

Cependant on envoyoit à Louis XIV. la copie du teſtament avec une lettre ſignée de la Junte qui le conjuroit d'envoyer ſur le champ ſon petit fils à Madrid. En même-tems on ordonna des prieres publiques dans toute l'Eſpagne pour demander à Dieu qu'il plût faire accepter à Louis XIV. le teſtament, tant on craignoit qu'il ne s'en tînt au traité de partage plus avantageux en apparence aux intérêts de l'Empire François.

Mais Louis XIV. étoit trop généreux pour ne pas répondre à la confiance de tous les Eſpagnols ; il eſt conſtant que l'idée d'avoir un Roi élevé dans le ſein du Monarque François, & inſtruit par lui dans le grand art de gouverner, avoit contribué à l'élévation du Duc d'An-

jou, auprès d'une Nation qui regardoit Louis XIV. comme le plus grand de tous les Rois.

Après avoir convoqué un Conseil extraordinaire dont le résultat fut d'accepter le testament, le Roi de France écrivit, ainsi que le nouveau Roi, à la Junte dans des termes remplis d'estime, d'amitié & de reconnoissance; sur le champ on proclama à Madrid le Duc d'Anjou sous le nom de Philippe V. & toute la Monarchie s'empressa de suivre l'exemple de la capitale.

C'est ainsi que les droits du sang fondés sur les Loix fondamentales de l'Etat transmirent la Couronne d'Espagne dans la Maison de Bourbon, comme elle avoit passé des descendans de Raymond de Bourgogne dans la Maison d'Autriche où elle resta cent quatre-vingt-six ans sous six Rois, Philippe I, Charles I, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Charles II.

Avant que de rendre compte du regne du premier des Bourbons, nous allons tracer les causes de la décadence de la Monarchie, & l'état des sciences, des lettres & des arts en Espagne sous les Rois Autrichiens.

Une des principales causes de la funeste & rapide décadence de l'Empire Espagnol fut la découverte de l'Amérique : de-là, comme de la boëte de Pandore, les maux qui fondirent sur l'Espagne, tels que le renversement des mœurs, le luxe, l'extension prodigieuse des Couvents, la destruction de l'agriculture & des arts nécessaires, les longues guerres, l'émigration perpétuelle des Espagnols, les vices internes du Gouvernement, & tous les abus destructeurs de la population, & par conséquent des Empires.

La Monarchie d'Espagne parvenue en peu d'années par les découvertes, les conquêtes & les successions au degré d'étendue le plus vaste qui ait jamais été, se voyoit menacée de signes de mort, au moment même de son triomphe ; en ouvrant les mines de l'Amérique, elle s'étoit creusée à elle-même son tombeau ; éblouis de la prodigieuse quantité d'or & d'argent qui inonderent tout à coup leur Patrie, les Espagnols naturellement généreux, fiers, nobles, magnanimes dédaignerent les ressources de l'œconomie & les routes pénibles du travail qui ne conduisent ordinairement qu'à la mé-

diocrité, ils ne respirerent qu'une grande fortune, des emplois brillans, & la gloire de dicter au nom du Roi des Loix aux Peuples soumis : il semble que dans le degré d'élévation où ils se trouvoient, ils s'appliquoient ce que Virgile adressoit aux Romains.

Excudent alii spirantia molliùs æra,
Credo equidem vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt causas meliùs, cœlique meatus
Describent radio, & surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Hispane, memento :
Hæ tibi erunt artes, &c.

Mais tous les Espagnols ne pouvoient obtenir les Vice-Royautés, les Gouvernemens, les Prélatures, les principaux emplois de la Magistrature. Il ne (a) leurs vint pas dans l'esprit de chercher la gloire & le réputation par d'autres chemins que par les dignités, ni de cultiver les arts : ils les abandonnerent à l'Italie, comme

(a) Au lieu de s'employer à des fonctions qu'ils regardoient comme indignes d'eux, la plûpart aimerent mieux languir & succomber sous le poids de l'ennui & de l'oisiveté.

les Romains à la Gréce, & l'Italie, esclave en partie de l'Espagne, jouit d'une considération égale à celle de sa maîtresse; ses Citoyens furent plus heureux, ses Villes plus peuplées, mieux bâties, plus civilisées; elle instruisit, nourrit & défendit l'Empire dont elle recevoit des Loix; cependant l'Espagne prodiguoit en vains & chimériques projets l'or, source des malheurs & le sang de ses Citoyens; leurs vertus s'éteignoient chaque jour, & ils contractoient des vices inconnus à leurs Peres: déjà l'activité, l'amour du travail, la modestie, l'émulation étoient disparues; la fierté de la Nation changée en orgueil & en un mépris outrageant pour les autres Peuples, les lui faisoit regarder comme nés pour servir à sa gloire, à ses plaisirs; elle auroit cru souiller ses mains victorieuses & triomphantes que de les employer à la culture des terres & aux arts. Le luxe, si fatal aux vastes Empires, ravagea l'Espagne, comme il avoit ravagé Rome & la Perse; mais ses ravages furent d'autant plus destructeurs qu'on n'avoit pas comme à Rome & dans la Perse les ressources de la population, de l'agriculture & des arts

pour remédier aux maux qu'il apporta. Bientôt, par une suite nécessaire du luxe, les mœurs s'amollirent, les corps s'énerverent, & il n'y eut que les Citoyens les plus riches qui oserent contracter les doux & sacrés nœuds du mariage ; les Grands traînoient à leur suite des légions de domestiques qui préférant une servitude oisive à une liberté laborieuse, passoient leur vie sans être utiles à la Patrie, pas même en lui donnant des Citoyens ; ceux qu'une certaine élévation de caractere empêchoit de prendre ce parti, se précipitoient en foule dans les Cloîtres pour y jouir d'un sort agréable sans travail & d'une considération qui leur seroit échappée dans le monde où ils auroient été obligés de vivre sans biens ; enfin, les Espagnols nés avec une fortune honnête, vivoient dans un célibat funeste à la Patrie, plutôt que d'être obligés de travailler à augmenter leur fortune pour élever & établir des enfans? Mais l'or & l'argent dont l'Espagne abondoit, devoit y attirer des Etrangers, & réparer les vuides des guerres, du célibat & de l'émigration journaliere ? les Etrangers s'y rendoient en effet en foule,

mais c'étoit pour dépouiller les Espagnols de leurs richesses par le commerce, le travail & les arts, & disparoître ensuite avec elles; l'Inquisition, le mépris & l'orgueil des Espagnols, les empêchoient de s'y établir.

Les Rois sembloient d'intelligence avec leurs Sujets pour dépeupler l'Espagne; fiers de leur or, ils entreprirent légerement les guerres les plus longues; c'est sans doute sur les mines du Potosi que s'appuyoit Philippe II. quand il entreprit de réduire sous un joug de fer les Pays-Bas, de conquérir l'Angleterre, & de déchirer la France; c'est sur le même appui que s'étoit fondé Philippe IV. quand il voulut aider Ferdinand II. à asservir l'Allemagne, quand il troubla l'Europe entiere. Voilà comme l'abondance de l'or amena en Espagne le luxe, le célibat, l'orgueil, la paresse, les guerres & la stérilité. C'est ainsi que sa prospérité ne fut jamais qu'apparente, & qu'elle fut plus malheureuse que les Etats qui lui envioient son faux éclat, puisque les vrais biens, tels que la paix, l'abondance des denrées, la fertilité, la population, les arts, lui manque-

rent. Une autre cauſe de la décadence de l'Empire, fut ſa vaſte étendue.

Par quel art du ſein de Madrid un Roi ou ſon Miniſtre pouvoit-il faire mouvoir un Coloſſe énorme & mal conſtitué, dont la tête étoit l'Eſpagne, les bras l'Italie, & les Pays-Bas, les pieds l'Amérique & les Indes Orientales : comment pouvoir porter dans le degré ſuffiſant la chaleur & la vie dans des parties ſi éloignées; mais la politique barbare des Conquérans du Mexique & du Pérou parvenue depuis long-tems à aſſurer pour toujours le nouveau Monde à l'Eſpagne, en maſſacrant la plus brave & la plus nombreuſe partie des Indiens, ou en la condamnant aux mines, ce qui revient au même ; donnoit aux Rois la facilité de veiller aux morceaux détachés de leur Empire en Europe.

Oui ſi pour contenir les miſérables reſtes des Peuples aſſervis & les enfans des conquérans qui, indignés de n'avoir aucune part au gouvernement des Pays conquis par leurs Peres, ne témoignoient guères moins d'impatience & de hainé contre leur ancienne Patrie, que les Indiens, il n'eût pas fallu conſtruire des citadelles,

envoyer à grands frais des troupes, des vaisseaux, des Colonies, des Magistrats, des Vice-Rois, des Prélats, des Moines, dont le départ continuel avec leur suite dépeuploit le siége de la Monarchie. De dix mille Espagnols, les plus robustes & les plus hardis, que chaque année l'avarice ou l'ambition arrachoit de leurs foyers pour les extrémités de l'Univers, à peine en revenoit-il mille dans leur Patrie; les autres périssoient par l'intempérie de l'air, par la débauche, par le changement de climat, où s'établissoient dans les Pays qu'ils avoient choisis pour asyle contre l'infortune: ajoutez à cela que les Américains regardant comme leurs tyrans cette multitude de Commandans, de Magistrats & de Moines qui ne s'expatrioient que pour engloutir leurs trésors, abandonnoient la culture des terres, périssoient accablés sous le joug de l'oppression, ou fuyoient chez les Indiens libres; on jugera des rapines, des concussions & de l'avidité de ces hommes qui alloient chercher la fortune en Amérique, quand on sçaura qu'il n'y avoit pas de Moine qui ne rapportât de sa caravanne en peu d'années qua-

rante ou cinquante mille écus, que la proye des Gouverneurs & des principaux Magistrats montoit à deux ou trois millions en cinq ans, & celle des Vice-Rois dans le même espace à six ou huit. Que devenoient tous ces trésors entre les mains des Particuliers ? Ils passoient au pouvoir des Nations industrieuses qui fabriquoient dans leurs Manufactures les soyes & les laines d'Espagne, qui cultivoient le commerce & les arts, qui alloient, épargnant un travail juste & nécessaire aux Paysans Espagnols, ensemencer leurs champs, & les moissonner : le reste décoroit avec profusion les Eglises, ou offroit un vain spectacle chez les Grands qui alors se faisoient gloire d'étaler une prodigieuse quantité d'or & d'argent sur leurs buffets, ou enfin étoit prodigué à acheter des Soldats étrangers, & à corrompre les Ministres & les Grands des Puissances voisines.

Il falloit bien avoir recours à des troupes étrangeres, puisque l'Espagne remplie d'or & de Moines ne pouvoit fournir autant de Soldats qu'il étoit nécessaire pour contenir les morceaux détachés de l'Empire, & sur-tout pour faire face à pres-

que toute l'Europe, qu'on eut à combattre ou à la fois, ou séparément ; on construisit à la vérité des citadelles pour tenir en bride les Royaumes de Naples & de Sicile, le Milanez, les Pays-Bas, les côtes d'Afrique ; mais à qui confier la défense de ces forteresses, si ce n'étoit à des Espagnols qui y vieillissoient, sans avoir vu l'ennemie ? Cpendant les levées étoient épuisées par toutes ces garnisons, & à la premiere guerre on étoit forcé d'avoir recours à des troupes étrangeres parmi lesquelles on faisoit combattre huit ou dix mille Espagnols ; encore étoit-ce un effort, quand on en réunissoit autant dans la même armée ; mais quel danger ne résultoit-il pas de cette quantité de troupes mercénaires dont le nombre excédoit celui des Nationales ; loin que les Soldats Espagnols pussent les contenir, leur fidélité étoit quelquefois altérée par leur commerce ; souvent ils se révoltoient de concert, & ravagoient ensemble les Pays commis à leur défense. Qu'on lise l'Histoire de la Guerre des Pays-Bas, on verra qu'il n'y eut presque point d'année, qu'il ne s'élevât quelque sédition ; mais les Rois ne durent se

prendre qu'à eux-mêmes de l'eſprit de ſédition & de révolte qui s'entretint long-tems dans leurs armées ; que ne payoient-ils régulierement la ſolde modique avec laquelle ils achetoient le ſang de leurs Sujets & des Etrangers ? Ils ne le pouvoient pas ; non le maître du Pérou & du Mexique, & long-tems celui des Iſles qui produiſent les épiceries, ſource plus intariſſable de tréſors que les mines de l'Amérique, ne ſe trouva pas aſſez riche pour payer ſes troupes. D'où venoit cette indigence ? De la trop vaſte étendue de ſes Etats. Tout ce qu'il poſſédoit en Europe, loin de lui produire, lui coûtoit infiniment. Les tréſors de l'Amérique étoient diſperſés, engloutis pour leur conſervation ; avec un Empire dix fois moins vaſte & dénué de la reſſource des mines de l'Amérique, Philippe II. auroit-il conçu le chimérique & ruineux projet de tout envahir ; ſes ſucceſſeurs auroient-ils négligé l'ordre, l'œconomie, la ſcience épineuſe des finances qui leur manquerent tout-à-fait, ainſi qu'à leurs Miniſtres ? Se ſeroient-ils laiſſés dévorer par une multitude prodigieuſe d'Officiers qui abſorboient par leurs appoin-

temens & leurs brigandages le plus liquide de leurs revenus ? Auroient-ils abandonné leurs droits aliénés à vil prix, & leurs domaines envahis à force ouverte par des usurpateurs? Auroient-ils fait consister une vaine grandeur à ne refuser aucun de ceux qui leur demandoient des graces & des pensions, sans d'autre titre aux bienfaits du Prince que leur inutilité & leur audace ? Auroient-ils dissipé des trésors immenses pour acheter par-tout des traîtres & des espions ? Se seroient-ils privés par un seul trait de plume d'un million de Sujets dont ils tiroient des services utiles & de grands tributs ? Enfin, auroient-ils porté sur l'agriculture, le commerce & les arts, l'aveugle négligence que nous sommes en droit de leur reprocher ?

Qu'arrivoit-il encore de la trop vaste étendue de la Monarchie ? Une lenteur funeste dans toutes les opérations, cause du dépérissement de toutes les affaires. Qu'on ne dise point que cette lenteur avoit sa source dans le caractere de la Nation. On ne trouve aucune trace de ce défaut, & de bien d'autres chez les Espagnols, avant l'accroissement de leur

Empire ; il falloit bien pour ne pas être trompés que les Rois s'aſtreigniſſent à n'agir qu'avec une circonſpection, des formalités, des précautions & une multitude de Conſeils qui ne les empêcherent pas d'être trompés, mais qui les empêcherent de rien expédier. La Nation s'accoutuma à la conduite de la Cour, & les Citoyens mirent dans toutes leurs actions autant de flegme, de gravité & de lenteur, que les Miniſtres. Bientôt même la lenteur fit toute la politique des Rois, des Grands & des Particuliers. Un autre défaut non moins funeſte, fut la vénération ſuperſtitieuſe & fanatique des Eſpagnols pour le ſiécle de leurs conquêtes ; on crut ne pouvoir jamais faillir en ſuivant les maximes adoptées par Ferdinand V, Charles-Quint, & Philippe II. On parla toujours ſur le ton de fierté & de grandeur qu'avoient pris ces Princes, ton autoriſé par leurs forces, leur génie, la population, la proſpérité ; on ne vouloit pas voir qu'on eût perdu les avantages qui les avoient enflés d'une juſte fierté ; on ne ſentoit pas que l'Eſpagne depuis Philippe II. n'étoit que le ſquelette & les oſſemens du corps ro-

buſte dont il avoit eu la conduite ; mais la vénération qu'on avoit pour le ſiécle de Charles-Quint, ne ſe bornoit pas à ſuivre les maximes de ſa politique ; elle s'étendoit juſques ſur les uſages, les habits, le langage.

Le regne de ce grand homme eſt le plus long dont il ſoit mention dans les Annales de l'Europe, puiſqu'il ne régna pas ſeulement ſur ſes contemporains, mais encore près de deux ſiécles après ſur leur poſtérité ; l'exemple des Nations voiſines qui à des uſages inutiles, gênans, dangereux en faiſoient ſuccéder chaque jour de plus conformes à la nature, & de plus utiles à la République, ne faiſoit aucune impreſſion ſur un Peuple qui mit long-tems ſon orgueil à mépriſer ſes voiſins.

Qu'il me ſoit encore permis de reprocher aux Eſpagnols de ce ſiécle l'excès de négligence où ils porterent l'éducation de leurs enfans, négligence fatale, ſuite des défauts contractés par les apparences d'une fauſſe proſpérité : on ne ſçauroit exprimer combien elle nuiſit à la gloire de la Nation, à l'éclat de l'Empire. J'oſe dire qu'elle fut une des principales ſour-

ces de ſa décadence ; après avoir donné aux enfans une légere teinture des ſciences qu'on apprend dans les Colléges, on les abandonnoit à leur foi à l'âge de quinze ou ſeize ans : leur premier ſoin étoit d'entretenir un commerce ſcandaleux avec des courtiſanes, appellées Amancebadas ; le corps & l'eſprit ſe reſſentoient bientôt de ces liaiſons infâmes, l'un étoit ſans vigueur, & l'autre ſans lumieres ; devenus vieillards à vingt-cinq ans, quelle poſtérité pouvoit-on attendre de pareils Citoyens ? Ne ſeroit-on pas en droit d'imputer aux Eſpagnols accoutumés au libertinage, & à entretenir, quoique mariés, des maîtreſſes la ſtérilité ſi reprochée à leurs femmes, car enfin leurs fécondité étoit égale à celle des autres Européennes, avant que l'or eût corrompu les mœurs : on ſçait qu'il y avoit près de vingt millions d'ames dans la Peninſule, du tems de Ferdinand, & plus de 50000000 ſous Jules Céſar ; ce grand nombre de Citoyens étoit réduit à environ huit millions à la mort de Charles II. Quoi qu'il en ſoit, c'étoit parmi ces hommes ignorans, inappliqués, oiſifs, qu'on choiſiſſoit les

Vice-Rois, les Gouverneurs, les Magiſtrats, les Généraux; c'étoit du ſein du vice & de la débauche qu'ils alloient donner des Loix dans toutes les parties de l'Univers; que pouvoient attendre de pareils Miniſtres, les Peuples condamnés à leur obéir. Quel amour pour le bien public, quelles vûes utiles & réfléchies, quels projets favorables aux intérêts de l'humanité? Une gravité impoſante, un orgueil profond, de l'eſprit, de la pénétration, ſi l'on veut, pouvoient-ils ſuppléer à l'ignorance des Loix & des Coutumes de la Nation qu'ils gouvernoient; aux lumieres, à l'expérience, & ſur-tout à ce tendre amour pour les hommes qui devroit caractériſer ceux qui oſent ſe charger de les conduire? Mais la plûpart des Vice-Rois, des Gouverneurs & des Généraux Eſpagnols ne s'inquiétoient guères des talens, pourvû qu'ils obtinſſent les dignités; leurs unique but étoit de s'enrichir avec excès pour venir enſuite diſſiper à Madrid dans le ſein de la volupté le fruit des travaux des Peuples. Que réſultoit-il d'une telle conduite? des ſédi-

tions éternelles, des complots, des révoltes, des conſpirations, & quelquefois des révolutions.

Voilà les principales cauſes de la décadence d'un Empire, que les Eſpagnols avec beaucoup de génie, de courage, de grandeur d'ame, de fermeté & de patience dans la guerre, ne purent conſerver dans ſon éclat; il étoit tems qu'un Bourbon vînt lui rendre ſon ancienne réputation, & réveiller le ſommeil léthargique de la Nation. On ne comptoit depuis la paix des Pyrénées l'Eſpagne au nombre des Puiſſances de l'Europe que par habitude; à la mort de Charles II. les Ports renfermoient à peine dix ou douze vaiſſeaux délabrés, les Places fortes étoient ruinées de vétuſté, trente mille Soldats ſans diſcipline & ſans émulation compoſoient toutes les armées, les Loix étoient ſans vigueur, les Peuples ſans arts & ſans induſtrie, les Miniſtres ſans lumieres, la puiſſance, l'autorité, la conſidération étoient entre les mains des Inquiſiteurs, des Moines & de quelques Cameriſtes. Madrid étoit devenu l'aſyle des Aſſaſſins, des Voleurs,

des Empoiſonneurs, en un mot, de tous les ſcelérats qu'on y laiſſoit vivre en paix, pourvu qu'ils n'euſſent pas de biens. La déſunion des Grands, leurs querelles particulieres, la haine des Provinces les unes contre les autres, les ſoupçons, les inquiétudes, la crainte de l'avenir, funeſtes avant-coureurs des guerres civiles & étrangeres qui alloient fondre ſur l'Eſpagne, la ravager & la démembrer, voilà le tableau qu'offre l'Eſpagne au moment qu'elle paſſa ſous la domination de Philippe V.

Qu'à ce tableau on ſubſtitue celui qu'elle offre aujourd'hui ſous le ſage Roi qui la gouverne; on verra quels biens immenſes a apporté le changement de domination, la valeur, la grandeur d'ame, la ſcience de la guerre & de la Marine. La patience, la prudence, l'élévation, vertus naturelles à la Nation, aſſoupies pendant un ſiécle ont été réveillées, & ont répandu en Europe & en Amérique un éclat auſſi lumineux que ſous Charles-Quint. On a gagné avec les Bourbons des mœurs plus douces, l'amour des ſciences, la politeſſe, la con-

noiſſance du commerce, des finances & des arts, une ſaine politique, une adminiſtration admirable, une émulation inconnue auparavant; les Peuples, réunis ſous une autorité chere & reſpectable, n'oppoſent plus à la Cour des priviléges funeſtes, & le diſputent aux Caſtillans en zéle & en fidélité; enfin, la Monarchie moins étendue, mais plus riche, plus peuplée, aſſujettie aux mêmes loix, eſt redevenue une des premieres Puiſſances de l'Europe.



De

De l'Etat des Sciences, des Lettres & des Arts en Espagne, sous le Gouvernement des Rois Autrichiens.

L'ESPAGNE, avant le regne de Ferdinand & d'Isabelle, languissoit comme le reste de l'Europe dans les ténébres de l'ignorance & de la barbarie; on ne connoissoit dans ces Régions fertiles en guerriérs, en politiques & en génies élevés, ni Artistes, ni Sçavans, ni Philosophes; car ce seroit abuser des termes que de prodiguer ce dernier nom à une foule de Moines & d'Ecclésiastiques remplis d'une Philosophie & d'une Théologie plus vaines & plus obscures encore que celles qu'on enseignoit dans les autres Universités; toutes les connoissances se réduisoient à la science de la guerre telle qu'on la pratiquoit alors, aux exercices qui y ont rapport, à une galanterie Romanesque & à la philosophie de l'Ecole; la partie de l'Espagne soumise aux Arabes avoit pourtant été éclairée par les Averroès, les Avicennes & d'autres per-

ſonnages illuſtres ; mais les précieuſes ſemences de gout, d'humanité, de politeſſe & de philoſophie qu'ils s'étoient efforcés de faire naître dans ces climats favoriſés des Cieux avoient péri, comme nous l'avons dit ailleurs, preſqu'en naiſſant. Les Sectes intolérables des nouveaux Conquérans ſortis de l'Afrique avoient fait ſuccéder la barbarie à l'humanité, l'ignorance aux connoiſſances ; les vrais Arabes n'étoient plus ; en adoptant les mœurs, les coutumes, les exercices, les jeux, les uſages, la galanterie & une partie de la Langue des Arabes, les Eſpagnols ne ſçurent jamais profiter de leur philoſophie & de leurs lumieres.

L'Italie, riche des dépouilles de Conſtantinople, éclairée par ces illuſtres fugitifs échappés à la fureur des Turcs, jouiſſoit de la ſupériorité que donne la poſſeſſion des ſciences & des arts, quand l'Eſpagne gémiſſoit dans l'oppreſſion, les guerres civiles, & la ſervitude des Grands ſous les foibles regnes de Jean II. & d'Henri IV. ; la partie de l'Eſpagne la plus éclairée & la plus polie, étoit le Royaume de Grenade dont les Peuples conſerverent juſqu'à la ruine de leur Em-

pire les arts utiles, le commerce, l'agriculture, la galanterie & une certaine douceur de mœurs, fruit de la prospérité & des lumieres.

Ferdinand & Isabelle parurent enfin sur la scene, & de la même main dont ils rétablissoient l'autorité Royale, humilioient les Grands, détruisoient la domination Musulmane, & conquéroient de nouveaux & immenses Royaumes; ils répandirent les graces & les bienfaits sur ceux qui s'appliquoient aux sciences & aux arts; il étoit de la destinée de l'Espagne de devoir à ces Princes immortels ses Loix, sa gloire, son Empire & les sciences; le fameux Ximenès doit partager la gloire de Ferdinand & d'Isabelle. Il contribua autant qu'eux à exciter l'émulation, & à faire naître cette foule de Grands Jurisconsultes, de profonds Théologiens, d'excellens Humanistes qui ont rendu ce regne célebre; Ferdinand & Isabelle réussirent autant que les Fondateurs de l'Inquisition pouvoient l'espérer; ils ne s'attendoient pas sans doute que ce Tribunal terrible institué dans les vûes d'arrêter les progrès du Judaïsme & du Mahométisme, dût nuire

aux progrès de l'esprit humain, à la véritable philosophie, & par conséquent à l'éclat d'un Empire leur ouvrage & leur idole; quels progrès les Espagnols n'eussent-ils point faits dans la philosophie & les sciences qui en dérivent, avec la pénétration prodigieuse, la vivacité, le jugement solide, & la vaste mémoire qu'ils ont reçus du Ciel en partage!

Seroit-ce à l'Inquisition qu'il faudroit attribuer la négligence avec laquelle on a cultivé en Espagne la peinture, la sculpture, l'architecture & les arts agréables qui naissent dans le sein de l'abondance & de la prospérité; ou bien la Nation animée seulement de la gloire des armes & de la politique méprisa-t-elle ce qui a fait la gloire d'Athenes plus que la politique & les armes. Je crois que ce n'a été ni l'Inquisition, ni le mépris de la Nation qui fut cause que l'Espagne n'a pas compté autant de Peintres, de Sculpteurs, d'Architectes que d'Historiens, de Légistes, de Théologiens Moraux, de Poëtes & de Politiques; mais Charles-Quint, ce Prince occupé du projet de la Monarchie universelle, chercha toujours à tourner le génie des Espagnols du côté

des conquêtes & des négociations ; ce n'eſt pas qu'il n'eût du goût pour les talens ; *apprenez*, dit-il un jour au Marquis d'Aſtorgue qui lui reprochoit les égards qu'il avoit pour les Sçavans, les Artiſtes & les négocians, *Apprenez que la Nobleſſe me dépouille, que le commerce m'enrichit, & que la littérature & les arts m'inſtruiſent & m'immortaliſent. Je peux*, dit-il, une autre fois à ſes courtiſans confondus de la façon diſtinguée avec laquelle il recevoit l'Hiſtorien Guichardin, *je peux en une heure faire cent Seigneurs comme vous, & en vingt ans je ne pourrois faire un Hiſtorien comme lui.* On ſçait qu'il ramaſſa lui-même le pinceau de Titien, & qu'il alla lui rendre viſite pluſieurs fois ; mais par une ſingularité qu'on auroit eu peine à comprendre, ſi nous n'avions expliqué ce qui le retenoit à l'égard des Eſpagnols, il ne prodigua ſes bienfaits & ſes graces qu'aux Sçavans, aux Littérateurs & aux Artiſtes Italiens ; il faut avouer que l'Italie étoit alors, par rapport à l'Eſpagne, ce que l'ancienne Grèce fut par rapport à la Thrace.

Cependant, malgré ſon indifférence

politique, son regne fut le berceau de la Littérature & de la Poësie Espagnole. On sçait quels progrès rapides font les arts pour peu qu'ils soient encouragés; sans doute que l'Espagne auroit bientôt disputé la palme du bel esprit à l'Italie, si encore une fois Charles-Quint eût tourné les vûes de sa nation de ce côté-là; cependant le beau siécle de l'Espagne, le siécle fécond en beaux génies, on le compte depuis la fin de son regne jusqu'au milieu de celui de Philippe IV. C'étoit à Philippe II. avide de puissance & de gloire qu'étoit due celle de voir sa Patrie plus éclairée: on lui doit la justice d'avoir favorisé de tout son pouvoir les sciences, les lettres & les arts; c'est sous lui & sous son fils que l'Espagne compta le peu d'excellens Artistes qu'elle a fournis; c'est le siécle de ses meilleurs Historiens, de ses plus profonds Légistes, de ses plus célebrés Ecrivains Ascetiques, de ses Théologiens, de ses plus fameux Poëtes, d'une infinité d'Auteurs de petits Romans, appellés nouvelles, genre dans lequel les Espagnols surpassent toutes les autres Nations; enfin, tous les plus grands hommes de l'Espagne dans la

Guerre, la Marine, la Politique, parurent en même-tems que ses écrivains : la gloire de la Nation se soutint jusqu'à Philippe IV. qui rempli de goût pour la Poésie, courut lui-même la carriere des beaux esprits, & donna la Tragédie du Comte d'Essex. Sous lui le Peuple couroit en foule aux spectacles des Carousels, des jeux de canne, des combats de taureaux : mais la Cour, & tout ce qui n'est pas Peuple jouissoient à l'exemple du Roi du plaisir vif & délicat de voir les pieces (a) des Lopès de Vega, des Calderons, des Golgoras & des Miquels de Cervantes.

Mais à sa mort les Muses Espagnoles devinrent muettes ; on cessa d'écrire, ou on s'écarta de la route qu'avoient tracé les bons écrivains; il semble que l'Espagne eût cédé à la France, sa rivale, tous les genres de gloire ; les commencemens du regne de Philippe V. signalés par les com-

(a) En rendant justice à l'imagination brillante, à la fécondité, à la force, au génie de ces Poëtes Espagnols, on ne prétend pas excuser leurs enflures, leurs hyperboles, leur mépris pour le vrai, pour le naturel & pour les regles de la Dramatique.

bats, les guerres inteſtines & étrangeres n'étoient pas favorables à la renaiſſance des ſciences, des lettres, des arts & du commerce; mais dès que la paix d'Utrecht eut laiſſé à ce Prince la paiſible poſſeſſion d'un thrône acheté par tant de travaux, de dangers & de ſang, ſon premier ſoin fut, à l'exemple de ſon immortel ayeul Louis XIV. d'éclairer ſes Sujets en inſtituant différentes Académies, & en récompenſant les talens & le mérite; ſon fils, le bienfaiſant Ferdinand VI. jouit aujourd'hui de la gloire d'affermir les établiſſemens du Roi ſon pere, de les étendre, & d'exciter le génie & l'activité de ſes Sujets; les Eſpagnols ont ceſſé d'avoir pour les productions de leurs voiſins, un mépris qui fut la cauſe de l'ignorance & du peu de goût qu'on a reproché en général à leurs Ecrivains; ils ſçavent aujourd'hui s'enrichir des dépouilles littéraires des François, des Anglois & des Italiens en traduiſant les chefs-d'œuvres qu'ont produit les plus grands génies de ces Peuples éclairés; peut-être qu'un jour la Nation reſpectable dont je parle, effacera dans tous les genres la gloire de celles auxquelles elle ne cé-

de ni en valeur, ni en génie, & qu'elle surpasse peut-être en probité, en grandeur d'ame, en constance, en amour pour ses Souverains, & en d'autres vertus.

PHILIPPE V. *surnommé le Courageux.*

TELLE étoit la situation de l'Europe, lorsque la Monarchie d'Espagne passa dans la Maison de Bourbon; 1700.
l'Empereur jouissoit d'une puissance supérieure à celle de ses Ancêtres; il avoit reculé les bornes de ses États, humilié les Turcs, & assujetti les Hongrois: plus de cent mille hommes accoutumés à vaincre, & d'excellens Généraux étoient rassemblés sous ses Aigles; il pouvoit espérer un pareil nombre de Soldats de la part des Electeurs & des Princes de l'Empire. La Maison de Brandebourg, en faveur de qui il venoit, à l'exemple des anciens Césars, d'ériger par un diplôme la Prusse en Royaume, le Duc d'Hanovre admis par sa protection dans le Col-

lége des Electeurs, lui promettoient toutes leurs forces : ses trésors ne répondoient point à la vérité à ses armées, mais il comptoit sur ceux des Anglois qui ne voyoient qu'en frémissant un petit-fils de Louis XIV. maître de l'Espagne, de l'Amérique, de l'Italie & des Pays-Bas, & les François sur le point de leur enlever le commerce de l'Univers. Ce Peuple guerrier, politique & négociant, fier de son commerce qui engloutissoit celui de la Hollande, de ses richesses immenses, de sa marine, de sa liberté vraye ou imaginaire, excité par la rivalité, l'antipathie, & six siécles de guerre, opposa ses armes à la prospérité de Louis XIV. moins par amitié pour la Maison d'Autriche, que par envie contre les François; les Hollandois qui depuis 28 ans n'avoient presque cessé de combattre Louis XIV. étoient entraînés dans le parti de la Maison d'Autriche par la crainte de voir les Espagnols soutenus des François réclamer un jour les armes à la main leurs anciens droits sur la Hollande; mais quand ils n'auroient pas eu pour motifs de vaines allarmes, auroient-ils pu refuser à Guillaume II. regardé com-

me le Roi de la Hollande & le Stadhouder d'Angleterre de se joindre à lui pour arrêter la fortune de la France & de l'Espagne; l'ame de Guillaume dans un corps usé, mal-sain, & qui chaque jour étoit menacé d'une prompte destruction, conservoit la vigueur, la fierté, la profondeur & les ressources à l'aide desquelles il avoit embrasé toute l'Europe, & arraché trois Couronnes à son beau-pere; il ne respiroit que vengeance contre Louis XIV. qui l'avoit engagé à des traités de partage qui venoient d'encourir la censure du Parlement; la politique l'empêcha de se déclarer aussi-tôt que l'Empepereur, mais il ne différa que pour avoir le tems de rassembler des forces & des Alliés capables d'humilier la France, & de briser le sceptre de Philippe V.

L'Italie étoit partagée d'intérêt & d'affection; le Pape Clément XII. (Albani), la République de Gènes, le Duc de Mantoue inclinoient pour les Bourbons; mais Venise, les Duc de Savoye & de Modene faisoient des vœux pour l'Empereur, sans oser se déclarer pour lui. Le Duc de Savoye même déterminé par la crainte & par l'intérêt présent, les

deux seuls ressorts qui font mouvoir la politique de la plûpart des Potentats, entra dans le parti de la Maison de Bourbon; mais dès qu'il eut obtenu le mariage de sa seconde fille avec le Roi d'Espagne, il s'en sépara avec éclat, & fit au grand étonnement de toute l'Europe la guerre à son gendre à qui il n'avoit été guères moins fatal tant qu'il fut son allié, que lorsqu'il devint son ennemi; le Roi de Portugal d'abord Allié des Bourbons par des motifs semblables à ceux du Duc de Savoye, cessa de l'être par la même politique, & introduisit dans le sein de l'Espagne le fils de l'Empereur qui lui promit de la partager avec lui.

Les Rois du Nord déchiroient déjà cette partie de l'Europe par une guerre aussi cruelle & aussi funeste que celle qui désola bientôt après le Midi; l'Immortel Czar Pierre I. voulant ajouter à la gloire de Législateur celle de Conquérant, s'étoit ligué avec les Rois de Pologne & de Dannemarck pour envahir & partager entr'eux une partie des Etats du Roi de Suéde, Charles XII. dont ils méprisoient la jeunesse; la discorde non seulement secoua son flambeau dans tou-

te l'Europe qu'elle embrasa du Tage au Volga, mais elle souffla l'esprit de sédition, de révolte & de conspiration en Espagne, en France & en Hongrie, & les guerres intestines se joignirent aux étrangeres; s'il faut, pour suivre l'usage, appeller étrangeres des guerres qui s'élevent dans le sein de la République Chrétienne, guerres dans lesquelles on voit les Peuples d'une même Religion, d'une même origine, ayant les mêmes mœurs, les mêmes loix, le même gouvernement, conduits par des chefs qui se traitent de freres, marcher les uns contre les autres, se déchirer mutuellement, & porter souvent aux extrémités de l'Univers leur haine & leur fureur, comme si l'Europe n'étoit pas un champ assez vaste pour la mort & la destruction.

De tous les Monarques de l'Europe, celui seul que les Chrétiens auroient pû attaquer légitimement afin de revendiquer sur lui les immenses usurpations accumulées par ses ancêtres, le Grand Seigneur, resta tranquille; il falloit que les victoires de Léopold l'eussent étrangement affoibli, puisque lui-même ne profita pas de la folie des Chrétiens pour re-

conquérir ce qu'il venoit de leur céder par le traité de Carlovits.

Un Roi de sa Religion qui n'étoit ni si puissant, ni si ambitieux, Ismaël, Empereur de Maroc, heureux politique, le plus barbare des hommes, profita mieux de la fureur des Européens, il se joignit aux ennemis de l'Espagne, & lui enleva Oran : s'il eût cédé aux instances des Anglois qui le presserent d'envoyer à l'Archiduc une armée Musulmane; quelle eût été la destinée de l'Espagne ? Les Maures également ennemis des deux partis auroient au moins renouvellé les horreurs & les ravages auxquels cette contrée a été si long-tems en proye de la part de leurs Ancêtres ; peut-être en auroient-ils arraché quelques Provinces, mais heureusement que le tyran de Maroc se contenta d'entretenir les espérances des ennemis de l'Espagne, en leur fournissant des vivres & des munitions.

Contre ce déluge d'ennemis déclarés ou prêts à se déclarer, l'Espagne ne comptoit d'Allié que Louis XIV. mais il n'étoit pas sans vraisemblance que cet Allié accoutumé depuis long-tems à bra-

ver toute l'Europe, & à la vaincre, pût encore espérer la victoire ; il avoit trois cent mille hommes sur pied, il commandoit à la Nation la plus fidelle, la plus soumise, la plus belliqueuse & la plus riche de l'Europe ; ses Sujets ne respiroient que sa grandeur ; la terreur de son nom contenoit la Savoye, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre même ; l'impétueux Léopold osa seul lui faire tête, mais c'est qu'il comptoit sur les secours de toute l'Europe, & sur la trahison de la plûpart des Sujets de Philippe V. Louis XIV. pénétroit aussi bien que lui les desseins secrets des principaux Peuples de l'Europe, il auroit pu dès-lors commencer la guerre, & l'accabler ; mais devenu aussi équitable & aussi modéré qu'on l'avoit accusé de l'avoir été peu au milieu de son regne ; il craignoit de passer pour l'infracteur de la paix, & l'auteur des maux qu'il prévoyoit ; il donna les mains à une négociation qui fut précédée de la reconnoissance du Duc d'Anjou, en qualité de Roi d'Espagne, par l'Angleterre & la Hollande. Le Pape, les Rois de Suéde, de Dannemarck, de Pologne, le nou-

veau Roi de Prusse, celui de Portugal, le Duc de Savoye, la République de Venise, toute l'Europe enfin, excepté l'Empereur, avoient donné l'exemple.

Cependant Philippe V. accompagné des Ducs de Bourgogne & de Berri, ses freres, étoit en marche pour se rendre dans ses Etats, une foule prodigieuse d'Espagnols, & sur-tout de Castillans entraînés par les sentimens d'amour & de vénération que la Nature a gravés dans le cœur de cette Nation pour ses Rois, étoit accourue en France pour jouir du plaisir de le voir. Ils furent témoins des adieux tendres & touchans de Louis XIV. & de Philippe V. Ils entendirent les dernieres paroles que le Roi de France adressa à celui d'Espagne en l'embrassant : *il n'y a plus de Pyrénées, mon fils*; & ces paroles arracherent des larmes de joye à tous les spectateurs : dès-lors les deux Peuples se regarderent comme freres; on se rappelloit de part & d'autre avec transport les tems heureux où la France & la Castille liées par l'alliance la plus étroite, ne conspiroient qu'à leur bonheur mutuel ; on bénissoit le jeune Roi par qui ces nœuds si précieux

étoient resserrés : Philippe rencontra sur sa route le Connétable de Castille qui lui présenta les hommages de la Nation, & qui de-là se rendit à Paris en qualité d'Ambassadeur extraordinaire pour exprimer à Louis XIV. la reconnoissance de l'Espagne sur l'auguste présent qu'il lui avoit fait en lui donnant son petit-fils, & en sacrifiant les avantages stipulés pour lui dans le traité de partage ; Paris reçut le Connétable avec des honneurs inouis.

Philippe arrivé sur les bords de la Bidassoa, congédia sagement tous les François qui l'accompagnoient, excepté le Duc d'Harcourt qui le suivit en qualité d'Ambassadeur de France, & entra en Espagne le vingt-deux Janvier ; son premier soin fut de confirmer la Junte jusqu'à son arrivée à Madrid ; il donna ordre en même-tems à la Reine Douairiere de se retirer à Tolede en lui confirmant sa pension de seize cent mille livres ; le Grand Inquisiteur, le Confesseur du feu Roi, & le Comte d'Oropesa s'étoient trop signalés contre ses intérêts pour ne pas encourir sa disgrace : ils furent relégués en différens endroits ; pendant qu'on

1701.

préparoit tout pour son entrée à Madrid, le Roi se retira à Buen-Retiro d'où il se rendit le quatorze Avril dans la Capitale où il fut reçu en triomphe : depuis plusieurs siécles on n'avoit vu une pareille affluence de Peuple dans aucune Ville d'Espagne ; plus de soixante personnes furent étouffées dans la foule, les Espagnols ne pouvoient se lasser de voir & d'admirer un Roi jeune, beau, bienfait, vigoureux, modéré, bienfaisant, & déjà adoré par sa piété, son application, ses largesses & sa noble affabilité ; il ne tarda pas à récompenser la Nation de ses vœux & de son amour en travaillant à son bonheur ; il réforma avec le secours du Cardinal Porto-Carrero, de Dom Manuel Arias, Président du Conseil de Castille & du Duc d'Harcourt, qui seuls composoient son Conseil secret, une infinité d'abus. Les guerres & les malheurs qui les suivent, suspendirent dans la suite les effets de son amour pour les Peuples, & l'empêcherent de les rendre aussi heureux qu'ils le méritoient; mais les Peuples ne s'en prirent qu'aux circonstances ; ils applaudirent alors à la suppression des offices dépendans des

Conseils de l'Hazienda & des Indes, dont le nombre étoit, malgré les réformes, prodigieux ; on ne fut pas moins satisfait de celle de toutes les charges civiles & militaires dont les titulaires étoient sans fonction ; l'abus des charges étoit parvenu à un tel excès sous les derniers Rois, qu'il eût été difficile de trouver un Citoyen qui ne fût pourvu de quelqu'une ; il enjoignit aussi à tous les possesseurs de Commanderies d'Indiens en Amérique, d'y passer pour en avoir soin, faute de quoi elles seroient réunies à la Couronne après leur mort. Mais le décret que Philippe donna en faveur des Ducs & Pairs de France à qui il accordoit le traitement de *Grands*, en conséquence de l'ordonnance de Louis XIV. qui déféroit aux Grands d'Espagne les mêmes honneurs à sa Cour qu'aux Ducs & Pairs, blessa, dit-on, la fierté des Seigneurs Espagnols.

Ces arrangemens furent suivis de plusieurs autres ; on confirma à l'Electeur de Baviere le Gouvernement général des Pays-Bas ; ce Prince le méritoit à plus d'un titre. Il venoit de signer un traité d'alliance offensive & défensive avec les deux Couronnes, dans lequel son frere,

l'Electeur de Cologne, entra ; il avoit rendu l'important service d'introduire dans toutes les Places fortes des Pays-Bas des garnisons Françoises ; on admira à cette occasion la délicatesse de Louis XIV. qui ne voulut pas faire arrêter dix-huit bataillons Hollandois à qui on avoit confié la garde de ces forteresses à la paix de Riswick, quoiqu'il sçût que la Hollande étoit sur le point de se déclarer contre lui ; le Prince de Vaudemont reçut par rapport au Gouvernement du Milanez la même grace que l'Electeur de Baviere ; mais la Cour ne jugea pas à propos d'étendre ses faveurs jusques sur le Prince d'Armstad qui demandoit avec ardeur la confirmation de la Vice-Royauté de Catalogne ; elle se défioit sans raison de ce Prince brave & adoré des Catalans, qui en partant jura tout haut sur le Port de Barcelone, qu'il reviendroit bientôt avec un autre Roi.

Cependant Philippe signa, de concert avec son ayeul, un traité d'alliance offensive & défensive avec le Roi de Portugal, le Duc de Mantoue & le Duc de Savoye : ce dernier Prince n'y avoit donné

les mains que pour faire sa seconde fille Reine d'Espagne ; le mariage de la Princesse Marie-Louise-Gabrielle de Savoye avec Philippe fut célébré le onze Septembre à Turin ; de-là elle se rendit à Figuieres en Catalogne où le Roi l'attendoit : cette Princesse, jeune, belle, douce, pleine d'esprit & de courage, régna toujours sur le cœur de son époux & sur celui de ses Sujets ; l'Espagne ne lui a jamais reproché que de s'être trop livrée à sa Camerera Mayor, la Princesse des Ursins, Françoise, & de l'illustre Maison de la Trémouille ; cette femme née avec la plus belle figure, de grands talens & une vaste ambition, fut accusée d'avoir abusé du crédit inoui qu'elle eut sur l'esprit du Roi & de la Reine.

Le Roi ne s'étoit pas rendu en Catalogne seulement pour son mariage ; il y étoit venu donner aux Catalans la satisfaction de présider à leurs Etats : on lui fit présent d'un don gratuit de quatre millions & demi ; le Roi confirma & augmenta les priviléges de la Province ; il combla de graces & de distinctions les Catalans ; mais loin que ses bienfaits

excitassent la reconnoissance & l'attachement de ce Peuple inquiet, indocile, impatient du joug, avide de nouveautés & de séditions, ils firent un effet tout contraire ; les Catalans crurent qu'il ne les ménageoit tant qu'à cause qu'il les redoutoit. Dès-lors ils ne mirent plus de bornes à leurs demandes & à leurs plaintes ; d'ailleurs, c'étoit assez que le Roi fût cher aux Castillans pour qu'ils eussent de l'aversion pour lui, tant est grande la haine & l'antipathie qui ont toujours divisé ces deux Peuples : qu'on se donne bien de garde de croire que ce fut par attachement pour la Maison d'Autriche qu'ils reçurent à genoux l'Archiduc ; si ce Prince eût été appellé au thrône d'Espagne, ils auroient soutenu avec la même constance son rival, & auroient de même prodigué pour lui leurs trésors & leur sang.

L'esprit de sédition qui germoit déjà en Catalogne, étoit entretenu par les intrigues secrettes de quelques Grands, & sur-tout de l'Amirante de Castille, que l'austérité du Gouvernement de Porto-Carrero & d'Arias révoltoit moins que l'ennui & la douleur de n'avoir aucune

part à la faveur ; & il étoit encouragé par la nouvelle qu'on reçut d'une ligue conclue entre l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande.

La conclusion de cette ligue avoit été précipitée en conséquence des avis secrets que l'Amirante envoyoit au Duc Moles, Ambassadeur d'Espagne à Vienne, & traître dans l'ame comme son correspondant ; il lui avoit fait entendre que la Catalogne, dont tous les Peuples étoient mécontens, ne respiroit que la révolte ; ces nouvelles portées de Vienne à Londres, firent l'effet qu'on avoit prévu ; le parti généreux que prit Louis XIV. de reconnoître le Prince de Galles en qualité de Roi d'Angleterre, à la mort de Jacques II. son pere, contribua aussi à la ligue ; les Anglois indignés contre Louis XIV. qui sembloit leur reprocher d'avoir abjuré leur Roi légitime, entrerent dans toutes les vûes de Guillaume personnellement irrité, & prodiguerent leurs trésors & leur sang pour une querelle qui leur étoit étrangere ; peut-être craignoient-ils aussi qu'en laissant Philippe V. s'affermir sur le thrône d'Espagne, il ne se joignît un jour à Louis XIV,

pour rétablir les Stuarts dans leur héritage ; l'objet principal de la ligue n'étoit alors que d'enlever l'Italie à Philippe V. mais la prospérité inouie dont les armes des Alliés furent accompagnées, les fit changer dans la suite de vûes: ils porterent leurs efforts jusqu'à précipiter Philippe du thrône, & jusqu'à accabler la France, comme si ce n'eût pas été forger des fers à l'Europe, que de rendre la Maison d'Autriche plus puissante qu'elle ne l'avoit été sous Charles-Quint.

Les succès de l'Empereur en Italie où il avoit envoyé une armée, sans déclarer la guerre, étonnerent l'Europe ; l'Espagne s'étoit attendue à une rupture prochaine sur la réponse de l'Empereur au Duc Moles qui lui ayant demandé au nom de Philippe l'investiture du Milanez, reçut pour toute réponse que non-seulement le Milanez, mais toute la Monarchie lui appartenoit, sur les bruits sourds que les partisans de l'Empereur semoient en Espagne, que le testament de Charles II. avoit été supposé ou suggéré par Porto-Carréro, & que Charles mourant l'avoit signé sans aucune connoissance ; on a vu qu'il n'y en eut jamais de plus authentique.

Mais

Mais on n'avoit pas prévu les succès du Prince Eugene ; ce Général, l'un des plus grands de ce siécle, n'avoit que trente mille hommes, il eut à combattre soixante mille François, Espagnols & Italiens commandés tout à la fois, ou successivement par le Duc de Savoye, le Prince de Vaudemont, les Maréchaux de Catinat & de Villeroi ; on lui laissa passer quatre rivieres, & occuper une grande étendue de terrein, sans le combattre ; on l'attáqua ensuite témérairement à Carpi & à Chiari où l'on fut battu ; la science de la guerre, le courage & l'audace ne furent pas les seules armes auxquelles on attribua les victoires du Général de l'Empereur. La vérité de l'Histoire ne permet pas de dissimuler que le Duc de Savoye attaché par des liens si étroits aux Bourbons, fut accusé de trahir la cause de ses gendres, & l'armée dont il étoit le Généralissime ; la même vérité nous oblige à rapporter que ce même Prince combattoit avec la valeur la plus héroïque dans toutes les occasions ; peu s'en fallut que les avantages du Prince Eugene ne fussent décisifs, & n'entraînassent la perte de l'Italie ; déjà

les partisans de la Maison d'Autriche à Naples, éblouis de la rapidité du vainqueur des Alpes, conspiroient pour lui livrer la Capitale ; la conspiration, quoique découverte, éclata le vingt-deux Septembre ; on combattit dans toutes les rues, mais enfin le Duc de Médina-Cœli, Vice-Roi, vint à bout avec le secours du Duc de Popoli, de vaincre les conjurés dont les chefs périrent les armes à la main, ou sur les échafauts.

1702. Le danger qu'avoit encouru Naples, détermina le Roi à s'y rendre ; son dessein, après y avoir affermi son pouvoir, étoit de passer en Lombardie, dans l'espérance de chasser les Allemands d'Italie : il confia pendant son absence la Régence à la Reine, assistée d'une Junte composée du Cardinal Porto-Carrero & de six autres Seigneurs ; ses bienfaits annoncerent sa présence dans la Capitale du Royaume où il fut reçu en triomphe depuis Charles-Quint. Les Napolitains n'avoient jamais joui de la douce satisfaction de voir leur Roi, mais leur joye n'eut point de bornes, quand ils entendirent de la bouche de Philippe qu'il leur remettoit sept à huit millions qu'ils de-

voient au trésor Royal, & quils se virent comblés de ses graces & de ses bienfaits; le Peuple signala sa reconnoissance en lui élevant une statue équestre : il partit comblé de vœux & de bénédictions.

On dit que l'allegresse publique fut troublée par quelques scélérats qui conspirerent contre les jours du Roi : on arrêta plusieurs de ceux qu'on soupçonnoit, mais soit que les indices de l'attentat ne parussent pas suffisans, soit plutôt que le Roi ne voulût écouter que la voix de la clémence, ils furent élargis, & l'affaire resta ensevelie dans un profond oubli.

Cependant Philippe étoit déjà à Gênes où il reçut les Ambassadeurs de toutes les Puissances de l'Italie, & la visite du Duc de Savoye qui se retira mécontent pour n'avoir pas obtenu le traitement qu'il espéroit; tel est le succès de la plûpart des entrevûes des Princes; de Grands intérêts les rassemblent quelquefois, une formalité négligée, un vain cérémonial, des prétentions frivoles les désunissent à jamais; de Gènes Philippe se rendit à Milan au milieu des fêtes & de la joye que sa présence faisoit naître sous ses pas, mais il en partit bientôt pour se rendre à l'armée

où il arriva le 26 Juillet dans le tems qu'elle combattoit auprès de Santa-Vittoria un Corps de cinq mille Allemands; quoique l'action fût sur sa fin, Philippe trouva encore le tems d'y signaler sa valeur; les ennemis furent défaits; c'étoit le Duc de Vendôme, Général fameux par ses exploits dans la derniere guerre en Catalogne, qui commandoit alors l'armée; Louis XIV. l'avoit substitué au Maréchal de Villeroi, enlevé dans Crémone surprise par le Prince Eugene dès le commencement de l'Hyver. On sçait que les fruits de l'audace, de l'habileté & du projet le mieux concerté se réduisirent à la prise du Maréchal, & que les Allemands furent chassés de Crémone par la garnison après un combat de onze heures. Vendôme avoit rappellé la victoire sous les étendards des deux Couronnes; la levée du blocus de Mantoue & la conquête de Castiglione faisoient espérer de nouveaux succès, lorsque le Roi parut à l'armée dont il augmenta le courage; le plan de ce Prince étoit de profiter de ses succès pour chasser les Allemands d'Italie, il avoit déjà dépouillé le Duc de Modene, Allié de l'Empe-

reur, de ses Etats, & il résolut d'en venir à une bataille générale pour accabler le Prince Eugene; en conséquence il attaqua ce Prince le quinze Août dans les plaines de Luzara; la victoire balança long-tems, enfin elle se déclara pour le Roi qui fit des prodiges de valeur; en vain le Prince Eugene par un sentiment trop au-dessous d'un Héros se l'attribua-t-il. La preuve que le Roi fut vainqueur, c'est qu'il prit le lendemain Luzara à discrétion, & quelques jours après Guastalla. Il est constant qu'il auroit rempli ses projets, & forcé les ennemis de s'enfuir en Allemagne, si les fâcheuses nouvelles reçues de l'Espagne ne l'avoient obligé de brusquer son retour à Madrid.

L'Empereur, l'Angleterre & la Hollande, en conséquence d'un traité signé à Londres, avoient déclaré la guerre aux deux Couronnes; l'Angleterre devoit fournir les deux tiers des armemens maritimes, & la Hollande l'autre tiers; le tiers des armées de terre devoit être composé d'Anglois, ou de troupes à leur solde; mais la Maison d'Autriche, quelque fût le succès de la guerre, promettoit de rendre à ses Alliés les frais de leurs

dépenſes au traité de paix ; dans le cas que la fortune favorisât leurs armes, on devoit déthrôner le Roi ; démembrer la Monarchie, donner l'Eſpagne & les Indes à l'Archiduc, l'Italie à l'Empereur, les Pays-Bas à la Hollande ; tous les Ports de Mer dont s'empareroient les Anglois, devoient leur reſter, avec le commerce excluſif de l'Amérique ; mais nulle de ces Puiſſances n'eſpéroit dans le fond de ſi grands avantages : on cherchoit à éblouir les Peuples qui portoient le fardeau de la guerre ; Guillaume III. l'auteur de ce traité, l'implacable ennemi de Louis XIV. n'eut pas la conſolation de voir les ſuccès qui devoient humilier la France ; il mourut le dix-neuf Mars à l'âge de cinquante-deux ans ; l'année précédente le Parlement d'Angleterre avoit exhérédé à jamais par un acte authentique les Stuarts, en appellant, au défaut de Guillaume III. & d'Anne Stuart, Princeſſe de Dannemarck, la Maiſon d'Hanovre aux thrônes de la Grande-Bretagne : cet acte étoit funeſte à la Maiſon de Savoye plus proche héritiere des Stuarts que la Maiſon de Brunſwick ; le fils de Jacques II. connu ſous le nom de Pré-

tendant, & le Duc de Savoye étoient Catholiques : voilà le motif de leur exclusion à des Couronnes qui avoient toujours été héréditaires.

Anne Stuart succéda à Guillaume III. dans les projets duquel elle entra avec ardeur ; cependant la guerre devint générale, on combattit dans les Pays-Bas, en Alsace, en Italie, dans le sein de l'Empire & sur les Côtes d'Espagne que les Anglois & les Hollandois attaquerent avec des forces redoutables : leurs premiers efforts tomberent sur l'Andalousie dont l'Amirante les avoit engagé de tenter la conquête ; ils prirent Sainte-Marie, petit Port où ils exercerent les plus affreuses profanations, mais aucun Espagnol ne se joignit à eux comme leur avoit fait espérer l'Amirante : la Noblesse, les Citoyens & les Milices accourus en foule sous les étendards du Marquis de Villadarias, forcerent les ennemis de se rembarquer ; la jeune Reine, à la premiere nouvelle de l'invasion de l'Andalousie, voulut vendre ses pierreries, & voler elle même au secours de la Province : mais on apprit bientôt que le Duc d'Ormond, Géné-

ral des Anglois & des Hollandois, avoit tourné du côté de la Galice, & qu'il avoit réparé sa disgrace en Andalousie par le plus brillant succès. Les galions de l'Amérique escortés par vingt-trois vaisseaux de guerre Espagnols & François se virent attaqués le vingt-trois Septembre par quatre-vingt vaisseaux ennemis dans le Fort de Vigo; après un combat opiniâtre il fallut céder, les vaisseaux de l'escorte furent brulés ou enlevés, un butin de douze millions tomba entre les mains du vainqueur; la Marine Espagnole acheva d'être anéantie; à peine resta-t-il un vaisseau au Roi, & l'on fut obligé d'employer des vaisseaux François pour le commerce de l'Amérique.

A ce malheur il faut ajouter celui de la défection de l'Amirante de Castille dont l'exemple devint contagieux; ce Seigneur puissant par sa naissance, son crédit, ses richesses & ses alliances avoit été nommé pour l'Ambassade de France; sa fierté, révoltée d'un emploi auquel depuis long-tems on n'appelloit que des Seigneurs moins distingués que lui, lui fournit un prétexte de fuite; mais la douleur de n'avoir pas la principale part à la

confiance d'un Roi qu'il avoit voulu écarter du thrône, l'entraîna seule dans la révolte, il choisit pour asyle Lisbonne. Le Marquis de la Corzana, & le Duc Moles, Ambassadeur à Vienne, leverent en même-tems le masque, & se déclarerent pour la Maison d'Autriche. Il falloit à Philippe de l'argent pour résister aux ennemis publics & secrets qui s'élevoient de toutes parts pour lui arracher la Couronne. Etablir de nouveaux impôts, c'étoit soulever une partie de l'Espagne déjà mécontente; il résolut de réunir au domaine les droits de la Couronne usurpés depuis Henri III. mais faute de trouver en Espagne un homme profond dans la partie des finances, partie si nécessaire à la grandeur des Rois & au bonheur des Peuples, il appella de France M. Orri, d'un génie vaste, d'un travail infatigable & d'une intelligence supérieure : ce Ministre déclaré Surintendant Général débrouilla bientôt cette partie de l'administration, vrai cahos depuis Philippe II. Le Roi, par un décret plein de clémence, rétablit cette année dans leur Patrie & leurs biens les Messinois bannis & dépouillés depuis les troubles

de Sicile en mil six cent soixante & quinze.

1703. Louis XIV. soutenoit la guerre avec un mélange de bons & de mauvais succès ; il ne put empêcher que le célebre Marlboroug n'enlevât Venlo, Ruremonde, Stevensvert & la citadelle de Liége, & que le Roi des Romains ne conquît Keysservert & Landau ; mais Villars vengea ces pertes par la victoire de Fridelingue ; l'Electeur de Baviere, par des succès plus décisifs : l'Allemagne étoit remplie de terreur, les Bavarois l'attaquoient d'un côté tandis que le Prince Ragotzki, avec une armée d'Hongrois révoltés, portoit le fer & le feu jusques sous les murs de Vienne ; l'Empereur qui s'étoit flatté de succès rapides & faciles, trembloit déjà dans sa Capitale : il n'avoit pas prévu qu'en voulant renverser le thrône d'Espagne, le sien seroit ébranlé, peut-être auroit-il été contraint de fuir encore une fois de sa Capitale sans la défection imprévue du Duc de Savoye ; l'Electeur de Baviere, vainqueur d'une armée Impériale à Passau, avoit été joint par les François sous les ordres du Maréchal de Villars, qui, chemin faisant s'étoit emparé du

Fort de Kell ; le Duc de Vendôme étoit en même-tems parti pour joindre l'Electeur par le Tirol ; ces Généraux réunis devoient ensuite marcher à Vienne : ce projet hardi & sage pouvoit terminer la guerre ; comment l'Empereur dénué de troupes & d'argent auroit-il résisté à trois armées conduites par d'excellens Généraux & à Ragotzki , mais ce qu'on appelle le miracle d'Autriche , combattit encore une fois pour Léopold ; l'Electeur de Baviere ne put se rendre maître des passages du Tirol , & le Duc de Vendôme fut rappellé dans le Piémont par la défection imprévue du Duc de Savoye ; cependant l'Electeur de Baviere retourné dans ses Etats , vainquit l'armée Autrichienne dans les plaines d'Hocstet le vingt Septembre ; mais immédiatement après ce succès il fut assez malheureux pour demander & obtenir le rappel de Villars qui lui avoit conservé ses Etats , & qui venoit de l'aider à vaincre ; Villars & la victoire disparurent en même-tems de son armée.

L'Alsace fut le théâtre des plus grands succès pour la France , le Duc de Bourgogne emporta la forteresse de Brissack ,

le Maréchal de Tallard fit lever le siége de Traerbach aux ennemis, remporta une victoire complette auprès de Spire, & reconquit Landau.

Dans les Pays-Bas le Maréchal de Villeroi se rendit maître de Tongres, le Maréchal de Boufflers & le Marquis de Bedmar défirent les Alliés au combat d'Eckeren; mais Marlboroug conquit Bonn & Huy.

En Italie, le Duc de Vendôme désarma & arrêta cinq ou six mille hommes des troupes de Savoye, & fondit sur le Piémont qu'il ravagea, tandis que le Prince de Vaudemont prenoit la forteresse de Bersello, le dernier asyle du Duc de Modene; l'Italie en proye à trois ou quatre armées, éprouva encore de nouveaux malheurs; la Ville d'Aquila au Royaume de Naples fut détruite par un tremblement de terre qui coûta la vie à sept mille personnes. Le Pape sensible aux maux de la République Chrétienne invita les Puissances belligérantes à lui rendre la paix. L'Empereur plus pressé que les Bourbons, la rejettoit avec fierté; il ne vouloit point de paix, à moins qu'elle ne procurât une Couronne à son

second fils à qui lui & le Roi des Romains transporterent authentiquement cette année leurs droits au thrône d'Espagne ; l'Archiduc fut sur le champ proclamé Roi à Vienne sous le nom de Charles III. l'Angleterre, la Hollande, le Portugal, les Rois de Prusse, de Pologne, de Dannemarck, le Duc de Savoye & plusieurs Princes de l'Empire qui pour lors entrerent dans la grande alliance, le reconnurent en cette qualité: le jeune Prince partit de Vienne, passa à la Haye & de-là à Londres pour se rendre en Portugal dont le Roi, à l'exemple du Duc de Savoye, s'étoit détaché de l'alliance des deux Couronnes; la défection de Pierre II. celle de Victor-Amedée furent la véritable cause des malheurs que l'un & l'autre Roi éprouverent dans cette guerre ; le premier introduisit par ses Etats les ennemis jusques dans le sein de la Monarchie, & le maître des Alpes par sa vigoureuse résistance opéra en faveur des Alliés une diversion qui les fit triompher ailleurs.

Les deux Rois regarderent comme une victoire aussi glorieuse que celles dont nous venons de parler, l'inutilité

des efforts des Puissances maritimes pour tenter une invasion en Espagne, à Naples & dans les Isles de la Méditerranée; ils se consumerent en dépenses incroyables, & équiperent cent cinquante vaisseaux de guerre, mais ce terrible appareil ne promena sur l'une & l'autre Mer qu'un vain spectacle, & se retira sans avoir même pu empêcher la prise d'une infinité de vaisseaux marchands par les Armateurs François.

Mais la prospérité des deux Rois n'étoit qu'apparente, l'esprit de révolte & de sédition souffloit dans les Provinces de l'un & de l'autre; les Paysans Calvinistes des Cevenes & du Bas-Languedoc si connus sous le nom de Fanatiques & & de Camisards, furent les premiers à prendre les armes; ils reçurent des munitions & de l'argent des Alliés à qui cette diversion fut avantageuse.

Cependant Philippe V. pour se venger du désastre de Vigo, se saisit de quatre millions sur les effets de l'Amérique, appartenans aux Négocians Anglois & Hollandois. A la nouvelle du traité du Roi de Portugal avec l'Archiduc qui lui avoit promis l'Estramadoure & la Gali-

ce, l'indignation des Castillans ne put se contenir ; ils ne pouvoient entendre sans douleur qu'un Roi de Portugal osât déchirer leur Monarchie, & contribuer à leur donner un Roi : toute la Nation applaudit à la Cour qui, en déclarant la guerre à ce Prince, ne le traita que de Duc de Bragance. L'arrêt qui condamnoit l'Amirante de Castille à perdre la tête en effigie, ne fit pas moins de plaisir à cette Nation fidelle; c'étoit aux intrigues de l'Amirante qu'on attribuoit l'inconstance des Portugais; mais les changemens du Ministere, & le crédit des François excitoient le chagrin & les murmures ; ce n'est pas qu'on plaignît le Cardinal Porto-Carrero & D. Manuel Arias dépouillés cette année de leurs emplois : leur humeur sombre, austere, fiere & impérieuse avoit deplu à la Nation, mais on ne voyoit qu'avec déplaisir le Cardinal d'Estrées dominer à la Cour, & tout le pouvoir entre les mains de la Princesse des Ursins d'autant plus haïe & plus enviée qu'elle jouissoit de la faveur avec faste & avec orgueil ; elle n'honoroit de sa confiance que M. Orri, un des premiers hommes de l'Europe, à la vérité pour la

partie des finances, mais peu propre à gouverner une Nation dont le caractere, les Loix & les usages lui étoient presqu'inconnus.

1704. Ce Ministre accoutumé à la splendeur de la cour de France, voulut donner le même éclat à celle de Madrid : l'ancienne garde des Rois d'Espagne ne répondoit ni à leur grandeur, ni à la majesté du thrône : il conseilla au Roi d'établir quatre Compagnies de Gardes du Corps (a) dont deux Espagnoles, une Italienne, & une Flamande, composées chacune de deux cents Gentilshommes jeunes & bienfaits ; à cette garde à cheval le Roi joignit une garde à pied, en créant deux Régimens composés, le premier de trois mille Espagnols, & le second de trois mille Wallons ; mais Orri ne s'apperçut pas que par cette innovation il blessoit la délicatesse des Castillans accoutumés à voir leur Roi se promener au milieu de Madrid sans pompe & presque sans Gardes, comme un pere de famille au milieu de ses enfans ; si l'attachement opiniâtre des Espagnols à l'an-

(a) Le Comte de Lemos, le Duc de Sessa, le Duc de Popoli & le Prince de Tserclaës Tilli en furent les quatre premiers Capitaines.

cienne étiquette de la Cour, leur fit regarder de mauvais œil le changement dont Orri fut l'auteur, ils furent au moins forcés d'applaudir à la sagesse & au succès des mesures qu'il prit pour augmenter les forces du Royaume, sans fouler les Peuples, heureux effet du rétablissement des finances : le Roi, par ses soins comptoit déjà sous ses étendards quatre-vingt mille hommes, dont dix mille dans les Pays-Bas & en Alsace, autant dans le Milanez, vingt mille dispersés dans le Royaume de Naples, en Sicile, en Sardaigne, sur les côtes de Toscane, & environ quarante mille en Espagne : mais ce nombre ne suffisant pas pour conserver le Corps de la Monarchie attaqué de toutes parts, on créa cent Régimens de Milice, de cinq cents hommes chacun, & on obtint de la France un secours de vingt mille hommes qui se rendirent en Espagne sous les ordres du Duc de Berwick, fils naturel du Roi Jacques II. (a)

L'Archiduc étoit enfin arrivé à Lisbonne sur une flotte formidable, &

(a) C'est alors qu'on frappa cette médaille curieuse ; *Charles III. Roi Catholique par la grace des Hérétiques.*

ſuivi de huit mille Anglois ; l'approche de ce rival ne fit qu'animer le courage du Roi qui s'avança ſur les frontieres du Portugal pour le recevoir à la tête de trente mille hommes ; l'Archiduc ne parut pas ; la campagne du Roi fut brillante par la conquête de dix ou douze Places, & entr'autres par celle de la fortereſſe de Portalegre, par la défaite de ſix mille Portugais, & par la priſe de dix mille ennemis, & enfin par le ravage de la meilleure partie du Portugal ; le Roi Pierre trembla pour ſa Capitale, il n'étoit pas à ſe repentir de s'être engagé dans cette guerre ; la fierté & le mépris des Généraux Anglois, l'autorité qu'ils s'arrogeoient dans ſa Capitale où ils agiſſoient en Souverains, le révoltoient en vain. Il falloit uſer de diſſimulation à l'égard de ces terribles Alliés ; la douleur de s'être livré à leur diſcrétion, l'inquiétude, la crainte de ſuccomber ſous les efforts de Philippe, conduiſirent peu à peu l'infortuné Roi à une mélancolie noire & profonde dont la ſuite fut l'égarement d'eſprit (*a*) : mais l'Eté étant ar-

(a) *Mémoires du Marquis de Saint Philippe.*

rivé, saison où il n'est pas permis de faire la guere en Espagne, attendu l'excès des chaleurs, le Roi se retira, & établit son armée en quartier de rafraichissement.

La flotte ennemie sortie du Port de Lisbonne parut sur les côtes de Catalogne & à la vûe de Barcelone qu'une conspiration des principaux Habitans devoit lui livrer; mais le Vice-Roi, Dom François de Vélasco donna de si bons ordres, les conjurés furent si déconcertés d'apprendre que les Anglois ne leur amenoient ni l'Archiduc, ni les vingt mille hommes promis, qu'ils n'oserent lever l'étendard de la révolte : au lieu d'arrêter les conjurés, & de livrer les principaux d'entr'eux aux supplices, Vélasco instruit de la conspiration, prit le parti de dissimuler, soit qu'il n'eût pas assez de courage pour faire tête aux clameurs de la populace, soit qu'il ne voulût pas aigrir les esprits dans de si fâcheuses circonstances; mais les conjurés imputerent à foiblesse & à crainte les effets de la modération & de la sagesse de Vélasco, ils se confirmerent dans le dessein de livrer leur Patrie à l'Archiduc pour ne jamais être recherchés par la Cour d'un cri-

me que son Ministre avoit pénétré ; des côtes de Catalogne, les Alliés voguerent à celles de Cadix que des Citoyens perfides devoient leur livrer, mais les traîtres furent contenus par le courage du Gouverneur ; ces mauvais succès diminuoient les vastes espérances des ennemis ; leurs Généraux se voyant sur le point de faire une campagne aussi ruineuse & aussi inutile que la derniere, s'en prenoient les uns aux autres : la discorde étoit sur le point d'éclater parmi eux ; lorsque le mauvais génie de l'Espagne, les conseils de l'Amirante, & peut-être le hasard les conduisirent devant Gibraltar où il n'y avoit ni garnison, ni vivres, ni munitions ; aux premieres bombes les Citoyens effrayés demanderent à capituler, & sortirent tous de la Place où les Anglois proclamerent leur Reine Anne, malgré le Prince de Darmstad qui soutint en vain les intérêts de l'Archiduc. Les Anglois opposerent à ses plaintes l'article du traité de la grande alliance par lequel il étoit stipulé qu'outre le commerce exclusif de l'Amérique les Anglois resteroient en possession des Ports dont ils pourroient se saisir ; c'est ainsi que Gi-

braltar, la clef du Royaume, tomba entre les mains d'un Peuple à qui la force & la justice n'ont pu l'arracher, ils l'ont rendu imprenable ; les suites de cette conquête perdue si honteusement par les Espagnols, auroient pu coûter le thrône à Philippe, si les Alliés eussent suivi le conseil de l'Amirante qui les exhortoit à porter la guerre dans l'Andalousie, vaste & fertile Province dont la réduction entraînoit celle de Madrid & des deux Castilles qui ne subsistoient que par elle ; il prédit que si on suivoit le conseil de Darmstad, qui s'opiniatroit à s'emparer de la Catalogne & de l'Arragon, les Castillans refuseroient de recevoir un Roi de la main d'un Peuple qu'ils détestent : la prédiction de l'Amirante fut un véritable oracle : heureusement que l'horreur & le mépris qui suivent les traîtres empêcherent l'Archiduc & les Anglois de se rendre à la sagesse de ses raisons. On remit à la campagne suivante l'invasion de la Catalogne, & on se présenta devant Ceuta, afin de se saisir du détroit : mais l'Evêque de cette Ville, Dom Vidal Marin, Prélat célebre par sa piété, son courage & son amour pour la Patrie, rendit

de concert avec le Gouverneur tous les efforts des Anglois inutiles. Le respectable Marin, depuis trente ans que Ceuta étoit assiégé par les Maures, n'avoit cessé de signaler son zéle, son humanité & sa valeur dans cette Place qui ne fut conservée si long-tems que par ses vertus.

C'est alors que les Alliés signerent avec le Roi de Maroc ce traité dangereux dont nous avons parlé, par lequel ce Prince leur fournissoit des vivres & des munitions ; en vain l'exhorterent-ils à joindre ses armes à celles des Chrétiens pour déchirer tous ensemble l'Espagne ; le tyran de Maroc se contenta de profiter des circonstances pour enlever aux Espagnols les Places qu'ils occupoient en Afrique.

Les Puissances maritimes, maîtresses de l'une & de l'autre Mer, insultoient trop impunément les Ports d'Espagne, & présentoient aux mécontens une trop belle occasion de leur livrer les Places & les Provinces pour qu'il n'en résultât pas les plus déplorables effets pour la Monarchie ; Louis XIV. sensible à la situation de son petit-fils, & instruit par sa propre expérience de quel prix est l'empire

de la Mer, fit tous ſes efforts pour le diſputer aux Alliés ; il envoya ſon fils naturel, le Comte de Toulouſe, avec une flotte de cent huit vaiſſeaux ou galeres, avec ordre de combattre les Anglois partout où il les trouveroit ; le jeune Prince les attaqua le vingt-quatre Aout à la vûe de Malaga, quoiqu'ils euſſent cent vingt-ſix vaiſſeaux ; le combat fut tel qu'on devoit l'attendre des Peuples les plus braves & les plus expérimentés de l'Univers, c'eſt-à-dire, le plus ſanglant & le plus horrible qu'on eût vu dans ces Mers ; la victoire reſta indéciſe, mais les Alliés perdirent beaucoup plus que les François, leur perte & leur déſordre auroit été ſuivi d'une défaite entiere, ſi le vent eût pu permettre au Comte de Toulouſe de les pourſuivre le lendemain de la bataille ; mais cette action ſi glorieuſe & ſi inutile aux François, fut le dernier effort de leur Marine. Louis XIV. accablé par des malheurs imprévus, dénué d'argent & de matelots, jetta toutes ſes forces du côté de la terre ; de-là les revers qui fondirent ſur l'Eſpagne : avec une Marine égale les deux Couronnes auroient dicté des Loix à leurs ennemis.

Philippe profita de la retraite de la flotte des Alliés pour assiéger Gibraltar, dont il semble qu'on ne reconnût l'importance, que depuis qu'elle étoit perdue ; le Marquis de Villadarias, à la tête de l'armée destinée d'abord contre le Portugal, se présenta devant Gibraltar qui n'étoit ni fortifiée, ni approvisionnée comme elle l'a été depuis ; on pouvoit la réduire en peu de tems, mais les fautes énormes du Général, l'ignorance des Ingénieurs, la lenteur de la Nation, prolongerent trop le siége qui fut levé à la vûe d'une nouvelle flotte Angloise, à laquelle le Baron de Pointis qui bloquoit le Port avec quelques vaisseaux François, ne put résister.

Cette disgrace, & l'agitation continuelle de la Cour qui changea plusieurs fois de face dans le cours de cette année, portoient la terreur & le découragement dans tous les esprits, & fortifioient le Parti des mécontens. Au Cardinal d'Etrées, auteur de la disgrace de Porto-Carrero & de Dom Manuel Arias, fut substitué l'Abbé d'Etrées, neveu du Cardinal, qui de concert avec la Princesse des Ursins l'avoit perdu par ses intrigues

trigues auprès des deux Rois ; mais la Princesse ne s'étoit servie de l'Abbé que comme d'un instrument pour éloigner le Cardinal : elle rendit bientôt l'Abbé odieux au Roi & à la Reine ; enfin Louis XIV. instruit de la toute-puissance, des intrigues éternelles, & de l'excès de la haine des Grands contre la favorite, la rappella elle-même en France, & le Duc de Grammont & le Duc de Montellano furent mis à la tête du Ministere.

En rappellant la Princesse des Ursins, le Roi de France ne cherchoit qu'à plaire aux Espagnols, & à leur ôter le moindre prétexte de mécontentement ; il s'appercevoit qu'il n'y avoit que l'amitié de la Nation Espagnole qui pût conserver le thrône à son petit-fils depuis sur-tout qu'il venoit d'éprouver en Allemagne la disgrace la plus accablante en perdant la bataille si connue sous le nom de Blenheim ou d'Hochstet : personne n'ignore que cette bataille si fatale à la grandeur des Bourbons, fut livrée le treize Août, que les suites de ce désastre entrainerent la perte de l'Allemagne, la ruine des Electeurs de Baviere & de Cologne dont les Etats furent conquis & pillés par

l'Empereur, & qu'enfin des rives du Danube la guerre fut transportée sur celles du Rhin où les vainqueurs prirent la forteresse de Landau, les Villes de Traerbach & de Treyes. Tant de succès inespérés flatterent les Alliés de l'espérance d'accabler bientôt la France; mais Louis XIV. avoit des ressources inconnues ou injustement méprisées.

Dans ce tems-là même la fortune le favorisoit en Italie où le Duc de Vendôme battit consécutivement les Allemands à Stradella & à Castel-Novo; il est vrai que malgré ses avantages il ne sçut pas empêcher la jonction de l'habile Staremberg avec le Duc de Savoye qui commençoit à être réduit aux plus déplorarables extrémités; mais Vendôme n'en conquit pas moins Reveré, Verceil & Yvrée, & le Duc de la Feuillade, la Savoye & Suze; l'Italie vit encore le Duc de la Mirandole, un de ses Souverains, déthrôné par les armes des Impériaux; il passa auprès de Philippe en faveur de qui il avoit fait un si grand sacrifice; le Duc de Mantoue dont les Etats étoient le théâtre de la guerre, se rendit à Paris, & le Duc de Modene dépouillé des siens

par les François, se sauva à Vienne.

La fortune étaloit alors dans le Nord un spectacle qui fait encore mieux sentir le néant des grandeurs humaines que les malheurs des Princes dont nous venons de parler. Charles XII. né pour changer la face de l'Univers, si à des vertus plus qu'humaines il n'eût joint l'inflexibilité de la hauteur & de la haine, vainqueur des Danois, des Russes & des Saxons, brisa le sceptre du Roi de Pologne; Auguste digne d'un meilleur sort, eut la douleur de voir concourir la meilleure partie de la Pologne avec son ennemi pour placer sur son thrône Stanislas Leckzinski, son Sujet à la vérité, mais un des hommes de ce siécle le plus digne d'une Couronne.

La cour d'Espagne fut encore cette 1705.
année le théâtre des intrigues & des révolutions; il n'y en avoit point en Europe de plus orageuses: la Reine qui aimoit uniquement la Princesse des Ursins, étoit en proye à la douleur depuis que Louis XIV. l'avoit arrachée de ses bras. Ses instances & ses larmes attendrirent le Roi de France qui la lui rendit, à condition que la Princesse témoigneroit plus de mo-

dération, & rendroit l'Ambassadeur de France, dépositaire de toute l'administration; la Reine & le Roi reçurent avec des transports de joye & de tendresse cette femme qui leur étoit si chere : sa présence fut l'arrêt de la disgrace & de l'exil de ses ennemis; le Duc de Grammont dont le caractere contrastoit parfaitement avec celui de la favorite, fut rappellé en France, M. Amelot lui succéda, & la Princesse partagea avec lui de bonne-foi le pouvoir & l'autorité; le Duc de Montellano fut privé de la Présidence du Conseil de Castille, & remplacé par Dom François Ronquillo; le Ministere des Dépêches universelles fut confié conjointement au Marquis de Mejorada, & à Dom Joseph Grimaldi qui dès lors parvint auprès du Roi à une faveur qu'il conserva jusqu'à la mort : cette révolution continuelle dans le Ministere faisoit des Ministres disgraciés, de leurs parens & de leurs amis, autant de mécontens; le retour de la Princesse des Ursins, le pouvoir attribué aux François, la prison du Marquis de Leganès qui arrêté sur quelques soupçons se vit transporté en France; enfin l'innovation que

le Roi dans un tems où la Majesté Royale n'étoit pas à l'abri des entreprises & des insultes, jugea à propos de faire, pour une plus grande sûreté de sa personne, en attribuant dans sa Chapelle un tabouret en avant du banc des Grands, à son Capitaine des Gardes du Corps en quartier, aigrirent les Grands ; ils ne pouvoient sur-tout souffrir qu'aucun sujet du Roi approchât de sa personne plus près qu'eux ; ils se plaignirent fierement qu'on donnoit atteinte aux priviléges de la Grandesse ; le Comte de Lémos & le Duc de Sessa, Grands en même tems & Capitaines des Gardes, abandonnerent leur brillant emploi pour soutenir les priviléges de la Grandesse ; mais les murmures & les cabales ne firent aucune impression sur l'esprit du Roi. Il conserva à ses Capitaines le traitement qu'il leur avoit accordé.

Cette suite de divisions, d'intrigues & de changemens contribuoit aux succès des ennemis ; les Castillans & les Grands, sans cesser d'être fideles, ne soutenoient pas avec les efforts qu'on étoit en droit d'attendre de leur magnanimité, l'Etat au Gouvernement duquel ils se plaignoient de n'avoir aucune part ;

ils voyoient avec plaisir tout le fardeau de la guerre tomber sur les François, dépositaires de la confiance du Roi ; l'indifférence marquée des Grands fut la cause de la perte de trois Royaumes ; elle auroit pu entraîner la ruine entiere de la Monarchie, si la Cour de l'Archiduc n'eût été en proye aux mêmes divisions & aux mêmes intrigues ; les Allemands, les Anglois, les Espagnols déserteurs, les Portugais vivoient dans la plus étrange dissension ; les premiers vouloient qu'on entamât la conquête de l'Espagne par la Catalogne ; l'Amirante & ses amis, par l'Andalousie : les Portugais refusoient de rien hasarder ; mais la maladie du Roi Pierre ayant fait passer entre les mains du Prince de Brésil la Régence du Royaume, ce Prince entra dans toutes les vûes des Allemands ; les Anglois s'y prêterent avec peine : quant à l'Amirante, à peine daignoit-on l'écouter ; l'Archiduc, avec une franchise Germanique, ne le désignoit que sous le nom de premier traître : les Généraux Anglois ne le nommoient jamais sans ajouter quelqu'épithete outrageante à son nom : le Peuple l'insultoit dans les rues ; digne

salaire de la trahison : il mourut bientôt après d'ennui & de désespoir ; mort trop douce pour l'auteur des maux auxquels sa Patrie fut en proye.

Cependant les armées agissoient de part & d'autre sur les frontieres de Portugal, en Andalousie & en Catalogne : les ennemis prirent en Estramadoure Salvatierra, Valence, Alcantara & Albuquerque ; ils profitoient du malheur arrivé aux Espagnols & aux François en Andalousie où dès le commencement de l'année ils avoient été obligés de lever le siége de Gibraltar ; la cause de ce désastre, comme de la plûpart de ceux qui arriverent, fut la foiblesse de la Marine Françoise ; Louis XIV. avoit envoyé le Baron de Pointis avec vingt vaisseaux bloquer le Port de Gibraltar, mais bientôt Pointis attaqué par cinquante vaisseaux Anglois, leur céda la victoire ; les ennemis profiterent de sa fuite pour jetter des secours dans la Place ; le Maréchal de Tessé, obligé de lever le siége, répara sa disgrace vers la fin de la campagne, en forçant les ennemis qui lui étoient supérieurs de lever honteusement le siége de Badajox.

Mais l'Archiduc fut plus heureux que les Portugais : il s'embarqua sur une flotte Angloise, ayant sous lui le Prince de Darmstad & Mylord Peterborough, avec douze mille hommes de troupes réglées, son dessein étoit de profiter d'une nouvelle conjuration tramée en sa faveur par les Catalans ; sa fortune surpassa ses espérances ; il débarqua, chemin faisant, sur les côtes de Valence un certain Basset, homme obscur, hardi & noirci de mille crimes ; ce personnage suivi d'une poignée de bandits supprima de son autorité tous les impôts, & proclama l'Archiduc Roi d'Espagne ; la suppression des impôts, appas grossier & usé, auquel le Peuple se laisse toujours prendre ; l'amour de la nouveauté, la haine contre les Castillans entraînerent bientôt toute la Province dans la révolte ; dans cette défection générale, il n'y eut que la Maison de Borgia, une ou deux Villes & quelques Gentilshommes qui demeurerent fideles ; la vûe de l'Archiduc fit des effets encore plus rapides en Catalogne : les conjurés lui livrerent, dès qu'il parut, les forteresses de Lérida & de Tortose ; il s'avança ensuite devant Barcelonne,

dont il ne daigna pas faire le fiége dans les formes ; efpérant à chaque inftant que les traîtres, fupérieurs en nombre & en audace aux Sujets fideles du Roi légitime, lui ouvriroient les portes ; mais ils étoient contenus moins à la vérité par la préfence du Vice-Roi, homme foible, que par celle du Duc de Popoli qui par hafard fe trouvoit à Barcelonne avec fa compagnie des Gardes Italiennes & avec les Marquis d'Aytonne & de Rifbourg, braves & fideles Officiers ; Peterborough qui n'avoit pas été de l'avis de cette entreprife, impatient de la voir traîner en longueur, donnoit déjà ordre à fes Anglois de fe rembarquer, lorfqu'il apprit que le Prince de Darmftad, fon rival, venoit d'être tué devant le Fort Montjoui : à cette nouvelle il changea tout à coup de fentiment ; il preffa avec ardeur la conquête d'une Place dont perfonne ne devoit partager avec lui la gloire ; bientôt il fe logea fur la bréche, un ennemi puiffant & acharné au dehors, des traîtres au-dedans ; les cris & les menaces du Peuple étonnent le Vice-Roi, & l'obligent à capituler, mais tandis qu'il confere avec le vainqueur, il apprend

que les traîtres ouvroient les portes aux ennemis, que les Allemands se précipitant en foule les uns sur les autres, s'étoient saisis des principaux postes, & que de-là ils portoient dans toutes les rues le fer & le feu ; Peterborough présent à ce récit, s'avança lui-même dans la Ville pour la sauver de la fureur de ses propres Soldats ; il arracha la Duchesse de Popoli d'entre les mains des Allemands, les chassa de la Ville où il rétablit l'ordre, & ensuite se rendit où le Vice-Roi l'attendoit pour signer la capitulation. Aussi-tôt que l'Archiduc fut entré dans la Capitale de la Catalogne, on le proclama Roi. Ses nouveaux Sujets signalerent leur zele en sa faveur par les plus indignes extravagances ; ils mirent en pieces les statues du Roi, & brûlerent par la main du bourreau les nouveaux priviléges dont il les avoit honorés : dès que Barcelonne fut prise, il y eut deux Rois dans l'Espagne, deux Capitales, deux Cours, deux Peuples plus acharnés l'un contre l'autre que ceux qui venoient les détruire. La vérité de l'Histoire ne permet pas de dissimuler que dans toutes les Provinces infectées de la perfidie & de la rébellion, les Moines &

les Eccléſiaſtiques du ſecond Ordre, excepté les Jéſuites & les Bénédictins, qui ſeuls reſterent fideles au Roi légitime, ſignalerent les premiers leur fureur & leur haine; qu'ils furent les principaux auteurs des maux auxquels leur Patrie fut en proye; on découvrit alors, & on étouffa une nouvelle conſpiration tramée par des Moines, pour livrer Grenade aux Allemands.

Les ſuccès de la France adoucirent la douleur que conçut Philippe de tant de pertes; le Maréchal de Villars, après avoir éteint la révolte des Cevenes, avoit été rendu aux armées, & la victoire le ſuivoit par-tout: d'abord il détruiſit par ſon habileté le magnifique projet de Marlboroug, de pénétrer dans le cœur de la France par la Lorraine; de-là Villars fut en Alſace anéantir les efforts des ennemis ſur cette Province; la fortune ne favoriſa aucun Parti dans les Pays-Bas, mais en Italie ce ne fut qu'une ſuite de victoires ſous Vendôme: il livra une ſanglante bataille le ſeize Août au Prince Eugene auprès de Caſſano, le vainquit, & ôta au Duc de Savoye tout eſpoir de ſecours; ce Prince ſuccomboit de jour

en jour sous le poids de ses malheurs, sans perdre le courage par lequel les grands hommes se signalent jusqu'aux derniers momens.

Verrue, Villefranche, Nice, Chivas, Montmélian furent réduits par les François & les Espagnols; il ne restoit guères à Victor-Amedée que Turin sous les murs de laquelle Place il paroissoit vouloir s'ensevelir; les Potentats voisins, effrayés du sort du Duc, craignant ou feignant de craindre pour la liberté de l'Italie, préparoient déjà une ligue pour arrêter les progrès des deux Rois; mais ces mêmes Potentats, quelques années après, lorsque les forces de la France eurent été détruites dans les plaines de Turin, lorsque l'Empereur Joseph les accabloit sous le poids des contributions & du despotisme, n'oserent jamais faire un digne effort en faveur de leur Patrie.

Léopold, cet Empereur si heureux par ses Généraux & ses Alliés, n'eut pas la satisfaction de voir les succès de son fils; il mourut le six Mai, laissant le thrône à Joseph, jeune Prince plein d'ardeur, d'impétuosité & d'ambition; les premiers jours de son regne furent consacrés

à la vengeance & à la rigueur ; il mit de son autorité privée les Electeurs de Baviere & de Cologne au Ban de l'Empire, & traita les Sujets du premier avec une dureté qui les réduisit au désespoir.

Les victoires de la France, les secours 1706. & les promesses de Louis XIV. ranimerent l'espérance de Philippe ; les François n'avoient pas encore fait depuis le commencement de la guerre de si prodigieux efforts que ceux qui cette année eurent un si triste succès : il s'agissoit de chasser les Allemands de l'Espagne & de l'Italie, & de forcer la Hollande par quelque victoire éclatante à se détacher de la grande alliance ; mais la fortune trahit de toute part le grand cœur de Louis XIV. Jamais année ne fut si funeste aux Bourbons que celle où nous touchons.

La guerre civile & étrangere exerçoit de funestes ravages en Catalogne, en Arragon, dans le Royaume de Valence, en Estramadoure & en Galice; le Roi se mit lui-même à la tête d'une armée pour pénétrer en Catalogne ; il avoit sous ses ordres le Maréchal de Tessé, & environ vingt mille hommes ; il se fit précéder

par une amnistie en faveur des Catalans, qui n'opéra aucun effet sur l'esprit de ce Peuple inflexible. Après une route pénible, le Roi parvint aux portes de Barcelonne qu'il assiégea dans les formes : l'Archiduc étoit renfermé dans la Ville, & la guerre finissoit, s'il tomboit entre les mains du Roi ; cet objet, digne fruit de la victoire animoit également les Catalans & les troupes de Philippe ; mais celles-ci prirent le dessus : déjà le Fort Montjoui évacué par les ennemis, annonçoit la prompte reddition de Barcelonne ; déjà les rebelles tenoient investi le Palais de l'Archiduc, afin qu'il ne pût se sauver par Mer, & qu'il partageât avec eux le sort qui les attendoit ; plusieurs Catalans proposoient d'arrêter ce Prince, & de le livrer au Roi Philippe, afin de mériter leur grace par une nouvelle perfidie, quand tout à coup le Comte de Toulouse qui bloquoit le Port, avec la flotte de France, débarque précipitamment les vivres & les munitions, & prend le large pour ne pas être obligé de combattre une flotte trois fois supérieure à la sienne. A ce brusque départ, & à la vûe des Anglois, l'armée du Roi

eſt ſaiſie de frayeur. En vain Philippe propoſe-t-il de donner un nouvel aſſaut à la Ville ; il n'apperçoit ſur tous les viſages que l'impreſſion de la terreur : cédant alors à ſa mauvaiſe fortune, il abandonna, en frémiſſant, la proye qu'il ſaiſiſſoit, & ordonna la retraite qui fut accompagnée des plus funeſtes circonſtances ; les vivres, les munitions, l'artillerie, les malades & les bleſſés tomberent entre les mains des Anglois, vainqueurs ſans tirer l'épée ; le Roi dirigea ſa fuite vers le Rouſſillon, parce que les Payſans de Catalogne révoltés, ceux de l'Arragon chancelans, auroient pu le couper d'avec la Caſtille, & le mettre dans la même ſituation dont les Anglois venoient de tirer ſon rival. Ce jour ſi funeſte étoit l'onzieme Mai : une éclipſe de Soleil couvrit pendant trois heures la terre des plus épaiſſes ténébres, l'effroi augmenta dans toute l'armée ; le Soldat accuſoit le Ciel d'être d'intelligence avec l'ennemi pour le perdre ; les animaux ſembloient participer à l'horreur commune ; le cheval du Roi, épouvanté, s'arrêta pluſieurs fois ; mais enfin, le courage de Philippe ſurmonta tous ces obſtacles : il franchit

les Pyrénées, & arriva à Perpignan d'où il prit la poste pour rentrer dans ses Etats par la Navarre.

Dans le tems qu'il étoit à Perpignan, le Maréchal de Tessé le pressa en vain de profiter de son séjour en France pour se rendre à Versailles, & pour conférer avec son ayeul; le Roi répondit à toutes les instances du Maréchal, qu'il ne verroit jamais Paris, & qu'il mourroit en Espagne. Philippe craignoit que Louis XIV. accablé, ne l'engageât à abandondonner l'Espagne & l'Amérique, & à se contenter des Etats de la Monarchie en Italie, de la Sicile & de la Sardaigne, que les ennemis consentoient de lui laisser; il sçavoit qu'un Parti puissant à la cour de France étoit d'avis d'accepter la paix; les Espagnols portoient l'injustice jusqu'à accuser Tessé de s'être laissé gagner par ce Parti, & de n'avoir pas montré au siége de Barcelonne le même zéle & la même activité qu'il avoit fait paroître en d'autres occasions; mais l'unique & véritable cause de cette disgrace

(a) Quoi qu'il en soit de cette anecdote, les ennemis augmenterent bien dans la suite leurs prétentions & leur dureté.

vint de ce que l'un & l'autre Roi n'avoient pas une marine capable de faire tête à celle des ennemis.

Cependant, Philippe, en rentrant à Madrid, apprit les plus fâcheuses nouvelles; l'Archiduc & Peterborough avec vingt mille hommes, s'étoient avancés dans l'Arragon; & l'avoient réduit plus par la trahison des principaux Officiers, & les intrigues des Moines, que par la force des armes; il ne restoit plus au Roi dans ce Royaume que la forteresse de Xaca, en Catalogne celle de Roses, & dans la Province de Valence, Peniscola; mais un orage plus terrible le menaçoit du côté du Portugal: quarante mille Anglois & Portugais, sous les ordres de Gallowai & de las Minas, entroient en Estramadoure pour pénétrer à Madrid, & achever de dépouiller ce Monarque; Barwick poursuivi avec dix mille hommes, après avoir vu prendre à ses yeux Alcantara dont la garnison Espagnole de 5000 hommes fut faite prisonniere de guerre; Ciudad Rodrigo, Salamanque & le poste d'Espinar avertirent le Roi du danger dont étoit menacée la Capitale.

Sur le champ Philippe assembla un

grand Conseil dans lequel l'Ambassadeur François, Amelot, le conjura de se sauver en Navarre, aux portes de sa Patrie; plusieurs Grands l'exhortoient à se rendre en Andalousie où il auroit le tems de rassembler une armée, & d'attendre des secours de France; mais Philippe prit un parti digne de son courage en se déterminant à combattre & à s'ensevelir sous les débris de son thrône. Son départ fut précédé d'un Décret par lequel il transféroit la Reine & tous les tribunaux à Burgos, laissant au surplus à tous ceux qui n'avoient point d'emploi à la Cour, ni à l'armée, de choisir leurs asyles où ils voudroient; presque tous les Grands témoins des adieux tendres & touchans de la jeune Reine & du Roi ne purent retenir leurs larmes à la vûe des malheurs de cette famille fugitive; la Cour n'avoit pas encore mis les pieds hors de Madrid que quelques Seigneurs attachés à l'Archiduc, écrivirent à Gollowai d'accourir dans la capitale abandonnée; Gallowai & son Collegue, au lieu de poursuivre le Roi, & de le chasser de la nouvelle Castille, dont la conquête entraînoit sa ruine entiere, marchent à Madrid où ils entrent

en triomphe le vingt-cinq Juin ; mais ils lurent sur les visages de tous les Citoyens la haine, la fureur & la vengeance ; les Castillans ne pouvoient dissimuler l'excès de leur douleur, en voyant les Portugais à peine libres du joug & des fers Espagnols donner un Roi à l'Espagne ; les vainqueurs s'apperçurent bientôt qu'ils n'avoient de Madrid que les murs, lorsqu'ils firent proclamer Roi l'Archiduc ; aucun Citoyen ne répondit aux cris de leurs Soldats, ou tous crioient, *vive le Roi Philippe*. Les Paysans des environs, les Bourgeois, sur le soir assommoient tous les Soldats qu'ils rencontroient ; les Médecins empoisonnoient les malades de leurs hôpitaux, & les courtisanes prodiguant à ceux qui se portoient bien leurs perfides carresses, répandoient exprès les maladies, la douleur & la mort dans leurs armées ; enfin l'inaction dans laquelle les Généraux la tinrent, acheva de la ruiner ; cependant l'Archiduc alors à Sarragosse, ignoroit qu'il fut le maître de Madrid ; Philip e, s'étant saisi des passages qui conduisent de l'Arragon en Castille, arrêtoit tous les

couriers ; mais enfin, cette nouvelle parvint à ses oreilles, & il s'avança sur le champ pour se joindre à Gallowai : la nouvelle de son approche jointe à la défection du Comte de Santa-Cruz (a) qui livra Carthagene & les galeres aux ennemis, & à l'ignorance où étoit le Roi de l'extrême attachement de la Capitale à ses intérêts, le jetterent dans la plus étrange perplexité. Comment espérer faire face à deux armées avec moins de dix mille hommes découragés par les mauvaises nouvelles qu'on recevoit chaque jour ? Comment arrêter le torrent de la défection ? Amelot croyant Philippe absolument déthrôné, se jetta à ses genoux pour le conjurer de fuir en Navarre, & de-là en France ; le bruit courut sur le champ dans l'armée que Philippe, las de lutter contre la fortune, abandonnoit la Couronne à son heureux rival ; il

(a) Un frere du Comte, Archidiacre de Cordoue, plein d'horreur pour l'action abominable du Comte de Santa-Cruz, alla prendre à la Paroisse le regitre des Baptêmes, & arracha la feuille où le nom de son frere étoit inscrit, afin, disoit-il qu'il ne restât parmi les hommes aucune trace d'un homme aussi méprisable.

n'en falloit pas tant dans de ſi triſtes circonſtances pour achever d'abattre le courage de la poignée de Soldats qui reſtoit au Roi : Philippe inſtruit du fâcheux effet de ce faux bruit, ſort de ſa tente, aſſemble l'armée, la harangue, & jure qu'il périra à la tête de ſon dernier eſcadron, plutôt que d'abandonner ſes fideles Caſtillans ; ces derniers mots l'attendrirent, & lui arracherent des larmes : on ne lui répondit qu'avec des cris de joye mélés de pleurs; chacun lui jura à ſon tour qu'il verſera juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour lui conſerver un ſceptre dont ſa grandeur d'ame le rend ſi digne; peut-être que la harangue du Roi lui ſauva la Couronne; dès-lors les Eſpagnols furent métamorphoſés en d'autres hommes ; les déſertions ceſſerent, on accourut de toutes les Provinces à l'armée, forts ou foibles ; les Soldats attaquerent les détachemens ennemis, & les détruiſirent : le bruit de cette heureuſe révolution ſe répandit dans tout le Royaume, & inſpira aux Evêques & aux Curés un courage héroïque : les Evêques de Murcie, d'Orihuéla & de Calahorra marcherent à la tête de quelques Régimens de Chanoines, de Moi-

nes, de Prêtres, de Gentilshommes & de Paysans mêlés ensemble ; les Curés se faisoient suivre de leurs Paroissiens, & fondoient en déterminés sur les Portugais, les Allemands & les Anglois ; cet enthousiasme de courage & de fidélité se communiqua jusqu'aux femmes & aux enfans, qui en plusieurs endroits combattirent pour le Roi & la Patrie.

Gallowai & las Minas, qui voyoient avec douleur leur armée diminuée de plus de moitié depuis leur funeste séjour à Madrid, l'évacuerent alors, & s'avancerent au-devant de l'Archiduc ; aussi-tôt le Roi se posta entre leur armée & Madrid ; à la vûe du premier détachement des troupes Castillanes, Madrid retentit des cris de *vive le Roi*. Tolede & Salamanque n'avoient pas attendu la présence des troupes pour se déclarer contre un ennemi auquel leurs forces ne leur avoient pas permis d'abord de résister. Le Roi ne put empêcher la jonction des deux armées ennemies ; mais il ne les en poursuivit pas avec moins de courage, il leur enleva Alcala dans lequel ils avoient renfermé leurs magasins & leurs hôpitaux ; l'Archiduc s'enfuit à son tour dans

le Royaume de Valence, & acheva de perdre ſon armée par une retraite ruineuſe.

Cependant Philippe ne pouvant ſe refuſer aux vœux & à l'impatience de la Capitale qui demandoit à grands cris ſa préſence, ſe rendit à Madrid : l'affluence du Peuple, la joye, les tranſports d'amour & de tendreſſe qu'on lui prodigua ne ſe peuvent exprimer. Le Peuple mit en pieces un Tailleur qui ſeul, lors de la proclamation de l'Archiduc, avoit crié, *vive le Roi Charles* ; de-là il fut mettre le feu aux maiſons de ceux qu'il ſoupçonnoit d'avoir appellé les Généraux de l'Archiduc ; le retour de la fortune de Philippe fut funeſte au Duc de l'Infantado, au Patriarche des Indes, à Mendoze, ancien Inquiſiteur général, au Comte de Lémos qui, croyant Philippe accablé & détrôné, avoient prêté ferment à ſon rival : ils furent arrêtés & diſperſés en différentes priſons ; le Comte d'Oropeſa, le Duc de Najera, les Comtes de Haro & de Galvez redoutant un ſort plus fâcheux, ſuivirent l'Archiduc qui étoit le premier à ſe moquer de leur trahiſon. On dit que le Cardinal Porto-Carrero,

entraîné par le tourbillon général, démentit son ancien zéle, en reconnoissant lui-même l'Archiduc; mais Philippe lui pardonna en considération de sa vieillesse, & par reconnoissance pour ses anciens services. Le Roi n'usa pas de la même clémence à l'égard de la Reine Douairiere qui signala par des transports prématurés la joye de voir enfin son neveu sur le thrône où ses intrigues n'avoient pu l'appeller; elle fut reléguée à Bayonne; le Roi supprima en même tems les Dames du Palais qui n'avoient pas eu le courage de suivre la Reine.

M. Orri, sacrifié à la haine de quelques Grands, resta à Paris où le Roi l'avoit envoyé avant l'invasion de la Castille solliciter de puissans secours; les Espagnols ne sentirent pas la perte que la Patrie faisoit en ce François dont le génie puissant avoit débrouillé les finances: elles tomberent bientôt dans leur ancien chaos, & le Roi, privé de ses services, se vit dans l'impuissance d'entretenir les cent trente mille hommes où ce Ministre avoit fait monter les forces du Royaume; la Monarchie d'Arragon passoit rapidement entre les mains de l'Archiduc; plus les Castillans

Castillans témoignoient de tendresse & d'attachement à Philippe, plus les Arragonois & les Provinces attachées anciennement à leur Monarchie paroissoient de jour en jour dévoués à l'Archiduc. Les Isles de Majorque, de Minorque, à l'exception du Fort Saint Philippe, Ivica-Fromentera tomberent entre ses mains.

Mais Philippe faisoit bien d'autres pertes au-dehors ; la bataille de Ramillies livrée & perdue le six Mai par les François, eut des suites plus funestes encore que celle d'Hochstet : la postérité sera long-tems à comprendre comment la cour de Versailles abandonna presque tous les Pays-Bas Espagnols, & vingt forteresses capables d'arrêter pendant plusieurs campagnes les vainqueurs. La perte des Pays Bas entraîna celle d'Italie ; Louis XIV. au lieu d'opposer Villars à Marlboroug, rappella Vendôme (a) que la victoire avoit toujours couronné en Italie. Pour soutenir la fortune de la Fran-

(a) Ce grand homme avoit gagné cette année le dix-neuf Avril la bataille de Calcinato sur le Général Reventlau ; il ne restoit plus au Duc de Savoye que Turin dont les François faisoient le siége.

ce sur les frontieres de Flandres, qu'arriva-t-il ? Le Duc d'Orléans substitué à Vendôme en Italie, fut entierement défait dans ses lignes devant Turin le sept Septembre ; le Piémont, le Milanez, le Modenois, le Mantoüan, le Montferrat, la Savoye, & depuis le Royaume de Naples & la Sardaigne tomberent entre les mains du Prince Eugene, vainqueur ; les véritables causes de ce revers inoui, furent les ordres imprudens dictés à Versailles d'attendre les Allemands dans les lignes, au lieu de marcher droit à l'ennemi, comme le Duc d'Orléans en avoit ouvert l'avis : les François animés par le courage de ce Prince & par la supériorité de son armée auroient vaincu ; le Comte de Medavi remporta, deux jours après le désastre de Turin, une victoire complette & inutile dans les plaines de Castiglione ; le Duc de Vendôme ne rappella point la fortune dans l'armée de Flandres ; & les François se crurent en droit d'imputer cet enchaînement étonnant de disgraces au mauvais choix des Généraux, & à l'incapacité des Ministres.

Au reste, Louis XIV. & Philippe V.

n'étoient pas les ſeuls Rois humiliés en Europe ; Auguſte, Roi de Pologne, éprouvoit de plus grands revers. Il ſe vit obligé pour conſerver l'Electorat, ſon patrimoine, & le vain titre de Roi, d'abdiquer la Couronne de Pologne, & de reconnoître l'heureux rival que les victoires de Charles XII. avoit couronné ; il ne tenoit alors qu'au Roi de Suéde de donner la paix à la République Chrétienne ; la Maiſon de Bourbon ſembloit être en droit de l'attendre d'un vainqueur qui avoit reçu d'elle des ſubſides, & dont le pere avoit trouvé un Allié ſi magnanime dans la perſonne de Louis XIV. à la paix de Nimegue ; mais au titre de pacificateur de l'Europe, l'impétueux Charles préféra d'en être le deſtructeur : la haine, la vengeance, un amour inſenſé de la gloire le conduiſirent dans les forêts de la Ruſſie, où dès-lors la fortune, ou plûtôt la Providence l'abandonna pour n'avoir pas voulu être l'inſtrument du bonheur des Peuples ; ſes malheurs égalerent ſa proſpérité : cette guerre lui coûta enfin la vie, & il laiſſa en mourant une réputation plus grande que belle.

1707. Une suite si accablante de disgraces précédée ou suivie de la défection des Catalans, des Arragonois & des Valenciens, de la trahison de plusieurs Espagnols distingués par leur naissance ou leurs emplois, commençoit à faire naître dans le cœur de Louis XIV. des sentimens de défiance contre les Espagnols, & surtout contre les Grands qui ne lui paroissoient pas assez zélés pour les intérêts de Philippe; avant que de faire de nouveaux efforts pour conserver à son petit-fils un thrône attaqué par tant d'ennemis secrets & publics, il fit pressentir les Grands pour sçavoir jusqu'à quel point il devoit compter sur leur attachement à leur Roi; mais il n'y eut aucun des Grands qui ne jurât entre les mains de l'Ambassadeur François de périr plutôt que d'obéir à un autre Roi; tous les Castillans firent éclater les mêmes sentimens. C'est en effet à ce Peuple généreux, constant & magnanime que la branche de Bourbon Espagnole doit tous les thrônes qu'elle occupe; le Clergé donna deux millions d'écus, le Mexique un million de piastres, les seules Villes de Séville, de Grenade, de Cordoue & de Jaen entretinrent quin-

ze mille hommes à leurs dépens ; la Noblesse, peu guerriere sous les Rois précédens, combattit dans toutes les Provinces, & l'Inquisition fit enfin en faveur du Roi & de la Patrie le plus digne usage de son pouvoir, en ordonnant sous peine d'excommunication à tous les Pénitens de dénoncer à son terrible Tribunal tous les Confesseurs qui leur insinueroient de manquer de foi au Roi : on ne sçauroit croire combien ce décret affermit la Couronne sur la tête de Philippe dont plusieurs Moines vendus à l'Archiduc, n'oserent plus attaquer en secret les droits légitimes & sacrés ; à la vûe de ce concert unanime Peterboroug écrivit à Londres que toutes les forces de l'Europe réunies ensemble n'étoient pas capables de déthrôner Philippe. Cet Anglois avoit raison ; sur-tout depuis que la grossesse de la (a) Reine, en mettant le comble à la joye publique, avoit resserré les liens qui tenoient les Castillans attachés à un Bourbon ; les ennemis sentoient quel coup alloit porter à l'Archiduc la naissance d'un enfant de Philippe sur une

(a) Il y avoit quarante-sept ans que l'Espagne n'avoit joui de cette espece de bonheur.

Nation qui aime ses Rois jusqu'à l'idolâtrie ; pour prévenir, s'ils pouvoient, les suites qu'ils prévoyoient, ils se hâterent de répandre le bruit que la grossesse de la Reine étoit feinte ; mais Philippe qui avoit sous les yeux l'exemple de Jacques II. à qui on avoit disputé la naissance du Prince de Galles, fit évanouir les doutes que l'imposture & la calomnie semoient en appellant dans l'appartement de la Reine, au moment qu'elle accouchoit le Cardinal Porto-Carrero, les Conseillers d'Etat, les Présidens des Conseils, le Nonce du Pape & les Dames de la Cour ; la Reine mit au monde le vingt-cinq Août le Prince Louis qui dès ce moment jusqu'à sa mort fut l'amour & les délices de l'Espagne.

Sa naissance avoit été précédée des plus grands succès ; le Marquis de Bay, Flamand, Général de l'armée d'Estramadoure enleva aux Portugais Ciudad-Rodrigo, & le Duc d'Ossone, Serpa : la principale armée étoit destinée au Duc d'Orléans qui reçut à Madrid le traitement d'Infant ; en attendant la présence de ce Prince, elle agissoit dans le Royaume de Valence sous les ordres du Maré-

chal de Barwick; Barwick faisoit des progrès rapides, quand il apprit que l'armée des Alliés commandée par Mylord Gallowai (a) & le Marquis de las Minas pressoit vigoureusement le siège de Villena, il accourut au secours de la Place, déterminé à risquer une bataille pour la sauver; Gallowai, le seul Général des Alliés qui n'eût point gagné de bataille, étoit impatient de combattre & de se signaler par quelque victoire éclatante: dans ce dessein il voloit au-devant de Barwick, lorsqu'il le rencontra dans les plaines d'Almansa qui ne devoient pas être moins fameuses dans l'histoire que celles d'Hochstet; les deux armées en vinrent aux mains le vingt-cinq Avril, on fit de part & d'autre des prodiges de valeur, la victoire balança long-tems, elle parut même vouloir se ranger sous les étendards des Alliés; mais Barwick aidé du Marquis d'Avarey & du Chevalier d'Asfeld, qui après le Général eurent la

(a) Le Comte de Gallowai, Général des Anglois, étoit un Gentilhomme François connu long-tems sous le nom de Marquis de Ruvigny. Personne n'ignore que le Général des François, Barwick, étoit Anglois.

principale part à la gloire de cette action, la força de se déclarer pour lui; de trente-cinq mille Anglois, Allemands, Portugais & Hollandois dont étoit composée l'armée ennemie, à peine s'en sauva-t-il six mille, le reste fut tué ou pris avec l'artillerie, les bagages, & 112 drapeaux ou étendards; Gallowai blessé au visage de deux coups de sabre eut peine à se sauver à Tortose: c'est la victoire la plus complette & la plus décisive que les François & les Espagnols ayent remportée dans cette guerre.

Le Duc d'Orléans qui arriva à l'armée le lendemain de la bataille, profita en grand Capitaine d'une victoire à laquelle il n'eut aucune part; il soumit presque en les parcourant les Royaumes de Valence (a) & d'Arragon dont les privilèges furent supprimés, les Habitans punis

(a) Il n'y eut dans cette belle contrée que les Villes de Xativa, d'Alcira & d'Alcoi qui oserent se défendre; le désespoir tint lieu de courage aux Citoyens de ces Villes dont la premiere fut prise d'assaut, brûlée & détruite jusqu'aux fondemens: on sema du sel sur le sol qu'elle occupoit, & on éleva une pyramide qui instruisoit la postérité du nom de cette Ville, de son crime & de son châtiment. Philippe V. la rebâtit depuis, & l'appella de son nom, Philippeville: les Ci-

par d'énormes contributions, & ſoumis aux loix de la Caſtille ; le Conſeil d'Arragon établi par Ferdinand V. fut caſſé, & ſa juriſdiction attribuée à celui de Caſtille ; le Roi régna enfin dans un Pays où ſes prédéceſſeurs n'avoient jamais eu qu'une autorité précaire.

Cependant le Duc d'Orléans avoit déjà pénétré en Catalogne où il conquit la forteresſe de Lerida, l'écueil des plus grands Capitaines ; le Duc de Noailles reſſerroit de ſon côté l'Archiduc à qui il enleva la Cerdagne ; le Comte de Villars reconquit auſſi Minorque.

Il ne falloit pas moins que toutes ces

toyens d'Alcira & d'Alcoi furent maſſacrés pour la plûpart, ainſi que ceux de Xativa : cet exemple terrible ne fit preſqu'aucune impreſſion ſur les Valenciens qui preſque tous fournirent au vainqueur un prétexte légitime d'abuſer de la victoire en témoignant un attachement opiniâtre & inutile à l'Archiduc ; le Chevalier d'Asfeld, qui commanda long-tems dans ce Royaume, défendit aux Habitans le port des armes avec tant de ſévérité qu'un ſeul couteau entraîna pluſieurs centaines d'hommes au ſupplice ; cette fertile & délicieuſe contrée, dévaſtée par le brigandage, l'avarice & la cruauté, offrit long-tems le ſpectacle le plus affreux. Il ſemble que les Caſtillans & les François ne l'euſſent reconquiſes que pour en faire une vaſte ſolitude.

principale part à la gloire de cette [illegible]
taire, l'obliga de se déclarer pour lui [illegible]
trente-cinq mille Anglois, Allem[illegible]
Portugais & Hollandois dont étoit [illegible]
posée l'armée ennemie, à peine s'en [illegible]
t-il six mille, le reste fut tué ou pri[illegible]
l'artillerie, les bagages, & 112 [illegible]
peaux ou étendards; Gallowai bles[illegible]
visage de deux coups de sabre eut [illegible]
à se sauver à Tortose : c'est la vi[illegible]
plus complette & la plus décisive q[illegible]
François & les Espagnols ayent [illegible]
rée dans cette guerre.

Le Duc d'Orléans qui arriva à l'[illegible]
le lendemain de la bataille, profit[illegible]
grand Capitaine d'une victoire à laquel[illegible]
il n'eut aucune part ; il soumit [illegible]
en les parcourant les Royaumes de [illegible]
lence (a) & d'Arragon dont les [illegible]
ges furent supprimés, les Habitans [illegible]

(a) Il n'y eut dans cette belle [illegible]
Ville de [illegible]

[illegible]



GNE.

utions,
le Con
and V.
née à celu
nfin dans
'avoient j
re.
c d'Orléa
ogne où il
a, l'écueil
e Duc de
l'Archiduc
le Comte d
rque.
oins que to
oi furent maſ
x de Xativa
'aucune im
ſque tous
légitime d
un attache
iduc ; le Ch
ong-tems d
bitans le
u'un ſeul
ommes a
trée, dé
a cruau
ffreux.
çois
une

victoires pour adoucir l'amertume de la perte du Royaume de Naples moins conquis par la force des armes que livré par la trahison.

Les Princes de Montesarcho, d'Avellino, de Bariati & le Duc de Monteléon étoient à la tête de la conjuration; ils insinuerent d'abord aux Napolitains que Philippe avoit cédé le Royaume de Naples à la France: aussi-tôt ce Peuple demanda à grands cris au Vice-Roi de renvoyer sept à huit mille François dont le courage auroit conservé le Royaume; le Duc d'Escalonne, Vice-Roi, craignant un soulévement général, céda aux instances du Royaume, & fit partir les François; ce fut la seule faute qu'il eut à se reprocher, mais les François ne furent pas plutôt partis que les Conjurés écrivirent aux Ministres de l'Empereur de se présenter; le Comte de Thaün, célebre par la défense de Turin, parut avec neuf mille hommes sans vivres, sans artillerie: à son approche Naples lui ouvrit ses portes, & ses lâches Citoyens coururent briser la statue qu'ils avoient érigée à Philippe en reconnoissance de ses bienfaits; le Royaume entier entraîné par l'exem-

ple de la Capitale, suivit en moins de deux mois le torrent de la révolution; dans cette défection générale il n'y eut d'hommes de qualité fideles que les Ducs de Bisaccia, de Castillon, d'Atri & le Prince de Cellamare; Atri s'enfuit à Rome, & les trois autres suivirent Escalonne dans Gayette, mais Escalonne eut la douleur de voir Gayette emportée d'assaut, & de tomber lui-même entre les mains des ennemis qui le conduisirent à Naples où ils lui firent les traitemens les plus injustes & les plus barbares; on vouloit à force de cruautés ébranler sa constance, & le forcer d'embrasser le parti de l'Archiduc; mais ce Seigneur éternellement mémorable par sa grandeur d'ame, son équité & la vaste étendue de ses connoissances, conserva au milieu des insultes de la populace auxquelles on l'exposa, toute la dignité d'un héros, & il ne revint de tant d'indignités que de la honte & de la confusion à Thaün.

L'Empereur usa de la victoire en Italie avec aussi peu de modération qu'il en avoit usé en Baviere; il réunit à l'Empire le Milanez; après en avoir détaché l'Alexandrin, la Lomelline & la Valsesia en

faveur du Duc de Savoye à qui ces fertiles contrées avoient été promises lors de son accession à la grande alliance ; mais il lui manqua de foi à l'égard du Vigevenasque qui lui avoit été aussi destiné. Il confisqua le Mantouan & le Montferrat sur le Duc de Mantoue, Allié des deux Couronnes, il dépouilla quelques autres Princes de leurs États, imposa de grosses contributions sur toutes les Puissances d'Italie neutres ; enfin, il fit revivre sur cette délicieuse partie de l'Europe les anciens droits de l'Empire regardés comme éteints depuis Charles-Quint. Venise, Gènes, le Grand Duc de Toscane, le Duc de Parme n'eurent pas le courage de combattre en faveur de la liberté commune.

Dans cet accablement universel le seul Clément XII. osa tenter de se saisir de la balance entre les Maisons d'Autriche & de Bourbon, mais il y avoit longtems que la balance de l'Europe étoit échappée à la Cour de Rome ; elle ne tarda pas à être brisée entre les foibles mains du Pape. Il auroit fallu le concours de tous les Potentats Italiens pour chasser les Allemands. Le Pape, après

avoir levé avec le secours des Cardinaux & des Prélats une armée que la terreur du nom Allemand dissipa avant que d'être formée, se vit l'année suivante obligé de se soumettre aux conditions dures que lui imposa l'Empereur : l'une des plus tristes pour le Pape, celle qui lui coûta le plus fut de reconnoître l'Archiduc en qualité de Roi d'Espagne, c'est-à-dire d'un Pays où il possédoit à peine la Catalogne.

Pendant ce tems-là le Duc de Savoye suivi du Prince Eugene entroit en Provence, & faisoit le siége de Toulon dont la conquête eût porté un coup mortel à l'Empire François ; déjà la Cour de Versailles allarmée envoyoit à la défense de la Provence les Ducs de Bourgogne & de Berri, lorsqu'elle apprit que le Maréchal de Tessé avoit fait échouer le projet des ennemis, & les avoit chassés de la Provence.

On a écrit, & rien n'empêche de le croire, que le Duc de Savoye, Prince délié & plus politique que les Anglois & les Hollandois, ne voulut point prendre Toulon pour ne pas trop affoiblir les Bourbons, seuls en état de tenir la balance de l'Europe, & de l'empêcher d'être un jour opprimée par l'Empereur qui ne

mettoit point de bornes à son ambition. La politique des prédécesseurs du Duc avoit toujours été de contribuer à soutenir entre les deux Maisons l'équilibre dont dépendoient leur sûreté & leur agrandissement. La seule idée de voir la France trop supérieure au commencement de la guerre, avoit précipité Victor-Amedée dans le parti des Alliés.

La fortune favorisa encore la France dans les Pays-Bas où Vendôme arrêta les progrès de Marlboroug, & en Allemagne dont Villars mit la moitié à contribution, après avoir forcé les lignes de Stolophen.

Ces caresses de la fortune n'étoient que des piéges; en vain les deux Rois entreprirent-ils de la fixer en leur faveur
1708. par des efforts ruineux: leurs projets magnifiques de chasser les ennemis de l'Espagne, de reconquérir les Pays-Bas Espagnols, & d'établir le Prétendant sur les thrônes de son pere, ou du moins sur celui de l'Ecosse, échouerent. La Providence avoit déterminé que l'Empire de Louis XIV. & celui de Philippe V. seroient ébranlés; elle sema l'esprit de vertige & de discorde parmi les Généraux, & con-

fondit les desseins le mieux concertés.

Les évênemens arrivés en Espagne furent à la vérité mêlés de bons & de mauvais succès, mais le contre-coup des disgraces de la France retomboit sur l'Espagne ; plus la France étoit affoiblie, & plus on devoit craindre de voir la Monarchie Espagnole démembrée.

Philippe perdit la Sardaigne, comme il avoit perdu l'année précédente le Royaume de Naples, c'est-à-dire par la trahison & la perfidie ; il n'y eut de Seigneurs fideles dans cette Isle, dont la possession avoit coûté tant de sang & de trésors aux anciens Rois d'Arragon, que le Marquis de la Jamaïque, Vice-Roi, l'illustre Maison de Masonès, le Comte del Castillo & Dom Vincent Bocallar si célebre depuis sous le nom du Marquis de S. Philippe. La perte de Minorque eut des suites plus fâcheuses pour la Monarchie ; à l'approche de deux mille Matelots Anglois qui se présenterent devant Port-Mahon : une terreur panique se saisit de Don Diegue d'Avila, Gouverneur (a) du Fort S. Philippe, & se

(a) D'Avila, revenu à lui, conçut tant de douleur & de désespoir de sa lâcheté qu'il se précipita du haut d'une maison, & se tua.

communiqua à sept ou huit cents François qui rendirent la Place ; en vain les Ministres de l'Archiduc presserent-ils les Anglois de se dessaisir de l'Isle Minorque entre leurs mains : le Port-Mahon, le plus beau, le plus vaste & le plus sûr de la Méditerranée étoit trop à la bienséance des Anglois ; ils opposerent les articles du traité de la grande alliance ; Minorque leur resta donc avec l'Empire de la Méditerranée jusqu'en 1756, que ces Insulaires ayant fait, sans la déclarer, une guerre aussi injuste que cruelle à la France, Louis XV. conquit par les mains du Maréchal de Richelieu le Fort S. Philippe devenu sous la domination Angloise la plus forte Place de l'Europe ; cet exploit à peine crû des contemporains ne seroit pas regardé comme vraisemblable par la postérité, si l'Histoire de Louis XV. fertile en prodiges n'offroit quelques années auparavant la prise de Berg-op-Zoom. Les Maures dans le même tems s'emparerent d'Oran, cette conquête du Cardinal Ximenès, si utile à l'Espagne, dont elle éloignoit les Afriquains. Les Grands ne voyoient qu'avec une espece

de fureur la Monarchie démembrée piece à piece ; ils remarquoient avec douleur que de l'avant-mur de la Monarchie consistant dans les Royaumes de Naples, de Sicile, de Sardaigne, dans le Milanez, dans les côtes de l'ancienne Mauritanie, dans les Pays-Bas, il ne restoit plus que la Sicile que le courage du Marquis de los Balbarès, son Vice-Roi, & la présence de sept à huit mille François sauverent cette année d'une invasion, & dans les Pays-Bas Luxembourg, Namur, Mons, Charleroi & Nieuport; la meilleure partie de la Catalogne étoit entre les mains de l'Archiduc; ils imputoient cette longue suite de disgraces à la Princesse des Ursins & à l'Ambassadeur François Amelot revêtu du pouvoir de premier Ministre. Il est constant que ces deux personnes donnerent lieu cette année aux plaintes des Espagnols, en mettant en usage tous les ressorts de la plus artificieuse politique, pour faire recevoir un affront signalé au Duc d'Orléans, Prince trop fier & trop élevé pour plier sous eux ; il assiégeoit la forte Place de Tortose défendue par les débris de l'armée vaincue à Almansa : le Duc eut

plus d'obstacles à vaincre dans cette conquête de la part du Ministre & de la favorite que de celle de l'habile Staremberg que l'Archiduc lui avoit opposé : sans l'indigne jalousie de ces deux puissans ennemis, le Duc d'Orléans auroit chassé l'Archiduc de la Catalogne.

Le Chevalier d'Asfeld reprit les Villes de Denia & d'Alicante après des siéges fort meurtriers ; au milieu des embarras de cette guerre cruelle, Philippe cherchant à adoucir la triste situation des Peuples, conclut un traité avec le Roi de Portugal pour empêcher les hostilités contre les Laboureurs & les Vignerons de l'une & de l'autre frontiere ; l'Archiduc resserra les nœuds qui l'attachoient avec le même Prince, en lui donnant pour épouse sa sœur, l'Archiduchesse Marie-Antoinette. Lui-même épousa à Barcelonne la Princesse de Brunswick Wolfenbuttel.

Les Ducs de Bourgogne & de Vendôme ouvrirent la campagne dans les Pays-Bas par la réduction de Gand, de Bruges & de Plassendal ; mais la perte du combat d'Oudenarde, celle de la Ville de Lille que le Prince Eugene acheta au

prix du sang de trente mille hommes ; la déroute de Plassendal, & la levée du siége de Bruxelles suivirent bientôt ces premiers succès ; revers d'autant plus affreux qu'ils n'arrivérent que par la discorde & les fautes des Généraux.

Le troisiéme projet de Louis XIV. n'eut pas plus de succès que deux dont nous venons de parler. L'Ecosse mécontente de la Reine Anne, qui en unissant son Parlement à celui d'Angleterre, avoit réduit ce Royaume, l'un des plus anciens de l'Europe, à la condition d'une province de l'Angleterre, avoit appellé son Roi légitime le Prétendant ; ce Prince s'embarqua en vain sur une flotte de France pour se rendre aux voeux des Ecossois ; les Anglois maîtres de la Mer donnerent de si bons ordres que Jacques III. n'osa pas même tenter un débarquement ; les François se retirerent à la vûe des Anglois dont le nombre des vaisseaux excédoit le leur de plus de la moitié. Cette disgrace eut donc encore sa source, comme la plûpart des précédentes, dans l'infériorité des forces navales de Louis XIV.

La France [illegible] famine ; [illegible] 1709

XIV. dont le grand cœur avoit résisté jusqu'alors, attendri sur la triste situation de ses Sujets, demanda enfin la paix presqu'en suppliant. Personne n'ignore avec quelle fierté les Alliés reçurent les Ministres de France, avec quelle dureté ils dicterent les conditions au prix desquelles il devoit acheter une paix ignominieuse; on sçait qu'ils oserent exiger qu'il détrônât lui-même le Roi son petit-fils; Louis XIV. se réduisit en vain à demander comme une grace qu'on laissât à ce Prince qui régnoit depuis neuf ans, les Etats que l'Espagne avoit autrefois possédés en Italie; sur le refus des Ministres Hollandois qui, dans cette négociation jouerent le personnage le plus odieux, Louis XIV. préféra de périr sous les débris de son thrône plutôt que de faire une guerre impie à son propre sang: la guerre recommença avec plus de fureur, & la même infortune pour les François & les Espagnols.

Cependant le bruit de la négociation de la France avec la Hollande répandu en Espagne, nuisit aux intérêts de Philippe: les Peuples croyant être abandonnés par les François, & même par leur

Roi, sentirent réveiller contre les premiers la vieille haine plutôt assoupie qu'éteinte ; le Duc de Medina-Cœli osa proposer au Roi de se joindre lui-même aux ennemis de la France qui, à ce prix lui laisseroient l'Espagne & l'Amérique ; mais Philippe qui rendoit à sa Patrie les sentimens qu'elle avoit pour lui, répondit avec indignation, *Non, je ne tirerai jamais l'épée contre une Nation à qui après Dieu je dois le thrône.* Le Duc d'Orléans alors en Espagne instruit par la voix publique que Louis XIV. alloit abandonner son petit-fils, songea à faire valoir ses justes droits sur l'Espagne qui lui appartenoit, au défaut des enfans du Dauphin ; il croyoit avec fondement que les Anglois & les Hollandois verroient la Couronne d'Espagne avec moins de répugnance sur sa tête que sur celle de Philippe dont le Roi de France disposoit trop à leur gré. Il étoit naturel de croire que les Espagnols pleins de respect pour le génie, la valeur, l'élévation, l'affabilité & les grands talens de ce Prince leur défenseur, le soutiendroient de toutes leurs forces ; enfin Philippe V. & Louis XIV. forcés de renoncer à un thrône que l'Europe entiere disputoit au premier,

ne devoient-ils pas se consoler que le premier Prince de leur sang profitât de leur infortune ? Déjà le Duc d'Orléans avoit pris des mesures pour disputer à l'Archiduc la couronne au moment qu'elle échapperoit à Philippe V. lorsque la Princesse des Ursins les pénétra, & les présenta aux deux Rois sous la forme de la plus odieuse conspiration : deux Agens du Prince appellés Flotte & Renaut furent arrêtés ; trois Seigneurs Espagnols, amis du Duc, essuyerent le même sort, & ne furent relâchés que lorsqu'ils eurent fait connoître leur innocence ; Louis XIV, ne pardonna qu'avec une peine extrême à son neveu le desir ambitieux, mais peut-être légitime, de parvenir à un thrône dont il étoit digne, & qu'il ne recherchoit après tout qu'au défaut de son petit-fils ; la disgrace de M. Amelot que le Roi accorda aux cris des Grands, suivit cette affaire qui fit le plus grand éclat dans l'Europe ; malgré la sagesse avec laquelle Louis XIV s'efforça de l'ensevelir dans le plus profond oubli.

Dès que le traité du Pape avec l'Empereur eût été rendu public, l'article par lequel le Souverain Pontife reconnoissoit

l'Archiduc en qualité de Roi d'Espagne, brouilla les deux Cours. Philippe rappella de Rome son Ambassadeur, le Duc d'Uceda, renvoya le Nonce Zondodarri, & fit fermer à Madrid le Tribunal de la Nonciature si utile & si lucratif au S. Siége; le Pape, de son côté, refusa des Bulles à l'Archevêque de Sarragosse, Grand Inquisiteur, nommé Archevêque de Tolede en la place du Cardinal Porto-Carrero que la mort enleva cette année; les choses demeurerent sur le même pied de brouillerie entre les deux Princes jusqu'à la fin de la guerre : Philippe n'en vint à cette extrémité contre le Pape que malgré lui, & pour venger l'atteinte que Clément sembloit avoir donnée à ses droits en reconnoissant ceux de son rival : il n'ignoroit pas que le Souverain Pontife conservoit pour lui les mêmes sentimens de tendresse qu'il avoit fait éclater tant de fois; qu'il n'avoit donné le titre de Roi d'Espagne à l'Archiduc, qu'après s'être vu abandonné de tous les Potentats de l'Italie, & réduit à la discrétion de l'Empereur, & qu'enfin il avoit stipulé que ce n'étoit qu'une vaine formalité qui ne pouvoit causer de

préjudice aux droits de Philippe. C'est ainsi que la Politique force quelquefois les Princes d'agir contre leurs propres inclinations.

Le Marquis de Bai gagna cette année en Estramadoure la célebre bataille de la Gudina dans laquelle les Anglois & les Portugais perdirent six mille hommes; la victoire ne fut due qu'à la cavalerie Espagnole qui s'abandonnant à toute l'impétuosité de son courage, fondit sur l'ennemi, & le mit en déroute: si l'ardeur de cette cavalerie lui eût permis d'attendre l'infanterie, il ne seroit peut-être pas échappé deux mille hommes de toute l'armée ennemie. On découvrit dans le même tems, & on dissipa une conspiration tramée pour livrer la Sicile à l'Archiduc. Dans tout le cours de cette guerre les conspirations furent presque les seules armes qui réussirent aux ennemis de l'Espagne; les Espagnols gagnerent presque toutes les batailles, excepté celle de Sarragosse; le Maréchal de Besons & le Comte d'Aguilar commandoient la principale armée du Roi en Catalogne; mais il sembla que la discorde eût passé de l'armée de Flandres

en

en celle d'Eſpagne : la déſunion des Généraux, leur querelle, l'antipathie des François & des Eſpagnols qui ſouvent en venoient aux mains, mirent l'armée dans un tel déſordre que ſi Staremberg ſe fût préſenté, il l'auroit vaincue & diſſipée, ſans tirer l'épée ; mais Staremberg réduit à des troupes diminuées & affoiblies, ſe trouva heureux qu'on ne l'attaquât pas lui-même, & qu'on lui laiſſât prendre Balaguier ; peut-être auroit-il fait de plus grands progrès ſans la réſolution du Roi qui fut lui-même commander l'armée pour prévenir les ſuites fâcheuſes de la diviſion de ſes Généraux ; Louis XIV. rappella d'Eſpagne tous les François, excepté douze mille pour défendre ſes Etats entamés par la priſe de Tournai ; la perte de cette Place fut ſuivie de celle de la bataille de Malplaquet que Marlborough & Eugene, ces Généraux prodigues du ſang humain, acheterent par la vie de trente mille hommes ; Mons tomba enſuite entre les mains du vainqueur.

La victoire de Rumersheim gagnée par le Comte du Bourg, ſauva à la France la Haute Alſace & la Franche-Com-

té ; Berwick défendit le Dauphiné.

L'Hyver le plus grand dont il soit mention dans les fastes humains, la famine, les maladies, les ravages & les désastres de cette guerre si longue, mirent cette année le comble aux malheurs de la France, de l'Espagne & de toute la République Chrétienne.

La face du Nord changea ; le Roi de Suéde, perdit en moins de deux heures la bataille de Pultawa dans l'Ukraine & avec elle le fruit de neuf ans de victoires & de conquêtes, toute son armée & la considération dont il jouissoit en Europe. Tandis qu'il alloit, pour éviter de tomber entre les mains du Czar son vainqueur, présenter aux Turcs & aux Tartares un Roi fugitif & vaincu, le Roi de Dannemarck, le Roi de Pologne déthrôné, le Roi de Prusse, l'Electeur d'Hanovre s'unirent successivement aux Russes, tomberent sur ses Etats, & détruisirent toutes ses ressources.

1710. Chaque campagne affoiblissoit Louis XIV. dont les ressources épuisées ne lui laisserent plus entrevoir que les plus terribles malheurs ; pour les prévenir, il envoya à la Haye son Ministre Torci avec

ordre d'obtenir la paix à quelque prix que ce fût. On ouvrit à Gertruydenberg des conférences qui n'aboutirent à rien par les artifices du Prince Eugene, de Marlboroug & d'Heinsius. On proposa des conditions plus dures que l'année précédente; Louis XIV. se soumettoit à toutes, excepté à celle de déthrôner son petit-fils dans le court espace de deux mois. Cette paix, au reste n'étoit qu'un piége pour achever d'accabler les François; (a) les Triumvirs, auteurs de ces loix barbares & dénaturées, qui ne comptoient pour rien le sang & le malheur des hommes, pourvu qu'ils conservassent la puissance & le crédit, vouloient précipiter du thrône l'ayeul & le petit-fils, démembrer & partager leur Empire: toute la France applaudit à Louis XIV. qui lui fit part des justes motifs qui l'empêchoient d'accepter une paix illusoire plus funeste que la guerre même.

Cependant il ne désespéroit pas de détacher la Hollande du parti des Alliés,

(a) Eugene, Marlborough & Heinsius, maitres en quelque sorte de l'Empire, de l'Anglererre & de la Hollande, formoient une espece de Triumvirat.

en lui offrant tous les Pays-Bas & le commerce exclusif de l'Amérique; mais le Duc de Médina-Cœli revêtu du pouvoir de premier Ministre depuis que l'Ambassadeur Amelot avoit été rappellé en France, trahit les deux Rois; il apprit à la Cour d'Angleterre le secret de la négociation, & la Reine Anne la fit échouer : Philippe ne tarda pas à être instruit de la perfidie de son Ministre qui fut arrêté, conduit à la tour de Ségovie, jugé & condamné à mort; mais le Roi n'écoutant que sa clémence, ne permit pas qu'on exécutât l'arrêt; le Duc mourut l'année suivante à Fontarabie où il avoit été transféré : l'Empereur, sur la nouvelle du procès & de la Sentence qui condamnoit le Duc à perdre la tête, menaça d'user de représailles à l'égard du Duc d'Escalonne, comme s'il y avoit quelque rapport entre un Seigneur pris les armes à la main pour son Roi & sa Patrie, & un premier Ministre convaincu de la plus lâche trahison.

Philippe abandonné par Louis XIV, n'eut recours qu'à ses propres ressources pour se conserver le thrône; d'abord il rappella de Flandres & d'Alsace quel-

ques Régimens Eſpagnols qui y ſervoient depuis le commencement de la guerre, afin de remplacer les François qui tous ſortirent d'Eſpagne. Il envoya enſuite des Commiſſaires dans toutes les Provinces dépendantes de l'ancien Royaume de Caſtille, chargés de prodiguer les priviléges, les graces & les honneurs pour ceux qui s'enrôleroient, ou qui contribueroient volontairement aux frais de la guerre. On ne ſçauroit exprimer combien cet expédient puiſſant ſur une Nation ſenſible à la gloire & aux diſtinctions, fut utile à Philippe qui par-là trouva les moyens d'avoir deux armées conſidérables ſur pied, l'une en Catalogne, & l'autre en Eſtramadoure, ſans compter deux Corps en Gallice & en Andalouſie; l'eſpérance de vaincre renaiſſoit de toutes parts: le Royaume de Naples, le Milanez, la Sardaigne déjà fatigués du deſpotiſme & de l'avarice des Allemands ſoupiroient après la domination Eſpagnole, & ne demandoient que la préſence d'une eſcadre de cette Nation, ou d'un Corps d'armée pour faire main-baſſe ſur les Allemands; mais faute d'argent & de marine, on ne pouvoit

qu'entretenir ces Peuples dans leur bonne volonté; on se prêta cependant aux desirs des Sardes; mais la trahison du Duc d'Ucéda fit manquer cette expédition, dont le succès étoit infaillible: cette année devoit être signalée par de plus grands malheurs; le Roi, après avoir laissé la Reine à Madrid en qualité de Régente, s'étoit rendu à l'armée de Catalogne, mais battu à Almenara le vingt-sept Juillet, à Penalva le quinze Août, poursuivi jusqu'à Sarragosse par Staremberg, n'ayant aucune confiance dans les talens des Généraux qui servoient sous lui, il rappella d'Estramadoure le Marquis de Bay, qui déjà avoit pris Miranda de Duero, & lui confia le commandement de l'armée. La manœuvre du nouveau Général qui refusa la bataille, quand il pouvoit espérer de vaincre, & qui l'accepta le vingt Août sous les murs de Sarragosse, quand il n'y avoit aucun moyen de la gagner, fit les plus funestes impressions sur les Espagnols; les Officiers crurent appercevoir qu'on sacrifioit l'armée de concert avec la France, pour fournir à Philippe un prétexte honnête d'abandonner l'Espagne; les Soldats frappés du

même soupçon injuste & injurieux à la grandeur d'ame des deux Rois, ne rendirent pas le moindre combat, l'armée se dissipa, & la déroute fut complette, quoiqu'on n'eût pas perdu trois mille hommes dans l'action; l'Archiduc vainqueur entra triomphant à Sarragosse, & marcha à Madrid, sans écouter Staremberg qui l'exhortoit à conquérir la Navarre, & à prendre des quartiers sur les frontieres de Castille, afin de couper tout espoir de secours à son rival; mais le Destin des Empires ne permit pas que celui d'Espagne succombât : aux nouvelles de l'approche de l'Archiduc, les tribunaux furent transférés à Valladolid; le Roi, la Reine suivis de trente mille Citoyens s'enfuirent une seconde fois de la Capitale; de-là, la Reine fut avec le Prince des Asturies chercher un asyle jusques dans le fond de la Navarre, pour être à portée de sauver son fils en France; pendant ce tems-là le Marquis de Bay rassembloit à Soria dans la vieille Castille, les débris de l'armée; le Duc de Noailles attaquoit la Catalogne avec une armée de quatorze mille hommes, & Philippe qui attribuoit toutes ses dif-

graces à l'incapacité de ses Généraux, dont aucun n'étoit en état de faire tête à Staremberg, demanda à Louis XIV. pour tout secours le Duc de Vendôme avec qui il avoit vaincu à Luzara : sa demande appuyée par trente Grands qui écrivirent au Roi de France qu'ils périroient jusqu'au dernier, plutôt que d'abandonner son petit-fils, toucha Louis XIV. qui ordonna à Vendôme de partir. Les François & toute l'Europe ne pouvoient croire qu'un seul homme rétabliroit un thrône aussi ébranlé que celui d'Espagne.

Cependant l'Archiduc, suivi de trente mille hommes, étoit entré dans la Capitale d'Espagne où il se fit proclamer; mais il n'apperçut chez tous les Citoyens de Madrid que la même haine dont ils avoient donné tant de preuves à ses Généraux quatre ans auparavant : l'horreur publique excitée par les profanations, les sacriléges & le brigandage des Anglois & des Hollandois se joignant à la tendresse particuliere qu'on portoit au Roi, fit sentir à l'Archiduc que les victoires & la force ne pouvoient rien sur une Nation pleine

de générosité, de constance & de fidélité. La solitude de la Ville, la tristesse, & l'audace de la plûpart des Citoyens qui se retiroient dans leurs maisons; quand ils l'appercevoient dans les rues, ou qui osoient faire retentir à ses oreilles les cris de *vive le Roi Philippe*, étonnerent ce Prince qui dès-lors désespéra de régner jamais sur les Castillans; il apprenoit que chaque jour on lui tuoit des Soldats en trahison, que les Chirurgiens de Madrid empoisonnoient les playes de ceux que leurs blessures forçoient de déposer dans les hôpitaux. La disette, les maladies, la débauche, les Partis Castillans détruisoient sensiblement son armée : l'Archiduc lui-même manqua d'être enlevé dans les Bois du Pardo, en prenant le plaisir de la chasse. L'armée Portugaise qui devoit le joindre à Madrid, fut arrêtée par le Marquis de Bay, maître des passages; le Duc de Noailles assiégeoit Gironne, & Philippe se trouvoit déjà à la tête d'une armée de trente mille hommes que le Comte d'Aguilar & Dom Balthasar Patinho, Marquis de Castellar, également célebres par leurs talens, leur courage & leur amour pour la Patrie,





avoient assemblés en 50 jours dans la Castille ravagée. Le Duc de Vendôme se porta avec cette armée au Pont d'Almaras.

Toutes ces nouvelles reçues en même-tems à Madrid, jetterent l'Archiduc dans la plus étrange perplexité. Il assembla un grand Conseil dont le résultat fut de sortir de Madrid; les Catalans, les Portugais, les Allemands demandoient à grands cris qu'on livrât cette Capitale au pillage & à l'incendie pour punir ses Citoyens de leur zéle pour Philippe; Sthanhope, le généreux Sthanhope s'opposa seul à cette indigne violence; *Eh! bien*, s'écria l'Archiduc dont la colere & la honte avoient sans doute altéré la clémence naturelle, *eh! bien, puisque nous ne pouvons la piller, abandonnons-la.* En même-tems il s'enfuit à Barcelonne avec deux mille chevaux, laissant la conduite d'une armée diminuée & découragée à des Généraux divisés & jaloux les uns des autres. Tout le fruit qu'il retira de cette expédition si malheureuse, fut d'être reconnu par le Comte de Palma, le Duc d'Hijar, le Marquis de la Laguna, & quelques autres Gentilshommes que ce Prince, ennemi de la perfidie, appel-

loit lui-même des *Miserables*, Sthanhope *des traîtres*, & Staremberg, *des nouveaux Chrétiens*. Mais si quelques Seigneurs flétrirent leur vertu & leur naissance, en manquant de foi au Roi & à la Patrie, tous les autres signalerent leur constance & leur fermeté ; on admira sur-tout les Marquis de Mancera & del Fresno qui, à l'âge de plus de cent ans ne pouvant suivre Philippe, étoient restés dans la Capitale ; ils refuserent de rendre un hommage passager à l'Archiduc : *Non*, s'écria Mancera, que l'Archiduc faisoit presser vivement de lui donner cette satisfaction : *Non, je ne ternirai pas ma gloire à l'âge où je suis parvenu ; je l'emporterai entiere au tombeau.*

Cependant l'armée ennemie partoit de Madrid, chargée d'insultes & d'imprécations ; elle évacua en même-tems Tolede dont elle réduisit en cendres l'Alcazar, ouvrage superbe de Charles-Quint. Philippe rentra dans Madrid le trois Décembre, au milieu des transports de joye qui tenoient de la démence ; mais il s'arracha bientôt aux fêtes que son retour avoit préparées, pour poursuivre les ennemis ; il arriva à l'armée le

jour même que le Général Sthanhope fut enlevé dans Brihuega avec cinq mille Anglois qui faisoient l'arriere-garde de l'armée ennemie ; Staremberg accourut au secours de Sthanhope, fut vaincu le lendemain dans les plaines de Villa-Viciosa où le Roi fit des prodiges de valeur : l'habileté avec laquelle Staremberg disputa la victoire ; sa retraite admirable lui acquirent autant de gloire qu'à Vendôme: mais son armée étoit détruite, à peine sauva-t-il six mille hommes ; le butin immense, fruit du pillage des Eglises, les bagages, l'artillerie tomberent entre les mains du Roi qui entra en triomphe dans Sarragosse avec Vendôme que les Peuples saluoient par-tout du nom de libérateur de la Patrie.

La France ne devoit recouvrer la victoire qu'au moment de sa ruine ; elle perdit dans les Pays-Bas Douai, Bethune, S. Venant & Aire ; la conquête de ces Places coûta des armées & des trésors aux Alliés ; mais les personnages qui composoient le Triumvirat dont nous avons parlé, ne comptoient pour rien le sang des hommes, les malheurs de la Ré-
1711. publique Chrétienne, pourvu qu'ils pro-

longeassent une guerre qui les enrichissoit, les combloit de gloire, & leur donnoit le principal crédit dans leur Patrie.

La Reine d'Angleterre ouvrit enfin les yeux sur la conduite & les vûes de Marlborough; peut-être les auroit-elle fermés plus long-tems sans une intrigue de Cour ménagée par les Toris, l'un des deux Partis qui divisent la Grande-Bretagne; les Toris ne voyoient pas sans douleur les Vighs dont Marlborough étoit le chef, dominer depuis long-tems à la Cour, envahir tous les emplois, & surtout écarter du thrône le Prétendant frere de la Reine; une nouvelle favorite qu'on donna à Anne, la dégoûta de Miladi Marlboroug, qui jusqu'alors avoit eu la confiance intime de la Reine, au point que cette Princesse lui paroissoit entierement soumise: la fierté & la vengeance de la Duchesse de Marlborough acheverent d'aigrir & de révolter Anne qui lui donna ordre de se retirer; les Toris profiterent de la disgrace de la favorite pour faire comprendre à la Reine que le seul moyen de rétablir son frere, étoit de conclure avec les deux Rois une paix qui ne pourroit lui être que glorieuse. La Reine en qui la nature & le sang parloient

pour son malheureux frere, & pour sa famille, goûta ces raisons, renvoya les Créatures de Marlborough, sans oser encore le priver lui-même du commandement des armées, & prépara la paix en secret. Elle fut encore confirmée dans sa sage résolution par la mort précipitée de l'Empereur Joseph qui mourut le dix-sept Avril, ne laissant que deux filles; par cette mort, l'Archiduc parvint à l'Empire auquel il fut élu le douze Octobre, aux thrônes de Bohême, d'Hongrie, aux Provinces héréditaires & au Milanez. Si aux Pays-Bas, au Royaume de Naples, à la Sardaigne qu'il possédoit déjà, il eût joint l'Espagne, l'Amérique & la Sicile, que devenoit cette balance en faveur de qui l'Angleterre venoit de prodiguer plus d'un milliard? L'exemple de Charles-Quint qui, avec une puissance moins vaste, avoit fait trembler plus d'une fois l'Europe pour sa liberté, étoit trop récent pour ne pas frapper la Reine & les Anglois que leur haine contre la France, ou d'autres passions n'aveugloient point. Anne, effrayée du danger auquel l'imprudence, l'impétuosité & l'enthousiasme de sa Nation pour la Maison d'Autriche avoient con-

duit la République Chrétienne, se hâta de signer avec Louis XIV. les préliminaires de la paix qui assuroient l'Espagne & l'Amérique à Philippe V.

Ce Prince perdit le Dauphin son pere, qu'une mort précipitée enleva aux vœux des François; les regrets de Philippe furent d'autant plus amers que le Dauphin avoit toujours eu pour lui la tendresse la plus grande. Cependant la guerre continuoit avec succès; le Duc de Noailles conquit dès le mois de Janvier Gironne, malgré les obstacles les plus étonnans: cette conquête à jamais mémorable le couvrit de gloire, & lui valut la Grandesse; en Estramadoure, le Marquis de Bay ne put empêcher que les Portugais ne se rendissent maîtres de Miranda de Duero; il vengea cette perte en bombardant Elvas; mais les François, sous les ordres du brave du Gué Trouin, vengerent mieux l'Espagne en prenant Rio-Janéiro au Brésil où ils causerent une perte de vingt-cinq millions à la Colonie Portugaise.

Le Duc de Vendôme, en Catalogne, se saisit de Balaguier & de Solsonne évacués par les ennemis; il prit le château de Velasque, & manqua celui de Cor-

donne. Staremberg échoua devant Tortose. Tous ces avantages affermirent moins la Couronne sur la tête de Philippe que la retraite de l'Archiduc, son rival, qui alla recueillir l'immense succession de son frere, le départ de ce Prince ne ralentit point la sombre & aveugle fureur des Catalans contre Philippe. L'Archiduc leur avoit laissé pour ôtages son épouse & son Général Staremberg; il fut reconnu dans son passage en qualité de Roi d'Espagne par tous les Potentats de l'Italie.

Marlborough conquit Bouchain en Flandres, ce fut la derniere conquête de ce Général dont les exploits furent si fatals à la Maison de Bourbon.

1712. Cette Maison si infortunée depuis dix ans, touchoit enfin à la paix; en vain l'Empereur, à la nouvelle d'un congrès indiqué à Utrecht, fit-il éclater son indignation; en vain envoya-t-il le Prince Eugene en Angleterre pour ranimer la haine nationale contre la France; la mort du Dauphin & de son fils aîné, le Duc de Bretagne qui ne laissoit plus entre le thrône de France, & le Roi Philippe qu'un enfant de deux ans, foible & mourant, auroit pu faire plus d'impression

ſur la Reine Anne, que les intrigues & l'éloquence du Prince Eugene: mais Anne ne reſpiroit que la paix; elle ordonna au Duc d'Ormond qui avoit remplacé Marlborough dans le commandement de ſes troupes en Flandres, de ſe ſéparer de l'armée des Alliés: Ormond ſe retira en effet après la priſe du Queſnoi, & fit publier une ſuſpenſion d'armes de deux mois avec les François.

Cependant la retraite des Anglois ne ſauvoit pas la France; les François découragés, ſans argent, ſans troupes, ſans reſſources quelconques ne préſageoient que de nouveaux malheurs & la chûte de leur Empire. Le Prince Eugene, ſuivi de cent mille hommes de vieilles & excellentes troupes, fier de dix ans de victoires, ébloui de l'eſpérance de ne partager avec perſonne la conquête du plus ancien & du plus puiſſant Royaume de l'Europe, marcha devant Landrecies, dont la priſe lui ouvroit le chemin de Paris; Louis XIV. âgé de ſoixante-quatorze ans, n'avoit d'autre reſſource que celle de raſſembler ſa Nobleſſe, & d'aller à ſa tête chercher la mort ou la victoire: mais la Providence veilloit à ſa conſerva-

tion & à celle de ses Sujets. C'étoit devant Landrecies que devoient aboutir les succès de ses ennemis; pendant qu'Eugene pressoit vivement cette Place, le Maréchal de Villars qu'on lui avoit opposé avec une armée infiniment inférieure, profita de l'imprudente sécurité des ennemis qui avoient posté un gros Corps de troupes dans le camp de Denain trop éloigné de la grande armée: il l'attaqua brusquement le vingt-quatre Juillet, & le détruisit; de-là il emporta le poste de Marchiennes où étoient renfermés les magasins des Alliés; Eugene leva le siége, & ne put empêcher que S. Amand, Douai, le Quesnoi & Bouchain ne tombassent entre les mains de Villars qui fit trente mille prisonniers dans toutes ces conquêtes: jamais Général ne vainquit avec plus d'éclat, plus de rapidité & plus de fruit pour la Patrie: la voix publique, la reconnoissance & la Postérité lui assignerent sa place à côté des Camilles, des Dunois & des Vendomes.

Ce libérateur de l'Espagne n'étoit plus, il avoit terminé sa carriere à Vinaros; Philippe V. lui donna, en pleurant,

la sépulture à l'Escurial au milieu des Rois ses prédécesseurs ; mais il n'avoit pas attendu la mort de ce grand homme pour faire éclater à son égard les sentimens de sa reconnoissance & de son amitié ; Vendôme fut pendant sa vie décoré du titre & des honneurs de premier Prince du Sang d'Espagne.

La guerre devenue moins vive en Espagne, fut mêlée de bons & de mauvais succès ; le Marquis de Bay leva le siége de Campo-Mayor ; les Impériaux s'emparerent de presque toutes les Places des côtes de Toscane ; mais le Comte de Brancas signala contr'eux sa constance & sa valeur dans Gironne qu'ils bloquerent pendant huit mois ; ils ne furent pas plus heureux dans leurs entreprises sur Vénasque, Cervéra & Roses.

La Reine Anne devenue l'arbitre de l'Europe, donna pour alternative à Philippe de garder l'Espagne & l'Amérique, en renonçant au thrône de ses Peres, ou de les échanger contre les Etats du Duc de Savoye, en conservant ses droits sur la France. L'honneur, la reconnoissance guiderent le Roi dans son choix, & l'évenement l'a justifié ; il pré-

féra à l'espérance incertaine de régner dans sa Patrie la possession paisible de l'Espagne & de l'Amérique. Sa renonciation fut reçue aux *las Cortes*, & celle des Ducs de Berri & d'Orléans au thrône d'Espagne, enregistrée en même-tems au Parlement de Paris.

1713. Le Duc d'Ossonne, le Comte de Bergeik & le Marquis de Monteléon, Plénipotentiaires du Roi, ne furent admis au congrès d'Utrecht que lorsque Philippe eut été reconnu par les Alliés en qualité de Roi d'Espagne. Louis XIV. signa aux conditions que tout le monde sçait, la paix avec l'Angleterre, la Savoye, le Portugal & la Hollande; l'Espagne signa la sienne avec l'Angleterre le treize Juillet: les principaux articles de ce traité qui en contient vingt-six, sont favorables aux Anglois à qui, outre la cession de Gibraltar & de Minorque, on permettoit la traite des Negres dans les Colonies Espagnoles; l'Espagne leur cédoit le commerce exclusif de l'Amérique, commerce qui, entre les mains des François depuis mil sept cent, leur avoit valu des sommes prodigieuses; sans cette ressource, Louis XIV. n'eût pu continuer

ſi long-tems une guerre ſi funeſte; enfin, Philippe reconnoiſſoit la ſucceſſion établie en faveur de la Maiſon de Brunſwick-Hanovre par l'acte du Parlement d'Angleterre de 1701.

Le même jour, les Miniſtres d'Eſpagne ſignerent avec ceux de Savoye un traité par lequel Philippe V. cédoit l'Iſle de Sicile au Duc de Savoye: ce ſacrifice fut plus ſenſible à la Nation que les avantages accordés aux Anglois. On n'avoit pas oublié que le Duc de Savoye étoit l'auteur des malheurs, ſous le poids deſquels l'une & l'autre Couronne avoient couru riſque de ſuccomber; mais la Reine Anne avoit exigé un Royaume pour ce Prince, & la Reine Anne dicta des loix à toutes les Puiſſances dans ce fameuxtraité; Philippe, avant que d'évacuer la Sicile, impoſa au Duc de Savoye des conditions qui le réduiſoient preſqu'à l'état de Vaſſal; il l'obligea de conſerver tous les privileges de l'Iſle; de ſouffrir à Palerme un tribunal indépendant au ſujet des biens confiſqués, dont Philippe ſe réſervoit la diſpoſition; d'être éternellement l'Allié de l'Eſpagne, ſans quoi la ceſſion étoit nulle, & la Sicile devo-

lue de plein droit à la Couronne ; elle devoit aussi retourner à l'Espagne à l'extinction des hoirs mâles du Duc. Il n'y eut point de ressorts que ne firent agir les Siciliens pour ne pas changer de domination ; mais les convenances de l'Europe, & la volonté des Anglois l'emporterent sur leurs vœux. On sçait par combien d'inquiétudes & de chagrins Victor-Amedée acheta un thrône où l'Espagne, l'Empereur, le Pape & les Siciliens ne le virent assis qu'avec beaucoup de chagrin & d'impatience. Philippe consentoit de plus que le Duc de Savoye & sa postérité fussent appellés à la Monarchie d'Espagne, au défaut de la sienne.

Le traité de l'Espagne avec la Hollande ne fut signé que le vingt-six Juin mil sept cent quatorze. Ce traité n'avoit été différé que par la vaste ambition de la Princesse des Ursins qui, aspirant à être Souveraine, avoit obtenu du Roi, qu'il ne concluëroit point avec la Hollande que cette République n'eût remis à la Princesse un domaine considérable dans les Pays-Bas dont elle jouiroit en toute souveraineté. On se moqua à Paris, à Londres, à Vienne & à la Haye des

prétentions superbes de la favorite ; les Hollandois répondirent qu'étant simples dépositaires des Places qui forment leurs barrieres, ils ne pouvoient disposer d'un bien que le consentement de l'Europe avoit transporté à l'Empereur : Philippe, las de lutter contre les obstacles, abandonna les intérêts de la Princesse, & la paix fut signée sur le pied de celle de Munster. Celle avec le Portugal fut encore plus différée, puisqu'on ne la signa que le six Février mil sept cent quinze. Le Roi Jean, au premier bruit des préliminaires de l'Angleterre avec la Maison de Bourbon, s'étoit hâté d'entamer une négociation avec l'Espagne, au ressentiment de qui il craignoit d'être abandonné ; mais sur l'assurance que la Reine Anne lui donna de le faire comprendre dans le traité général, il renonça à un traité particulier : on se restitua de part & d'autre ce qu'on s'étoit enlevé, & le Portugal céda la Colonie du S. Sacrement, moyennant un équivalent.

Il n'y eut qu'avec l'Empereur qu'on ne put accorder avec Philippe ; celui-ci réclamoit toute l'Italie, & Charles l'Espagne & les Indes ; mais au moyen du

traité d'évacuation de la Catalogne, & de la neutralité de l'Italie, signés le quatorze Mars à Utrecht, toute l'Europe crut avoir lié les mains à l'un & à l'autre rival. Ces deux Princes ne laisserent pas que de s'inquiéter l'un & l'autre; & enfin de se faire la guerre jusqu'en mil sept cent vingt-cinq, que le Hollandois Riperda vint à bout de les réunir par un traité à la conclusion duquel la politique des plus habiles Ministres étoit venue se briser: c'est ainsi qu'après un violent orage, la foudre gronde encore de tems en tems dans les airs.

Mais Philippe, en renonçant à l'espérance de parvenir à la Couronne de ses Peres & à cinq ou six Provinces, l'avant-mur de sa Monarchie, eut la consolation de voir le thrône affermi pour jamais dans sa postérité masculine par la loi la plus sage que les *las Cortes* ayent jamais promulguée: cette loi solemnelle & fondamentale régle que les Princes descendans de Philippe en quelque degré qu'ils soient, parviendront à la Couronne avant les Princesses, fussent-elles filles du Roi régnant. Toute l'Espagne applaudit à une loi qui la délivre de la crainte

crainte d'être soumise à un Prince étranger, tant qu'elle aura des descendans de Philippe : si les anciens Rois d'Espagne eussent eu les yeux aussi ouverts que Philippe sur les véritables intérêts de leur postérité, (a) toutes les Provinces Chrétiennes d'Espagne n'auroient guères eu d'autres Rois que leurs Citoyens.

Cependant il n'y avoit qu'une partie de l'Europe qui eût mis bas les armes par le traité d'Utrecht ; Louis XIV. & l'Empereur n'avoient pu s'accorder ; ce dernier Prince évacua la Catalogne ; l'Impératrice & Staremberg, en s'embarquant pour l'Italie, promirent solemnellement aux Catalans que l'Empereur ne les abandonneroit jamais, ou qu'il ne signeroit jamais de paix que Philippe ne leur laissât la liberté. L'un & l'autre les exhorta à se défendre avec courage, & les flatta de l'espérance des plus puissans secours ; pour leur

(a) Lors de l'assemblée de Caspé, qui appella en 1513 l'Infant Ferdinand de Castille au thrône d'Arragon, il y avoit sept ou huit Princes du Sang de la Maison de Barcelonne qui jusqu'alors avoit régné en Arragon. La postérité de ces Princes subsiste encore aujourd'hui en Espagne.

faire voir que ces promesses n'étoient point illusoires, on leur laissa une infinité de Soldats & d'Officiers, des Ingénieurs & des munitions prodigieuses ; Barcelonne éblouie par l'espérance de la liberté, se livra aux transports les plus fanatiques : elle eût l'audace de déclarer la guerre aux deux Rois, d'envoyer des Emissaires à Marseilles pour solliciter cette Ville fidelle à suivre son pernicieux exemple ; elle dépêcha jusqu'à Constantinople des députés solliciter la protection du Grand Seigneur à qui cette prétendue République offroit un tribut considérable ; les Généraux de Philippe qui s'avançoient pour recevoir Barcelone, furent étonnés d'entrer dans une terre ennemie & semée de piéges ; le plat Pays de la Catalogne, Cardone, les Isles de Majorque & d'Ivica suivirent l'exemple de la Capitale. Il fallut recommencer la guerre, livrer de furieux combats, & porter le fer & le feu dans cette riche Province pour la soumettre : le Marquis de Thoui & le Comte de Montemar se signalerent par d'éclatans exploits dans cette triste & sanglante expédition ; en-

fin., le Duc de Popoli, après des obstacles étonnans, vint à bout de bloquer cette Ville si obstinée.

Les pertes que Barcelone fit cette campagne, & celles de l'Empereur en Alsace contre les François, ne faisoient qu'augmenter l'inflexibilité naturelle des Catalans ; ils apprirent, sans être effrayés, que le Maréchal de Villars, par des victoires rapides & des conquêtes importantes avoit enfin forcé l'Empereur à accepter la paix. Ils étoient confirmés dans leur révolte par les fréquens secours qu'ils recevoient des Ports de l'Italie, par un nouveau soulevement des Paysans de la Province, par l'inquiétude des Arragonois & des Valenciens qui cherchoient à secouer le joug légitime ; enfin, ils comptoient six ou huit mille hommes de troupes réglées, douze mille Miquelets & quarante mille Citoyens armés & aguerris.

Philippe dont les forces montoient à cent mille hommes, à trente vaisseaux de guerre ou galeres, ne se sentoit pas encore assez puissant pour soumettre les rebelles ; il implora le secours de Louis XIV. à qui il demanda des troupes & un

Général ; le choix de Louis XIV. tomba ſur le Maréchal de Barwick ; le vainqueur d'Almanſa devoit joindre à la gloire d'avoir ſauvé l'Eſpagne, celle de terminer la rébellion par un des plus grands exploits de cette guerre ; en attendant les quarante bataillons qu'il conduiſit lui-même en Catalogne, Thoui, Montemar, Popoli & les autres Généraux de Philippe attaquerent par-tout les rebelles, & les détruiſirent après des combats qui firent verſer des torrens de ſang.

Barwick, arrivé enfin devant au camp, invita Barcelone à prévenir ſa ruine par une prompte ſoumiſſion, mais Barcelone ne répondit à ſa clémence que par des inſultes : cette Ville recéloit dans ſon ſein tous les rebelles & tous les ſcélérats qui s'y étoient jettés ; des dix-ſept Provinces d'Eſpagne, les Prêtres, les Religieux (a) prirent les armes, ſe diſtribuerent par Compagnies, & firent paſſer dans le cœur de tous les Citoyens leur fureur ; les Capucins combattirent par-tout avec les

(a) Excepté les Jéſuites & les Bénédictins, dont la conduite & la ſageſſe furent admirées.

Grenadiers ; cette nouvelle Milice s'arrogea toute l'autorité dans la Ville, elle forma un Conseil sous le nom de Conscience, uniquement composé de Supérieurs des Communautés, de Chanoines & de Curés. Ce Conseil qu'on peut appeller de sang, jugeoit sans appel & militairement tous les Citoyens qui, attendris sur le sort de leurs femmes, de leurs enfans & de leur Patrie, parloient de capitulation, & les envoyoit sur le champ à la mort : une Compagnie de Matamors, ou d'assassins, dignes Ministres du brigandage & du fanatisme, exécutoit sur le champ les arrêts des Tyrans (*a*).

Cependant Barwick, après soixante-un jours de tranchée ouverte, & au prix du sang de vingt mille hommes, étoit parvenu à faire une bréche considérable ; en vain somma-t-il alors la Ville : la fureur & le désespoir des Moines firent rejetter ces offres ; il commanda l'assaut qui dura quarante-huit heures, & coûta plus de six mille hommes ; mais il empor-

(*a*) Jérusalem, du tems de Titus, Paris, du tems de la Ligue, n'offrent pas plus d'horreur que Barcelone dans ce funeste siége.

ta la Basse-Ville ; les Catalans arborerent alors le drapeau blanc, & demanderent fiérement la conservation de leurs priviléges ; pour toute réponse, Barwick indigné, donna ordre qu'on mît le feu à la Ville, on ne l'éteignit que lorsque les rebelles eurent promis de livrer le Fort Montjoui, le Château de Cardone & les autres postes qu'ils occupoient ; le vainqueur leur promit la vie & les biens.

Barwick entra en conquérant dans Barcelone, son premier soin fut de faire arrêter soixante des principaux chefs de la rébellion, parmi lesquels on comptoit des Moines, de faire brûler par la main du Bourreau les drapeaux, les robes des Magistrats de la députation, & les autres signes du crime & de la rébellion ; la Ville & la Province furent privées à jamais de leurs priviléges funestes, traitées en Pays de conquête, & soumises aux loix de la Castille ; les Rois, pour qui jusqu'alors elle avoit été inutile, & même dangereuse, ont tiré de cette Province des secours proportionnés à ses forces & à ses richesses : juste & légitime fruit de tant de trésors & de sang prodigués pour la réduire.

Barwick, dont le nom ſera éternellement cher à l'Eſpagne & à la France, fut reçu à Madrid, comme les Conſuls l'étoient à Rome, après avoir terminé par la victoire les guerres les plus difficiles ; le Roi & la Nation ſignalerent envers lui leur reconnoiſſance ; la Reine ne fut pas témoin de la réduction de la Catalogne ; elle étoit morte le quatorze Février à l'âge de vingt-cinq ans, & à la veille de jouir paiſiblement d'un thrône ſur lequel elle n'avoit connu que les allarmes, l'inquiétude, la fatigue & les diſgraces ; ſon courage & ſon heureuſe fécondité ne contribuerent pas peu à ſoutenir la fermeté d'un époux dont elle avoit partagé les malheurs en Héroïne, en y remédiant en Reine : elle compta au nombre de ſes plus grandes infortunes, celle de voir, par un exemple inoui, ſon pere uni avec ſes ennemis pour lui arracher la Couronne ; les Caſtillans donnerent des larmes à ſa mort, mais Philippe en fut accablé au point que ne pouvant plus ſouffrir la vûe du palais qui ne lui offroit plus la Reine, il ſe retira avec ſes enfans & la Princeſſe des Urſins à l'Hôtel du Duc de Médina-Cœli où il

vécut presqu'en particulier, se déchargeant des soins du Gouvernement sur le Cardinal del Giudice : comme l'Hôtel de Médina-Cœli ne pouvoit contenir toute la Cour, il fut obligé d'y joindre le Couvent des Capucins, & d'assigner à ces Religieux une autre habitation ; la piété des Espagnols fut effarouchée de cette émigration : ce n'étoit qu'un cri à Madrid contre la Princesse des Ursins accusée d'entretenir le Roi dans sa douleur & dans la retraite ; elle seule l'approchoit, mangeoit avec lui ; bientôt on l'accusa de porter ses vûes jusques sur le thrône d'Espagne ; elle avoit le crédit, la puissance & le faste de la Reine, il ne lui en manquoit que le nom. De beaux restes, un esprit fin & délicat, des manieres insinuantes, un manége adroit, un parti puissant, l'habitude, des raisons de politique & de religion semées avec art, l'intérêt des Princes, enfans du Roi, qui devoient trouver en elle une autre mere, l'exemple de Madame de Maintenon ne pouvoient-ils pas porter Philippe jeune, ardent, robuste & scrupuleux à épouser une femme dont la société faisoit toute sa consolation ? Quoi qu'il en soit, l'évene-

ment confondit les espérances de la Princesse ; elle devoit bientôt, par une disgrace éclatante, éprouver combien peu on doit compter sur la faveur & la fortune.

Cependant M. Orri rappellé dès l'année derniere en Espagne par sa protectrice, rétablit pour la seconde fois l'ordre dans les finances, il poussa les revenus du Roi jusqu'à cent millions, & le mit en état d'entretenir cent mille hommes de troupes réglées, & une armée navale, sans que le Peuple fût foulé par de nouveaux tributs. Cette révolution si avantageuse au Prince & à l'Etat, fut due au courage avec lequel il acheva de réunir au domaine tout ce qui en avoit été usurpé. Il fit des réformes utiles, & rendit l'Espagne respectable : les Détenteurs du domaine Royal, les Officiers dont il avoit éclairé les concussions, les Financiers dont il réprima le brigandage & l'avidité, tous ces êtres enfin inutiles à la République qui, sans les avoir mérités, ne subsistent que des bienfaits du Prince, se réunirent contre lui ; mais leur clameur n'eût été qu'un vain son qui se seroit perdu dans les airs, si Orri

n'eût entrepris de réformer toutes les autres parties de l'adminiſtration, & s'il ne ſe fût attribué le pouvoir de premier Miniſtre chez une Nation dont il ne connoiſſoit pas aſſez le caractere, les loix & les uſages. Il porta, au lieu de la réforme, la confuſion dans les Conſeils; il détruiſit l'ancien ſyſtême du Gouvernement; bientôt les Eſpagnols ne ſe reconnurent plus dans leur propre Patrie; ce changement qui devoit être amené par degrés, fut précipité bruſquement. Orri devint de jour en jour odieux à un Peuple à qui il voulut inſpirer tout d'un coup une activité qui ne lui étoit pas naturelle; le Conſeil de Caſtille reçut ordre de s'aſſembler depuis ſept heures du matin juſqu'à midi, & le ſoir depuis quatre juſqu'à ſept pour l'expédition plus rapide des affaires; au lieu d'un Préſident, on lui en donna cinq; trois à celui des Indes, quatre à celui de l'Hazienda, ſans compter un Contrôleur Général.

Orri étendit ſes vûes juſques ſur l'immunité Eccléſiaſtique dont il voulut réformer les abus portés à un excès préjudiciable à l'autorité Royale; les Egliſes, les Monaſteres, les lieux voiſins étoient

des asyles pour les voleurs, pour les assassins & les autres scélérats ; la justice gémissoit en vain d'un établissement qui d'abord avoit été salutaire pour des hommes plus malheureux que coupables, mais qui devenoit funeste à la sûreté des Citoyens par l'impunité.

Orri étoit soutenu par le Pere Robinet, Jésuite, Confesseur de Philippe, par Macanas, Procureur Général du Conseil de Castille, par la Princesse des Ursins, & par le Roi même dont le cœur droit & vertueux ne recherchoit que le plus grand bien ; mais le mémoire présenté à ce sujet au Conseil de Castille, & dont Macanas étoit l'auteur, déplut à l'Inquisition qui le condamna, & qui enveloppa dans la même condamnation Barclai & le Président Talon, célebres Jurisconsultes qui avoient écrit en France, & conformément aux principes & aux libertés de l'Eglise Gallicane ; le décret de l'Inquisition fut signé à Marli dans le palais même du Roi de France par le Cardinal del Giudice, Grand Inquisiteur, & alors Ambassadeur extraordinaire auprès de Louis XIV. Le Roi fut ému du décret de l'Inquisition : Orri

n'eut pas de peine à lui persuader qu'il étoit également injurieux à lui & à son ayeul par la flétrissure qu'il imprimoit à son Procureur Général Macanaz, & au Président Talon.

Philippe irrité, disgracia le Cardinal del Giudice, & voulut le dépouiller de la dignité de Grand Inquisiteur, mais le Pape s'y opposa, & l'Inquisition que le Roi tâcha d'engager à supprimer son décret, répondit que le Roi étoit le maître de la supprimer, mais qu'il ne pouvoit lui ôter les vastes concessions dont les Papes & les Rois ses prédécesseurs l'avoient favorisée, tant qu'elle subsisteroit.

On ne sçavoit quelle seroit l'issue de cette affaire qui remplissoit la Cour & la Ville de confusion, d'intrigues & de cabales, lorsqu'un homme inconnu en Espagne ouvrit une voye qui changea la face de la Cour & du Gouvernement, & qui en même-tems termina cette grande affaire. Cet homme dont le génie, l'audace & la fortune ont étonné l'Univers, étoit l'Abbé Alberoni, fils d'un Paysan Italien : il possédoit une Cure auprès de Plaisance, sa Patrie, lorsqu'il se fit con-

noître du Duc de Vendôme, Général des François, & des Espagnols en Italie, à qui il devint utile par la connoissance exacte des lieux où étoit le théâtre de la guerre, & cher par l'enjouement de son caractere; le Duc se l'attacha, & l'emmena en France & en Espagne où il resta après la mort de son protecteur; Alberoni s'étant apperçu que la Princesse des Ursins avoit perdu l'espérance d'épouser Philippe, lui proposa le mariage de ce Prince avec Elisabeth Farnese, héritiere de Parme, de Plaisance & de la Toscane, qu'il lui dépeignit comme une Princesse sans esprit, sans talens, sans ambition, & sur qui elle regneroit avec un Empire absolu; sa proposition plut à la favorite, & encore plus au Roi qui n'ayant jamais perdu l'espérance de réunir à la Monarchie les Etats d'Italie, jugea que cette alliance lui en faciliteroit le moyen; il demanda sur le champ la Princesse; cependant Madame des Ursins apprit bientôt qu'Elisabeth étoit un génie supérieur, une ame fiere & haute, la femme de son tems la plus éclairée, & la plus entreprenante; elle jugea qu'une telle Reine n'étoit point

femme à se laisser gouverner, & elle ne perdit pas un moment pour faire échouer le mariage; mais il n'étoit plus tems, il avoit déjà été célébré à Parme par Procureur, & la nouvelle Reine accouroit à grandes journées en Espagne; elle s'aboucha sur sa route à Bayonne avec la veuve de Charles II. sa tante qui lui rendit compte de la situation de la Cour d'Espagne, & qui lui peignit le caractere de la Princesse sous des traits qui la révolterent contre la favorite; la Reine avoit déjà reçu des leçons de l'Abbé Alberoni qui, décoré de la qualité de Comte par le Duc de Parme, la suivoit en Espagne, & du Cardinal del Giudice qui avoit eu le secret d'obtenir quelques audiences d'elle: ces trois personnes firent entendre à Elisabeth qu'elle ne regneroit en Espagne avec éclat, qu'elle n'y seroit considérée, respectée & adorée qu'autant qu'elle chasseroit une favorite fiere, ambitieuse & accoutumée à regner; cependant le Roi, suivi de toute sa Cour, s'avança jusqu'à Guadalaxara pour recevoir la Reine; la Princesse des Ursins poussa jusqu'à Xadraque où elle joignit Elisabeth; mais après les pre-

miers complimens, ayant osé blâmer la Reine d'avoir marché pendant une nuit d'Hyver, & lui reprochant qu'elle n'étoit pas coëffée à la mode ; *Qu'on arrache cette folle de ma présence*, s'écria fierement la Reine, *& qu'on la conduise sur le champ hors du Royaume* (*a*). A ces mots disparut d'Espagne une favorite qui avoit cru n'y cesser de regner qu'en cessant de vivre ; avec elle tomberent ses créatures ; Orri fut renvoyé en France, Macanaz s'enfuit en Béarn pour ne pas être la victime du redoutable Tribunal qu'il avoit bravé ; le Pere d'Aubenton, Jésuite François, plus agréable aux Espagnols, remplaça dans l'important emploi de Confesseur, le Pere Robinet ; l'Inquisition triompha, le Cardinal del Giudice rappellé avec honneur, fut fait Gouverneur du Prince des Asturies, & eut la principale part au Ministere ; mais Alberoni devenu le favori & l'oracle de la Reine, ne lui fit confier le Ministere que comme un dépôt : il se le réservoit à lui-même ; enfin, la forme du Gouverne-

(*a*) Il est vraisemblable que la Reine avoit déjà secrettement obtenu la disgrace de la Princesse des Ursins.

ment & des Conseils fut rétablie sur le même pied où elle étoit auparavant qu'Orri l'eût bouleversée.

Cette révolution à laquelle toute l'Espagne applaudit, avoit été précédée de l'établissement de l'Académie Royale de Madrid instituée sur le même pied & avec les mêmes vûes que l'Académie Françoise pour perfectionner la Langue de la Patrie ; le Roi vouloit marcher sur les traces de son ayeul que sa magnificence, la protection accordée aux Lettres, aux arts & aux sciences, n'ont guères moins immortalisé que ses victoires.

La face de l'Angleterre changea encore plus que celle d'Espagne par la mort de la Reine Anne ; les espérances légitimes de la Maison de Stuart furent ensevelies dans le même tombeau que cette Princesse, l'Electeur de Brunswick-Havre, George, fut étonné de se voir assis sur le thrône des Anglois ; George fut reconnu par les trois Royaumes de la Grande Bretagne & par toute l'Europe à qui Louis XIV. & Philippe V. donnerent l'exemple ; ce Prince digne d'un sceptre par sa modération & par son humanité, trompa les espérances de l'Empereur &

des Vighs qui l'exhortoient à rompre le traité d'Utrecht, & à recommencer la guere contre la Maiſon de Bourbon.

Le Roi ſurprit au commencement de 1715. cette année toute l'Europe par un décret dont le ſtyle n'eſt guères ordinaire aux Souverains ; d'abord il déſavouoit l'ancien Miniſtere, & prioit les Conſeils de lui repréſenter ce qu'ils jugeroient convenable au bien de la Religion & de l'Etat, ajoutant que les Miniſtres dont il avoit été environné, pouvoient l'avoir trompé & engagé à des démarches contraires aux avantages de la Patrie & de la Religion : cet aveu rare & magnanime, trouva des cenſeurs ; on accuſa le Cardinal del Giudice d'avoir abuſé de la candeur & de la droiture du Roi en lui faiſant ſigner un décret dans lequel il immoloit la dignité Royale à ſon orgueil ; Alberoni rendit en même-tems ce Cardinal odieux à la Reine, en lui inſinuant qu'il inſpiroit contre elle & contre ſes créatures de la haine & de l'éloignement au Prince ſon éleve ; la Reine que ſa groſſeſſe, l'amitié du Roi, & l'eſtime de la Nation confirmoient dans l'autorité dont elle avoit ſçu ſe ſaiſir en entrant en Eſ-

pagne, n'eut pas de peine à perdre le Cardinal dont la disgrace éclata l'année suivante.

La guerre n'avoit point été entiérement terminée par la conquête de Barcelone; les Castillans avoient inspiré leur fureur aux Majorquains & aux Iviciens qui d'ailleurs se voyoient soutenus par un Corps de troupes Autrichiennes, & par l'espérance d'une nouvelle révolte en Catalogne. Il y avoit en effet une conjuration prête à éclater dans cette Province, mais elle fut découverte; Maragas & quelques autres chefs, fameux par leurs crimes dans la derniere rébellion, convaincus d'être entrés dans la conjuration, reçurent enfin sur l'échafaut la juste récompense de leur audace, & le Chevalier d'Asfeld réduisit Majorque & Ivica en moins de quinze jours: le Roi permit aux Impériaux qui défendoient ces Isles de se retirer en Sardaigne.

L'opiniâtreté de l'Empereur à lui disputer une Couronne que le consentement de l'Europe avoit affermie sur sa tête, remplissoit Philippe d'indignation; il n'ignoroit pas que ce rival se flattoit toujours de l'espérance de le déthrôner;

qu'il se faisoit traiter de Majesté Impériale & Catholique par tous les Souverains de l'Allemagne & de l'Italie ; qu'il créoit des Grands d'Espagne, des Chevaliers de la Toison d'Or ; qu'il venoit d'établir à Vienne un Tribunal sous le nom de Conseil d'Espagne, composé du Duc d'Uzeda, de l'Archevêque de Valence & des autres traîtres à leur Patrie ; qu'il confisquoit les biens de ceux qui, dans les Pays-Bas & en Italie, étoient demeurés fideles au Roi ; que contre la foi du traité de Bade il retenoit les Etats des Ducs de la Mirandole & de Guastalle, des Princes de Castiglione & de Sabionetta, alliés de l'Espagne ; & qu'enfin Louis XIV. avoit fait de vains efforts pour engager Charles VI. à reconnoître Philippe en qualité de Roi d'Espagne, jusqu'à lui garantir l'Italie, & à lui offrir de puissans secours contre les Turcs avec qui il étoit à la veille d'avoir la guerre ; toutes ces considérations déterminerent le Roi à prévenir l'Empereur, & à lui ôter jusqu'aux moyens de l'attaquer en lui enlevant l'Italie : presque tous les Souverains de ce beau Pays étoient ennemis secrets de l'Empereur ; le Duc de

Savoye, parce qu'il étoit las des menaces de la Cour de Vienne qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir accepté la Sicile; le Pape, le Grand Duc de Toscane, le Duc de Parme, les Républiques de Gènes & de Lucques, parce qu'ils étoient accablés de contributions, & traités presqu'en Sujets par Charles VI. qui faisoit revivre les anciens droits de l'Empire sur l'Italie. Le Royaume de Naples, l'Isle de Sardaigne, le Milanez tendoient publiquement les bras aux Espagnols dont ils chérissoient autant la domination, qu'ils détestoient celle des Allemands; Alberoni prétendoit qu'à la vûe de la premiere escadre Espagnole, tous ces Peuples proclameroient de nouveau Philippe qui se verroit maître de l'Italie, sans combattre; l'Empereur qui n'ignoroit ni les sentimens des Potentats Italiens, ni la haine des Peuples qui lui étoient soumis, ne laissoit pas que d'être inquiet sur l'avenir; l'Empire de l'Italie lui étoit d'autant plus cher qu'il le regardoit comme son Potosi, & qu'il en tiroit, soit par les impôts ordinaires, soit par les taxes imposées sur les Souverains, soit par les confiscations, des revenus im-

menſes : c'eſt pourquoi l'Empereur recherchoit des Alliés à quelque prix que ce fût pour ſe le conſerver ; il ſaiſit l'occaſion de s'appuyer des Vénitiens attaqués par les Turcs dans la Morée, en leur offrant toutes ſes forces, à condition qu'ils lui garantiroient ſes Etats d'Italie ; le Pape fut dès-lors moins contraire aux intérêts de l'Empereur dont l'heureuſe & puiſſante diverſion en Hongrie garantit l'Italie d'une invaſion ; mais Alberoni regardoit cette guerre qui alloit occuper toutes les forces de l'Empereur, comme un moyen de plus qu'offroit la fortune pour vaincre; au reſte, quand Charles VI. n'auroit pas eu ſur les bras autant d'ennemis ſecrets & publics, Philippe ne l'en auroit pas moins attaqué avec ſuccès ; l'Eſpagne que toute l'Europe croyoit affoiblie & ruinée pour long-tems, n'avoit jamais été ſi puiſſante : près de cent mille hommes de vieilles troupes, ſoixante ou ſoixante & dix vaiſſeaux de guerre, des tréſors, un Gouvernement ferme & vigoureux, la Nation aguerrie, le génie d'Alberoni vont bientôt lui faire jouer ſur la ſcène de l'Univers l'un des principaux rôles ; les Etats de l'Italie ſeroient

retournés rapidement sous la domination Espagnole, si la France, l'Angleterre & la Hollande qui intervinrent dans la querelle, n'eussent dicté aux deux rivaux des conditions que l'Espagne ne reçut qu'en frémissant.

Sur ces entrefaites mourut Louis XIV. le Roi le plus Roi qui ait jamais été; son sceptre passa entre les mains de son arriere petit-fils, Louis XV. âgé de cinq ans & demi. On sçait que, sans avoir égard au testament de Louis XIV. le Parlement de Paris déféra la Régence entiere & absolue au Duc d'Orléans. Philippe, ou plutôt Alberoni sous son nom, l'auroit réclamée, s'il n'eût craint de blesser la jalousie de l'Angleterre & de la Hollande qui n'auroient pas vu d'un œil tranquille les rênes des deux Royaumes dans la même main; d'ailleurs ç'eût été fournir à l'Empereur & aux ennemis secrets de l'Espagne & de la France un prétexte légitime de guerre, attendu que si le Roi eût obtenu comme premier Prince du Sang la Régence, il auroit révoqué indirectement la rénonciation solemnelle que toute l'Europe avoit exigée de lui sur le sceptre de ses Peres. Philippe ne fit donc

pas la moindre démarche pour être revêtu de la qualité de Régent ; mais il vouloit que le Duc d'Orléans regardât son désistement comme un véritable sacrifice, & que par reconnoissance il entrât dans toutes ses vûes. Nous verrons que le Duc d'Orléans, loin de s'y prêter, fut le principal auteur de la ruine des projets d'Alberoni : ce n'est pas que ce Prince reconcilié avec Philippe V. l'année précédente par les soins de Louis XIV. fût insensible aux intérêts de l'Espagne ; mais c'est que les intérêts de la France épuisée d'hommes & d'argent, accablée de dettes, dénuée d'Alliés, lui étoient plus chers que ceux de Philippe V. c'est qu'en effet la paix étoit nécessaire aux François pour fermer les playes de la derniere guerre.

En attendant l'instant d'éclater, Alberoni crut qu'il étoit de la politique d'endormir l'Empereur & toute l'Europe sur les desseins secrets de l'Espagne. Il aspiroit à la dignité de Cardinal à laquelle le Pape ne l'auroit jamais nommé, s'il eût apperçu en lui le dessein de rallumer la guerre en Europe ; mais il n'en coûta pas beaucoup à Alberoni pour 1716.

tromper le Souverain P
il parut entrer dans
la Cour de Rome ; il
rendroit au Nonce
les papiers de la Nonci
manni jetta sur l'Autel
ordre de sortir d'Esp
En même-tems il fit
qu'on termineroit à
ciation ouverte entre les
les abus de la Daterie
missoit depuis long-tem
mense Jurisdiction que s'
pagne le Tribunal de la
lui-même étoit le plus g
mais ce qui toucha le pl
rent les escadres envoyé
seils d'Alberoni au secour
menacée par les Turcs ; ils a
la campagne précédente
assiégeoient Corfou av
formidable, & leur flotte
toute espéra
le célèbre Général S
à la vérité Corfo
le courage & l'ha
il n'y avoit
Place ; son dé

sur le point de capituler ; de là les Turcs fondoient sur l'Italie, lorsque Don Baltazar Guévarra sorti des Ports d'Espagne avec cinq galeres & six vaisseaux de guerre, parut suivi d'une flotte de plus de cent voiles ; à son aspect les Turcs s'enfuirent, cédant lâchement la victoire, sans combattre, & le siége fut levé le vingt-quatre Août. La terreur panique des ennemis fut l'effet d'un heureux stratagême ; Guévarra, avoit amené avec lui tous les vaisseaux Marchands qu'il rencontra sur sa route, & au moment de sa jonction avec la flotte Vénitienne, les Turcs qui observoient & comptoient les vaisseaux effrayés de la supériorité du nombre, ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils eurent regagné leurs Ports.

L'Empereur triomphoit des mêmes ennemis en Hongrie par les mains du Prince Eugene qui lui gagna le cinq Août la bataille de Petervaradin dans laquelle le Grand Visir & trente mille Turcs perdirent la vie ; de-là le vainqueur marcha à Temesvar qu'il soumit, & répandit la terreur jusqu'à Andrinople ; mais plus l'Empereur étoit heureux, plus il appesantissoit le joug de l'Italie,



tromper le Souverain Pontife : d'abord il parut entrer dans tous les intérêts de la Cour de Rome ; il obtint du Roi qu'il rendroit au Nonce Aldrovandi la clef & les papiers de la Nonciature que Valemanni jetta sur l'Autel ; quand il eut ordre de sortir d'Espagne en 1709. En même-tems il fit esperer à Clément qu'on termineroit à sa satisfaction la négociation ouverte entre les deux Cours sur les abus de la Daterie dont l'Espagne gémissoit depuis long-tems, & sur l'immense Jurisdiction que s'attribuoit en Espagne le Tribunal de la Nonciature qui lui-même étoit le plus grand des abus ; mais ce qui toucha le plus le Pape, furent les escadres envoyées par les conseils d'Alberoni au secours de l'Italie menacée par les Turcs ; ils avoient conquis la campagne précédente toute la Morée ; ils assiégeoient Corfou avec une armée redoutable, & leur flotte maîtresse de la Mer, fermoit toute espérance aux assiégés ; le célebre Général Schulembourg défendoit à la vérité Corfou, mais que peuvent le courage & l'habileté contre la faim & la soif : il n'y avoit ni vivres, ni eau dans la Place ; son défenseur étoit sur

ſur le point de capituler ; de-là les Turcs fondoient ſur l'Italie, lorſque Dom Balthaſar Guévarra ſorti des Ports d'Eſpagne avec cinq galeres & ſix vaiſſeaux de guerre, parut ſuivi d'une flotte de plus de cent voiles ; à ſon aſpect les Turcs s'enfuirent, cédant lâchement la victoire, ſans combattre, & le ſiége fut levé le vingt-quatre Août. La terreur panique des ennemis fut l'effet d'un heureux ſtratagême ; Guévarra, avoit amené avec lui tous les vaiſſeaux Marchands qu'il rencontra ſur ſa route, & au moment de ſa jonction avec la flotte Vénitienne, les Turcs qui obſervoient & comptoient ſes vaiſſeaux effrayés de la ſupériorité du nombre, ne ſe crurent en ſûreté que lorſqu'ils eurent regagné leurs Ports.

L'Empereur triomphoit des mêmes ennemis en Hongrie par les mains du Prince Eugene qui lui gagna le cinq Août la bataille de Petervaradin dans laquelle le Grand Viſir & trente mille Turcs perdirent la vie ; de-là le vainqueur marcha à Temeſvar qu'il ſoumit, & répandit la terreur juſqu'à Andrinople ; mais plus l'Empereur étoit heureux, plus il appeſantiſſoit le joug de l'Italie,

& donnoit des amis ſecrets à l'Eſpagne ; Charles négocioit alors avec le Roi de Sicile pour l'engager à lui céder cete Iſle, moyennant un équivalent dans le Milanez : mais que les vûes des politiques ſont bornées. L'Empereur ne devoit pas jouir long-tems de cette Iſle qu'il obtint, ni même du Royaume de Naples : la Providence deſtinoit l'un & l'autre ſceptre à un jeune Prince qui naiſſoit alors en Eſpagne ; c'eſt D. Carlos, aujourd'hui Roi des deux Siciles, & héritier préſomptif de l'Eſpagne.

L'Europe fut cette année témoin d'un nouveau malheur arrivé à la Maiſon de Stuart ; le Prétendant étoit paſſé en Ecoſſe où un puiſſant Parti vouloit lui mettre ſur la tête la Couronne de ce Royaume la Patrie & l'ancien héritage de ſa Maiſon ; mais le malheur de ſes ancêtres l'y ſuivit ; ſes malheureux amis furent vaincus ; quelques-uns tomberent entre les mains des Anglois qui leur firent expier ſur un échafaut leur attachement héroïque au ſang de leurs Rois. La fortune ne s'eſt pas encore démentie à l'égard de cette Maiſon fugitive qu'elle ne ceſſe de perſécuter.

Le traité de la triple alliance entre la 1717.
France, l'Angleterre & la Hollande signé le quatre Janvier à la Haye, & rendu public, surprit l'Europe qui ne s'attendoit pas que les François & les Anglois dussent être unis par les liens les plus étroits : le but de cette alliance étoit d'assurer la paix & la tranquillité au Midi de l'Europe qu'on prévoyoit devoir bientôt être déchiré par la querelle du Roi d'Espagne & de l'Empereur ; Alberoni ne pardonna jamais au Duc d'Orléans de s'être arraché à l'alliance de l'Espagne ; il comptoit sur les secours des François, & sur la neutralité des Puissances maritimes, lorsqu'il attaqueroit l'Empereur ; mais le traité ne lui fit point changer de vûes ; il se contenta de les couvrir d'un voile impénétrable, & de méditer en silence les moyens dont il pourroit se servir pour se venger du Régent & du Roi d'Angleterre.

La nouvelle qu'il reçut de sa promotion au Cardinalat, & les secours qu'on obtint du Clergé que le Pape autorisa par une Bulle à accorder de puissans subsides au Roi, afin, disoit le Pape toujours trompé par Alberoni, de mettre le

Roi en état de protéger Venise, lui firent bientôt lever le masque ; l'injure faite à l'Espagne en la personne de Dom Joseph Molinez, Inquisiteur général, arrêté lorsqu'il traversoit le Milanez, sur la foi d'un passeport, fournit au Roi un motif plausible de recommencer la guerre.

Une flotte considérable partit des Ports d'Espagne sous les ordres du Marquis de Leyde (*a*), & débarqua en Sardaigne 15000 hommes à la tête desquels ce Général réduisit l'Isle en moins de deux mois ; les Sardes combattirent pour lui, & il n'en coûta pour cette conquête que six cents hommes presque tous emportés par la malignité du climat ; toute l'Europe n'apprit cette expédition que par le succès ; cinq personnes seules avoient été initiées au secret, le Roi, la Reine, Alberoni, le Duc de Popoli, D. Joseph Patinho, Ministre de la Marine ; le Marquis de Leyde ignoroit lui-même où il alloit porter les armes de son maître. Il ne le sçut qu'à une certaine hauteur où il lui fut permis d'ouvrir les ordres de la Cour ; l'Empereur étoit au

(*a*) Jean François de Vere,

comble de la gloire par la victoire & la prise de Belgrade, lorsqu'il apprit avec toute l'Europe qu'il venoit de perdre un Royaume, il en auroit perdu deux si Leyde fut parti plutôt, & qu'il eut eu le tems de marcher de la Sardaigne à Naples dégarni de troupes, & rempli des partisans de l'Espagne; Alberoni perdit un tems précieux à attendre le chapeau de Cardinal, faute énorme, mais la seule peut-être que cet homme profond ait eu à se reprocher.

La Marine Espagnole triomphoit alors par-tout; D. Alfonse-Philippe d'Andrado se saisit de vingt vaisseaux de Pirates dans les Mers du Mexique sur lesquels il y avoit plusieurs millions de piastres: six autres aussi riches que les précédens furent enlevés au Port d'Arica dans le Pérou; deux vaisseaux Algériens furent pris à la hauteur de Majorque, deux vaisseaux de guerre d'Ostende à celle de Vigo: l'Isle de Crabe, Colonie Angloise, fut dévastée & ruinée par les Espagnols de Porto-Rico que les Anglois avoient insultés: la fermeté & la vigueur qui avoient absolument manqué au dernier Roi Autrichien, n'éclatoient pas

moins dans l'intérieur du Royaume qu'au dehors ; on écartoit les Grands des emplois & de la faveur, on les humilioit ; les Ordres militaires se sentirent de la soumission qu'on vouloit inspirer aux différentes classes des Citoyens ; ils furent obligés de recevoir la visite des Commissaires que le Roi, en qualité de Grand-Maître, leur nomma : en même-tems toutes les Universités de Catalogne furent supprimées, & leurs revenus appliqués à celle que Philippe établit à Cervera la seule Ville de la Province qui lui eût été fidelle. Le Tribunal de la Contraction ou du commerce de l'Amérique fut transféré de Séville à Cadix ; enfin, on établit le militaire sur le même pied qu'il est en France, en déclarant l'emploi de Colonel incompatible avec celui d'Officier général.

1718. Le Pape furieux d'avoir été si longtems le jouet de la politique d'Alberoni, l'accusa dans un discours prononcé en plein Consistoire d'être l'auteur d'une guerre dont l'incendie alloit embraser l'Italie, & lui refusa publiquement des Bulles pour le riche Archevéché de Séville auquel le Roi l'avoit nommé ; l'Em-

pereur exigeoit plus, il demandoit au Pape qu'il le dépouillât de la dignité de Cardinal; l'Empereur étoit soutenu par le Cardinal del Giudice, qui après avoir été honoré de la confiance de Philippe, venoit de se jetter entre les bras de la Maison d'Autriche, moins par inclination que pour se mettre à l'abri des persécutions d'Alberoni qui, non content de l'avoir fait dépouiller de ses emplois, & renvoyer d'Espagne, lui avoit ordonné au nom du Roi d'ôter de dessus son palais les armes d'Espagne; mais le Sacré Collége voyant Alberoni appuyé de toute la protection d'un grand Roi, se sentant d'ailleurs intéressé à ne pas laisser introduire un exemple qui auroit pu devenir un jour fatal à chacun des membres qui le composent, s'opposa au ressentiment de Clément. Ce Pape soulagea sa colere, en écrivant au Roi un Bref dans lequel il lui rappelloit combien il étoit indigne d'un Roi Catholique d'attaquer un Prince Chrétien occupé à combattre l'ennemi de la Religion; ce Bref conçu en termes très vifs ne parvint pas entre les mains du Roi; cependant l'Auditeur de Rote, Herrera, après avoir protesté

contre le refus des Bulles fait à Alberoni, sortit de Rome, emmenant avec lui le Cardinal Aquaviva, protecteur de l'Espagne, & de tous les Espagnols; en même tems on donna ordre au Nonce Aldrovandi de sortir d'Espagne, & on ferma pour la seconde fois le Tribunal de la Nonciature; enfin, l'Espagne soutint avec plus de force que jamais la Monarchie spirituelle de Sicile que le Pape vouloit supprimer, tandis que l'Isle étoit entre les mains d'un Prince peu redoutable par ses forces; mais ce n'étoit pas pour les intérêts du Duc de Savoye qu'Alberoni travailloit en s'oppofant à l'abolition de la Monarchie spirituelle; c'étoit pour Philippe à qui il comptoit donner cette Isle dans le cours de cette campagne; déjà le Ministre sur qui le Roi s'étoit déchargé du fardeau du Gouvernement, avoit, à l'aide de Dom Joseph Patinho, le Colbert & le Louvois d'Espagne, préparé une flotte de cinquante vaisseaux de guerre, de dix galeres & une armée de trente-cinq mille hommes de vieilles & excellentes troupes de débarquement, avec des munitions immenses; l'Europe n'avoit pas vu de-

puis la flotte de Philippe II. surnommée l'*Invincible*, un si terrible armement : c'est alors qu'on connut combien les derniers Rois Autrichiens avoient été éloignés de tirer du courage des Espagnols, de leur amour pour la gloire, & de leurs richesses, toutes les ressources possibles.

Le Marquis de Leyde chargé de cette expédition, dont la connoissance fut dérobée au Public avec le même secret que celle de Sardaigne, débarqua le premier Juillet à quatre lieues de Palerme ; ni l'Empereur, ni le Pape, ni les Siciliens, ni leur Roi même, Victor-Amedée, dont la haute pénétration étoit rarement en défaut, n'avoient prévu cet orage ; Alberoni avoit proposé à ce Prince mécontent de l'Empereur de céder son Isle à Philippe qui, en échange, promettoit de l'aider à conquérir le Milanez ; Victor-Amedée étoit naturellement porté à accepter cette offre tant pour se venger de l'Empereur, que pour n'avoir plus à lutter contre le Pape & contre les Siciliens qui détestoient sa domination, & parce qu'en effet le Milanez étoit autrement à sa bienséance que la Sicile ; il se défioit d'Alberoni, qui de son côté n'avoit guè-

res de confiance en lui; ces deux habiles & profonds Politiques avoient raison l'un & l'autre; mais Victor-Amédée trompé, se trouva dans le plus extrême embarras; il n'avoit que 7000 hommes dans l'Isle, qui, aux approches des Espagnols, se disperserent dans la citadelle de Messine, dans Syracuse, Melazzo & Trapani; les galeres s'enfuirent à Malte: cependant l'Empereur l'accusoit d'agir de connivence avec l'Espagne; la France, l'Angleterre & la Hollande avoient le même soupçon. Il n'y eut que le parti que prit Victor-Amedée de réclamer la protection de l'Empereur, & de recevoir des secours de sa part, qui fit connoître à toute l'Europe que ce Prince avoit été trompé par Alberoni.

A la nouvelle de l'invasion de la Sicile, l'Empereur se hâta de conclure une tréve de vingt ans avec les Turcs, & de faire passer cinquante mille hommes en Italie: en même-tems il accéda au traité de la triple alliance, à condition qu'il auroit la Sicile en échange de la Sardaigne qu'on transportoit au Duc de Savoye; que les Etats de Toscane, & celui sur-tout de Parme, seroient réputés fiefs

de l'Empire ; à ce prix il s'engageoit à reconnoître enfin ſon rival en qualité de Roi d'Eſpagne & des Indes, & à donner l'inveſtiture de la Toſcane & de Parme à Dom Carlos, héritier de ces Principautés par la Reine ſa mere, ſous la réſerve qu'elles ne ſeroient jamais réunies à l'Eſpagne ; il conſentoit auſſi que l'Eſpagne eût le même droit de réverſion ſur la Sardaigne qu'elle avoit eu ſur la Sicile ; les François & les Anglois s'obligeoient à engager l'Eſpagne à accéder à ce traité, & à reconnoître l'Empereur en qualité de Roi de Naples & de Sicile, de Duc de Milan, de Souverain des Pays-Bas ; & ſur le refus de l'Eſpagne ils devoient joindre leurs forces à celles de l'Empereur.

Il n'y eut qu'un cri en Eſpagne contre ce traité & contre le Duc d'Orléans accuſé de livrer l'Eſpagne à la diſcrétion des ennemis de la Maiſon de Bourbon. Ce Prince étoit en bute à la calomnie & aux ſoupçons les plus injuſtes & les plus outrageans en Eſpagne & même en France ; mais Alberoni, ſans avoir recours à de vaines plaintes, creuſoit en ſilence le précipice dans lequel il vouloit

le précipiter lui & son Allié le Roi d'Angleterre.

Cependant une flotte puissante partoit des Ports de l'Angleterre sous les ordres de l'Amiral Bings, moins pour porter des secours à l'Empereur, que pour détruire la Marine d'Espagne qui déjà excitoit les ombrages & la jalousie des Anglois; depuis la conquête de Minorque, ce Peuple qui jouissoit de l'Empire de l'une & de l'autre Mer, étoit résolu d'employer indifféremment l'intrigue, la ruse, l'injustice & la force pour se le conserver; on voit que la politique des Anglois ne s'est pas encore démentie; à peine daignent-ils déguiser sous quelques couleurs spécieuses leurs vastes prétentions & leurs brigandages. Rome marchoit moins à découvert à la conquête de l'Univers, que Londres à celle du commerce universel. Bings commença par transporter en Sicile vingt mille Allemands, & ensuite, suivant les ordres secrets de sa Cour, il trompa les Généraux Espagnols sous des apparences de neutralité, & dans le tems qu'ils se défioient le moins de lui, il les attaqua le onze Août; il s'attendoit à une victoire

facile ; les Espagnols étoient surpris & affoiblis par le détachement de l'escadre de Guévarra envoyé à Malte pour répéter les galeres de Sicile qui avoient été chercher un asyle sous le pavillon de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem (*a*) ; cependant les Espagnols firent des prodiges de valeur ; mais enfin, la perfidie, la science de la Marine, la supériorité des manœuvres l'emporterent sur le courage dénué de tous ces avantages ; les Espagnols furent vaincus, ils perdirent six mille hommes, vingt-trois vaisseaux, une galiote à bombes & un brûlot ; la plus grande partie de ces vaisseaux tomba entre les mains des ennemis, & l'autre fut brûlée. Bings comblé de joye d'avoir détruit en moins de six heures les forces maritimes de l'Espagne à qui il ne restoit plus que des galeres & quinze vaisseaux de ligne, envoya avec un sang froid qui tenoit de l'insulte un Officier

(*a*) Le Grand-Maître de Malte Perellos, pour ne point commettre son Ordre, ni avec le Roi ni avec l'Empereur, ni avec le Duc de Savoye, répondit à Guévarra qu'il livreroit les galeres à celui des Princes qui, après la guerre, resteroit maître de la Sicile.

au Marquis de Leyde pour s'excuser de sa victoire, comme d'une affaire imprévûe à laquelle les Espagnols avoient donné lieu en tirant les premiers; l'Amiral Anglois vouloit sans doute enlever toute la flotte, sans essuyer un coup de canon.

Loin d'être découragé par une si terrible catastrophe, Alberoni n'en poursuivit qu'avec plus de fierté ses desseins publics & secrets; il fit séquestrer tous les effets des Négocians Anglois en Espagne & en Amérique jusqu'à ce que leur Nation restituât les vaisseaux dont elle venoit de s'emparer au combat du onze Août; en même-tems il écrivit au Marquis de Leyde de continuer avec plus de vigueur la conquête de la Sicile; elle étoit devenue plus difficile depuis le désastre de la flotte; les forces des Allemands égaloient celles des Espagnols; ils recevoient d'ailleurs chaque jour de nouveaux renforts, des vivres & des munitions de l'Italie par l'Amiral Bings, maître de la Mer; les Espagnols n'avoient pour eux que leur courage & l'amitié des Peuples: mais avec ces secours ils détruisirent le quinze Octobre à Melazzo un Corps de huit mille Allemands com-

mandés par le Général Veterani qui fut fait prisonnier.

Il est tems d'exposer les desseins profonds du Cardinal Alberoni ; son plan, le plus vaste que l'esprit humain ait conçu, conduit avec un secret impénétrable, ménagé avec l'adresse la plus déliée, devoit en même-tems venger, agrandir & délivrer l'Espagne de ses ennemis.

La France, l'Angleterre & la Hongrie devoient en même-tems être en proye à des guerres civiles allumées par les mains du Ministre d'Espagne ; mais la Providence veilloit au salut des trois Empires menacés. Le Parti puissant qui s'étoit obligé en France d'arrêter le Régent, d'assembler les Etats-Généraux, de déférer la Régence à Philippe V. qui maître des deux Royaumes auroit fait trembler à son tour l'Europe, n'attendoit plus que les derniers ordres de Madrid pour passer à l'exécution de ce dessein, lorsque la conjuration fut découverte par les moyens que (*a*) person-

(*a*) On sçait que le Secrétaire du Prince de Cellamare fréquentoit un lieu de débauche dont le principal personnage étoit connu sous le nom de la Fillon. Cette fille, espionne du Régent,

ne n'ignore ; le Duc d'Orléans étonné du nombre, de la qualité & du mérite des conjurés, tomba dans l'abattement : il fut sur le point d'abdiquer le malheureux pouvoir qui lui attiroit tant d'ennemis ; mais rappellant bientôt toute la fermeté de son ame, il fit arrêter le Prince Cellamare, Ambassadeur d'Espagne en France, & le principal instrument des desseins d'Alberoni, & quelque tems après déclara la guerre à l'Espagne.

Ce Prince délivré avec tant de bonheur des piéges que l'audace & la vengeance lui avoient préparés, éclaira de près les démarches de son dangereux ennemi ; son génie devoit prévaloir sur celui d'Alberoni : la conjuration tramée contre le Roi d'Angleterre parvint bientôt à sa connoissance : des Rois entroient dans les desseins d'Alberoni ; ces Rois, les plus grands de leurs siécles étoient le

ayant observé sur le visage du Secrétaire des inquiétudes, des nuages de tristesse, détacha une de ses plus jolies filles pour lui tirer son secret : cette fille fit boire avec excès le Secrétaire, qui bientôt s'endormit ; elle profita de son sommeil pour lui dérober des papiers qu'elle porta à la Fillon qui en ayant connu toute l'importance, les envoya sur le champ au Régent.

Czar Pierre I. & Charles XII. qui depuis vingt ans remplissoient le Nord de leurs combats, & l'Univers de leurs noms : déjà par les soins d'Alberoni ces Princes si inflexibles dans leur haine s'étoient réconciliés en secret; l'un & l'autre avoient à se plaindre du Roi d'Angleterre qui retenoit à Charles des Provinces entieres, & qui avoit donné au Czar des sujets de mécontentement qu'un Prince ne pardonne guères ; réunis par leur haine & par la politique d'Alberoni, ils devoient, à l'aide du Parti puissant que conserve la Maison de Stuart dans les trois Isles, rétablir le Prétendant sur le thrône de ses ancêtres, & tomber ensuite sur les Etats de l'Empereur contre qui ils avoient épousé la haine d'Alberoni, pendant que le Prince Ragotski encouragé par l'argent & par les promesses du Ministre Espagnol, exciteroit une guerre civile en Hongrie avec le secours des Turcs. Attaqué par des guerres étrangeres & civiles, l'Empereur eût été obligé de céder, sans combattre, l'Italie aux Espagnols ; mais Georges instruit de la conjuration, la dissipa, en faisant arrêter à Londres & à la Haye le Baron de Goërts, & le Com-

te de Gyllembourg, l'un premier Ministre, & l'autre Ambassadeur de Charles XII.

Ce Prince alla lui même se faire tuer devant une forteresse de la Norwége que
Frideric-
ſal. sa mort a illustrée; Alberoni perdit par cet accident l'espérance d'une diversion contre l'Empereur; les Turcs à qui le Prince Eugene étoit trop fatal, n'oserent recommencer une guerre funeste, & Ragotski ne fut pas assez téméraire pour braver seul les forces de l'Empereur.

Tel fut le succès des entreprises d'un homme né pour ébranler l'Univers; l'Europe les admira en frémissant; le Roi d'Angleterre & le Duc d'Orléans poursuivirent en lui, non le Ministre d'un Roi avec qui ils étoient brouillés, mais leur ennemi personnel; cependant Alberoni, loin de se laisser abattre par des revers qu'il n'avoit pas prévus, suivit avec courage le projet de déthrôner George, & d'exciter une guerre civile en France.

1719. Déjà le Prétendant, accompagné du Duc d'Ormond, étoit arrivé en Espagne pour monter la flotte qui devoit le conduire en Angleterre; mais Alberoni ne jugea pas à propos d'exposer la personne

de ce Prince ; le ſeul Duc d'Ormond s'embarqua ſur la flotte à la vûe de laquelle les mécontens d'Ecoſſe, d'Irlande & d'Angleterre devoient prendre les armes, mais la flotte eut la même deſtinée que toutes celles que l'Eſpagne a préparées contre les Anglois ; elle fut diſperſée par la tempête, il n'y eut que quelques vaiſſeaux de tranſport qui aborderent en Ecoſſe, & débarquerent un Régiment Eſpagnol auquel il y eut environ deux mille Ecoſſois qui ſe joignirent, mais ce foible Corps fut bientôt battu & diſſipé : en Angleterre & en Irlande on attendoit le Prétendant & le Duc d'Ormond pour éclater ; le Prétendant ne vint point, & le Duc d'Ormond ne put aborder.

L'autre flotte deſtinée à exciter une guerre civile en France, & à ſoutenir ſur-tout un ſoulevement général en Bretagne, n'oſa ſe rendre ſur les côtes de cette Province ; le Régent étoit ſur ſes gardes, il avoit fait arrêter & exécuter quelques Gentilshommes Bretons convaincus de s'être laiſſé ſéduire pas l'or d'Alberoni.

Mais le Régent frappoit des coups plus sûrs & plus mortels ; déjà le Maré-

chal de Barwick, cet illustre défenseur de l'Espagne, approchoit des Pyrenées avec une armée formidable : si on a jamais regardé comme civiles (*a*) les guerres qui s'élevent entre les Princes Chrétiens, c'est sur-tout celle dont nous parlons entre deux Rois d'une même Maison, entre deux Peuples unis jusqu'alors par l'alliance la plus étroite & par les mêmes intérêts, Barwick avoit à combattre son fils le Duc de Lyria, l'un des premiers Officiers Généraux de l'armée Espagnole, à qui il écrivit pour l'affermir dans un devoir bien cruel.

On ne pouvoit croire qu'on fût en guerre : les Espagnols avoient pour Louis XV. la même tendresse que les François ; les François respectoient en Philippe V. le sang de leurs Rois, un héros dont ils avoient partagé les lauriers, & dont ils avoient affermi la Couronne ; l'Europe, & sur-tout l'Angleterre n'avoient point foi à cette guerre

(*a*) On regardoit si bien en France cette expédition comme une espece de guerre civile, que le Maréchal de Villars refusa de se charger du commandement : le seul objet du Régent étoit d'obtenir l'expulsion d'Alberoni.

qu'ils regardoient comme simulée; George envoya Sthanhope pour être témoin des opérations des François; mais quel triomphe pour les fiers Anglois de voir les victoires rapides des François, un Roi Bourbon affoibli par le dépositaire des forces du chef des Bourbons; la conquête du Port du Passage, celle de Santogna dont les magasins furent brûlés avec seize vaisseaux de guerre encore sur les chantiers; enfin la réduction de Fontarabie & de S. Sébastien, les clefs de l'Espagne.

Les Anglois joignirent bientôt leurs propres mains à celles des François pour anéantir les misérables restes de la Marine Espagnole; ils emporterent le Port de Vigo d'où ils emmenerent six vaisseaux, après avoir eu la précaution de brûler les munitions assemblées dans cette Ville, & destinées à l'expédition d'Ecosse.

Le Roi s'étoit avancé jusques dans la Biscaye, conduisant lui-même une division de son armée: la Reine & Alberoni le suivoient, chacun à la tête d'un Corps de troupes; le Roi avoit marché contre les François, moins pour les combattre

que pour les attirer ſous ſes drapeaux; mais ni la préſence de ce Prince, ni les déclarations répandues dans le camp des François dans leſquelles le Roi prenoit la qualité de Régent de France, & les invitoit à paſſer à ſon ſervice, ne firent dans l'armée de Barwick l'effet auquel Alberoni s'étoit attendu; les Officiers & les Soldats François combattirent en ſoupirant, mais ils combattirent; cette vaine tentative & les nouvelles qu'on reçut de Sicile commencerent à indiſpoſer le Roi contre Alberoni, auteur de la guerre & des diſgrâces qui la ſuivoient; le Comte de Merci avoit débarqué dans cette Iſle avec une nouvelle armée de dix-huit mille hommes; le premier ſoin de ce Général qui n'ignoroit pas combien la domination Eſpagnole étoit chere aux Siciliens, fut de promettre ſolemnellement la ſuppreſſion de tous les impôts pendant quatorze ans, à condition qu'ils reconnoîtroient l'Empereur en qualité de Roi de Sicile; mais toutes ces promeſſes ne produiſirent aucun fruit ſur l'eſprit des Habitans; il conçut alors que le ſeul moyen de les réduire, étoit la force; en conſéquence il marcha aux Eſ-

pagnols qui, à ſon approche, avoient levé le ſiége de Melazzo, & s'étoient retranchés dans le poſte de Franca-Villa ; les Eſpagnols attaqués le dix-neuf Juin firent des prodiges de valeur, repouſſerent les Allemands dont ils tuerent plus de ſix mille, & bleſſerent le Général : cet échec n'empêcha pas Merci infiniment ſupérieur de réduire la Ville & la citadelle de Meſſine.

Tant de pertes arrivées coup ſur coup, la crainte de voir les ennemis percer dans le cœur de la Monarchie, & l'accabler des mêmes maux ſous leſquels elle avoit manqué de ſuccomber, dégoûterent entierement le Roi & la Reine même du Miniſtre ; mais ce qui acheva de le perdre, fut le parti que prit le Duc d'Orléans qui n'employoit qu'à regret la force contre l'Eſpagne, de combattre Alberoni avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, avec les intrigues ; il fit agir le Pere d'Aubenton qui inſinua à Philippe qu'il n'y avoit de paix à eſpérer que lorſqu'Alberoni auroit été chaſſé ; le Marquis Scotti envoyé de Parme conjuroit de ſon côté la Reine au nom de ſon maître d'abandonner un Miniſtre malheureux,

Philippe & Elisabeth céderent enfin, & sacrifierent Alberoni au salut de l'Etat: on lui donna ordre de sortir d'Espagne en huit jours, & de se retirer en Italie; les courtisans applaudirent à la chûte de cet homme extraordinaire dont ils blâmoient l'audace, la fierté, l'inquiétude & les projets: mais quels vœux, quels hommages ne lui auroient-ils pas offerts, si la fortune, qui seule lui manqua, eut couronné ses entreprises. Dans l'espace de quelques années de ministere, Alberoni rendit à la Monarchie une partie de son ancien éclat; la multitude & la grandeur de ses desseins n'occuperent pas tellement son génie, qui d'un coup d'œil embrassoit tous les genres de l'administration, qu'il ne trouvât le moyen de dresser des réglemens favorables à l'agriculture, aux arts & au commerce; il établit des manufactures, & n'oublia rien pour inspirer aux Espagnols l'activité & l'amour du travail, tandis qu'au dehors il s'efforçoit de leur rendre l'ancienne réputation de valeur & de puissance perdue depuis la paix des Pyrenées.

Telle étoit la situation de ce Ministre à son départ de l'Espagne, qu'il ne pouvoit

voit compter ſur aucun aſyle dans l'Europe dont il avoit offenſé tous les Souverains ; Rome, la retraite ordinaire d'un Cardinal, lui étoit interdite ; le Pape, ſon plus cruel ennemi, menaçoit tout haut de lui faire ſon procès ; la Cour d'Eſpagne ſe joignit à ſes ennemis mêmes, & le perſécuta ; le Cardinal plein de grandeur d'ame oublia les injures de Philippe pour ne ſe ſouvenir que de ſes bienfaits, il ſoutint toujours avec zéle les intérêts d'une Nation chez qui il avoit trouvé la grandeur & la fortune. Il erra d'abord quelques années ſous un nom inconnu dans la Ligurie & le Milanez où l'Empereur daigna le ſouffrir. Les Génois l'arrêterent à la priere du Pape & de Philippe V. mais bientot ils s'en repentirent, & lui donnerent la liberté. Les Cardinaux refuſerent au Pape de concourir à ſon procès, & de le dépouiller du chapeau de Cardinal : enfin Alberoni ceſſa d'être perſécuté à la mort de Clément XI. Il parut de nouveau ſur la ſcene de l'Univers dont il fut ſur le point de remplir la premiere place (*a*) : c'eſt le

(*a*) Il ne lui manqua dans plus d'un Conclave que peu de voix pour être Pape.

ſeul ambitieux de notre ſiécle ſi fécond en fortunes extraordinaires qui ſe ſoit relevé après une chûte éclatante : le Baron de Goërts, premier Miniſtre de Suéde, eut la tête coupée à Stockholm, ſur l'accuſation vague d'avoir calomnié la Nation auprès de Charles XII. Menzicoff mourut relégué en Sibérie; Law dans l'indigence en Italie, & Ripperda dans l'opprobre, en Afrique.

La diſgrace d'Alberoni étoit un grand acheminement vers la paix; les Marquis de Bedmar & de Grimaldo, & le Pere d'Aubenton qui ſuccéderent à ſon autorité, ne ceſſoient d'y exhorter le Roi qui enfin, après de longs combats & une réſiſtance opiniâtre, accéda au traité de la triple alliance, & abandonna tous ſes intérêts au Duc d'Orléans qui, flatté de l'expulſion d'Alberoni, & de la confiance de Philippe, parut toujours depuis ſincérement attaché à l'Eſpagne; ſon premier ſoin fut de négocier auprès de George I. pour l'engager à reſtituer à Philippe V. Gibraltar & Minorque; il avoit déjà tiré du Roi d'Angleterre, l'un des Princes les plus ſages & les plus modérés de ſon ſiécle, une promeſſe au-

thentique de rendre des places sur lesquelles les Anglois n'ont d'autre droit que ceux que donnent la force & l'usurpation ; mais le Parlement d'Angleterre aussi ambitieux & aussi éclairé sur ses intérêts, que le Sénat de Rome, pénétra la négociation, & la fit échouer ; l'Empire de la Mer où la force, l'artifice, les circonstances l'avoient conduit, lui étoit trop cher pour se mettre au hasard de le perdre.

Cependant, en vertu de son accession à la triple alliance, la Cour évacua la Sardaigne, & rappella de la Sicile le Marquis de Leyde ; il étoit tems que ce Général reçût les ordres du Roi ; l'armée Espagnole & l'armée Impériale rangées en bataille, n'attendoient plus que le signal du combat dont la Sicile devoit être le prix : le Marquis de Leyde ramena en Espagne vingt-quatre mille hommes qu'on destina secrettement à une expédition en Afrique ; mais les préparatifs immenses de cette entreprise dont l'Europe ignoroit l'objet, répandirent de nouveau l'effroi, la défiance & les allarmes chez toutes les Nations voisines : la France & l'Angleterre n'étoient point rassurées par

l'accession du Roi au traité de la triple alliance, & par le consentement qu'il avoit apporté au congrès de Cambrai dans lequel les Puissances Chrétiennes étoient convenues de terminer toutes les guerres qui avoient agité l'Europe depuis le traité d'Utrecht, & de prévenir celles dont les intérêts de l'Espagne & de la Maison d'Autriche menaçoient l'Italie au sujet de la succession de Parme & de Toscane.

Le Duc d'Orléans avoit des sujets de crainte d'autant mieux fondés qu'il n'avoit pas encore restitué les conquêtes de la campagne précédente, que la France en proye au systême de Law, à la peste, & aux disputes nées au sujet de la Bulle *Unigenitus*, étoit remplie de mécontens qui tendoient les bras aux Espagnols.

George I. n'avoit guères moins d'inquiétude, le Parlement l'avoit fait manquer de parole par rapport à la restitution de Gibraltar & de Minorque; il étoit toujours en bute au Parti du Prétendant fortifié d'une infinité d'Anglois ruinés par la Compagnie du Sud. Le Portugal, avec de moindres raisons de ter-

teur, craignoit une invaſion, & ſe préparoit à la défenſe.

L'Italie ſe croyoit de nouveau menacée ; l'Europe étoit effrayée des reſſources & de la puiſſance de l'Eſpagne.

Enfin le Roi calma la terreur de tous ſes voiſins, en rendant public le projet de porter la guerre en Afrique.

Il y avoit vingt-ſix ans que Ceuta étoit aſſiégée par les Maures, ſans que cette Nation eût fait aucuns progrès à un ſiége qui lui coûtoit près de cent mille hommes & des tréſors immenſes ; leur camp fortifié & rempli de maiſons & de jardins offroit l'image d'une Ville conſidérable; c'eſt-là que le politique Iſmaël faiſoit vieillir ceux de ſes Sujets dont il redoutoit la légéreté & les intrigues ; mais enfin la patience des Maures étoit épuiſée, & leur tyran avoit eu recours à des Ingénieurs Anglois & François pour hâter une conquête ſi lente ; quelques Européens avoient plus avancé le ſiége en quelques jours que les Maures en tant d'années ; la Place ne pouvoit plus tenir, lorſque le Marquis de Leyde arrive de Cadix à Ceuta, fait ſortir ſon armée le quinze Novembre, & attaque les Mau-

res sur qui il emporte une victoire complette ; leur artillerie, leur camp tomberent entre ses mains ; les Maures, pour venger leur désastre, se présenterent à lui le neuf Décembre ; mais ils furent vaincus ; ils essuyerent la même disgrace le vingt-un du même mois ; Leyde devenu redoutable par des victoires si rapides, se préparoit à la conquête de toutes les côtes d'Afrique, lorsqu'il reçut de la Cour des ordres qui l'arrêterent au milieu de sa carriere ; Philippe n'avoit donné de tels ordres que pour prévenir une nouvelle guerre en Europe ; les Anglois jaloux de ses progrès, craignant que la conquête des Places du Détroit n'entraînât la perte de leur commerce en Afrique, se hâtoient déjà de porter des secours aux Maures, & menaçoient Philippe de faire une puissante diversion en leur faveur.

Leyde ramena son armée en Espagne moins diminuée par le fer des ennemis que par le brigandage de Munitionnaires qui coûta la vie à quatre mille Soldats par la mauvaise qualité des vivres qu'on leur distribua ; au lieu de venger les défenseurs de la Patrie, en punissant

par une mort honteuſe leurs aſſaſſins, on ſe contenta de les condamner à de groſſes amendes.

Dans le même-tems on brûloit à Madrid ſix hommes & ſix femmes trop opiniâtrément attachés à la Loi de Moyſe, ou aux dogmes de Mahomet; c'eſt le premier *Auto dà fè* que Philippe V. eût permis depuis vingt ans qu'il regnoit.

Il fut ſuivi, d'une maladie épidémique au Pérou qui emporta trois cent mille Indiens en moins de trois mois. Le congrès de Brunſwick rétablit cette année la paix dans le Nord de l'Europe.

Il ne tenoit pas à Philippe que le Midi 1721.
ne jouît du même bonheur; il avoit rempli toutes les conditions auxquelles il s'étoit ſoumis en accédant au traité de la triple alliance, ſans qu'aucune des Puiſſances qu'il avoit combattues effectuât celles auxquelles elle s'étoit engagée; l'Empereur continuoit de prendre le titre de Roi d'Eſpagne, il venoit en cette qualité d'obtenir pour le Pere Ciſuengos, le ſeul Jéſuite Eſpagnol qui eût ſuivi ſon parti, un chapeau de Cardinal, en même-tems que Philippe en obtenoit un pour D. Carlos Borgia, Patriar-

che des Indes ; l'inveſtiture & l'expectative des Duchés de Toſcane & de Parme en faveur de l'Infant D. Carlos, n'arrivoit point de Vienne ; l'Empereur ne reſtituoit ni le Mantouan, ni le Montferrat ni Sabionetta, ni la Mirandole, ni dont il avoit dépouillé les Souverains, alliés de l'Eſpagne : on s'adreſſa à la France & à l'Angleterre ; mais George & le Régent remettoient au congrès de Cambrai la déciſion de tous ces différends ; cependant le congrès ne s'ouvroit point, la politique des principales Puiſſances de l'Europe ne tendoit qu'à le différer ; l'Empereur, parce qu'il craignoit qu'on ne l'obligeât à modérer la fierté avec laquelle il traitoit les Souverains de l'Italie ; le Roi d'Angleterre, par complaiſance pour l'Empereur dont il attendoit l'inveſtiture des Duchés de Bremen & de Verden acquis ſur la Suéde ; & enfin le Régent, parce qu'il vouloit auparavant que Meſdemoiſelles de Montpenſier & de Beaujolois ſes filles épouſaſſent, comme on en étoit convenu l'année précédente, le Prince des Aſturies & Dom Carlos ; à ce prix Louis XV. devoit épouſer l'Infante d'Eſpagne.

Le Miniſtere voulant abſolument terminer un état auſſi incertain que celui du Roi, ſigna une convention avec l'Angleterre par laquelle, ſans parler de la reſtitution de Minorque & de Gibraltar, on confirmoit le traité de l'Aſſiento, & on ſe reſtituoit mutuellement ce qu'on s'étoit enlevé de part & d'autre, mais la reſtitution fut imaginaire de la part des Anglois: ils avoient en conſéquence de leurs principes qui tendent à détruire toute Marine étrangere brûlé ou gâté, au point qu'il fut impoſſible d'en tirer aucun ſervice, les vaiſſeaux pris au combat de Sicile, & au Port de Vigo.

On ſouſcrivit en même-tems aux déſirs du Régent; l'Infante qui n'avoit pas encore quatre ans, paſſa en France pour être élevée ſous les yeux de Louis XV. qui alors en avoit douze; Mademoiſelle de Montpenſier épouſa le Prince des Aſturies, & Mademoiſelle de Beaujolois ſuivit bientôt après ſa ſœur en Eſpagne.

Le Roi ordonne par un édit plein de ſageſſe à tous les mendians de ſe rendre ſous peine des galeres à l'hôpital royal de Madrid, où l'on nourrit & l'on entretient ceux qui ſont abſolument hors d'état de

travailler ; mais on employe les autres aux ouvrages publics & aux manufactures.

On célébra encore cette année un *Auto dà fè* dans lequel cinq malheureux convaincus d'avoir judaïsé, furent livrés aux flammes.

Le Pape Clément XI. mourut le dix-neuf Mars après un long & malheureux Pontificat : la situation de ce Pape fut presque toujours cruelle, en voulant ménager également les Maisons de Bourbon & d'Autriche qui combattoient pour l'Empire d'Italie, il les offensa presque toujours ; la foiblesse de son caractere doux, modéré, pacifique, modeste, & sa qualité de pere commun, l'empêcherent de se décider entierement pour l'une de ces deux Maisons ; c'est de lui qu'on disoit qu'il n'y avoit jamais eu de Pape plus semblable à S. Pierre, parce qu'il promettoit, se retractoit, & pleuroit ; le Cardinal Michel-Ange Conti lui succéda sous le nom d'Innocent XIII. L'Empereur fit donner l'exclusion au Cardinal Paulucci qu'il regardoit comme un partisan trop zélé de l'Espagne.

1722. Les Maures, depuis plus d'un an pré-

paroient une invasion en Andalousie pour venger les désastres qu'ils avoient essuyés trois ans auparavant; leurs forces étoient formidables; l'Afrique entiere sembloit s'ébranler pour se transporter en Espagne : l'Andalousie menacée étoit remplie de terreur, lorsque la tempête qui tant de fois avoit été fatale aux armemens de l'Espagne, le fut cette fois à celui de ses ennemis; la flotte des Barbares fut dispersée & détruite.

Aussi-tôt que le Roi eut été délivré de la crainte de voir l'Espagne inondée par les Musulmans, il promit un secours de 12 vaisseaux de guerre & de six mille hommes de débarquement à l'Ordre de Malte inquiété par les Turcs, à condition que l'Empereur permettroit que les vaisseaux d'Espagne relâcheroient dans ses Ports d'Italie; Charles VI. eut peine à consentir à cette demande, & il l'accompagna de tant de conditions, de réserve & de défiance qu'on voyoit combien il redoutoit jusqu'à l'ombre des Espagnols en Italie; on reçut enfin de Vienne l'acte d'investiture des Duchés de Parme & de Toscane; mais cet acte n'étendoit pas la succession à tous les fils de la Reine; il

n'exemptoit pas Dom Carlos d'aller prêter serment de fidélité à Vienne ; enfin il étoit si peu conforme au traité de la triple alliance, il parut si injurieux, que la Cour le rejetta.

Le chagrin, les infirmités, la mélancolie, la retraite austere du Roi, son éloignement extrême pour la société, avoient affoibli ses forces, au point qu'il ne pouvoit plus absolument vaquer aux affaires ; le Duc d'Orléans le voyant en ce triste état, lui proposa d'abdiquer la Couronne en faveur du Prince des Asturies ; Philippe reçut ce conseil avec avidité ; mais la Reine & le Pere d'Aubenton s'y opposerent avec tant d'éloquence que le Roi n'osa passer outre ; la Reine ne l'abandonna plus, tant pour l'empêcher de suivre le penchant qui le conduisoit à la retraite, que pour veiller à sa santé ; le Marquis de Grimaldo & le Pere d'Aubenton furent seuls chargés du détail des affaires ; mais les forces de ces deux hommes n'étoient pas proportionnées à l'énorme fardeau qui leur étoit imposé ; les Ministres précédens avoient eu le secours du Conseil d'Etat si célebre autrefois & composé des Grands qui

avoient vieilli dans les Vice-Royautés, les Ambaſſades & le commandement des armées : ce Conſeil regardé comme le Sénat de la Nation étoit anéanti ; à peine comptoit-on dans la Monarchie trois Seigneurs revêtus de la dignité de Conſeiller d'Etat : les Grands étoient écartés avec ſoin de l'adminiſtration des affaires ; on les humilioit chaque jour avec d'autant plus de raiſon que ſous les derniers Rois Autrichiens, ils avoient abuſé de leur autorité : Philippe vouloit qu'ils fuſſent les premiers de la Nation, & non des Rois.

La mort du Pere d'Aubenton, Jéſuite François, le Confeſſeur, le Miniſtre & l'oracle de Philippe qui ſeul avoit trouvé le moyen de guérir les ſcrupules éternels, les irréſolutions & l'extrême défiance que le Roi avoit de lui-même, confirma Philippe qui ne trouva dans le Pere Bermudez, ſucceſſeur de d'Aubenton, ni les mêmes talens, ni les mêmes ſecours, dans le deſſein d'abdiquer la couronne ; mais il renfermoit en lui-même ſa réſolution juſqu'à ce que le Prince des Aſturies eût acquis plus d'expérience ; il l'admit dans le Conſeil des dépêches où le jeune Prin-

ce se distingua par son application, son intelligence, des vertus & des talens supérieurs à son âge. Le Roi étoit d'autant plus sensible au mérite naissant de son fils qu'il se voyoit par-là dans la situation de fuir dans la retraite plutôt qu'il ne l'avoit espéré; peut-être auroit-il passé à l'exécution de son dessein cette année, si la retraite délicieuse qu'il se préparoit à Balsaïm, plus connu sous le nom de S. Ildefonse, où il faisoit construire un palais, une Eglise, de vastes & magnifiques jardins, eût été prête.

1723. Cependant rien n'avançoit au traité de Cambrai; la France & l'Angleterre médiatrices entre l'Espagne & l'Empereur, ne pouvoient obtenir de ce dernier qu'il restituât les Etats dont nous avons parlé : l'Empereur de son côté exigeoit que Philippe rendît à l'Arragon & à la Catalogne leurs priviléges, qu'il renonçât à l'Ordre de la Toison d'Or, attendu qu'il ne possédoit pas un seul Village des Etats qui avoient appartenu aux anciens Ducs de Bourgogne, Instituteurs de cet Ordre célebre.

La mort du Duc d'Orléans, aussi maître de la France depuis la majorité de

Louis XV. qu'il l'avoit été pendant la minorité, ne changea rien au systême apparent des affaires de l'Europe ; le Duc de Bourbon qui lui succéda dans l'emploi de premier Ministre, parut succéder à toutes les vûes de son prédécesseur, & avoir pour l'Espagne les mêmes égards ; mais il travailloit en secret à renvoyer l'Infante qui de neuf à dix ans ne pouvoit donner d'héritiers au Roi de France pour lui faire épouser une Princesse capable de remplir à cet égard les vœux des François & de toute l'Europe, dont l'intérêt exigeoit que Louis XV. eût un fils.

La mort du Grand Duc de Toscane Côme III. approcha Dom Carlos de l'héritage des Médicis qu'on regardoit comme un dépôt entre les mains de Jean-Gaston, fils de Côme ; Gaston affoibli par les débauches de sa jeunesse, & par un genre de vie bisarre, ne pouvoit espérer d'enfans, ni de longs jours.

Le Pape que l'Empereur & le consentement de l'Europe dépouilloit du droit de Suzeraineté sur les Duchés de Parme & de Plaisance, droit dont ses prédécesseurs jouissoient depuis près de deux siecles, se hâta de donner l'investiture des

deux Duchés à Dom Carlos pour conserver ses droits.

Le Portugal étoit alors en proye à une maladie épidémique qui emporta quarante mille personnes dans la seule Ville de Lisbonne : on attribua cette maladie à la malignité de l'air qui ne fut rafraichi dans la Peninsule par aucune pluye ; cette sécheresse extraordinaire brûla la récolte ; l'Espagne partagea avec le Portugal ce dernier fléau : sans l'industrieuse avidité des Négocians Italiens qui se hâterent d'apporter dans les Ports des deux Royaumes les bleds de France, de Sicile & d'Afrique, le Royaume eût été en proye à la plus horrible famine.

Ce malheur public fut suivi d'un désastre particulier qui coûta la vie à plusieurs personnes de la plus haute distinction ; il s'éleva le quinze Septembre à Madrid & aux environs un orage terrible mêlé d'une pluye si abondante & si continuelle que la campagne submergée présentoit l'image de la Mer ; une maison de plaisance dans laquelle le Duc de la Mirandole donnoit une fête à plusieurs personnes de la Cour fut inondée ; la Duchesse son épouse, le Marquis de Castel-

Rodrigo, Capitaine général, D. Tibere Caraffe, & d'autres personnes considérables furent noyées dans cette espece de déluge.

La face de l'Espagne changea tout à coup au commencement de cette année 1724. par un évenement qui étonna l'Europe, & confondit les politiques. Cet évenement si imprévu, & dont l'Histoire fournit peu d'exemples, fut l'abdication du Roi rendue publique par un décret du dix Janvier ; les uns admirerent cette résolution, d'autres la blâmerent : elle doit être regardée comme héroïque dans un Prince qui n'avoit pas quarante ans, & qui à peine tranquille possesseur d'un thrône qui lui avoit coûté tant de travaux, d'inquiétudes & d'allarmes, s'en dépouilloit avec tant de grandeur d'ame qu'il fit même un vœu solemnel de n'y jamais remonter.

Ceux qui se piquent de démêler le motif secret des actions des Rois, ont prétendu que Philippe n'abdiqua que pour se rendre habile à succéder à la Couronne de France, dans le cas que Louis XV. dont le tempérament n'étoit pas encore formé, vînt à mourir ; ils ap-

puyoient leur sentiment sur le caractere de la Reine dont l'élévation, l'amour de la gloire, le génie actif ne lui auroient point permis de passer à une vie privée, si elle n'eût eu la perspective qu'ils donnent à Philippe; mais outre que ce Prince auroit pu échapper à la vigilance de la Reine, on lui suppose bien peu de lumieres, ainsi qu'à son épouse, s'il n'eût pas apperçu les obstacles qui s'opposoient à une espérance si vaine. L'Europe en feu pour empêcher Louis XIV. d'établir en sa personne une branche de la Maison de Bourbon sur le thrône d'Espagne, les torrens de sang qu'il avoit fallu verser, le danger imminent des deux Peuples prêts à succomber, la division sanglante de la Monarchie Espagnole, la querelle avec l'Empereur qui n'étoit pas encore terminée; tous ces terribles objets étoient trop présens à Philippe pour sacrifier une Couronne à l'espoir incertain d'un héritage auquel il avoit renoncé.

L'unique motif de l'abdication de Philippe fut, comme nous l'avons insinué, la persuasion du néant des grandeurs humaines, une conscience timorée, l'ennui

des affaires, l'amour du repos, le soin de son salut qu'il croyoit plus facile dans la retraite que sur un thrône semé d'écueils. Le premier soin de ce Roi si pieux fut de faire parvenir à l'Empereur Charles VI. son abdication; en assurant ce Prince, son rival & son ennemi qu'il alloit demander à Dieu pour lui un fils qui pût être un jour à son exemple le défenseur des Chrétiens contre les Turcs.

Charles-Quint, après un regne plus brillant & non moins tumultueux, abdiqua la même Couronne; Charles étonna davantage, parce qu'il avoit fait éclater pendant quarante ans l'ambition la plus vaste, parce que les honneurs, l'éclat, les victoires, l'autorité avoient toujours paru avoir les attraits les plus touchans pour ce Prince plein de génie, d'activité & d'ardeur. Avec autant de courage, Philippe avoit toujours témoigné plus de modestie, de désintéressement & d'éloignement des affaires.

Au reste il y a à certains égards de la similitude dans l'une & l'autre abdication; Charles & Philippe étoient tous les deux étrangers à l'Espagne: tous deux épuisés par les travaux de la guerre, par



nour du repos, le soin
croyoit plus facile dans
r un thrône semé d'é-
er soin de ce Roi si
parvenir à l'Empereur
abdication; en assurant
val & son ennemi qu'il
à Dieu pour lui un fils
ur à son exemple le dé-
tiens contre les Turcs.
t, après un regne plus
noins tumultueux, abdi-
uronne; Charles étonna
e qu'il avoit fait éclater
te ans l'ambition la plus
e les honneurs, l'éclat,
autorité avoient toujours
ttraits les plus touchans
plein de génie, d'activité
vec autant de courage,
oujours témoigné plus de
ésintéressement & d'éloi-
ffaires.

y a à certains égards de la
s l'une & l'autre abdica-
& Philippe étoient tous les
s à l'Espagne: tous deux
travaux de la guerre, par

les ſoins, les inquiétudes du Gouvernement & par une vieilleſſe prématurée, avoient un fils adoré des Eſpagnols. Ne voulurent-ils pas l'un & l'autre récompenſer une Nation fidelle, généreuſe, attachée, en lui donnant pour Roi l'objet de ſon amour & de ſes délices? L'éclat qu'un ſacrifice inoui devoit lui donner dans la poſtérité, peut avoir influé dans la réſolution d'un Prince auſſi paſſionné pour la gloire que Charles-Quint; au lieu que Philippe ne fut guidé dans la ſienne que par le dégoût des grandeurs humaines : mais ce qu'on n'auroit peut être pas attendu de deux Princes d'un caractere ſi différent, c'eſt que Charles vécut en Moine dans ſa retraite, & Philippe en Prince.

La lecture de l'acte touchant par lequel Philippe reconçoit à la fleur de ſon âge à tant de Couronnes, fit fondre en larmes le Prince en faveur de qui il faiſoit un tel ſacrifice; les Grands, quoique prévenus contre Philippe qui les avoit humiliés, ne purent s'empêcher d'admirer l'héroïſme & la piété de ſa réſolution : avant que de partir pour Saint Ildefonſe, le Roi diſtribua les

principaux emplois de la Monarchie à ceux qu'il en crut le plus dignes ; & pour suppléer à l'inexpérience d'un jeune Roi, il lui forma un Conseil privé composé du Marquis de Mirabal, Président du Conseil de Castille, de l'Archevêque de Tolede (*a*), du Grand Inquisiteur (*b*), des Marquis de Leyde, de Valero, du Comte de San-Istevan del Puerto, & de D. Michel-François Guerra : il se réserva une pension de trois millions qui, après sa mort, devoit passer sur la tête de la Reine ; en assigna une de sept cent cinquante mille livres à chacun des Infants, & une de deux cent cinquante mille aux Infantes. Après tous ces arrangemens, Philippe partit enfin pour la retraite, après laquelle il avoit tant soupiré, suivi de la Reine, de la Princesse de Robéque, de la Marquise de las Nielvas, des Marquis de Grimaldo & de Valouse,

Les gens sensés regardoient son abdication comme nulle, attendu qu'aucun Roi ne peut rompre le contrat mutuel qui est entre son Peuple & lui,

(*a*) Dom Diegue d'Astorgue y Cespides.

(*b*) Dom Juan de Camargo, Evêque de Pampelune.

qu'en vertu du consentement du Peuple : or, les *las Cortes* qui en Espagne représentent le Peuple, n'avoient été ni convoquées, ni assemblées, ni consultées ; elles n'avoient pas enfin reçu la rénonciation que leur consentement seul pouvoit légitimer ; cependant le nouveau Roi fut proclamé à Madrid & dans toutes les Villes de la Monarchie avec des transports de joye éclatans ; les Espagnols jaloux de l'amitié de leur maître, ne pouvoient s'empêcher d'applaudir à un Roi dont ils ne partageoient le cœur avec aucune autre Nation.



LOUIS I. *surnommé le Bien-aimé.*

LOUIS signala les premiers jours de son regne en comblant de graces & de bienfaits tous ceux qui l'approchoient ; mais la générosité de ce jeune Prince fut telle que le Conseil se vit réduit à en modérer l'excès. Le trésor Royal étoi endetté de quinze millions, parce que depuis la paix d'Utrecht on n'avoit cessé d'entretenir cent mille hommes & une flotte de quarante vaisseaux ; les Marquis de Mirabal & de Leyde oserent alors proposer de retrancher la moitié de la pension de l'ex-Roi, & sur-tout de secouer le joug de sa dépendance ; Louis plein de reconnoissance & de tendresse, rejetta avec indignation un conseil dont il sentoit toute l'ingratitude ; il aima mieux réduire sa dépense particuliere, & il resserra de lui-même les nœuds qui le tenoient attachés à S. Ildefonse, en ne faisant rien d'important sans consulter un pere qu'il regardoit comme son oracle ; Philippe, de sa retraite, conduisoit, à l'aide de la Reine & du Marquis de Grimaldo, la Monarchie dont le Gou- 1724.

vernement ne changea point de face.

L'avénement de Louis fut célébré à l'exemple de ceux de ses prédécesseurs, par un *Auto dà fè*, regardé en Espagne par la pompe, l'appareil & les cérémonies qui l'accompagnent, comme une fête, comme un sacrifice fait à la Divinité, tandis que toute l'Europe n'y voit que le supplice affreux de quelques malheureux, cinq victimes périrent dans les flammes ; spectacle peu digne d'un Roi & d'une Nation si respectables.

Cependant le Roi marchant sur les traces de Philippe qui n'avoit cessé de prodiguer les graces aux Militaires, ordonna par un décret que les Capitaines Généraux & les Lieutenans Généraux auroient à la Cour les mêmes entrées que les Grands ; on vouloit faire renaître en Espagne les vertus guerrieres, & tourner la Noblesse oisive du côté de la guerre ; c'est dans ces vûes que Philippe V. avoit toujours préféré pour les Vice-Royautés & les Gouvernemens généraux les Militaires aux Grands & aux courtisans qui n'avoient de mérite qu'un grand nom & de grandes richesses ; les Officiers subalternes trouverent

trouverent aussi dans le nouveau Roi, comme dans son pere, le bienfaiteur le plus généreux.

Le Cardinal de Belluga, cet Evêque de Murcie qui avoit combattu avec tant de courage pour la querelle de Philippe V. procéda cette année en vertu d'une Bulle du Pape, & du consentement du Roi à la réforme du Clergé d'Espagne devenu méconnoissable par la licence des guerres civiles ; Innocent XIII. de qui le zélé Belluga avoit obtenu la Bulle, n'étoit plus. Le Cardinal des Ursins, le plus vertueux Prélat de la République Chrétienne, lui avoit succédé sous le nom de Benoît XIII.

On reçut enfin de Vienne les lettres d'investiture de Florence & de Parme avec les clauses les plus étendues & les plus favorables ; elles s'étendoient non-seulement à Dom Carlos, mais à tous ses freres du même lit, & à leur postérité masculine ; cependant on n'osa envoyer D. Carlos en Italie avec les six mille Suisses (*a*) dont l'Empereur avoit permis qu'il fût accompagné ; on n'osa même

(*a*) On n'avoit jamais voulu consentir que D. Carlos fût accompagné d'un pareil nombre d'Es-

lui donner le titre de grand Prince de Toſcane, tant on craignoit de cauſer une douleur mortelle au Grand Duc déjà inconſolable que la Couronne ſortit de ſa Maiſon.

Les François & les Anglois médiateurs dans le congrès de Cambrai ne pouvoient achever d'accorder l'Eſpagne & l'Empereur ; ce dernier Prince ſe trouvoit offenſé que le Roi inſiſtât toujours ſur la reſtitution des Etats confiſqués ſur les Souverains d'Italie, & ſe joignît aux Hollandois pour demander hautement la ſuppreſſion de la Compagnie qu'il venoit d'établir à Oſtende.

Ce Prince alors le plus heureux, & un des plus puiſſans de l'Univers croyoit avoir aſſez témoigné ſon zéle pour la paix en accordant l'inveſtiture de la Toſcane & de Parme ; il eſſayoit alors d'obtenir de toutes les Têtes couronnées de l'Europe un aveu de ſa prééminence ſur elles ; le Comte de Provagna, Miniſtre du Roi de Sardaigne qui eut la foibleſſe de ſigner un acte par lequel il regardoit cette prééminence pré-

pagnols, tant il redoutoit cette Nation adorée en Italie.

tendue comme inconteſtable, fut déſavoué de ſon maître, & rappellé à la ſollicitation des Rois de France & d'Angleterre.

Sur ces entrefaites, le Maréchal de Teſſé arriva à Madrid chargé de la négociation la plus délicate ; il s'agiſſoit de faire conſentir la Cour à rappeller de Verſailles l'Infante traitée en France comme Reine depuis trois ans ; mais le Maréchal échoua ; le Roi Philippe & ſon épouſe ne pouvoient ſeulement ſoutenir l'idée de voir le thrône de France occupé par une autre Princeſſe que par leur fille.

Il eſt conſtant encore une fois que le Duc de Bourbon, auteur du conſeil de renvoyer l'Infante, ne faiſoit que céder aux vœux de la France & de toute l'Europe, dont l'intérêt étoit de voir un fils à Louis XV. Ce Prince n'en pouvoit eſpérer de huit ans de l'Infante qui pour lors n'en avoit que ſix : à quels orages la République Chrétienne ne devoit-elle pas s'attendre, ſi la mort eût enlevé le Roi de France avant qu'il eût un fils ?

Cette négociation dont le ſecret tranſpira, & un incident ſingulier perſuade-

rent à tous les politiques que la France & l'Espagne étoient à la veille d'une rupture ; la Reine regnante jeune & pleine de feu avoit foulé aux pieds les loix sévéres de l'étiquette qui condamnent les Souveraines d'Espagne à une retraite austere & à des usages très-gênans ; le Roi donna ordre qu'on renfermât cette Princesse dans son appartement où elle ne pouvoit voir que la Comtesse d'Altamira sa Camarera-Mayor & quelques autres Dames très-graves : la publicité de cette espèce de châtiment fit effet sur l'esprit de la jeune Reine qui enfin se soumit aux usages de la Nation chez qui elle regnoit. Le Roi qui l'aimoit avec tendresse, se hâta de lui faire perdre le souvenir de cette mortification par ses caresses & par ses complaisances ; mais il chassa du palais une Dame d'honneur & plusieurs Cameristes, dont les conseils avoient porté la jeune Reine à mépriser l'Etiquette.

Le Roi ne survécut pas long-tems à cet évenement dont on parla beaucoup en Europe, il mourut le trente-un Août entre les bras de la Reine, d'une petite vérole maligne ; il n'avoit que dix-sept ans & six jours ; il n'y avoit pas huit mois

qu'il portoit une couronne dont il étoit si digne : jamais l'Espagne ne fut plus sensible à la mort d'aucun de ses Rois ; elle croyoit voir en lui son Titus. Louis I. avoit en effet la beauté du corps & de l'ame, le génie, la douceur, la libéralité, la clémence & les vertus de cet Empereur Romain. Il regrettoit comme lui un jour écoulé sans avoir fait des heureux : avant que d'expirer, il fit un acte de rétrocession de la Couronne en faveur de son pere à qui il ne recommanda que la Reine son épouse, qui avoit eu le courage de ne pas l'abandonner un instant pendant sa maladie, & qui alors consumée du même poison, étoit mourante.



Interregne de sept jours.

PHILIPPE fut tout ce tems sans vouloir remonter sur le thrône ; il opposoit son vœu aux suppliques & aux instances des conseils ; aux désirs de la Nation & aux prieres du Maréchal de Tessé qui le conjura en vain au nom du Roi de France son neveu, de se rendre aux besoins de ses Sujets & à ceux de ses enfans qui, pendant la longue minorité de Ferdinand, pourroient perdre l'héritage des Médicis & des Farneses. L'éloquence du Nonce du Pape fut aussi inutile que celle de Tessé auprès d'un Prince véritablement détrompé de l'éclat & de la grandeur : les larmes, la douleur & les raisons de la Reine ne firent pas plus d'effet ; enfin la décision d'une assemblée de Théologiens qui déclara que le vœu étoit nul de toute nullité, & que le Roi donnoit atteinte à la justice en s'opiniâtrant à l'observer ; les menaces du refus de l'absolution que lui faisoit son Confesseur, forcerent Philippe de sacrifier son goût pour la retraite ; il déclara

par un décret du six Septembre qu'il consentoit à remonter sur le thrône comme Roi & Seigneur naturel, à condition de le remettre à son fils aîné, quand il lui auroit trouvé l'âge & l'expérience nécessaires, *à moins*, ajoutoit-il, *que quelque raison importante ne m'en empêche*. En même-tems il convoqua les *las Cortes* pour faire reconnoître l'Infant Ferdinand en qualité de Prince des Asturies. Les *las Cortes* n'avoient point été convoquées sous le dernier regne contre l'usage observé depuis la fondation de la Monarchie, de les assembler à chaque avénement, pour rendre hommage au nouveau Roi. On s'étoit contenté, afin d'épargner les frais immenses qu'entraînent ces sortes d'assemblées, d'exiger des Villes qui ont droit d'y députer un acte par lequel elles reconnoissoient le Roi, & lui prêtoient serment de fidélité.



PHILIPPE V.

LE premier soin du Roi, après avoir, suivant l'usage, passé quarante jours dans la retraite, fut de se rendre à l'Escurial où tous les Grands vinrent lui baiser la main. Il disgracia le Marquis de Mirabal qui avoit donné au feu Roi le conseil de diminuer la pension qu'il s'étoit réservée dans sa retraite, & de secouer le joug de la Cour de S. Ildefonse; l'Evêque de Siguença remplaça Mirabal dans la Présidence du Conseil de Castille; le Marquis de Leyde, Président du Conseil de guerre, & le plus grand Capitaine d'Espagne qui avoit appuyé le sentiment de Mirabal, ne fut pas traité si durement; le Roi se contenta de lui dire, *Marquis de Leyde, je n'aurois jamais cru cela de vous*; mais ce reproche perça le cœur du Marquis qui se rappellant alors la confiance & les bienfaits de Philippe, désespéré de lui avoir manqué, tomba malade, & mourut de douleur.

Le Roi exila en même-tems plusieurs jeunes Seigneurs qui avoient fait naître au feu Roi le goût des exerci-

ces violens auxquels il se livra trop, & qu'on regarda comme la cause de sa mort. Il n'épargna pas plus ceux qui avoient eu la complaisance de l'accompagner, lorsqu'il sortoit la nuit sans suite & à pied, pour se promener dans les rues de Madrid, & pour satisfaire une vaine curiosité.

Cependant les *las Cortès* assemblées dans l'Eglise des Hiéronimites, proclamerent le vingt-cinq Novembre l'Infant Ferdinand, Prince des Asturies.

La Cour souffroit avec impatience la lenteur & l'indécision du congrès de Cambrai; l'établissement de Dom Carlos lui paroissoit fort incertain, & la paix très-éloignée; mais l'arbitre des Royaumes en avoit destiné un en Italie au Prince Espagnol, & fixé à l'année que nous parcourons la fin d'une querelle qui depuis 25 ans agitoit la République Chrétienne; il se servit pour réconcilier le Roi & l'Empereur de l'instrument qu'on auroit cru le moins propre à une si grande affaire. 1725.

Il y avoit alors à Madrid un Hollandois connu sous le nom de Baron de Ripperda; cet homme avoit d'abord paru à la Cour d'Espagne après le traité d'U-

R v

trecht, en qualité d'Envoyé d'Hollande : sa commission remplie, il retourna dans sa Patrie d'où après avoir mis ordre à ses affaires, il revint en Espagne dans l'espérance d'y faire une grande fortune ; l'exemple d'Alberoni, de Law & de plusieurs autres parvenus dans des Pays étrangers au comble de l'élévation, animoit Riperda : la Cour dont les vûes commençoient à embrasser le commerce, employa en effet cet Etranger pour établir des manufactures de drap ; elle lui donna avec de gros appointemens l'emploi de Directeur Général de ces nouveaux Etablissemens ; Ripperda abjura alors la Religion réformée, se fit naturaliser Espagnol, & se maria dans sa nouvelle Patrie. Cet homme hardi, intrigant sans génie, & qui n'avoit d'autres connoissances que celles du commerce, pénétra bientôt le dégoût de la Cour sur la médiation de la France & de l'Angleterre qui ne paroissoient pas assez ardentes pour les intérêts de l'Espagne ; il offrit au Roi d'amener l'Empereur à un traité particulier par le canal du Prince Eugene dont il étoit connu depuis longtems. Philippe reçut avec avidité les of-

ſres de l'Aventurier, qui déguiſé & caché dans un des Fauxbourgs de Vienne eut en effet le bonheur de conclure ſeul une paix, à la concluſion de laquelle avoient échoué depuis treize ans les meilleures têtes de l'Europe.

Ce traité ſigné le trente Avril ne contenoit rien de contraire à celui de Londres; Philippe renonçoit aux Royaumes de Naples & de Sicile, aux Pays-Bas & au Milanez, & l'Empereur à l'Eſpagne & aux Indes; tous les deux ſe garantiſſoient mutuellement l'ordre de ſucceſſion établi dans leur Maiſon; ſçavoir la loi des *las Cortes* de mil ſept cent treize, qui exclut du thrône d'Eſpagne les filles deſcendues de Philippe, tant qu'il y aura des mâles iſſus de lui, & la fameuſe Pragmatique-Sanction de Charles VI, par laquelle il appelle à la ſucceſſion indiviſible de ſes vaſtes Etats ſes filles, & à leur défaut celles de l'Empereur Joſeph, & enfin celles de l'Empereur Léopold.

L'Empereur & le Roi conſervoient juſqu'à leur mort les titres qu'ils avoient pris, mais leurs ſucceſſeurs ne devoient porter que ceux des Etats dont ils ſeroient réellement en poſſeſſion; les deux

Princes consentoient à une amnistie générale & respective pour leurs Sujets qui dès-lors furent rétablis dans la possession des biens que les uns avoient perdus par amitié pour Philippe, & les autres par attachement pour Charles; l'Empereur promettoit un décret d'expectative pour la succession aux Duchés de Toscane & de Parme, & l'investiture dans la forme qu'exigeoit Philippe; mais Philippe abandonnoit la protection des Princes d'Italie déthrônés; il donnoit un million d'écus, & s'engageoit à défendre de toutes ses forces la Compagnie de commerce que l'Empereur avoit établie à Ostende.

Tels furent les principaux articles de ce fameux traité qui mit fin à une guerre qui ébranloit la République-Chrétienne depuis tant d'années; Philippe eut enfin la satisfaction d'être reconnu Roi d'Espagne par un rival qui plus d'une fois avoit été prêt à le renverser du thrône : mais c'est presque le seul avantage qu'il retira d'un traité dont l'Empereur paroît avoir dicté les conditions. Toute l'Europe assemblée depuis plusieurs années à Cambrai pour cette grande affaire n'étoit encore convenue de rien; lorsque

qu'elle apprit cet évenement : la France, l'Angleterre, la Hollande se plaignirent vivement à Madrid de la protection donnée à la Compagnie d'Ostende ; mais Philippe répondit aux Puissances maritimes qu'elles ne devoient se prendre qu'à elles-mêmes des avantages accordés par ce traité à un Prince dont la puissance étoit leur ouvrage. L'Italie, la République Germanique, quelques Souverains du Nord, la Porte elle-même prirent ombrage d'un traité qui ne laissant plus rien à redouter à l'Empereur du côté de l'Espagne, le mettoit en état de donner par-tout la loi.

Au reste Philippe ne pouvoit guères se dispenser de le signer à moins de recommencer une guerre ruineuse, & de hasarder la Toscane & Parme dont l'Empereur auroit écarté son fils ; l'Angleterre & la France avoient promis à la vérité la garantie de ces Etats à D. Carlos : mais quelle confiance pouvoit avoir Philippe en l'Angleterre, qui depuis la paix d'Utrecht n'avoit cessé de le tromper & de détruire par toutes sortes de voyes sa Marine ? Pouvoit-il compter davantage sur la France à la veille d'une

rupture occasionnée par le renvoi de l'Infante ?

Le ressentiment du Roi fut tel à cette nouvelle qu'il fit sortir de ses Etats l'Abbé de Livri, Ministre de France, & tous les Consuls François ; Mademoiselle de Beaujolois destinée à Dom Carlos, & la Reine, veuve de Louis I. qui depuis la mort de son époux ne pouvant soutenir la vûe du Palais & le séjour de l'Espagne, avoit obtenu de retourner dans sa Patrie, furent renvoyées ; la Cour fit entendre à cette derniere qu'elle ne devoit plus compter sur la pension de six cent mille livres qui lui avoit été assignée ; Philippe ordonna à ses Ministres de n'avoir aucune communication dans les Cours étrangeres, avec ceux de France, & en même-tems signa (a) un traité de ligue offensive & défensive avec la Cour de Vienne dans lequel la Russie entra ; enfin, ce ne fut que l'impuissance qui empêcha le Roi de porter sa vengeance à de plus grandes extrémités. En vain le Roi de France qui venoit d'épouser la Princesse Marie Leczinski,

(a) Ce traité fut précédé d'un traité de commerce avec la Cour de Vienne.

(b) fille de Stanislas, Roi de Pologne déthrôné, ensuite de la chûte de Charles XII. écrivit-il deux fois à son oncle pour le calmer : on vint pourtant à bout d'engager Philippe à une négociation, mais comme il exigeoit pour préliminaire la disgrace du Duc de Bourbon, alors premier Ministre, la négociation échoua, & la France se ligua avec l'Angleterre & la Prusse par un traité signé à Hanovre ; les véritables intérêts étoient donc confondus. Le systême d'une alliance étroite entre la France & l'Espagne, systême vrai, sage, auquel étoit revenu le Duc d'Orléans sur la fin de sa vie, n'étoit pas méconnu en France, mais la passion égaroit le Ministere Espagnol ; enfin la raison, l'intérêt des Peuples dissiperent ces nuages, & on retourna de part & d'autre aux justes sentimens qu'exigent les liens du sang.

Cependant il s'élevoit dans l'intérieur du Royaume, & sur-tout dans les Provinces d'Arragon & de Valence des séditions dangereuses ; les Arragonois & les

(a) Cette digne Reine occupe encore aujourd'hui le thrône où la Providence l'a appellée, & en fait l'ornement par sa piété, ses vertus & ses lumieres.

Valenciens avoient toujours espéré que l'Empereur ne signeroit de paix qu'il ne leur eût au préalable obtenu la restitution de leurs privilèges; la plûpart voyant leurs espérances trompées, parurent ne point vouloir survivre à des droits auxquels ils tiennent autant qu'à la vie; ils prirent les armes, mais l'activité, la vigilance & la fermeté de la Reine qui seule alors gouvernoit la Monarchie, les réduisit bientôt à implorer la clémence du Roi.

L'Europe applaudissoit alors au Pape Benoît XIII. qui fit éclater le véritable esprit de l'Eglise dans le Concile National de Latran où il fit rendre un décret par lequel il est ordonné que l'inquisition soit en Espagne, soit en Portugal ne pourra faire le procès aux malheureux détenus dans ses prisons; qu'après leur avoir communiqué les chefs d'accusation pour lesquels ils sont arrêtés, afin qu'ils y puissent répondre par le ministere d'un Avocat; un autre décret aussi sage ordonne que le S. Office ne pourra procéder à l'exécution des criminels, qu'après que leurs arrêts auront été examinés & confirmés dans le Conseil du Roi.

L'Eſpagne perdit cette année un Allié qui fut l'ornement de ſon ſiécle & de ſa Patrie ; on voit que je veux parler du Czar Pierre le Grand en qui les Ruſſes eurent à regretter leur pere, leur légiſlateur ; tranchons le mot, leur créateur. Perſonne n'ignore que ce Prince immortel dans l'eſpace de quelques années troublées par les guerres, opéra des prodiges qu'on ne feroit en droit d'attendre que de pluſieurs ſiecles ; il introduiſit dans ſes vaſtes Etats les ſciences, les arts, le commerce, la marine, la ſociété, les vertus & l'amour de la gloire. D'un Peuple barbare & inconnu, il fit une Nation guerriere, éclairée, puiſſante & reſpectable ; malheureux en ce qu'il lui fallut quelquefois acheter le bonheur de ſes Sujets par l'effuſion du ſang le plus précieux (*a*) : la Czarine Catherine, ſon épouſe dont l'hiſtoire paroîtroit un Roman à la Poſtérité, ſi la Ruſſie & l'Univers pouvoient ceſſer de retentir de ſon

(*a*) Eliſabeth Petrowna, héritiere du thrône, des talens & des vûes du Czar Pierre I. ſon pere, gouverne aujourd'hui la Ruſſie avec une clémence dons ſes prédéceſſeurs ne lui ont point laiſſé d'exemple.

nom, de son génie & de sa gloire, succéda au Czar son époux en vertu du choix de ce Prince autorisé par une déclaration des Etats de l'Empire qui en faveur des travaux & des bienfaits de Pierre, lui permettoient de choisir son successeur. La Czarine entra selon les vues de son époux dans l'alliance de Philippe V. & de Charles VI.

Cependant l'Espagne s'applaudissoit de jour en jour du traité de Vienne; déjà on parloit du mariage de l'Infant Dom Carlos avec l'Archiduchesse Marie-Thérese, héritiere de l'Empereur; les Ministres de ce Prince comblés de faveurs & de distinctions à la Cour de Madrid, avoient succédé à l'autorité dont les Ambassadeurs de France avoient été si longtems en possession; Louis XIV. ne se fut jamais douté d'une telle métamorphose: Ripperda, l'auteur du traité parvint au faîte de la grandeur; on le fit Duc & Grand; on lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances & des Indes; il avoit le pouvoir de premier Ministre; Dom Jean-Baptiste Orendain, Secrétaire d'Etat, qui seul avec Ripperda avoit eu le secret de la négociation, fut revêtu d'un titre de Castille sous le

nom de Marquis de la Paz, tant la Cour chérissoit une paix dont l'avantage étoit cependant demeuré à Charles VI.

Mais on s'apperçut bientôt qu'on avoit accablé Ripperda d'un fardeau trop au-dessus de ses forces ; son incapacité, source du trouble & du dérangement des affaires, éclata bientôt. Le Roi le sacrifia au bonheur d'un Peuple dont il ignoroit les loix & les usages ; il fut éloigné tout à coup des affaires & de la Cour : cette disgrace acheva de lui faire perdre la tête déjà affoiblie par son élévation rapide ; il fut chercher un asyle chez l'Ambassadeur Anglois Sthanhope d'où le Roi, en vertu d'un décret du Conseil de Castille qui déclare qu'aucun Ministre étranger ne peut user de ses priviléges pour soustraire aux poursuites du Roi un Ministre chargé du secret de l'Etat, le fit enlever. Sthanhope protesta contre cette prétendue infraction du droit des gens ; il intéressa les Ministres étrangers dans sa querelle, & partit d'Espagne ; mais on le laissa protester & partir ; Ripperda fut conduit au château de Ségovie, & le Conseil de Castille instruisit son procès ; le Roi évoqua cette

affaire à son Conseil privé : le prisonnier se sauva deux ans après de Ségovie, & s'enfuit à la Cour de Maroc où il espéroit faire la même fortune qu'en Espagne ; mais les Barbares le prirent pour ce qu'il étoit, c'est-à-dire pour un Aventurier sans génie & sans talens : à peine daignerent-ils lui confier quelque léger commandement dans leurs troupes ; la tête de Ripperda se dérangea tout-à-fait ; il voulut, dit-on, établir une nouvelle Religion ; on le traita comme un insensé, & il mourut bientôt après dans l'indigence & l'opprobre.

Cependant le Roi rétablit les anciens Ministres dans les emplois dont il les avoit privés en faveur de cet Etranger, & annonça dans toute l'Espagne par un décret conçu dans les termes les plus tendres & les plus touchans qu'il n'avoit recherché la paix avec tant d'ardeur que pour travailler avec succès au bonheur d'un Peuple dont *je ne peux*, disoit le Roi, *trop exalter le zéle, les services, la fidélité & le courage*. En conséquence de ce décret, le Roi en donna un autre pour que les loix du Royaume fussent observées avec exactitude ; il invitoit, en cas

de déni de justice, le moindre de ses Sujets à s'adresser à lui-même ou à ses principaux Ministres, & menaçoit de toute son indignation & des châtimens les plus rigoureux les Juges prévaricateurs ; en même tems il enjoignit aux Tribunaux d'expédier promptement les procès civils & criminels qui quelquefois n'étoient pas terminés dans le cours d'un siecle, & d'envoyer chaque mois à la Cour un état des procès jugés, afin qu'elle sçût de quelle maniere la justice étoit administrée ; le Roi assigna aussi des appointemens fixes aux Ministres subalternes & aux Magistrats, afin de les empêcher de continuer leurs brigandages & leurs concussions.

A ces soins si capables d'assurer la tranquillité des Peuples, dont une justice impartiale est le véritable fondement ; il ajouta ceux de l'enrichir en invitant les Etrangers sous l'appas des récompenses à venir établir en Espagne des manufactures de fils, de toiles & de papiers fins : on rechercha aussi à encourager celles qui étoient déjà établies, en ordonnant aux Espagnols de ne faire usage que des soyes & des draps fabriqués dans le Royaume ;

[illegible] habitude, la mé[illegible]
[illegible] sur ce neg[illegible]
[illegible] temps parut [illegible]
[illegible] d'un huitieme [illegible]
[illegible] neuvieme ce[illegible]
[illegible] empêcher le [illegible]
[illegible] Etats étrangers [illegible]
[illegible] d'une a[illegible]
[illegible] Officiers du Roi [illegible]
[illegible] Séculiers au mêm[illegible]
[illegible] Ecclésiastiques & aux C[illegible]
[illegible] Religieuses qui jusqu'alors favo[illegible]

[illegible] Connétable & [illegible]
[illegible] héréditaires d[illegible]
[illegible] & d'Henriqu[illegible]
[illegible] enfin, le Roi [illegible]
[illegible] ordonnances très-sages la [illegible]
[illegible] de terre, & d[illegible]
[illegible] jusqu'[illegible]
[illegible] pleins d'une [illegible]
[illegible] Sujets, de se com[illegible]
[illegible] avec le respect [illegible]
[illegible] (b). C'est ainsi [illegible]

[illegible] d'Espagne ne f[illegible]
[illegible] la force, & [illegible]
[illegible] de France [illegible]
[illegible] le bien & [illegible]

[illegible] qui regno[illegible]

la sagesse de Philippe remédioit à tous les abus glissés dans les désordres d'une longue guerre ; il couronna ses bienfaits en fondant à Ségovie un Monastere de l'Ordre de l'Annonciade, dans lequel il n'y a que des Dames nobles qui peuvent entrer ; leur nombre est fixé à trente, & on les reçoit sans dot, & en établissant un Collége ou Séminaire Royal pour l'éducation gratuite de la jeune Noblesse.

L'Empereur, plein de ressentiment contre les Anglois qui depuis long-tems avoient recours aux menaces & aux intrigues pour le forcer de supprimer la Compagnie de commerce d'Ostende, ne cherchoit qu'à faire naître entr'eux & l'Espagne une guerre ouverte ; il insinua par le canal de son Ambassadeur le Comte de Kogniseck plus puissant à la Cour de Madrid que les Ministres Espagnols mêmes, d'entreprendre le siége de Gibraltar : mais il ne fournissoit que de vains conseils pour cette expédition dont Kogniseck exagéroit la facilité. Quelques Gé- 1727.

dans les Eglises regardées comme des promenades ou des rendez-vous publics, par une foule de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe.

néraux Espagnols ne se laissoient point éblouir par l'éloquence du Ministre Allemand ; ils regardoient Gibraltar comme imprenable, tant que l'Espagne ne seroit pas maîtresse de la Mer : l'un d'eux, le Marquis de Villadarias qui vingt-trois ans auparavant avoit été chargé du siége de cette forteresse, choisi par le Roi pour commander l'armée qui avoit ordre de partir, osa prédire au Roi que l'Espagne recevroit un nouvel affront devant cette Place, & en conséquence refusa le commandement. Il aima mieux perdre toutes ses dignités, & souffrir l'exil que de voir encore une fois la gloire de la Nation flétrie entre ses mains ; la prédiction qu'il avoit eu le courage de faire, fut un véritable oracle ; après quatre mois de tranchée ouverte, le Comte de las Torrès qui commandoit à ce siége, se vit obligé de le lever avec beaucoup de honte.

Cependant la face de la Cour de France changea par la disgrace du Duc de Bourbon ; l'Evêque de Fréjus si connu depuis sous le nom de Cardinal de Fleuri, succéda à sa faveur & à sa puissance ; ce Ministre modeste, adroit, paisible,

ſible, humain, déſintéreſſé & timide, fit toujours de la paix le principal objet de ſa politique; il chercha à rendre ſon maître l'arbitre de l'Europe, non par la force des armes, mais par la négociation: ſon premier ſoin fut de rétablir entre Louis XV. & Philippe V. la concorde étrangement altérée depuis quelques années; il chercha enſuite à concilier toutes les Puiſſances Chrétiennes partagées en deux grands Partis prêts à en venir aux mains depuis les traités de Vienne & d'Hanovre : le ſuccès répondit à ſes vœux : l'Eſpagne, l'Empereur, la Ruſſie d'une part; la France, l'Angleterre, la Hollande, la Pruſſe de l'autre ſignerent à Paris des articles préliminaires tendans au rétabliſſement de la concorde; les intérêts reſpectifs devoient être diſcutés à fond, & réglés dans un congrès qu'on indiqua à Soiſſons.

Le Roi d'Angleterre ne fut pas témoin du congrès; il mourut le vingt-deux Juin, & eut pour ſucceſſeur ſon fils George II. ſans que le Prétendant pût apporter le moindre obſtacle à cette ſucceſſion.

La mort de François, Duc de Parme,

approcha Dom Carlos de cette Souveraineté ; il n'y avoit plus entre le thrône des Farnèses & lui qu'Antoine, frere & successeur de François : mais l'énorme embonpoint de ce Prince faisoit regarder sa mort comme très-prochaine.

1728. Pendant qu'on négocioit à Soissons où le Roi envoya en qualité de Ministres Plénipotentiaires le Duc de Bournonville, le Marquis de Sainte-Croix & D. Ignace Barrenochea ; le Baron d'Huart & D. Antoine de Sartines, Intendant de Catalogne, conclurent en qualité de Commissaires d'Espagne avec des Commissaires François un traité pour l'échange des Déserteurs des deux Nations, & pour terminer les différens survenus à l'occasion des lignes que la Cour de Madrid avoit fait tracer en mil sept cent vingt-un sur les frontieres pour prévenir la communication de la maladie contagieuse qui ravageoit le Midi de la France.

Le Roi envoya cette année en qualité d'Ambassadeur à Petersbourg le Duc de Liria ; c'est le premier Ambassadeur Espagnol que les Russes ayent reçu chez eux ; ce Ministre conclut avec le Czar Pierre II. un traité de commerce entre les deux Nations.

La Cour cherchoit par toutes sortes de moyens à étendre & à favoriser cette précieuse partie de l'administration ; elle accorda des lettres de noblesse à tous les Négocians de la Province de Guipuscoa qui voudroient s'intéresser dans une Compagnie de Commerce dont le but étoit la culture du sucre & du cacao à la côte des Caraques. 1729.

Les Cours de Madrid & de Lisbonne se rendirent au commencement de cette année sur les bords de la riviere de Caya, qui sépare l'Estramadoure de l'Alentejo, pour l'échange des deux Infantes, dont le mariage avoit été conclu & célebré l'année précédente entre les héritiers des deux Monarchies. Les deux Rois eurent trois entrevûes.

De-là la Cour d'Espagne passa à Cadix où elle vit arriver les galions de l'Amérique chargés de vingt millions de piastres ; elle revint ensuite à Séville où elle conclut un traité avec la France & l'Angleterre, la Hollande y accéda dans la suite ; Philippe V. abandonna la protection de la Compagnie d'Ostende ; la France, l'Angleterre & la Hollande, en reconnoissance, lui garantirent de la ma-

niere la plus forte & la plus solemnelle, les Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance. Par ce traité appellé de paix, d'union, d'amitié & d'alliance défensive, Philippe brisa les liens qui l'avoient mis pendant quatre ans dans la dépendance de la Cour de Vienne; dès-lors le congrès de Soissons devint inutile, & cessa: le Roi dans son voyage d'Andalousie, considérant l'importance du Port de Sainte Marie, de l'Isle de Léon & de la Ville de San-Lucar de Barrameda appartenans aux Ducs de Médina-Céli, d'Arcos & de Médina-Sydonia, les acheta de ces Ducs, & les réunit à la Couronne, moyennant des équivalens.

1730. De Séville, la Cour se rendit à Grenade, l'un des plus délicieux séjours de l'Espagne; c'est-là qu'elle apprit la mort de Benoît XIII. auquel succéda le Cardinal Corsini sous le nom de Clément XIII.

Victor-Amedée qui depuis cinquante ans remplissoit le thrône avec la réputation du plus profond politique de l'Europe, abdiqua la Couronne en faveur de son fils Charles-Emmanuel, & aussi-tôt après épousa dans sa retraite la Comtesse

de S. Sébaſtien ; mais il s'en fallut qu'il ſoutînt la vie privée avec la même magnanimité que Philippe V. qui lui avoit donné l'exemple d'abdiquer ; inquiet, vif, agiſſant, accoutumé aux affaires, à la pompe & à l'éclat, Victor-Amedée s'ennuya bientôt d'une retraite pour laquelle il n'étoit pas né ; il fit des efforts pour recouvrer un thrône dont il avoit fait le ſacrifice ; mais ſes efforts le conduiſirent dans une priſon où il mourut deux ans après. On dit que Charles-Emmanuel n'étoit pas éloigné de rendre la Couronne à ſon pere, mais que ſes Sujets s'y oppoſerent : quoi qu'il en ſoit, cet évenement qui n'influa en rien ſur les affaires de l'Italie, coûta l'exil à un ordre célebre qui avoit paru embraſſer les intérêts du pere contre le fils.

Cette année fut fatale à bien des Têtes couronnées ; le jeune Czar Pierre II. mourut & fut remplacé ſur le thrône de Ruſſie par Anne Iwanowna, Ducheſſe Douairiere de Courlande ; Frederic IV. Roi de Dannemarck termina auſſi ſa carriere, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Chriſtian VI.

Achmet III. Empereur de Conſtanti-

nople se laissa dépouiller du thrône par un misérable appellé Patrona; son neveu Mahmoud fut tiré du serrail par les séditieux pour occuper le thrône vacant par la déposition d'Achmet : le premier soin du nouvel Empereur fut de sacrifier à la vengeance publique & à sa sûreté particuliere l'audacieux Patrona souillé de mille crimes.

L'Isle de Corse fatiguée du Gouvernement Républicain, se révolta contre Gènes, & se choisit pour Roi un Aventurier Allemand, connu sous le nom de Baron de Neuhof ; la République implora la protection de l'Empereur qui lui donna des secours, mais soit que les Génois regardassent ces secours comme inutiles, soit qu'ils craignissent que l'Empereur ne les leur fît payer trop cher, ils firent succéder la protection de la France à celle de l'Empire ; les François leurs soumirent en effet cette Isle par la force des armes.

1731. L'objet qui depuis seize ans remplissoit la politique, les vûes, les négociations & les traités de presque toute l'Europe ; l'héritage des Farnèses & des Médicis étoit enfin prêt à tomber entre les

mains de D. Carlos; le Duc de Parme, Antoine Farnèse, mourut au commencement de l'année; ce Prince s'étoit marié par les conseils de l'Empereur : sa veuve feignit, de concert avec la Cour de Vienne une grossesse : c'étoit pour donner à la Cour de Vienne un prétexte plausible de s'emparer des Etats du Duc; Charles VI. fit en effet passer des troupes à Parme & à Plaisance au nom de la Duchesse de Parme; mais en même-tems il déclara à toute l'Europe qu'il étoit prêt, supposé que la Duchesse de Parme n'accouchât pas d'un fils, de remettre les deux Duchés à Dom Carlos, à condition que ce Prince se rendroit en Italie sans armée; l'Empereur, malgré toutes ses promesses & tous les traités, ne pouvoit soutenir l'idée de voir des troupes Espagnoles en Italie; il semble qu'il prévoyoit que cette Nation alloit lui enlever la meilleure partie de ce qu'il possédoit dans ce beau Pays, mais enfin voyant qu'il ne pouvoit s'opiniâtrer à garder le thrône des Farnèses, sans attirer sur lui avec les armes d'Espagne celles de la France, de l'Angleterre & de la Hollande garantes du traité de Sévil-

le : il se détermina à lâcher sa proye, ce ne fut pourtant qu'après avoir obtenu des Anglois qu'ils lui garantiroient ses Etats d'Italie ; à cette condition il permit à D. Carlos de se rendre à Parme, accompagné de six mille Espagnols, & sacrifia la Compagnie des Indes d'Ostende ; quelques mois après Philippe signa avec l'Angleterre un traité par lequel, moyennant la confirmation de tous les avantages qu'il avoit accordés dans le commerce de l'Amérique aux Anglois ; ce Peuple s'obligeoit à transporter les troupes d'Espagne en Italie, & à mettre Dom Carlos en possession de Parme & de Plaisance ; en même-tems le Grand Duc de Toscane persuadé par le Pere Anselme, Domicain & Ministre d'Espagne à Florence, promit de reconnoître Dom Carlos en qualité de Grand Prince de Toscane, & de son héritier ; mais il stipula que l'Electrice Palatine sa sœur conserveroit la Régence de la Toscane jusqu'à ce que Dom Carlos eût atteint l'âge de dix-huit ans, & que ce Prince seroit chargé des dettes & des pensions de l'Etat.

A la faveur de tous ces traités, l'Infant passa en Italie, suivi de six mille Es-

pagnols & du Comte de San-Iſtevan, ſon Gouverneur, qui étoit en même-tems Général de l'armée, & Miniſtre plénipotentiaire de la Couronne en Italie; quatorze vaiſſeaux de guerre Anglois prirent ce Prince à Antibes, & le conduiſirent à Livourne; Dom Carlos n'eut pas été plutôt reconnu Grand Prince de Toſcane à Florence, qu'il alla tenir ſa Cour à Parme évacuée par les troupes Impériales, au moment que la Ducheſſe Douairiere de Parme eut déclaré que ſa groſſeſſe étoit ſimulée.

Cependant le Pape, pour conſerver ſes droits de Suzeraineté ſur les Duchés de Parme & de Plaiſance, faiſoit afficher dans les Villes de cet Etat qu'elles euſſent à ne point reconnoître d'autre Souverain que lui; mais cette démarche du S. Pere étoit une formalité dont l'Eſpagne ne lui ſçut aucun mauvais gré. L'intelligence des deux Cours en fut ſi peu altérée que celle de Madrid obtint du Pape le dixieme des revenus du Clergé pour l'aider à une expédition qu'elle méditoit en Afrique. La grace du Pontiſe étoit d'autant plus conſidérable qu'outre les groſſes contributions qu'elle ap-

porta dans les coffres du Roi, elle ne devoit cesser qu'avec la guerre, qui depuis est devenue éternelle contre les Maures. Il est vrai qu'elle perd en vivacité ce qu'elle gagne en durée, elle se réduit à quelques escarmouches.

L'expédition que la Cour méditoit, étoit la conquête d'Oran; Philippe n'avoit pas oublié que cette Place importante avoit été perdue sous son regne; il n'avoit jamais perdu de vûe le dessein de la réunir à la Couronne; mais les troubles perpétuels de son regne, l'inquiétude que l'Empereur ne cessa de lui donner; ses démêlés avec la France, l'Angleterre & la Hollande ne lui avoient pas encore permis d'exécuter cette résolution utile & glorieuse: voyant enfin que Dom Carlos étoit établi en Italie, il résolut de ne pas différer plus long-tems une conquête qu'un simple Citoyen avoit eu le courage d'entreprendre: un an auparavant Muley Hamet, prétendant à la Couronne de Maroc, étoit passé à Madrid pour implorer la protection du Roi à qui il promettoit de rendre Oran, Tanger & d'autres Places, au cas qu'il voulut employer la force de ses armes pour

l'établir sur le thrône de Maroc ; la Cour écouta le Prince Maure, mais elle ne jugea pas à propos d'agir en sa faveur ; le malheureux succès de l'entreprise de Sébastien, Roi de Portugal, étoit trop récent pour que l'Espagne se mêlât des affaires de ces Barbares.

Cependant l'armée, les vaisseaux, les vivres & les munitions destinés pour l'expédition d'Oran étoient déjà prêts, que l'Europe en ignoroit l'objet ; l'Empereur n'étoit pas sans inquiétude, mais il cessa de craindre quand il apprit que l'orage étoit allé fondre sur l'Afrique : quarante-cinq tant vaisseaux de guerre que frégates, galeres & galiotes escortoient cinq cents navires Marchands chargés de vingt-cinq mille hommes ; le Comte de Montemar, Général de l'armée descendit en Afrique le vingt-huit Juin aux environs d'Oran, & deux jours aprés attaqua dans la plaine de Mazarquivir l'armée des Maures forte de quarante mille hommes, sur laquelle il remporta une victoire complette : de-là il fut assiéger en même-tems Mazarquivir & Oran que défendoit une garnison de dix mille hommes, & presqu'autant

de Bourgeois ; la Ville & la Forteresse furent prises après trois jours d'attaque ; Montemar laissa dans cette conquête huit mille hommes sous les ordres du Marquis de Santa-Cruz, & fut jouir de son triomphe à Madrid, n'ayant pas employé un mois à une expédition si éclatante ; Dom Joseph Patinho, Ministre de la Marine, partagea la gloire de cette conquête avec Montemar : l'activité, la prévoyance & l'ordre de ce Ministre contribuerent pour le moins autant à la victoire que la valeur & les talens du Général.

Mais les Maures revenus de leur terreur, assiégeoient à leur tour avec deux puissantes armées, Ceuta & Oran. Le Duc de Saint Blas, Grand d'Espagne, enveloppé avec un détachement considérable, fut pris & passé au fil de l'épée avec tous ceux qui l'accompagnoient ; le Comte de Cecil vengea ce désastre en taillant en pieces un Corps de troupes ennemies, & en leur enlevant un convoi de mille chameaux ; la garnison de Ceuta, après avoir reçu des renforts, fit une sortie générale le dix-sept Octobre sur les assiégeans qu'elle

vainquit & chassa de leur camp; le Marquis de Santa-Cruz ne se défendoit pas avec moins de valeur & de succès dans Oran; l'armée qui l'attaquoit, composée de l'élite des Maures, étoit très-nombreuse; d'abord il lui tua dix mille hommes dans les commencemens du siége; le quatorze Octobre il sortit de la Place avec trois bataillons, combattit dix huit mille ennemis, & ne rentra dans Oran qu'après leur avoir tué trois mille hommes, & nettoyé la tranchée; le vingt-trois du même mois le brave Gouverneur fit une nouvelle sortie dans laquelle il attaqua tous les postes des assiégeans; le combat fut long & sanglant; le Marquis fut tué avec Messieurs de Valdecagnas & Pinel; les Espagnols, après des prodiges de valeur, épuisés d'une action qui duroit depuis douze heures, rentrerent dans la Place; mais à peine avoient-ils pris quelques heures de repos que l'Officier Général qui avoit rempli la place du Marquis de Santa-Crux, les ramena au combat; les Maures qui ne s'attendoient pas à une attaque si brusque & si imprévue, furent chassés de tous leurs postes, & mis en fuite, après

avoir perdu dix mille hommes.

Tous ces revers ne lassoient point l'opiniâtreté des Barbares auxquels l'Empereur de Maroc envoyoit chaque jour de nouvelles troupes ; les Espagnols fatigués de se voir investis par des ennemis tant de fois vaincus, les attaquerent le six Février, & les battirent ; mais la victoire ne fut pas assez décisive pour les obliger à se retirer : il fallut encore en venir aux mains avec eux le vingt Avril ; les Maures furent plus maltraités que dans la précédente action ; mais quoiqu'ils eussent perdu trois mille hommes, loin de se décourager, ils s'approcherent de plus près de la Place ; enfin le Marquis de Miromesnil, Colonel François au service d'Espagne, étant sorti d'Oran le dix Juin, les attaqua avec tant d'ordre & de valeur qu'il remporta sur eux une victoire signalée : mais un coup de mousquet tiré au hasard, blessa mortellement le vainqueur dans le sein de la victoire ; il mourut deux jours après ; les Maures consternés de cette derniere défaite, leverent le blocus d'Oran, & renoncerent à l'espérance de reprendre cette Ville importante.

La Cour, après un séjour de quatre ans en Andalousie, retourna à Aranjuès ; c'est-là que le Roi perdit le Marquis de Grimaldo ; la douceur, la piété, la beauté de l'ame, les vertus, les talens de ce Ministre le rendirent dignes de la faveur dont Philippe l'honora jusqu'au dernier jour de sa vie.

Cependant l'Europe dont le repos n'avoit été troublé depuis le traité d'Utrecht que par des guerres aussi-tôt éteintes qu'écloses, se vit déchirée par la querelle qui s'éleva entre l'Empereur, la Maison de Bourbon & le Roi de Sardaigne ; le succès en fut fatal à l'Empereur qui en moins de deux ans se trouva déchu du comble du bonheur & de la puissance. Depuis long-tems on prévoyoit que tôt ou tard Charles VI. & Philippe V. recommenceroient la guerre : leurs anciennes divisions avoient plutôt été assoupies qu'éteintes par les traités de Vienne & de Séville ; depuis que Dom Carlos étoit établi en Italie, l'Empereur ne pouvoit dissimuler les inquiétudes & les allarmes que la présence des Espagnols lui causoit ; il ne doutoit pas qu'à la faveur de la premiere guerre qu'il 1733.

auroit sur les bras, l'Espagne ne lui enlevât ce qu'il possédoit en Italie, avec d'autant plus de rapidité que les Peuples de Naples & de Sicile lui tendoient continuellement les mains. Philippe, de son côté, ne regardoit point comme solide l'établissement de son fils en Italie, tant que l'Empereur posséderoit la plus belle partie de ce Pays, & conserveroit la Suzerenaité de l'autre; il n'avoit consenti à reconnoître l'Empereur en qualité de Roi de Naples & de Sicile que malgré lui, & l'espérance de réunir à la Monarchie deux Couronnes qui lui avoient été soumises pendant plus de deux siécles, ou du moins de les faire passer sur la tête de quelqu'un de ses fils, n'étoit point éteinte dans son cœur. Il comptoit sur l'alliance du Roi de Sardaigne dont trop resserrée par les Alpes, ne pouvoit être remplie que par la conquête du Milanez, outre les anciennes prétentions de sa Maison sur cette belle & fertile Province; Charles-Emmanuel n'avoit pas oublié que la Cour de Vienne avoit manqué à la promesse qu'elle avoit faite à Victor-Amedée du Vigevenasque, lorsque

ce Prince exposant ses Etats au plus grand danger, étoit entré dans la grande alliance; il se souvenoit de l'injure de l'Empereur regnant qui avoit forcé Victor-Amedée d'échanger la Sicile contre la Sardaigne; enfin la Cour de Turin ne cherchoit qu'une occasion de se venger & de s'agrandir.

Philippe V. & Charles-Emmanuel réunis n'étoient pas assez puissans pour enlever l'Italie au Prince le plus redoutable de l'Europe; le concours de la France étoit nécessaire pour le succès de cette expédition; mais le Ministre qui la gouvernoit, circonspect, pacifique & sage refusa toujours d'entrer dans les vûes ambitieuses de la Cour de Madrid; le Cardinal Fleuri auroit vraisemblablement toujours persisté dans son systême d'écarter la guerre de l'Europe, & de terminer par la voye des Négociations toutes les querelles qui s'élevent entre les Potentats Chrétiens, si l'Empereur n'eût forcé par l'abus de sa puissance & par une injure sanglante, la France de se prêter aux desirs de l'Espagne, & de lui déclarer à lui-même la guerre.

Le Roi de Pologne Frederic-Auguste

étoit mort le premier Février à la veille de rendre le thrône de Pologne héréditaire dans sa Maison; les Puissances voisines, l'Empereur & le Roi de Prusse, loin de se prêter aux desseins d'Auguste, avoient déjà préparé une ligue pour lui arracher une seconde fois la Couronne de Pologne, & pour la donner au Prince Emmanuel de Portugal; mais la mort de ce Roi les fit changer de dessein: le premier sur-tout devint aussi favorable au fils qu'il avoit été sur le point d'être funeste au pere.

Cependant les Polonois assemblés en diette, avoient appellé à la Couronne par l'élection la plus légitime Stanislas Leczinski, beau-Pere du Roi de France qui déjà élu en mil sept cent quatre par les soins de Charles XII. s'étoit vu précipité du thrône en même-tems que l'étoile de son protecteur avoit pâli: Stanislas, si digne de commander à des hommes, vivoit alors en France dans le sein de la retraite: il accourut bientôt pour prendre possession d'une Couronne que les vœux unanimes des Polonois lui destinoient depuis long-tems, mais la fortune trahit encore une fois sa grande ame;

il se vit accablé par les forces supérieures de l'Empereur & de la Russie qui firent élire par une petite partie des Palatins le fils de Frederic-Auguste ; Stanislas qui ne pouvoit recevoir de la France trop éloignée, & de la Pologne divisée que de foibles secours, fut contraint de fuir à Dantzick où bientôt il se vit assiégé par le Général Munich à la tête d'une puissante armée de Russes & de Saxons ; trois bataillons François envoyés à son secours furent pris par les ennemis, & ce Prince après quatre mois de siége, se sauva déguisé la veille que Dantzick capitula : personne n'ignore à combien de dangers la vie de ce Héros fut exposée dans la fuite ; mais la Providence qui le réservoit pour faire le bonheur des Lorrains, le sauva de tous les piéges semés sur sa route.

A la nouvelle d'une telle oppression, Louis XV. humilié dans la personne de son beau-pere, se hâta de signer un traité de ligue offensive & défensive avec l'Espagne & la Sardaigne contre l'Empereur; le Maréchal de Villars partit avec une armée, joignit le maître des Alpes, & conquit avec lui le Milanez ; le Maré-

chal de Barwick à la tête d'une armée Françoise prit le Fort de Kell ; l'Espagne, de son côté envoyoit une armée de trente mille hommes en Italie sous les ordres du vainqueur d'Oran ; la rapidité de ces mouvemens ne fut point arrêtée par les Puissances maritimes, qui convaincues de la modération & de l'équité de Louis XV. lui laisserent démêler sa querelle avec l'Empereur ; leurs vœux secrets tendoient à voir la fierté de Charles VI. humiliée ; mais les succès des Alliés surpasserent leurs desirs.

1734. En effet l'Espagne n'eut pas plutôt déclaré la guerre, que l'Infant Dom Carlos marcha vers le Royaume de Naples, ayant sous ses ordres Montemar & trente mille hommes ; il entra dans ce Royaume le vingt-neuf Mars, sa marche fut un véritable triomphe, ce Prince ressembloit moins à un Conquérant qu'à un Roi qui prenoit possession pour la premiere fois de ses Etats ; chaque jour il recevoit les Députés de quelques Villes qui venoient lui rendre hommage ; enfin, la révolution fut aussi rapide & aussi entiere qu'en mil sept cent huit ; le Comte de Viscomti, Vice-Roi de Naples, avoit

pourtant une fois plus de troupes que le Duc d'Efcalonne : mais quel obftacle pouvoit-il apporter aux vœux d'un Peuple fatigué de la domination Allemande ? Après avoir balancé quelque tems fur l'ufage qu'il devoit faire de fes forces, Vifcomti en jetta la plus grande partie dans Gayette, Capoue, Bayes & les châteaux de Naples, & tint la campagne avec le refte qui pouvoit monter à dix mille hommes en attendant des fecours du Duc de Wirtemberg qui commandoit une armée de foixante mille hommes en Lombardie ; mais Dom Carlos ne lui donna pas le tems de les recevoir. Auffi-tôt qu'il eut appris le projet auquel s'étoit déterminé l'ennemi ; il partagea fon armée en trois Corps dont deux furent deftinés pour faire en même-tems les fiéges de Gayette & de Capoue ; il fe réferva à lui-même le troifieme pour combattre Vifcomti, mais l'impatience de la Ville de Naples qui appelloit ce jeune Prince à grands cris, ne lui permit pas de fatisfaire fa noble ardeur ; il fe vit obligé de fe rendre aux vœux des Napolitains qui le reçurent le dix Mai avec des applaudiffemens inouis ;

plusieurs le proclamoient déjà Roi.

Cependant Montemar poursuivoit Visconti en la place de Dom Carlos ; il l'atteignit bientôt dans le camp de Bitonto où il s'étoit retranché ; le Général Espagnol l'attaqua sur le champ, & le força après un combat de trois heures : à peine échappa-t-il deux mille ennemis au fer du vainqueur, ou à la prison : les drapeaux, les étendards, l'artillerie, les bagages, la caisse militaire tomberent entre ses mains : cette victoire remportée le vingt-cinq Mai décida à jamais de la destinée du Royaume de Naples qui retomba entre les mains des Espagnols vingt-six ans après qu'il leur eut été enlevé.

Dès que Philippe eut appris les succès de son fils, il lui envoya un diplôme par lequel il le créoit Roi de Naples ; les Napolitains qui depuis plus de deux siécles n'avoient joui de la gloire & de la satisfaction d'obéir à un Roi particulier, proclamerent Dom Carlos avec des transports proportionnés au bienfait de l'Espagne. En même-tems Philippe fit éclater sa reconnoissance à l'égard de Montemar entre les mains de qui les armes Es-

pagnoles avoient triomphé, il le créa Grand d'Eſpagne & Duc de Bitonto, renouvellant en ſa faveur la coutume glorieuſe établie chez les Romains de donner aux Généraux le ſurnom de leurs conquêtes & de leurs victoires : enfin, pour éterniſer le ſouvenir d'une action qui rendoit un Royaume à la Maiſon d'Eſpagne, il fit élever ſur le champ de bataille de Bitonto une pyramide triangulaire de quarante pieds de hauteur, ornée d'emblêmes & d'inſcriptions en diverſes langues, monument trop durable de la victoire chez des Chrétiens; les Grecs n'érigeoient que des trophées de bois, afin que le tems venant à les conſumer, fît bientôt perdre le ſouvenir de la victoire & de l'injure.

Le nouveau Roi de Naples ſe rendoit digne de la Couronne par ſon activité; il s'échappa aux applaudiſſemens & aux plaiſirs de la Capitale pour ſe rendre devant Gayette qu'il prit à diſcrétion; la garniſon Allemande de quatre mille hommes, tomba en ſon pouvoir; le Comte de Thaun ſe défendit mieux dans Capoue dont il ſortit le trente Novembre par une capitulation honorable.

Pendant ce tems-là le vainqueur de Bitonto étoit passé en Sicile avec vingt mille hommes ; à son approche le Marquis de Sastago, Vice-Roi de l'Isle, jetta toutes ses troupes dans Messine, Syracuse & Trapani, & s'enfuit à Malte sur les galeres de Naples ; le Duc de Montemar reçut à Palerme au nom de Dom Carlos les hommages de l'Isle, & de-là fut assiéger ces trois Places à la défense desquelles les Autrichiens avoient consacré toutes leurs forces ; toutes trois se défendirent avec vigueur, & sur tout Messine que le Prince de Lobkowits, son Gouverneur, ne rendit que l'année suivante à D. Carlos.

Dom Gabriel d'Alderette, Chef d'Escadre, vainquit une armée navale Algérienne : il prit deux vaisseaux ; les flottes du Pérou & du Mexique apporterent dans les Ports d'Espagne plus de cent vingt millions, dont la moitié appartenoit au Roi.

Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le vingt-cinq Décembre ; un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, de riches meubles furent

la

la proye de l'incendie ; mais ce qu'on regretta le plus fut la meilleure partie des archives de la Couronne, & sur-tout celles qui regardent l'Amérique.

Les succès des Alliés étoient aussi rapides & aussi décisifs que ceux de Dom Carlos ; le Marquis de Maillebois qui s'étoit infiniment distingué dans la conquête du Milanez, l'acheva par la prise de Tortone ; il vainquit dans un combat livré à Colorno les ennemis ; cependant ses succès n'empêcherent point le Duc de Wirtemberg, Général de l'Empereur de passer le Pô, & de resserrer étroitement les Alliés ; le Maréchal de Villars que sa vieillesse & ses infirmités ne permettoient plus d'agir avec la même activité qu'autrefois, quitta le commandement de l'armée, & vint mourir à Turin dans la même chambre où il étoit né quatre-vingt-trois ans auparavant ; les François, sous les ordres des Maréchaux de Coigni & de Broglio suivirent les Autrichiens commandés par le Comte de Merci, & les atteignirent auprès de Parme ; ce fut sous les murs de cette Ville que se livra le vingt-neuf Juin la bataille qui en porte le nom ; Merci,

brave, habile & malheureux comme tous ceux qui ont porté son nom ; la perdit avec la vie ; les vaincus laisserent dix mille hommes sur le champ de bataille, & Guastalle fut pris le cinq Juillet à discrétion par le Roi de Sardaigne qui n'avoit pû se rendre à l'armée alliée que le lendemain de la victoire.

Tous ces avantages furent suivis d'une disgrace à laquelle on n'auroit pas dû s'attendre ; l'armée Autrichienne vaincue passa la Sechia le quinze Septembre, surprit le Maréchal de Broglie dans son camp, lui enleva plusieurs quartiers, lui fit 3000 prisonniers, & l'obligea de fuir dans le plus étrange désordre ; mais ce Général ne tarda pas à réparer sa faute ; quatre jours après il contribua infiniment au gain de la bataille que le Roi de Sardaigne & le Maréchal de Coigni remporterent à la vûe de Guastalle sur le Comte de Kogniseck.

Kogniseck vaincu fit lever le siége de la Mirandole aux vainqueurs ; mais les succès des Alliés étoient trop décisifs pour oser se flatter de conserver l'Italie.

Les François combattoient avec autant de valeur & de fortune sur les rives

du Rhin qu'au delà des Alpes ; le Maréchal de Barwick força les lignes d'Ettingue le quatre Mai, & fut assiéger Philisbourg ; le Prince Eugene, après avoir quelque tems resté dans l'inaction à Heilbron, vint à Visethal reconnoître le camp des François, ce grand homme devenu aussi circonspect qu'il avoit paru autrefois plein de feu & d'audace ne profita point de la position du camp des François, dont les retranchemens à peine ébauchés lui offroient une victoire facile & décisive ; le moment précieux de vaincre n'ayant point été saisi, il falloit que Philisbourg succombât ; la mort déroba à Barwick la gloire de cette conquête ; il fut tué le douze Juin. Le vainqueur d'Almansa & de Barcelone, aussi illustre par sa probité, sa grandeur d'ame, son désintéressement & sa piété que par ses talens & ses exploits, laissa dans ses fils de dignes héritiers de sa vertu ; l'aîné de tous établi en Espagne, & connu sous le titre de Duc de Liria, prit le nom de Barwick, & le soutint dignement ; il mourut quelques années après à la fleur de son âge à Naples où il étoit Ambassadeur extraordinaire d'Espagne.

Le Maréchal d'Asfeldt, succeſſeur de Barwick prit Philiſbourg le dix-huit Juillet, conquête à jamais mémorable par les obſtacles étonnans que les François eurent à vaincre de la part des inondations du Rhin.

1735. L'Eſpagne enviſageoit dans tous ſes ſuccès la gloire de chaſſer pour jamais les Allemands de l'Italie; c'eſt dans ces vûes qu'après avoir envoyé à Dom Carlos un diplôme par lequel il le conſtituoit Roi de Sicile, Philippe donna ordre au Duc de Montemar de paſſer avec trente mille hommes en Lombardie. Pendant que Dom Carlos achevoit de conquérir la Sicile, & ſe faiſoit couronner Roi à Palerme, Montemar, d'un côté, le Roi de Sardaigne & le Maréchal de Noailles de l'autre, pourſuivoient dans toute la Lombardie les Généraux Autrichiens; Kogniſeck ſe ſauva dans le Trentin, abandonnant l'Italie où l'Empereur ne poſſédoit plus que Mantoue, la Mirandole & les côtes de Toſcane (a); ces dernieres Places lui furent bientôt enlevées

(a) Il faut obſerver que l'Eſpagne conſerva toujours ſur les côtes de Toſcane Porto-Longone & quelques autres poſtes.

par le Marquis de la Mina ; le Général Maceda prit la Mirandole ; l'Empereur accablé par cette longue suite de disgraces, avoit lieu de se repentir d'avoir donné un Royaume à la Maison de Saxe. L'Italie dont il tiroit presque tous ses trésors perdue en moins de deux ans, Philisbourg, le rempart de l'Empire, emporté, les armées Impériales ruinées, les finances épuisées ne lui laissoient plus entrevoir de ressources : dans cette extrémité ce Prince eut recours à la médiation des Puissances maritimes, afin d'obtenir par leur canal une paix nécessaire, ou l'appui de leurs armes.

L'Angleterre & la Hollande qui n'avoient pas vu sans une secrette joye, les commencemens de cette guerre, dans l'espérance que la fierté de l'Empereur seroit humiliée, ne s'étoient pas attendues aux victoires rapides de la Maison de Bourbon. Elles ne pouvoient plus dissimuler l'inquiétude qu'elles en concevoient ; leur ancienne jalousie contre la France se réveilla ; elles firent entendre à Louis XV. qu'il falloit donner la paix à l'Empereur, ou s'attendre, sur un refus, à les voir embrasser la querel-

le du Prince vaincu ; le Roi de France qui ne s'est jamais écarté de la modération & de l'équité qui conviennent à un Prince Chrétien, prêta l'oreille à des propositions si conformes à l'humanité de ses sentimens ; d'ailleurs, que pouvoit-il espérer de mieux que de dicter la paix au milieu de ses triomphes ?

Les articles préliminaires furent bientôt signés ; en conséquence il y eut une suspension d'armes qui conduisit à la paix dont nous rendrons compte, après avoir exposé les démêlés de l'Espagne avec le Portugal & la Cour de Rome.

La jalousie, l'ancienne rivalité des Castillans & des Portugais, les démêlés inévitables entre deux Puissances voisines en Europe & en Amérique, les contestations nées au sujet des limites du Paraguai & du Brésil, qui n'ont jamais été déterminées d'une maniere fixe, enfin l'opiniâtreté des deux Cours à ne rien céder de leurs prétentions, menaçoient d'une prochaine & sanglante rupture ; le Roi de Portugal dont les forces ne peuvent soutenir aucune comparaison avec celles d'Espagne, prévoyant d'ailleurs

qu'une multitude de François accoutumés à chercher la guerre dans les Pays étrangers, quand leur Patrie jouit de la paix, viendroient se ranger sous les étendarts d'un Roi Bourbon, eut recours à ses trésors pour enlever à son ennemi des bras toujours prêts à le servir ; il donna un décret par laquelle il offroit la paye double aux Officiers & aux Soldats François qui prendroient du service en Portugal ; mais la politique du Roi Jean fut vaine & inutile : les nuages qui annonçoient un prompt & violent orage, se dissipèrent par la médiation de l'Angleterre ; on se rapprocha de part & d'autre, & on fit ce que souvent les Princes ne font qu'après avoir perdu leur plus brillante jeunesse & leurs trésors.

La querelle avec la Cour de Rome eut sa source dans l'indiscipline de la populace Romaine. Quelques Officiers Espagnols faisoient des recrues dans Rome, regardée comme la Patrie commune de toutes les Nations Catholiques ; mais le Peuple se souleva contre ces Officiers, & en massacra plusieurs ; le Gouvernement ferma les yeux sur cet attentat, ce qui surprit d'autant plus la Cour d'Es-

pagne, que depuis long-tems elle n'avoit été si étroitement unie avec le Saint Siége; Clément XII. venoit d'envoyer le chapeau de Cardinal à l'Infant Dom Louis (*a*) âgé de dix ans, avec une Bulle qui le constituoit Administrateur des Archevêchés de Tolede & de Séville dont les revenus joints ensemble, montent à près de deux millions: en reconnoissance de ce bienfait, le Roi avoit permis qu'on ouvrît le Tribunal de la Nonciature fermé depuis près de vingt ans; Philippe indigné, donna ordre au Cardinal Aquaviva, Protecteur d'Espagne de demander en en son nom une satisfaction proportionnée à l'insulte; le Pape la refusa: sur ce refus le Tribunal de la Nonciature fut de nouveau fermé; l'entrée de l'Espagne fut interdite au Nonce Valenti Gonzaga qui s'y rendoit à grandes journées; & enfin le Duc de Montemar reçut ordre d'envoyer des troupes à Rome. A la nouvelle de la marche des Espagnols, le Pape effrayé acquiesça à toutes les demandes d'Aquaviva, & donna

(*a*) Ce Prince a depuis renvoyé le chapeau, & renoncé à ces deux Archevêchés sur lesquels il conserve de grosses pensions.

la satisfaction exigée; en conséquence les choses furent rétablies sur l'ancien pied; la gloire de supprimer pour jamais le Tribunal de la Nonciature avec l'agrément du S. Siége, étoit réservée à Ferdinand VI.

Les Rois d'Espagne & de Sardaigne 1736.
accederent au commencement de cette année aux articles préliminaires signés entre la France & l'Empereur; Louis XV. se chargea pendant toute la négociation jusqu'au traité de paix qui fut signé à Vienne le dix-huit Novembre 1738 des intérêts de ses deux Alliés: Voici les principaux articles de cette paix qui changea la face de l'Italie.

L'Empereur céda à Dom Carlos les Royaumes de Naples & de Sicile, & les côtes de Toscane, & Dom Carlos donna à ce Prince pour équivalent les Duchés de Parme & de Plaisance; la France restitua le Mantouan, le Montferrat, le Milanez, ses conquêtes sur le Rhin, & garantit la Pragmatique de Charles VI. en faveur de sa fille aînée qui venoit d'épouser le Duc de Lorraine & de Bar; mais ce dernier Prince céda ces deux Duchés à la France,

l'ufufruit réfervé à Staniflas avec le titre de Roi ; le Duc de Lorraine obtint l'expectative de la Tofcane, en dédommagement de fon patrimoine.

Enfin l'Empereur détacha du Milanez en faveur du Roi de Sardaigne le Tortonois & le Novarrois.

L'Efpagne & le Roi de Sardaigne dont la valeur avoit fi fort contribué aux victoires de la Maifon de Bourbon, murmurerent long-tems d'un traité dont ils n'avoient pas recueilli tous les avantages qu'ils avoient efpérés ; la Cour de Madrid ne regardoit comme un digne fruit de la victoire la ceffion des Royaumes de Naples & de Sicile qu'autant qu'elle auroit confervé la Tofcane, Parme & Plaifance. Charles Emmanuel ne pouvoit fe confoler de n'avoir dans les dépouilles de l'Empereur d'autre part que le Vigevenafque; il avoit efpéré, ainfi que l'Efpagne, que l'Empereur perdroit tous fes Etats de l'Italie, & que le Milanez entier, le Mantouan & le Montferrat deviendroient fon partage.

Mais la France plus modérée n'afpiroit ni pour elle, ni pour fes Alliés à de telles prétentions ; fon but n'avoit été

que de venger le Roi Stanislas, & d'obtenir quelques Provinces pour ses Alliés ; l'acquisition de la Lorraine & du Barrois fut plutôt un effet des convenances générales de l'Europe que de son ambition ; il faloit dédommager le Roi de Pologne de la perte d'un Royaume ; si Louis XV. eût insisté sur de plus grands avantages, la guerre fût devenue générale, & le succès en eût pu être tel que les Alliés auroient été moins favorisés qu'ils le furent par le traité de Vienne.

Nous ne pouvons nous empêcher d'observer que de tous les Princes de l'Empire engagés dans cette guerre par Charles VI. le seul qui n'y prit point de part, fut l'Electeur de Baviere qui n'envoya pas même son contingent ; ce ménagement sage & politique, joint aux services de son pere, valut à l'Electeur l'amitié de la Maison de Bourbon qui depuis l'éleva à l'Empire.

Le traité de Vienne n'affermissoit pas tellement la paix en Europe que les Politiques ne prévissent une guerre plus sanglante & plus générale que celle qui venoit d'être terminée, au moment que la succession de Charles VI. seroit ou-

verte ; c'étoit pour la prévenir que les Puissances maritimes négocierent la tenue d'un congrès ; mais les Princes prétendans à l'héritage de Charles VI. l'Empereur lui-même & la France n'y voulurent point consentir.

L'Espagne rappella ses troupes d'Italie, après avoir fait présent au Roi de Naples de huit Régimens & de huit vaisseaux de guerre.

Dom Joseph Patinho, Marquis de Castellar, le plus grand homme qu'ait eu l'Espagne depuis le Cardinal Ximenès, mourut cette année ; ce Ministre qui fut tout à la fois le Colbert & le Louvois de l'Espagne, avoit le département des affaires étrangeres, celui de la Guerre, de la Marine & des Indes, la Surintendance de tous les revenus de la Couronne & le Gouvernement de la salle des millions ; tous ces emplois auxquels seul il suffisoit, furent partagés après sa mort entre plusieurs Ministres éclairés ; une activité prodigieuse, la plus vaste prévoyance, le jugement le plus solide & le plus lumineux, l'esprit de détail, de ressources & de combinaisons, le secret, l'ordre, la fermeté, la grandeur d'ame, le désin-

téreſſement, l'amour le plus ardent pour la Patrie formoient le caractere du Marquis de Caſtellar. On ne ſçait à qui du Roi ou de la Nation il fut le plus cher par les ſuccès & la gloire de ſon miniſtere ; le Peuple arroſa ſon tombeau de ſes larmes, & le Roi qui pendant ſa vie l'avoit honoré de la Grandeſſe & de la Toiſon d'Or, lui fit faire de magnifiques obſéques aux dépens du tréſor Royal ; digne & juſte récompenſe des vertus les plus ſublimes, des talens les plus éminens, & des plus grands ſervices rendus à la Patrie.

A ce Miniſtre immortel ſuccéda dans l'adminiſtration de la guerre le Général entre les mains de qui les armes de la Nation avoient toujours triomphé. On voit que je veux parler du Duc de Montemar, qui à ſon retour d'Italie fut fait Miniſtre de la Guerre, ayant ſous ſes ordres un Secrétaire d'Etat. 1737.

Cependant le Roi profitoit de la paix pour faire rebâtir le palais de Madrid, & pour réformer les abus ; entre pluſieurs ſages ordonnances que la Cour publia, on remarque celle qui déclare les acquiſitions du Clergé nulles, à moins qu'il

n'acquitte les droits d'amortissement, la proportion de l'argent à l'or n'étant point exacte : un édit porta l'écu de dix-huit réales vingt-huit Maravedis, à vingt réales ; les loix somptuaires furent aussi révoquées, parce qu'elles gênoient le commerce, & anéantissoient les Manufactures, sans que les Citoyens parussent en retirer quelqu'utilité.

Dans le même-tems le Roi ordonna un camp de dix mille hommes auprès de Ségovie sous le commandement du Marquis de Castel-Fuerte, afin de donner à sa Cour une image de la guerre.

Le Grand Duc de Toscane, Jean-Gaston de Médicis, mourut cette année ; en lui finit la célebre Maison de Médicis dont tous les Princes furent à l'envi les protecteurs les plus magnifiques & les plus éclairés des sciences & des arts ; elle avoit regné environ deux siecles dans la Toscane ; en vertu des convenances de l'Europe, le Duc de Lorraine lui succéda sans difficulté ; il n'en fut pas de même des biens allodiaux de cette Maison dont le Roi de Naples lui disputa la possession.

Les extrémités de l'Europe étoient

alors déchirées par une guerre cruelle qui s'éleva entre les Russes d'une part, les Turcs & les Tartares de l'autre; la Russie voloit de victoire en victoire, lorsque l'Empereur se joignit à elle; Charles crut que le moment d'accabler les Turcs étoit arrivé; il leur déclara la guerre dans l'espérance de se dédommager à leurs dépens de ce qu'il venoit de perdre contre la Maison de Bourbon; mais le succès trompa ses espérances; cette guerre ne fut pour lui qu'une suite d'infortunes & d'humiliations; l'Europe ne vit pas sans surprise Charles VI. qui comme Léopold son pere avoit eu la supériorité la plus décidée sur les Musulmans, n'éprouver que des désastres; c'est que le vainqueur de Belgrade, par les mains de qui le pere & le fils avoient toujours triomphé, n'existoit plus.

Le Sud de l'Europe n'étoit pas encore 1738.
pacifié, puisque le traité de Vienne ne fut signé cette année que le dix-huit Novembre; & déjà il étoit menacé d'une nouvelle guerre: l'Espagne & l'Angleterre avoient au sujet du commerce de l'Amérique des intérêts qu'il eût été facile de concilier, si cette derniere Puis-

ſance eût voulu ſe prêter à un accommodement équitable ; mais dans la négociation qui fut entamée à ce ſujet, & ſuivie très-loin, elle ne cherchoit qu'à endormir l'Eſpagne, & à lui enlever l'Empire de l'Amérique.

Les traités d'Utrecht & de Séville, outre la traite des Negres, accordoit aux Anglois le pouvoir d'envoyer chaque année en Amérique un vaiſſeau chargé de marchandiſes ; les Anglois n'en faiſoient paroître à la vérité qu'un, mais il étoit ſuivi de loin par pluſieurs autres qui, à meſure qu'il débitoit ſa cargaiſon, lui envoyoient de nouveaux effets. Par ce moyen & par celui du commerce clandeſtin & illicite que ce Peuple avoit établi ſur les côtes de l'Amérique, il avoit trouvé le ſecret de fournir ſeul les Colonies Eſpagnoles des denrées de l'Europe, & d'attirer à lui le commerce de l'Amérique ; la Foire de Panama, la plus riche de l'Univers, dans laquelle les Négocians Eſpagnols échangentpour de l'or & de l'argent les marchandiſes de tous les Européens, étoit tombée ; tels étoient les griefs des Eſpagnols.

Les Anglois, de leur côté, se plaignoient que dans ces Mers éloignées les vaisseaux Espagnols exerçoient contr'eux les plus affreux brigandages ; que sous le vain prétexte de contrebande, ils visitoient leurs navires, confisquoient les marchandises, & jettoient dans d'obscures prisons, les Marchands & les Matelots de leur Nation. Un de ces derniers, dans le tems qu'on en étoit encore aux voyes de conciliation, échappé des fers des Espagnols, se présenta au Parlement de Londres, exagera les cruautés prétendues dont il accusoit les Espagnols d'être coupables envers les Anglois, & réclama la vengeance de la Nation ; la populace de Londres prit feu, demanda la guerre à grands cris, & le Sénat de la Nation entra dans les vûes du Peuple, non pour venger des insultes imaginaires, mais pour enlever l'Amérique qu'il ne voyoit qu'avec douleur entre les mains de l'Espagne, depuis que la vigilance des Espagnols empêchoit les Anglois de profiter seuls des trésors du nouveau Monde.

Cependant la Cour de Londres, pour avoir le tems de faire ses préparatifs, & pour surprendre l'Amérique, jugea à

propos d'entretenir la négociation : il y eut même des articles préliminaires signés & une convention arrêtée au commencement de l'année suivante au Pardo.

Pendant ce tems-là le Roi des deux Siciles épousoit la Princesse aînée de Saxe, instituoit l'Ordre de S. Janvier, & recevoit du Pape l'investiture du Royaume de Naples.

1739. Par la convention du Pardo, le Roi s'étoit obligé de donner aux Anglois environ cent mille livres sterlings pour les dédommager de la perte de leurs vaisseaux confisqués : en même-tems il nomma des Ministres pour conclure avec ceux de George II. le traité définitif; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il apprit que le Parlement Anglois, si semblable au Sénat de Carthage, avoit censuré la convention du Pardo, & qu'il avoit donné ordre qu'on saisît tous les vaisseaux Espagnols ! Les Anglois n'avoient levé le masque que lorsqu'ils jugerent que deux flottes envoyées en Amérique, & l'escadre qui croisoit sur les côtes d'Espagne, devoient avoir enlevé quelques Villes ou les galions du nouveau Monde. L'Amiral Vernon s'étoit en effet rendu maître

de la forteresse de Porto-Bello dont le Gouverneur fut puni pour ne s'être pas défendu en homme de cœur ; la déclaration de guerre de l'Angleterre ne précéda la prise de Porto-Bello que de cinq semaines ; la Cour d'Espagne ne tarda pas à user de représailles ; d'abord elle ordonna à tous les Anglois établis en Espagne d'en sortir dans le terme de huit jours, sous peine d'être arrêtés & traités en prisonniers de guerre ; ensuite parut une ordonnance qui défendoit sous peine de mort d'introduire en Espagne & en Amérique des marchandises du crû, ou des fabriques d'Angleterre ; la même peine étoit décernée contre ceux qui en vendroient aux Anglois du crû de l'Espagne ou des Indes. Cette Loi (*a*) doit être regardée comme trop févere : pourquoi faire un crime d'Etat de ce qui n'est qu'une violation de police ? En même-tems les Armateurs se mirent en mouvement, & enleverent en moins de six semaines près de cinquante vaisseaux aux ennemis ; mais les prises des Espagnols, quoique très-nombreuses dans le cours de cette guerre, ne peuvent entrer en comparai-

(*a*) Esprit des Loix, *Chap.* XIII.

ſon avec celles que les Anglois leur ont faites, ſinon pour le nombre, du moins pour la richeſſe.

L'Eſpagne n'avoit pas ſeulement à trembler pour l'Amérique de la part des Anglois : un ennemi domeſtique d'autant plus à craindre qu'on ne s'en défioit pas, manqua d'enlever le Pérou, la plus riche partie du domaine Eſpagnol ; cet ennemi appellé Cordoua ſe prétendoit iſſu des anciens Yncas ; il avoit attiré dans ſes intérêts les principaux Péruviens : le deſſein de Cordoua étoit de maſſacrer les Eſpagnols, & de rétablir l'Empire de ſes ancêtres ; mais la conjuration fut découverte, & Cordoua expira dans les ſupplices avec les autres conjurés.

Les côtes de Catalogne, de Valence, de Murcie & de Grenade furent en proye aux brigandages des Corſaires de Barbarie qui firent pluſieurs deſcentes, & emmenerent une infinité de Citoyens en eſclavage : ce déſaſtre fut attribué à la négligence des Capitaines des vaiſſeaux deſtinés à la défenſe de ces côtes, & on les punit avec moins de ſévérité qu'ils ne méritoient.

L'alliance avec la France fut reſſerrée

cette année par le mariage de l'Infant D. Philippe avec Madame Elisabeth, fille aînée du Roi de France; la Cour alla au-devant de la jeune Princesse jusqu'à Alcala où elle fut unie à son époux le vingt-cinq Octobre; le Roi avoit un peu auparavant envoyé l'Ordre de la Toison d'Or au Roi de France & au Dauphin.

L'Empereur termina par la médiation de la France la guerre funeste qu'il avoit allumée en Hongrie; il lui en coûta le Royaume de Servie & Belgrade; les Russes, après avoir remporté une foule de victoires sous les ordres des Comtes de Munich, de Lasci & de Lowendal, se voyant abandonnés par Charles VI. se hâterent aussi de conclure la paix avec le même ennemi; l'importante Place d'Azoph sur la mer Noire leur resta, mais démolie; l'Empereur déchargea le poids de sa colere sur ses Généraux qu'il traita comme s'ils eussent été des traîtres & des lâches.

Cependant les Anglois qui ne croyoient pas acheter trop cher la conquête de l'Amérique, étonnoient l'Europe par la force & le nombre de leurs armemens; l'Amiral Vernon, célebre par la conquête 1740.

facile de Porto-Bello, se présenta devant Carthagene qu'il bombarda; il fit la conquête du Fort de Chagre; le Général Oglethorpe entroit de son côté dans la Floride qu'il croyoit soumettre rapidement.

Toutes les Nations de l'Europe intéressées dans le commerce de l'Amérique ne redoutoient guères moins le succès des armes Angloises que l'Espagne même, tandis qu'elles faisoient des vœux secrets en faveur des Espagnols; le Roi de France envoyoit deux escadres sous les ordres des Marquis d'Antin & de la-Roche-Alard qui continrent les Anglois: leurs avantages se réduisirent à la prise de quelques Forts & au pillage de quelques vaisseaux; l'expédition d'Oglethorpe dans la Floride échoua: il ne put prendre en trente-huit jours de tranchée ouverte le Fort de S. Augustin vaillamment défendu par Dom Manuel Montiano.

Une puissante escadre partit des Ports d'Espagne pour tenter une diversion dans la Jamaïque, & le Pape, afin de mettre le Roi en état de défendre l'Amérique contre les dangereux ennemis qui en tentoient la conquête, lui accorda pour cinq

ans les décimes du Clergé de ces Régions éloignées. On peut dire que jamais l'Ordre Ecclésiastique ne contribua dans aucun Etat avec plus de zele aux besoins de la Patrie, que le Clergé de l'Amérique.

Mais loin que les secours de la France & l'activité des Espagnols déconcertassent les Anglois, chaque jour ils faisoient de nouveaux efforts pour s'emparer au moins de quelques Places capables de les dédommager de leurs frais immenses ; ils envoyerent jusqu'à cent vingt-quatre vaisseaux de toute grandeur, & environ trente mille hommes à l'Amiral Vernon. Nous verrons bientôt quel succès eut cet armement, le plus puissant qui ait jamais vogué sur les Mers de l'Amérique. Cependant, pour se venger des François, ils insultoient par-tout où ils étoient les plus forts le pavillon de cette Nation, ils porterent depuis à son égard le mépris du droit des gens jusqu'à brûler les galeres d'Espagne réfugiées dans un Port de Provence.

La mort fit cette année une ample moisson de Têtes couronnées ; la Reine Douairiere, veuve de Charles II. mou-

rut le ſeize Juillet à Guadalaxara où depuis quelques années elle vivoit dans la retraite.

Le Pape Clément XII. avoit payé le tribut à la Nature quelques mois auparavant cette Princeſſe ; il eut pour ſucceſſeur le Cardinal Proſper Lambertini, l'un des plus grands hommes de ce ſiecle. Ce Pontife vertueux, éclairé, bienfaiſant & modéré vient d'être enlevé à la République Chrétienne dont il faiſoit les délices.

Frédéric-Guillaume, Roi de Pruſſe, qui doit être regardé comme le Fondateur de la puiſſance de ſa Maiſon, mourut le trente-un Mai, laiſſant dans ſon fils Fréderic II. un ſucceſſeur qui a effacé tous ſes ancêtres : l'Europe retentit depuis dix-huit ans des talens, des victoires & de la vaſte ambition de ce Prince.

La mort de l'Empereur Charles VI. en qui finit la poſtérité maſculine de l'auguſte Maiſon d'Autriche qui a donné ſeize Empereurs à l'Allemagne, & ſix Rois à l'Eſpagne, fut fatale à l'Europe, dans le ſein de laquelle elle alluma la guerre la plus ſanglante.

La Czarine Anne Iwanowna ne ſurvécut

vécut à l'Empereur que de huit jours ; par la plus inique de toutes les dispositions elle nomma pour son successeur le Prince Jean, fils d'Antoine Ulrich de Brunswick Bevern, & d'Anne de Meckelbourg. Elisabeth Petrowna, fille de Pierre I. appellée à l'Empire par sa naissance & par le testament de son pere, sçut bientôt, à force de courage & de génie enlever à l'Etranger la Couronne qu'elle porte aujourd'hui avec tant de gloire.

Les préparatifs immenses de l'Angleterre regardoient Carthagene devant qui l'Amiral Vernon se présenta avec l'armement prodigieux dont nous avons parlé. L'Espagne n'apprit cette expédition qu'avec les plus vives allarmes : toute l'Europe les partagea ; l'un & l'autre Monde, spectateurs de ce fameux siége, en attendoient l'évenement avec une impatience mêlée de terreur : on se hâta en Espagne d'envoyer une nouvelle escadre en Amérique, plus dans l'idée de défendre les autres Places, que dans l'espérance de sauver Carthagene dont on regardoit la perte comme infaillible ; mais le Marquis de Eslaba, homme sage & 1741.

prévoyant, plein de ce courage & de ce zéle pour la Patrie qui ont si fort distingué les Grecs & les Romains des autres Nations, veilloit à la sûreté du boulevard de l'Amérique ; quoiqu'il vît presque tous les Forts qui défendent Carthagene réduits en poudre, ou enlevés par l'ennemi, quoiqu'il n'attendît aucuns secours de l'Europe, il ne désespéra jamais du salut de sa Place ; il étoit déterminé à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de la rendre à un Peuple qui pouvoit s'en servir pour enlever le nouveau Monde à sa Patrie : il sçut faire passer sa fierté & sa grandeur d'ame dans le cœur des Soldats de sa garnison, & jusques dans celui des Citoyens & des Négres mêmes qui tous combattirent en Héros : Vernon fut repoussé le vingt Avril à l'assaut du Fort S. Lazare devant lequel il perdit quinze cents hommes ; pendant ce tems-là le brave Gouverneur fit une sortie qui coûta plus de cinq cents hommes à l'ennemi, & qui rendit libre la communication de la Ville à la Mer. Peu après les maladies se répandirent dans l'armée & sur la flotte de Vernon qui s'enfuit en frémissant d'avoir manqué

ſa proye ; ce ſiége qui dura deux mois, coûta dix mille hommes & des ſommes immenſes aux Anglois : l'Europe & l'Amérique applaudirent au courage d'Eſlaba que le Roi, le plus reconnoiſſant des Princes, éleva aux dignités de Capitaine Général, & de Vice-Roi du Pérou.

Cependant l'Europe étoit en proye aux mouvemens les plus convulſifs depuis la mort de Charles VI. On négocioit, & on ſe préparoit de toute part à la guerre ; Charles, comme nous l'avons obſervé, avoit travaillé toute ſa vie à aſſurer la poſſeſſion indiviſible de tous ſes Etats à ſa fille Marie-Thérèſe ; les deux Archiducheſſes, filles de l'Empereur Joſeph n'avoient été mariées, l'une au Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & l'autre à l'Electeur de Baviere, qu'après avoir renoncé ſolemnellement à l'héritage de la Maiſon d'Autriche ; l'Electeur de Saxe avant que d'être élevé au thrône par les armes de l'Empereur & de la Ruſſie, avoit garanti la loi domeſtique de Charles. Ce Prince avoit tiré de la France & de preſque tous les Potentats Chrétiens la même garantie ; mais Louis XV. & les autres Rois pouvoient ils anéantir les préten-

tions des Princes intéressés à la succession de la Maison d'Autriche.

L'Electeur de Baviere la réclamoit presqu'entiere, non en vertu des droits de son épouse, mais fondé sur une Pragmatique long-tems antérieure à celle de Charles VI. L'Empereur Ferdinand I. frere de Charles-Quint avoit statué par cette Pragmatique, qu'au défaut de sa postérité masculine, tout le patrimoine de la Maison d'Autriche, c'est-à-dire les Provinces héréditaires, la Hongrie & la Bohême passeroient à sa fille aînée Anne d'Autriche, épouse du Duc de Baviere; or, l'Electeur étoit descendu d'Anne, & c'est en cette qualité qu'il se portoit pour héritier de Charles VI. C'est ainsi que les pactes de famille sont souvent des semences de guerre & de discorde.

Philippe V. répétoit aussi tout l'héritage de l'Empereur en qualité d'héritier de Charles Quint & de Philippe III. Il établissoit son droit, peut-être le mieux fondé de tous, sur les clauses stipulées dans l'acte par lequel Charles-Quint céda les Provinces héréditaires à son frere Ferdinand; Charles s'étoit réservé à lui ou à sa postérité soit masculine, soit féminine,

la réversion aux Provinces cédées en cas que la postérité mâle de Ferdinand vînt à s'éteindre : à ce titre, le Roi ajoutoit celui que lui donne le pacte de famille entre le Roi d'Espagne Philippe III. & Ferdinand II. Le premier de ces Princes, unique héritier par sa mere de la Hongrie, de la Bohême & des Provinces héréditaires, ne les transportoit à Ferdinand qu'à condition que la postérité masculine de Ferdinand venant à s'éteindre, les Etats cédés reviendroient à la branche d'Espagne, & que les filles de Philippe III seroient préférées à celles qui seroient issues de Ferdinand II.

Dans le fond l'Espagne n'espéroit point toute la succession de Charles VI mais elle vouloit en dédommagement la Lombardie ; elle exigeoit sur-tout que la Reine d'Hongrie cessât de prendre parmi ses titres celui de Grand-Maître de la Toison d'or ; le Comte de Montijo, Ministre d'Espagne à Francfort, pour appuyer de concert avec la France l'élection de l'Electeur de Baviere à la dignité Impériale, présenta à la Diete le mémoire où les droits de Philippe V. étoient déduits.

Le Roi de Pologne se mit aussi au





nombre des prétendans à la succession de l'héritage de la Maison d'Autriche, en vertu des droits de la Reine son épouse qu'il vouloit faire revivre.

Le Roi de Prusse & le Roi de Sardaigne, sur des titres moins spécieux, aspiroit le premier à la Silésie, & le second au Milanez.

La France ne demandoit rien pour elle, elle refusa même les Pays-Bas que la Reine lui offrit pour prix de ses secours; Louis XV. vouloit jouir de la gloire de faire un Empereur, & de démembrer en faveur de l'Electeur de Baviere l'héritage d'une Maison rivale & ennemie.

Contre ce déluge d'ennemis prêts à fondre sur elle, la Reine d'Hongrie comptoit pour Alliés la Russie, l'Angleterre & la Hollande; mais la premiere de ces Puissances étoit engagée dans une guerre avec la Suéde, guerre ménagée par la politique de la France pour occuper les forces d'un Allié qui seul pouvoit plus que tous les autres en faveur de la Reine d'Hongrie; le Roi d'Angleterre, dont l'Electorat étoit menacé par les François, se hâta de signer avec

Louis XV. un traité par lequel il s'engageoit à ne fournir aucuns secours à Marie-Thérese, & à ne point traverser l'élection de l'Electeur de Baviere à l'Empire; mais le danger ne fut pas plutôt passé, que George II. oublia ce traité, & qu'il devint le plus zélé des Alliés de la Reine d'Hongrie; la Hollande n'étoit pas assez puissante pour braver seule les forces de la France en faveur de la Cour de Vienne; elle n'auroit même pris aucune part dans cette querelle sans les intrigues des Anglois.

Au défaut de ces Alliés sur lesquels elle avoit compté, la Reine tenta d'acheter l'alliance des Rois de Prusse & de Sardaigne, elle ne réussit qu'auprès de ce dernier dont les secours & la valeur lui conserverent l'Italie; pour Fréderic, loin de répondre aux empressemens de la Reine, il fut le premier à prendre les armes contre elle. Ses succès encouragerent tous les ennemis de la Maison d'Autriche à venir partager avec lui ses dépouilles.

Après de vaines & infructueuses négociations, les Rois de France, d'Espagne, de Naples, de Pologne, l'Electeur

de Baviere fondirent de toutes parts sur les Etats de la Reine d'Hongrie, dans l'espérance de les conquérir, de les démembrer, & de ne lui laisser que le Royaume dont elle portoit le nom.

C'en étoit fait de l'immense succession de la Maison d'Autriche, elle devenoit la proye de cette foule d'ennemis, si Marie-Thérese n'eût trouvé dans la grandeur de son courage & de son génie des ressources qui l'égaleront dans l'esprit de la postérité aux Sémiramis, aux Zénobies & aux Elisabeths. Jamais ce qu'on appelle le Miracle de la Maison d'Autriche ne parut avec plus d'éclat que dans cette guerre; d'abord les Hongrois, ce Peuple fier & indocile dont les fréquentes rébellions avoient coûté aux Empereurs des torrens de sang, & rempli Vienne de terreur, changerent en faveur d'une Reine jeune, aimable, & qui sembloit opprimée, au point qu'ils prodiguerent avec joye leurs biens & leur vie pour la défendre: ce sentiment de zéle & d'enthousiasme passa des Hongrois aux autres Sujets de la Reine, & les rendit invincibles; les premiers malheurs que Marie-Thérese éprouva, trouverent dans ses

Sujets autant de grandeur, de fermeté & de constance que chez la Reine même; & lorsque la fortune, par des évenemens imprévûs, eut confondu les projets des Alliés, les Hongrois seconderent ceux de la Reine, en pressant avec le même courage qu'elle une guerre qui fit plus d'une fois trembler la France.

Il faut avouer que les fautes que les Alliés eurent à se reprocher, ne contribuerent pas peu aux succès des ennemis; le Roi de Pologne agit foiblement, l'Electeur de Baviere manqua d'activité, de bonheur, de Généraux habiles, & peut-être de fidéles.

La France dirigée par le Cardinal de Fleuri devenu plus timide & plus irrésolu, à mesure qu'il vieillissoit, se contenta par ménagement pour la République Germanique d'envoyer successivement en Bohême & en Baviere différens Corps qui, après des prodiges de valeur & de constance, après des succès mêmes furent anéantis par la faim, le froid & la misere plus que par le fer des ennemis; quelle autre destinée pouvoient espérer les François à trois cents lieues de leur Patrie, & dans des Régions où ils comp-

toient autant d'ennemis que d'habitans.

L'Espagne n'eut point de fautes à se reprocher, elle n'eut même qu'à s'applaudir du courage, de la constance héroïque, de l'excellente discipline de ses troupes & de l'habileté de ses Généraux: cependant ses succès ne répondirent point à ses espérances, parce que la France fut long-tems à vouloir qu'elle respectât l'Italie, parce que les Anglois, maîtres de la Méditerranée, empêchoient que les munitions, les recrues, les convois destinés à l'armée arrivassent à tems, par ce que le Roi de Naples se vit forcé d'embrasser pendant quelque tems la neutralité, & enfin parce qu'on eut à combattre le maître des Alpes, l'un des plus grands Capitaines de l'Europe.

De tous les Alliés, le seul Roi de Prusse fut heureux & vainqueur, lui seul fit la guerre en politique; il profita de l'alliance & des subsides de la France, & la sacrifia quand ses intérêts l'exigerent, se servant de la jalousie des Maisons de Bourbon & d'Autriche pour établir dans le sein de l'Allemagne une Puissance formidable.

Marie-Thérese couronnée par des suc-

cès qu'elle n'avoit pas prévus, n'ayant plus à combattre les Rois de Pruſſe & de Pologne, comptant pour ſes Alliés l'Angleterre, la Hollande & la Savoye, fut éblouie à ſon tour par la proſpérité; à la perſuaſion des Anglois elle refuſa à la France & à l'Empereur Charles VII. une paix équitable : ſon projet étoit de déthrôner Charles, d'humilier Louis XV. & d'enlever à la Maiſon de Bourbon les Royaumes de Naples, de Sicile, la Lorraine, le Barrois & l'Alſace.

Le Roi de France parut alors à la tête de ſes armées où il fixa la victoire; mais après quatre ans de conquêtes & de triomphes, ce Prince n'écoutant que la voix de la modération & de l'humanité qui le diſtinguent entre tous les Rois de ſon ſiécle, donna la paix à l'Europe; plus grand, plus cher à la République Chrétienne par le ſacrifice de ſes conquêtes, que par ſes conquêtes mêmes.

Telles ſont l'origine, les progrès, les viciſſitudes & la fin d'une guerre qu'il s'agit de tracer en peu de mots.

Le Roi de Pruſſe ſe mit le premier en mouvement, conquit la Siléſie, & vainquit les Autrichiens le ſeize Avril dans les plaines de Molwits.

Les succès de ce Prince exciterent l'émulation de l'Electeur de Baviere à qui la France & le Roi de Pologne fournirent des troupes qui, jointes à ses Bavarois, formoient une armée considérable; la Bohême presqu'entiere, & Prague furent conquises; l'Electeur se hâta de se faire couronner Roi de sa nouvelle conquête : la Haute Autriche tomba sous son pouvoir; Vienne fut menacée, & la Reine contrainte de chercher avec son fils un asyle dans la Hongrie.

L'Espagne augmentoit le nombre des ennemis de la Reine en Italie; déjà le Duc de Montemar étoit passé à Naples avec une armée qui devoit être fortifiée par celle de Dom Carlos : on comptoit pour Allié le Duc de Modene; Montemar avoit ordre de la Cour de traverser l'Etat Ecclésiastique, de fondre sur la Lombardie, & de la conquérir, sans donner le tems à la Reine accablée en Allemagne de se reconnoître; mais le Roi de Sardaigne veilloit au salut de la Lombardie; ce Prince déthrôna le Duc de Modene, & anéantit les efforts de Montemar qui se trouva trop foible pour risquer une bataille.

De tous les Alliés de la Maison de Bourbon, la Suéde seule fut malheureuse contre la Russie devenue la Puissance la plus redoutable du Nord; la révolution arrivée le cinq Décembre à Petersbourg ne changea rien au systême politique de cet Empire; la Suéde n'en recueillit aucun fruit.

Cette révolution, l'une des plus célebres de nos jours, fut l'ouvrage d'une nuit: elle ne coûta pas une goutte de sang à la Nation; l'ordre public & le calme de la Ville Impériale n'en furent pas même altérés; la Princesse Elisabeth, sous le masque des jeux & des graces dissimuloit sa douleur de voir l'héritage de ses peres entre des mains étrangeres, & le dessein qu'elle méditoit de le leur enlever; l'air serein & riant de la Princesse en imposa à la Régente, qui loin de prêter l'oreille aux soupçons qu'on lui faisoit naître contre Elisabeth, lui en fit même confidence dès la nuit même. Elisabeth sûre des sentimens des Russes qui ne voyoient qu'avec indignation la fille de Pierre I. écartée du thrône, sortit avec ses amis, se rendit aux casernes, harangua les soldats, & les détermina à la sui-

vre : son premier soin, après avoir bloqué le palais, & désarmé la garde, fut de monter dans l'appartement du Czar, qu'elle arrêta elle-même avec la Régente & toute sa famille. Pendant ce tems-là un détachement de Grenadiers se saisissoit des Ministres & des Généraux par les conseils de qui la feüe Czarine avoit exclu Elisabeth du thrône. Sur les six heures du matin la nouvelle Impératrice, assembla tous les Ordres de l'Etat, leur exposa son droit à la Couronne, & leur rendit compte de la révolution ; tous applaudirent à son courage, à l'équité de sa cause & à ses succès ; tous la proclamerent avec transports : le jour même Petersbourg jouit d'un calme aussi profond que s'il n'eût été question que de l'exil d'un Ministre ; la Czarine renvoya quelque tems après la Maison de Bevern en Allemagne.

1742. En faveur de la naissance de la Princesse Elisabeth, fille de l'Infant D. Philippe, née le dernier jour de l'année précédente, la Cour accorda une amnistie aux Déserteurs, à condition qu'ils mériteroient leur grace, en servant six ans.

Les Anglois avoient espéré se dédom-

mager de leur défaſtre devant Carthagene par la conquête de l'Iſle de Cuba; mais après avoir demeuré ſix mois dans cette Iſle, & y avoir conſtruit un Fort, ils furent obligés de l'évacuer; les Eſpagnols plus heureux porterent le fer & le feu dans la nouvelle Georgie qu'ils détruiſirent.

Tous ces ſuccès rendoient l'Angleterre moins redoutable, & mettoient la Cour en état de conquérir en Italie un établiſſement pour Dom Philippe; ce Prince partit cette année d'Eſpagne avec une nouvelle armée commandée ſous ſes ordres par le Comte de Glymes, traverſa les Provinces Méridionales de France, & parvint aux portes de la Savoye; le ſecours des François lui eût été néceſſaire pour vaincre, mais le Cardinal de Fleuri étoit tellement porté à laiſſer jouir l'Italie de la neutralité, qu'il avoit longtems réfuſé à la Cour d'Eſpagne le paſſage par la France; D. Philippe ſe ſaiſit de la Savoye dénuée de troupes & de forteresſes; il ſe préparoit à franchir les Alpes, lorſqu'il apprit que le Roi de Sardaigne venoit fondre ſur lui avec une armée ſupérieure; alors il fut obligé de ſe replier

fur le Dauphiné ; la Cour de Madrid fut d'autant plus affligée de cette retraite qu'elle avoit efpéré que le Duc de Montemar à la tête des Efpagnols & des Napolitains, occuperoit par une puiffante diverfion le Roi de Sardaigne, & que Dom Philippe pénétreroit aifément dans le Piémont ; mais le Duc de Montemar, loin de remplir les objets qu'on s'étoit propofés, avoit laiffé, comme nous avons dit, déthrôner le Duc de Modene, & n'avoit pas paffé Boulogne d'où il s'étoit enfui dans le Royaume de Naples à l'approche des Autrichiens ; la Cour indignée contre Montemar qu'elle accufoit d'être devenu lent, timide & circonfpect, lui fubftitua le Comte de Gages.

Ces nouvelles fâcheufes cauferent moins d'inquiétude que celles qu'on apprit de Naples ; les Anglois dominoient dans la Méditerranée. D. Carlos avoit d'autant moins lieu de rien craindre de leur part, que dès le commencement de la rupture de l'Efpagne & de l'Angleterre il avoit, facrifiant fes plus chers intérets, embraffé la neutralité entre fon pere & eux ; cependant on vit bientôt paroître devant Naples la flotte d'Angleterre qui fe difpo-

ſoit à bombarder la Ville. Naples fut remplie de terreur, on ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre, lorſqu'un Capitaine Anglois ſe préſenta au Roi, & lui ſignifia qu'il eût à ſigner ſur le champ la neutralité avec la Reine d'Hongrie, ou à voir ſa Capitale réduite en cendres. Dom Carlos ſe vit obligé de recevoir les ordres de cette fiere Nation : triſte effet de la néceſſité ; la capitulation fut ſignée, les troupes Napolitaines ſe ſéparerent des Eſpagnoles qui, devenues trop foibles, n'oſerent rien entreprendre.

La France gouvernée par le Cardinal de Fleuri n'avoit pris de part à cette guerre, comme nous l'avons obſervé, que pour faire l'Electeur de Baviere Empereur, & pour lui faire obtenir quelque morceau de la ſucceſſion de Charles VI. le premier objet étoit rempli, le ſecond ne le fut jamais.

L'Electeur de Baviere élu à Francfort le vingt-quatre Février (*a*) ſous le nom de Charles VII. trouva ſur le thrône Impérial l'infortune & l'humiliation. La

(*a*) La Reine d'Hongrie avoit conféré dans cette élection le ſuffrage de Bohême au Grand Duc ſon époux qui ne le put faire valoir.

veille même de ſon élection, Kevenhuller, aux talens de qui la Reine dut ſes plus grands ſuccès, força dix mille François à ſortir de Lintz, à condition de ne porter les armes d'un an contre la Cour de Vienne; de-là le vainqueur marcha dans la Baviere qu'il ſoumit rapidement; mais ces diſgraces étoient réparées par la conquête d'Egra, & par la fuite de Kevenhuller qui, à l'approche d'une nouvelle armée Françoiſe, avoit évacué la Baviere : tout annonçoit de nouveau ſuccés; l'Autriche étoit encore menacée, lorſque la défection imprévûe du Roi de Pruſſe cauſa dans les affaires une révolution dont l'Empereur & la France furent les victimes. Fréderic, après avoir conquis la Moravie, & gagné la bataille de Czaſlau, conclut par la médiation de l'Angleterre une paix particuliere avec la Reine d'Hongrie : par ce traité ſigné à Breſlau la Reine céda la plus belle partie de la Siléſie & le Comté de Glatz, mais délivrée de l'ennemi qui lui avoit fait le plus de mal, elle ſe trouva en état d'accabler l'Empereur & les François qui peu après furent abandonnés par le Roi de Pologne.

Toutes les forces Autrichiennes se réunirent alors, & vinrent fondre en Bohême sur les François qui n'y avoient guères plus de trente mille hommes commandés par le Maréchal de Broglio; ce Général qui venoit de gagner le combat de Sahai, se retira par la plus belle des retraites à Prague, mais plusieurs Corps François dispersés dans la Bohême, avoient été coupés, enlevés ou détruits; l'armée réduite à vingt-cinq mille hommes se vit bientôt assiégée dans Prague par quatre-vingt mille Autrichiens; les François avoient à lutter contre la faim, à contenir les Citoyens de Prague, & à défendre une Ville vaste & peu fortifiée: dans cette position leurs Généraux offrirent de l'évacuer avec toute la Bohême; mais la Reine, à la persuasion des Anglois, exigea que les Maréchaux de Broglie & de Belle-Isle se rendissent prisonniers de guerre avec toute leur armée; il n'y eut pas un François qui n'aimât mieux périr que de subir des conditions si honteuses: jamais les troupes de cette Nation ne signalerent davantage leur courage & leur constance que dans ce siége mémorable: ils étoient soutenus par l'exemple des

deux Maréchaux & de l'élite de la Noblesse Françoise ; enfin ces braves Soldats eurent le sort qu'ils méritoient ; les Autrichiens changerent le siége de Prague en blocus aux approches d'une armée commandée par le Maréchal de Maillebois, & le Maréchal de Belle-Isle sauva l'armée par une retraite comparable à celle des dix-huit mille, & il n'y eut pas jusqu'aux convalescens restés dans Prague qui, sous les ordres de l'intrépide Chevert, n'obtinrent une capitulation honorable.

1743. Le Marquis de la Ensenada fut rappellé d'auprès de D. Philippe pour être fait Secrétaire del Delpascho Universal, & Surintendant Général des finances, ce qui lui donnoit presque le pouvoir de premier Ministre.

Les soins de la guerre qui devenoit de jour en jour plus vive, n'empêcherent point Philippe d'établir une école de Marine à Balbao.

Les efforts des Anglois contre l'Amérique devenoient chaque année plus foibles & plus malheureux ; leur Général Knowles échoua dans une entreprise sur les Caraques, il reçut un échec devant

la Ville de Guerra; peu après il essuya le même affront devant Porto-Cavallo; une autre escadre de cette Nation débar[illegible] des troupes dans l'Isle de Gomera, [illegible] elles furent vaincues & poursuivies [illegible] ques dans leurs vaisseaux par les Mil[illegible] de l'Isle.

L'expédition de l'Amiral Anson sur les côtes du Pérou fut plus heureuse; il détruisit la Ville de Payta, & enleva une infinité de vaisseaux richement chargés.

L'Amiral Matthéus, qui depuis un an infestoit la Méditerranée avec une flotte redoutable, étoit plus funeste aux Espagnols, en arrêtant leurs progrès en Italie où on ne pouvoit envoyer ni renforts, ni convois, sans les exposer au danger de tomber entre les mains des Anglois; un convoi immense sorti du Port de Barcelone trompa pourtant la vigilance de Matthéus, & se rendit à Gènes où il ne fut pas plutôt arrivé que les Anglois accourus à sa poursuite, se préparerent à le brûler dans le Port même, au mépris du droit des gens & de la neutralité dont jouissoit la République de Gènes: tout ce que le Sénat put obtenir de la fierté du plus fort, fut qu'elle garderoit en dé-

pôt jusqu'à la fin de la guerre les munitions Espagnoles.

Cependant le Comte de Gages signaloit en Italie son habileté sans parvenir à des succès qui seuls pouvoient dédommager l'Espagne des frais de cette guerre : il se mit en mouvement au milieu des rigueurs de l'Hyver, passa le Panaro le cinq Février, s'empara de Buondeno où étoit un magasin des Autrichiens, & trois jours après attaqua le Comte de Thaun à Campo-Santo ; le combat fut sanglant & opiniâtre, & la victoire resta indécise : s'il y eut de l'avantage, il fut du côté des Espagnols qui enleverent huit étendards & un drapeau. Cependant le Comte de Gages ayant, faute de subsistances, repassé le Panaro le lendemain de l'action, les Autrichiens regarderent sa retraite comme un aveu de leur victoire.

Le reste de la campagne se passa sans évenemens ; le principal théâtre de la guerre étoit l'Allemagne. C'est des succès de la France & de l'Empereur que dépendoient les progrès des Espagnols en Italie.

Louis XV. après la mort du Cardinal de Fleuri arrivée le dix-neuf Février,

avoit pris lui-même entre ses mains les rênes de l'Etat, & le gouvernoit par des maximes plus fermes & plus vigoureuses. A la nouvelle que le Roi d'Angleterre marchoit au secours de la Reine d'Hongrie avec une puissante armée composée d'Anglois, d'Hanovriens & d'Hessois, il en envoya une aussi nombreuse sous les ordres du Maréchal de Noailles; ce Général, de l'aveu de toute l'Europe, fit une manœuvre digne de Turenne, pour faire périr les Anglois par la faim, ou pour les forcer à se rendre prisonniers de guerre; le Maréchal étoit prêt à jouir du fruit de ses travaux; déjà les Anglois, en proye à la disette, décampoient de leur poste d'Aschaffenbourg pour gagner Hanau; le Général François qui avoit prévu ce mouvement, avoit tellement disposé ses forces, & s'étoit prévalu de la situation des lieux avec tant d'art, que des trois colonnes de l'armée Angloise, la premiere composée de douze mille hommes, ayant à sa tête le Roi d'Angleterre, ne pouvoit manquer d'être enlevée. La guerre étoit terminée par cet exploit: mais l'indiscipline, l'aveugle impétuosité, source de tous les désastres

des François dans tous les siécles déroberent au Maréchal de Noailles la victoire la plus éclatante. Le Duc de Grammont, Lieutenant Général de l'armée Françoise avoit reçu ordre du Général de se saisir du Village d'Ettingue, & de n'en sortir pour attaquer l'ennemi, que quand le Maréchal l'en feroit avertir. Mais à peine arrivé à ce poste, Grammont emporté par le desir fougueux de combattre, & de se signaler, passa un ravin, & attaqua l'ennemi; le Maréchal de Noailles apprit avec douleur la malheureuse manœuvre du Duc, mais la bataille étoit engagée, & il falloit faire tous ses efforts pour la gagner : le terrein qui, sans la témérité de Grammont, eût été favorable aux François, leur devint contraire; leur artillerie qui seule auroit suffi pour foudroyer l'ennemi, leur fut inutile; enfin, après des efforts prodigieux ne pouvant percer les trois lignes sur lesquelles étoient rangés les ennemis, ils céderent le champ de bataille, & repasserent le Mein. Le Roi d'Angleterre dont la perte étoit égale à celle des François, se hâta de gagner Hanau en bénissant le Ciel de l'avoir tiré du plus grand danger auquel il ait jamais été exposé.

Pendant

Pendant ce tems-là le Prince Charles, battoit en détail les François & les Bavarois, par la mésintelligence de leurs Généraux, pour la défense de la Baviere, prenoit Ingolstad, forteresse qui lui fut rendue lâchement, & Egra, la seule Place qui restoit en Bohême à l'Empereur. Après avoir dépouillé ce Prince, il avoit pénétré jusques sur les bords du Rhin, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, avec lesquels il menaçoit la France. Le théâtre de la guerre transporté en moins de deux ans des rives de la Moldaw & du Danube aux frontieres de l'Alsace, le gain de la bataille d'Ettingue, une armée formidable d'Anglois & d'Hollandois aux portes de la Flandre Françoise dégarnie de troupes; tous ces objets diminuoient la confiance des François; Louis XV. & l'Empereur demanderent la paix à des conditions équitables; mais la Reine persuadée par les Anglois, fit la faute de la refuser, elle n'aspiroit pas à moins qu'à dépouiller la Maison de Bourbon des Royaumes de Naples & de Sicile, de la Lorraine, du Barrois, de l'Alsace, de la Franche-

Comté & des trois Evêchés : quant à l'Empereur, elle consentoit de traiter avec lui, à condition qu'il lui céderoit la Baviere, son patrimoine, en dédommagement de laquelle elle lui offroit quelques Provinces dans les Pays-Bas ou en Italie ; elle exigeoit de plus que son époux le Grand Duc, ou son fils l'Archiduc seroit élevé à la dignité de Roi des Romains, & que le Conseil Aulique & les archives de l'Empire resteroient à Vienne. Après avoir en vain offert de se réduire à la neutralité, l'Empereur aima mieux combattre que d'accepter des conditions si dures : il étoit encouragé par l'exemple de Louis XV. qui ne chercha plus que dans son courage & dans celui des François l'espérance d'une paix glorieuse & équitable.

Dès-lors la guerre changea de face, le Prince Charles perdit une partie de son armée en tentant le passage du Rhin ; les Alliés de la Reine négligerent d'agir dans les Pays-Bas, & la compagne suivante Louis XV. alla lui-même les y attaquer avec des succès décisifs.

Cependant la Reine s'attachoit par la foi des traités un Allié qui ne lui fut gué-

res moins utile que les Anglois, je veux parler du Roi de Sardaigne entre qui, le Roi d'Angleterre & la Reine, il y eut un traité d'alliance signé à Worms; la Reine cédoit au premier de ces Princes la partie du Vigevenasque restée à Charles VI. après le traité de Vienne, le Pavesan en-deçà du Pô, Plaisance & le Plaisantin jusqu'à la riviere de Nura; le Comté d'Anghiera, & enfin le Marquisat de Final. Cette derniere cession parut d'autant plus surprenante, que la Reine disposoit d'un bien qui ne lui appartenoit point: le Marquisat de Final étoit entre les mains des Génois qui l'avoient acheté six millions du feu Empereur: cette injustice augmenta le nombre des ennemis de la Cour de Vienne; Gènes se jetta entre les bras de la Maison de Bourbon pour conserver par sa protection un Etat dont elle étoit en possession. A tous ces avantages reçus de la Reine d'Hongrie, (avantages dont cette Princesse espéroit se dédommager aux dépens de la Maison de Bourbon,) le Roi de Sardaigne en joignit d'aussi considérables de la part des Anglois; ils s'obligerent de lui compter un subside annuel de deux cent mille

livres ſterlings, & d'entretenir une puiſſante eſcadre dans la Méditerranée. Nous ne pouvons nous empêcher d'obſerver que ce Peuple, dans le même tems, donnoit un ſubſide de cinq cent mille livres ſterlings à la Cour de Vienne; qu'il en donna un autre de deux cent mille au Roi de Pologne, Electeur de Saxe; la Czarine, ſur la fin de la guerre, en tira un de trois cent mille; d'autres Princes de l'Empire en reçurent de proportionnés aux forces qu'ils entretinrent. On ne peut évaluer les millions que cette guerre a coûté aux Anglois: pour prix de tant de tréſors prodigués ſi inutilement, ils obtinrent de la Reine Oſtende & Nieuport, objet qui rempliſſoit leur ambition depuis plus d'un ſiecle; mais ils ne jouirent pas de la conſolation de les conſerver; la France les leur enleva, & il ne leur revint de cette guerre devenue générale par leur politique que la honte & le regret de s'y être ruinés.

La Suéde vaincue par la Ruſſie, ſigna à Abo le vingt-ſept Juin un traité dicté par la Czarine. Ce traité affoiblit encore les Suédois qui céderent quelques-unes de leurs Provinces au vainqueur; les

Suédois se soumirent aussi à élire pour successeur à leurs couronnes Fréderic-Adolphe de Holstein protégé par la Czarine : ce Prince remplit aujoud'hui le thrône de Suéde.

Louis XV. après avoir en vain demandé la paix à la Reine d'Hongrie, qui animéé par les Anglois, ne vouloit la lui accorder qu'à des conditions humiliantes, déclara la guerre à cette Princesse. C'est ainsi que la France qui d'abord n'avoit été qu'auxiliaire dans cette fameuse querelle, devint partie principale; dans le même-tems parut de la part de Louis XV. une déclaration contre les Anglois qui, depuis quelques années, n'avoient cessé d'insulter le pavillon François, & de chercher par toute l'Europe des ennemis à la France : ce fut alors que l'alliance de l'Espagne & de la France fut resserrée sous les auspices les plus heureux. Quelque tems auparavant les deux Cours avoient formé le projet de disputer l'Empire de la Méditerranée aux Anglois, afin d'attaquer avec plus de succès l'Italie ; une escadre Françoise joignit sur les côtes de Provence celle d'Espagne commandée par Dom Juan- 1744.

Joseph Navarro ; on attaqua les Anglois le vingt-deux Février à la hauteur de Toulon ; mais il en fut de cette bataille comme de presque toutes celles qui se livrent sur mer, elle ne fut rien moins que décisive : les Espagnols firent des prodiges de valeur, ils ne furent pas secondés par les François, dont il n'y eut qu'un seul vaisseau commandé par le Chevalier de Court, leur Général, qui combattit, & qui sauva le vaisseau Espagnol le *S. Philippe* ; quoique les Anglois eussent pris un vaisseau, ils furent plus maltraités que les Espagnols ; ils se retirerent à Port-Mahon, & l'avantage resta indécis ; l'Amiral Matthéus, pour n'avoir pas vaincu, fut rappellé, & son procès instruit ; mais l'objet des Alliés ne fut point rempli, les Anglois dont les forces navales étoient supérieures à celles des deux Couronnes, demeurerent les maîtres de la Méditerranée : de-là les avantages que les ennemis obtinrent en Italie.

Pendant ce tems-là une armée Françoise commandée par le Prince de Conti se joignit en Provence à celle de D. Philippe ; ces deux Princes passerent le Var

le premier Avril, prirent Nice, taillerent en pieces dix mille Piémontois retranchés à Montalban & à Villefranche, s'emparerent de ces deux Places : vingt mille ennemis pris avec le Comte de la Suze, leur Général, & cent sept pieces de canon, & la conquête du Comté de Nice furent les fruits de cette belle & rapide expédition ; après avoir accordé quelques jours de repos à leur armée victorieuse, les deux Généraux se remirent en campagne, forcerent le dix-huit Juillet les retranchemens des Piémontois dans la vallée de Sture, & s'emparerent du Château-Dauphin ; de-là ils marcherent au Fort de Démont qu'ils emporterent le dix-sept Août, non sans avoir perdu beaucoup ; mais on ne pouvoit pénétrer dans l'Italie qu'on ne se fût rendu maître de cette chaîne de forteresses que la nature & l'art faisoient regarder comme imprenables ; à peine la victoire eut-elle ouvert le passage des Alpes que les Alliés se répandirent dans la plaine du Piémont, & s'attacherent au siége de Coni, la plus forte Place du Roi de Sardaigne ; loin d'être déconcerté de ces disgraces, Charles-Emmanuel s'approcha de l'armée

combinée, & l'attaqua le trente Septembre ; le succès ne répondit ni à son courage, ni à son habileté, il fut repoussé après avoir perdu cinq mille hommes ; mais au défaut de ses Soldats, les élémens combattirent pour lui ; les vainqueurs rebutés par les pluyes, le froid & les autres obstacles de la saison, leverent le siége de Coni le 22 Octobre ; le Marquis de Castellar termina la campagne du côté des Alpes par la conquête d'Oneille.

Pendant ce tems-là le Duc de Modene & le Comte de Gages, dont l'armée étoit inférieure à celle de la Reine d'Hongrie, commandée par le Prince de Lobkowits, évacuerent l'Etat Ecclésiastique, & se replierent sur les frontieres du Royaume de Naples où ils furent poursuivis par les ennemis qui mirent à contribution la Province de l'Abruzze : c'étoit violer la neutralité à laquelle le Roi de Naples s'étoit soumis deux ans auparavant ; mais le projet des Autrichiens ne se réduisoit pas à lever quelques vaines contributions : ils n'aspiroient pas à moins qu'à déthrôner Dom Carlos ; ce Prince dont la Couronne devenoit chancelante sur sa tête, pour peu qu'il n'eût pas pris

une généreuse résolution, se détermina à repousser la force par la force ; bientôt il joignit avec ses troupes l'armée Espagnole, s'avança vers Lobkowits, & le poursuivit à son tour jusqu'aux environs de Rome ; il défit le vingt-sept Mai à Veletri sept à huit mille Allemands, & campa dans ce poste jusqu'au onze Août que le Prince de Lobkowits le surprit ; d'abord les Autrichiens remporterent les plus grands avantages : mais le Roi, à l'aide du Comte de Gages, ayant rétabli l'ordre dans son armée qui fit des prodiges de valeur, repoussa l'ennemi & demeura maître du champ de bataille au prix du sang d'environ cinq mille hommes : après s'être vû arracher une victoire dont il avoit déjà goûté les prémices, Lobkowits, dont la perte égaloit au moins celle du Roi, retourna à son camp qu'il ne quitta que le trente-un Octobre. Le Comte de Gages le poursuivit jusques dans le Milanez, & lui enleva huit cents hommes dans Nocera.

Le chef des Bourbons se signaloit par des succès plus décisifs dans les Pays-Bas ; ce Prince s'étoit déterminé à commander lui-même la principale de ses ar-

mées, afin de pousser la guerre avec plus de vigueur; déjà sa présence & son courage avoient ramené la victoire sous ses étendards; il avoit conquis Menin, Ypres, le Fort de la Knoques & Furnes; il marchoit à de nouvelles conquêtes, lorsqu'il apprit que le Prince Charles avoit surpris la vigilance de ses Généraux en Alsace, qu'il avoit passé le Rhin, & qu'il inondoit cette Province de ses troupes; il vola aussi-tôt à la défense de l'Alsace menacée, mais il fut arrêté dans sa course par une maladie dangereuse qui le conduisit aux portes du tombeau. A la nouvelle du danger de Louis XV. l'Espagne parut aussi effrayée que la France dont elle partagea la douleur, elle apprit & célébra avec les mêmes transports de joye sa convalescence (a). Il y eut à Madrid pendant trois jours & trois nuits consécutifs des fêtes publiques: jamais les Espagnols ne firent plus pour aucun de leurs Rois.

(a) Qui eût osé prévoir qu'un monstre, treize ans après, attenteroit à la vie d'un Roi si cher à ses Sujets & à ses Alliés? Cromwel meurt dans son lit; Henri IV. & Louis XV. sont assassinés.

Cependant les Généraux François sauvoient l'Alsace, & forçoient le Prince Charles à repasser le Rhin ; à peine rétabli, Louis XV. fit voir combien il étoit digne de l'amour & de la vénération de ses Sujets & de ses Alliés, en prenant lui-même Fribourg, malgré les rigueurs & les obstacles de l'Hyver ; pendant cette expédition le Comte de Clermont s'empara de l'Autriche antérieure.

Le Maréchal de Saxe qui depuis s'est acquis la réputation d'un des plus habiles Généraux de ce siecle, conserva avec une armée inférieure les conquêtes de Louis XV. dans les Pays-Bas : cette campagne l'eût immortalisé, indépendamment de ses autres exploits.

La joye que répandirent en Espagne & en France les succès de cette campagne, fut augmentée par la nouvelle guerre intestine qui s'éleva en Allemagne ; depuis la bataille d'Ettingue, l'empereur accablé s'étoit tenu à une espece de neutralité pendant laquelle il n'omit rien pour obtenir la paix de la Cour de Vienne ; mais la Reine ne voulut rien adoucir aux conditions qu'elle avoit déjà offertes à ce Prince ; elle insistoit toujours sur la cession

de la Baviere, son patrimoine, en dédommagement de laquelle elle lui proposoit quelques Provinces dans les Pays-Bas ou en Italie, & qu'il consentît à l'élection du Grand Duc de Toscane à la dignité de Roi des Romains. La dureté des loix qu'on imposoit au chef de l'Empire, & sur-tout le traité de Worms par lequel il se croyoit menacé, révoltoient le Roi de Prusse; il résolut de profiter des succès de la Maison de Bourbon pour achever d'accabler la Reine; d'abord il opposa au traité de Worms un nouveau traité qu'il signa à Francfort le 27 Juin avec l'Empereur, l'Electeur Palatin & le Landgrave de Hesse-Cassel; le but de ce traité étoit de prévenir les effets de celui de Worms, & de rétablir l'Empereur dans son patrimoine; le succès de cette nouvelle guerre du Roi de Prusse surpassa celui de la précédente; il entra dans la Bohême à la tête de quatre-vingt mille hommes, & prit Prague dans laquelle il fit prisonniere une armée de seize mille hommes.

A la faveur des victoires des Rois de France & de Prusse, l'Empereur reconquit la Baviere; alors la Reine d'Hongrie se trouva dans une situation pres-

qu'aussi fâcheuse que celle où elle étoit 3 ans auparavant. Telles ont été les vicissitudes de cette longue & sanglante guerre : jamais la fortune ne balança davantage, elle ne se lassa point de favoriser alternativement les deux Partis, sans se fixer dans aucun. Le Roi de Pologne fournit une armée de quarante mille hommes à la Reine ; cette diversion fut moins utile à cette Princesse que la mort de l'Empereur Charles VII. arrivée au commencement de l'année où nous entrons. Cet évenement plaça sous de plus heureux auspices la Maison de Lorraine Autriche sur le thrône de l'Empire ; thrône qui avoit été pour Charles VII, pour ses Sujets & pour ses Alliés la source des plus accablantes disgraces. L'Histoire fournit peu d'exemples aussi frappans de l'illusion des grandeurs & de la fortune, que celui de ce Prince accablé de maladies, trahi, malheureux & mourant, à la veille d'un meilleur sort. Le premier soin du jeune Electeur de Baviere mal conseillé par ses Généraux & par ses Ministres, fut d'abandonner les Alliés de son pere, & de signer un traité avec la Reine d'Hongrie par lequel il renonça aux pré-

1745. Le 22 Févr.

Le 18 Avril.

tentions de sa Maison sur la succession de Charles VI, & promit sa voix pour l'élection du Grand Duc de Toscane à l'Empire.

Cependant les deux branches de la Maison de Bourbon, après avoir resserré les nœuds du sang & de l'alliance par le mariage de l'Infante Marie-Thérese avec le Dauphin, formoient les magnifiques projets d'enlever la Lombardie & les Pays Bas à la Reine d'Hongrie : la conquête de la Lombardie dépendoit de la réunion de toutes les forces Espagnoles, Françoises & Napolitaines ; mais quels obstacles ne falloit-il pas vaincre avant d'exécuter un pareil projet? Une étendue de plus de cent lieues, des forteresses, des montagnes, des fleuves & des armées considérables étoient les barrieres qui séparoient le Comte de Gages, de D. Philippe, barrieres sans doute insurmontables, s'il y en avoit pour le génie, le courage & la constance! Le Comte de Gages arrêté au milieu de l'Etat Ecclésiastique par le Prince de Lobkowits n'eut pas plutôt reçu les ordres de la Cour de Madrid pour se joindre à Dom Philippe qui étoit aux portes du Piémont, qu'il

part avec vingt-cinq mille hommes, enleve sept cents Autrichiens près de Rimini, passe le Panaro, poursuit le Prince de Lobkowits, s'empare du Fort de Monte-Alfonse; & après avoir donné le change à l'ennemi, tourne tout à coup vers le Grand Duché de Toscane qu'il traverse rapidement, ainsi que la République de Lucques; de-là il franchit l'Apennin par les tems les plus affreux, & avec les mêmes travaux qu'Annibal, les Alpes; tombe sur cinq ou six mille Croates que Lobkowits avoit envoyés pour l'inquiéter dans cette marche admirable, & les taille en pieces. Enfin, il arrive dans la Ligurie; la République de Gènes qui n'attendoit que sa présence pour se déclarer en faveur des Bourbons, rendit alors public le traité d'Aranjuès par lequel elle s'étoit engagée de fortifier l'armée Espagnole d'un Corps de dix mille hommes, & d'un train considérable d'artillerie; à ces conditions Philippe V. lui avoit assigné un subside d'environ douze cent mille livres, & ce Prince garantissoit avec Louis XV. & Dom Carlos les Etats de la République, & spécialement le Marquisat de Final dont la con-

ſervation lui mettoit les armes à la main.

L'Infant ne tarda pas à joindre le Comte de Gages ; il comptoit alors ſous ſes ordres une armée de ſoixante & dix mille Eſpagnols, François, Napolitains & Génois commandés par le Duc de Modene, le Maréchal de Maillebois & le Comte de Gages. Les vûes du Prince étoient d'attirer l'ennemi à une bataille dont le ſuccès lui livroit toute la Lombardie ; mais le Roi de Sardaigne & les Généraux Autrichiens l'évitoient avec beaucoup de ſoin ; ils oppoſoient aux Alliés les fleuves, les rivieres & les fortereſſes auprès deſquelles ils campoient dans des poſtes inacceſſibles ; cependant Dom Philippe dont les forces étoient ſupérieures, s'empara de Serravalle, de Tortone, d'Acqui, de Pavie, paſſa le Tanaro en préſence de l'armée ennemie, la vainquit auprès de Baſſignana, & s'empara, enſuite de cette victoire, d'Alexandrie, de Valence, de Caſal & d'Aſti; dès qu'il eut paſſé le Teſſin, Milan lui envoya ſes clefs ; en conſéquence du privilége qu'elle a de ſe rendre à la premiere armée qui a paſſé ce fleuve ; le Prince s'y rendit, ſe fit prêter ſerment de fidélité

par le Sénat, & de-là fut s'emparer de Plaisance & de Parme; dans le même tems le Comte de Lautrec (*a*) gagna le combat de Josseau dans lequel il tailla en pieces six mille Piémontois. Les Anglois vengerent sur les Génois les disgraces de leurs Alliés; ils bombarderent Gènes, Final, Savone, San-Remo, & prirent la Bastie en Corse.

Le Roi de Sardaigne effrayé de la rapidité de ces succès, négocioit déjà avec le vainqueur; mais la nouvelle du traité de Dresde le rassura; il rompit la négociation, & combattit avec une nouvelle ardeur pour la Reine d'Hongrie qui délivrée du Roi de Prusse, envoya à la défense de l'Italie ses meilleures troupes.

Dans le court espace de la nouvelle guerre allumée dans le sein de l'Allemagne, le Roi de Prusse avoit gagné les batailles de Friedberg, de Praudnits & de Kesseldorfs, conquis & dépouillé la Saxe & la Lusace; c'est dans la Capitale, & le palais même de l'infortuné Electeur de Saxe qu'il dicta les conditions de la paix; il consentit à rendre ses conquêtes, à re-

(*a*) Aujourd'hui Maréchal de France.

connoître le Grand Duc de Toſcane en qualité d'Empereur, à ſouſcrire à l'activité de la voix Electorale de Bohême; mais il obtint la confirmation de la ceſſion de la Siléſie & du Comté de Glatz, une indemnité pour l'Electeur Palatin, ſon Allié, & pluſieurs millions que la Saxe lui compta; l'approche d'une armée Ruſſe qui venoit fondre ſur ſes Etats, le juſtifia auprès de la Maiſon de Bourbon de ce traité particulier.

Louis XV. ſuivi du Dauphin qui s'arracha des bras de ſon épouſe pour voler à la gloire ſur les traces de ſon auguſte pere, effaça dans les Pays-Bas les exploits de ſes Généraux en Italie: il ouvrit la campagne par le ſiége de Tournai; le Duc de Cumberland, à la tête d'une armée d'Anglois, d'Autrichiens & d'Hollandois, accourut bientôt pour le lui faire lever; mais le Roi de France ayant laiſſé une partie de ſon armée devant Tournai, fut avec l'autre au-devant de l'ennemi qui l'attaqua le onze Mai dans les plaines de Fontenoi: la victoire qui d'abord avoit paru vouloir ſe ranger ſous les étendards des Anglois, ſe déclara enfin pour les François; Cum-

berland ſe retira après avoir perdu plus de quinze mille hommes, mais cette perte eſt légere en comparaiſon de celles qui ſuivirent la journée de Fontenoi; le vainqueur prit Tournai, Gand auprès de laquelle Place ſix mille Anglois furent taillés en pieces; Oudenarde, Bruges, Dendermonde, & enfin Oſtende & Nieuport dont la conquête fut un coup de foudre pour les Anglois qui s'étoient flattés que ces deux Ports leur reſteroient en récompenſe de leurs efforts en faveur de la Reine d'Hongrie; Oſtende dont la réduction dans le ſiecle précédent avoit coûté aux Eſpagnols quatre-vingt mille hommes, trois ans, trois mois & trois jours de tems, n'en coûta que huit de tranchée ouverte aux François commandés par le Comte de Lowendal, & moins de mille hommes. Cette campagne, la plus belle & la plus fortunée que la France ait faite depuis celle de mil ſix cent ſoixante & douze, fut terminée par la priſe d'Ath.

Le Prince Edouard, fils aîné du Prétendant aux Couronnes de la Grande-Bretagne, contribua aux victoires de la Maiſon de Bourbon par la puiſſante di-

version qu'il fit en Ecosse; ce Prince, l'un des Héros de notre siécle, n'eut pas plutôt paru dans l'ancien patrimoine de sa Maison avec sept Gentilshommes, qu'il se vit reconnu & suivi par les Montagnards Ecossois, plus redoutables par leur zéle & leur courage que par leur nombre & leur discipline; Edouard, à leur tête, fit voir par des exploits à peine croyables combien il étoit digne du thrône de ses ancêtres; il s'empara d'Edimbourg, réduisit presque toute l'Ecosse, remporta plusieurs victoires, pénétra en Angleterre, & fit trembler la Maison de Brunswick-Hanovre qui eut recours à la Hollande dont elle reçut un secours de six mille hommes.

Les seuls évenemens heureux qui consolerent la Reine d'Hongrie & le Roi d'Angleterre d'une telle suite de disgraces, furent l'élection du Grand Duc de Toscane à la Couronne Impériale; le traité de Dresde qui pacifia l'Allemagne, & enfin la conquête que firent les Anglois de l'importante Place de Louisbourg sur la France.

Les Russes furent sur le point de se méler à la querelle qui déchiroit la Répu-

blique Chrétienne : nous avons observé que le plus grand motif qui détermina le Roi de Prusse à donner les mains à la négociation offerte par le Roi d'Angleterre, fut l'approche d'une armée de la Czarine qui accouroit au secours de la Saxe & de l'Autriche.

Au lieu de profiter, à l'exemple de ses ancêtres, des guerres sanglantes des Chrétiens pour s'agrandir, le Grand Seigneur Mahmoud, l'un des meilleurs Princes de la Maison Ottomane, eut la générosité d'offrir sa médiation aux Potentats divisés; mais ni les uns, ni les autres n'eurent garde de l'accepter : cette guerre devoit encore coûter des torrens de sang.

On croyoit toucher à la conquête de la Lombardie & du Piémont; de-là on comptoit porter la guerre dans l'Autriche par le Trentin, & forcer l'Impératrice Reine à recevoir les conditions que lui imposeroient les Rois Bourbons, lorsqu'en moins d'un an la face des affaires changea au point qu'on se trouva heureux de sauver la Provence de l'invasion des ennemis ; la cause de cette révolution doit être attribuée au génie de la Reine d'Hon- 1746.

grie, & aux talens du Roi de Sardaigne & du Comte de Browne. Marie-Thérese ne s'étoit hâtée de sou scrireau traité de Dresde que pour défendre avec plus de succès ses Etats de l'Italie dont elle tiroit la meilleure partie de ses revenus ; leur salut la touchoit davantage que celui des Pays-Bas conquis en partie par Louis XV. & défendus par les Anglois & les Hollandois plus intéressés qu'elle à empêcher le vainqueur de les réduire sous sa puissance. L'évenement justifia la sagesse de la Reine.

C'est au Roi de Sardaigne, qui a toujours fait pencher la balance dans les guerres de l'Italie du côté du Parti qu'il a embrassé, que la Reine dut principalement les succès rapides & décisifs de cette campagne ; ce Prince ayant à peine dix à douze mille hommes, força le cinq Mars par une manœuvre admirable six à sept mille François dans Asti à se rendre prisonniers de guerre : quelque tems après le Comte de Browne, digne de combattre avec le Roi de Sardaigne, s'empara de Guastalla que le Marquis de Castellar avoit pris un mois auparavant ; Castellar accouru trop tard au secours de sa con-

quête, reçut un échec considérable, & se réfugia à Parme où bientôt le Comte de Browne vint l'investir; déjà le château étoit pris, & le Général Autrichien destinoit à Castellar & à cinq mille Espagnols qu'il commandoit, le même sort qu'aux François d'Asti; mais le Marquis & les Espagnols aimerent mieux périr que de recevoir de telles loix du vainqueur; ils sortirent de Parme la bayonnette au bout du fusil, se firent jour à travers l'armée ennemie qui les poursuivit, & soutinrent un combat de vingt heures; ils ne se reposerent qu'après une marche de vingt-sept heures; enfin, après une retraite de six jours pendant laquelle ils eurent sans cesse à combattre l'armée ennemie, ils arriverent à Plaisance: cette action admirée des ennemis mêmes valut au Marquis de Castellar la dignité de Capitaine Général.

Cependant Parme, Casal, Novi & Valence que le Maréchal de Maillebois ne put secourir, tomberent entre les mains des ennemis. Le combat de Codogno dans lequel le Marquis de Pignatelli défit six mille Autrichiens, & quelques autres avantages n'étoient pas assez déci-

ſits pour rétablir les affaires, qui chaque jour devenoient plus déſeſpérées ; déjà l'Infant, après s'être vu maître de toute la Lombardie, & avoir fait contribuer juſqu'aux portes de Turin, étoit harcelé & reſſerré dans le Plaiſantin ; il prit le parti d'évacuer Milan, Alexandrie, & d'appeller auprès de lui le Maréchal de Maillebois dans l'intention de ſe replier dans la Ligurie ; mais les ennemis, maîtres de la campagne, ſupérieurs par le nombre & par la victoire, lui coupoient la communication de cette Province & lui enlevoient ſes convois ; leurs vûes étoient de le forcer lui & ſon armée à ſe rendre ſans combattre : jamais ſituation ne fut plus déplorable que celle de ce Prince ; il réſolut de s'en tirer par ſon courage, il attaqua le ſeize Juin aux environs de Plaiſance l'armée ennemie retranchée dans un poſte avantageux, mais après des prodiges de valeur les Eſpagnols & les François furent repouſſés avec perte de plus de ſix mille hommes : cette défaite réduiſit l'Infant à de plus grandes extrémités ; il ne lui reſtoit d'autre voye de ſalut que de paſſer le Pô & le Tidon ; mais comment oſer tenter ce
paſſage

paſſage en préſence de deux armées ſupérieures ; il le tenta pourtant, & l'exécuta le dix Août après un ſanglant combat dans lequel il perdit ſix mille hommes. Cette perte doit être regardée comme légere, puiſque par cet exploit, l'un des plus beaux de cette guerre il eut la gloire de repouſſer l'ennemi, & de ſauver les débris d'une armée réduite à peine à vingt mille hommes.

La révolution de la Lombardie ne parvint point aux oreilles de Philippe V. Ce Prince accablé d'infirmités étoit mort le neuf Juillet à deux heures après midi.

La piété, la candeur, la bonté, la modération, l'équité, la tendreſſe pour ſes Sujets, le courage le plus héroïque, la fermeté formoient le caractere de Philippe V. Les diſgraces auxquelles il oppoſa tant de grandeur d'ame, le ſacrifice de la Couronne à la fleur de ſon âge, la ſageſſe des loix & des réglemens qu'il donna à l'Eſpagne, ſes nombreux établiſſemens en faveur du commerce, des ſciences & des arts, le rétabliſſement de la Marine & de la diſcipline militaire, les victoires enfin de la Nation redevenue ſous ſes auſpices guerriere, puiſſante &

active, rendront à jamais son nom cher & vénérable aux Espagnols.

Aussi-tôt après la mort du Roi on ouvrit un testament qu'il avoit fait vingt-deux ans auparavant; il laissoit la jouissance de S. Ildefonse à la Reine son épouse, avec une pension de dix-huit cent mille livres, indépendamment de celle de seize cent mille attribuée en Espagne aux Reines Douairieres; il ordonnoit de plus que cette Princesse auroit la liberté de rester en Espagne, ou de se retirer dans les Pays étrangers. Elisabeth demeura en Espagne, & fixa son séjour à S. Ildefonse: c'est dans le sein d'une retraite si délicieuse que cette Reine dont le génie, l'élévation, la fermeté & les travaux ont étonné l'Europe, ne s'occupe plus que du soin de faire des heureux.



FERDINAND VI. *surnommé le Sage.*

LE nouveau Roi âgé d'environ trente-trois ans, commença son regne avec la bienfaisance de Titus, & la sagesse de Marc-Aurele; il donna ordre qu'on ouvrît les prisons à tous ceux qui y étoient détenus pour des crimes qui ne les rendoient pas dignes de mort, & fit publier une amnistie en faveur des Déserteurs & des Contrebandiers, à condition qu'ils se rendroient en Espagne dans le terme de six mois. A ces bienfaits Ferdinand en ajouta de plus grands, en assignant deux jours de la semaine pour recevoir lui-même les requêtes & les remontrances de ses Sujets; (ces jours-là mêmes ce Prince affable & populaire donne des audiences particulieres aux Citoyens pour peu qu'ils soient connus,) & en choisissant pour premier Ministre Dom Joseph de Carvajal y Lancástre. L'Espagne donne encore des larmes à la mort de ce Ministre que ses lumieres, son désintéressement, sa probité, sa sagesse, son zéle 1746.

pour la Patrie, ses travaux en faveur du bien public, & l'universalité des connoissances qu'il avoit acquises par l'étude des lettres feront toujours regarder comme un des plus grands hommes de ce siecle; le premier soin du premier Ministre fut d'engager le Roi à donner un décret par lequel il déclara qu'il rempliroit les engagemens de son prédécesseur avec les Alliés.

Il est tems de reprendre le fil des évenemens, ou plutôt des disgraces de l'Italie.

Dom Philippe ne se fut pas plutôt délivré par son courage du danger auquel il étoit exposé, qu'il se retira dans la Ligurie où il fut poursuivi par toutes les forces des ennemis; Novi, Serravalle, Gavi, Voltaggio fürent réduits par le Roi de Sardaigne; bientôt ce Prince pénétra dans l'intérieur des Etats de Gênes par la vallée de Bormida, tandis que le Comte de Browne forçoit le passage impraticable avant lui de la Bochetta. A l'approche de deux armées dont la moindre étoit supérieure à la sienne, Dom Philippe abandonna les terres de la République, & se hâta de se réfugier à An-

tibes. C'eſt ainſi que la Lombardie fut perdue avec autant de rapidité qu'elle avoit été conquiſe : à cette perte il faut ajouter celle de la Ligurie qui par la retraite des François & des Eſpagnols, devint la proye des Autrichiens & des Piémontois.

La Cour d'Eſpagne étonnée de cette ſuite de revers, rappella le Comte de Gages & le Marquis de Caſtellar auxquels elle ſubſtitua le Marquis de la Mina ; le Roi de France ſuivit l'exemple de Ferdinand, en faiſant paſſer le commandement de ſes troupes des mains du Maréchal de Maillebois en celles du Maréchal de Belle-Iſſe.

Cependant Gênes dénuée de troupes, & abandonnée au reſſentiment des ennemis, ſe rendit à diſcrétion au Comte de Browne ; en même-tems elle envoya quelques Sénateurs implorer la clémence de la Cour de Vienne, mais ils ne trouverent qu'un vainqueur irrité en la perſonne de l'Impératrice Reine : cette Princeſſe chargea du ſoin de ſa vengeance le Marquis de Botta qui s'acquitta de ſes ordres avec une inflexibilité qui ajouta encore aux malheurs des Génois ;

d'abord il exigea vingt-quatre millions de contributions, dont huit lui furent payés sur le champ ; il ordonna qu'on lui rendît les diamans que la Reine avoit engagés aux Génois pour des sommes très-considérables ; qu'on lui livrât la Ville & le château de Gavi, & qu'enfin la République habillât à ses dépens trente mille Soldats Autrichiens. En vain le Sénat de Gênes envoya-t-il à Londres & à la Haye supplier le Roi George & les Etats Généraux de leur obtenir quelques adoucissemens à ces loix séveres. Gênes trouva tous les cœurs fermés à la compassion ; pour comble de malheur Final dont la conservation avoit attiré sur la République un si terrible orage, Savone se rendirent au Roi de Sardaigne ; Tortone, la seule Place qui resta aux Bourbons dans toute la Lombardie, subit le même sort.

Fiere de tant de victoires, la Reine balança si elle enleveroit les deux Siciles à Dom Carlos, ou si elle fonderoit sur la Provence ; si le projet de déthrôner Dom Carlos eût été rempli, c'est alors que cette Princesse eût regné avec un empire absolu en Italie ; deux puissans

motifs l'empêcherent de tenter cette expédition, le premier, parce que les Anglois inquiets des préparatifs de la France, n'oserent dégarnir leurs côtes, & ne purent envoyer devant Naples une flotte capable de seconder l'entreprise des Autrichiens; le second fut la reconnoissance dûe au Roi de Pologne qui, pour prix de s'être sacrifié l'année précédente en faveur de la Reine, la conjura de ne point attaquer le Roi, son gendre.

Marie-Thérese se détermina donc à une invasion en Provence, sans que l'exemple de Charles-Quint, l'exemple plus récent du Duc de Savoye qui avoient perdu leurs armées en tentant la conquête de cette Province, pût la détourner de sa résolution; le Comte de Browne reçut ordre de passer le Var; ce Général exécuta cette entreprise, il passa cette riviere, se répandit en Provence, & y occupa plusieurs postes.

Mais la victoire (*a*) qui ne varia jamais davantage que dans cette guerre, devoit bientôt abandonner la Reine; ce fut la

(*a*) Le seul Louis XV. en personne, & le Roi de Prusse furent constamment heureux & vainqueurs.

révolution à jamais surprenante de Gênes qui mit la premiere digue au torrent des prospérités de cette Princesse : le hasard, ou plutôt l'abus de la victoire, & l'amour de la liberté donnerent lieu à cet évenement dont les suites auroient pû être fatales à Gênes, sans le courage de ses Citoyens & la puissante protection des Rois Bourbons.

Sur le refus magnanime que le Sénat fidele aux traités avec l'Espagne, la France & Naples fit de joindre ses armes à celles de la Reine contre la Maison de Bourbon, le Marquis de Botta croyant avoir un prétexte plausible de ruiner sans retour une Puissance si constamment unie aux ennemis de sa Souveraine, accabloit de plus en plus les Génois : chaque jour éclairoit un nouveau trait d'oppression, indépendamment des contributions, l'artillerie, les munitions, l'argent & les subsistances étoient arrachés aux malheureux Citoyens de Gênes ; les Grands gardoient un morne & profond silence, & le Peuple se contentoit de gémir, lorsque tout à coup il passa des larmes & de la douleur à la fureur & à la vengeance ; le Marquis de Botta avoit donné or-

dre qu'on enlevât quelques mortiers pour les envoyer en Provence au Comte de Browne ; comme ces mortiers escortés par quelques Officiers Allemands étoient conduits par une ruë assez étroite, il arriva un accident à l'affut sur lequel étoit posé l'un d'eux, la populace du quartier s'assembla aussi-tôt, les uns pour contenter une vaine curiosité, les autres pour aider à le rétablir ; un Officier Allemand remarquant qu'un Ouvrier ne se portoit pas avec assez de zéle au travail, lui appliqua quelques coups de canne, afin de réveiller son ardeur ; mais les coups de canne furent payés sur le champ par un coup de couteau ; ce coup sembla être le signal de la révolte ; le Peuple furieux fond sur les Officiers Allemands, les égorge ; la fureur devient épidémique, & se communique de ruë en ruë ; on enfonce les boutiques des Armuriers, celles de l'Arsenal pour se saisir des premieres armes que le hasard offre ; on massacre sans quartier les Autrichiens, le carnage dure toute la nuit & le jour suivant ; le Sénat éperdu, effrayé d'une révolte qui alloit fournir au vainqueur une raison spé-

cieuse pour détruire Gênes, s'opposa avec vigueur à l'emportement du Peuple; il fit même pendre quelques Citoyens des plus mutins; mais enfin, voyant que ni les prieres, ni la sévérité ne pouvoient contenir le Peuple, qu'il ne respiroit que la liberté, le Sénat se joignit à lui, & se conduisit le reste de la guerre comme celui de Rome du tems d'Annibal; après un combat de cinq jours, le Marquis de Botta fut chassé de Gênes, laissant dans les murs de cette Ville trois mille hommes tués, ou pris, son artillerie & tous les équipages de son armée; les Paysans saisis du même enthousiasme que les Bourgeois fondirent de leur côté sur les troupes Autrichiennes à qui on avoit donné des quartiers dans le plat Pays, & en firent encore une plus grande boucherie que le Peuple de Gênes.

Les François n'éprouvoient point cette alternative de succès dans les Pays-Bas, ils ouvroient & terminoient sa campagne par des victoires & des conquêtes éclatantes; dès le vingt de Février le Maréchal de Saxe avoit pris par une manœuvre admirable Bruxelles, & une ar-

mée entiere qui lui tenoit lieu de garnison; l'éclat de cette expédition ajouta encore à la haute idée qu'on avoit conçue de ce grand homme : peu après Louis XV. marcha dans les Pays-Bas, conquit Louvain, Malines, Anvers, Mons, mais il fut rappellé à Versailles au milieu de ses conquêtes par la mort déplorable de la Dauphine qui ne survécut que de treize jours au Roi d'Espagne, son pere. Elle venoit d'accoucher d'une Princesse qui a vécu peu d'années. Si les talens éminens, les vertus, la jeunesse & les graces mettoient à l'abri du tombeau, la Dauphine eût été immortelle; la France & l'Espagne donnerent des larmes à la mort de cette digne Princesse. On sçait que la douleur de son auguste époux n'eut point de bornes. Le Maréchal de Saxe, le Comte de Clermont, le Prince de Conti vengeoient le deuil de la France sur les ennemis auxquels ils enleverent Saint Guilain, Charleroy & Namur : cette campagne fut terminée par la bataille de Raucoux que le Maréchal de Saxe gagna le onze Octobre sur le Prince Charles de Lorraine. Dans le cours de cette année

les François firent quarante mille prisonniers.

Les François, dans les Indes Orientales, enleverent Madras aux Anglois; les Hollandois de Batavia tenterent sur la côte Méridionale du Mexique une entreprise qui n'eut aucun succès. Le premier de ces Peuples se consola de toutes ses disgraces par le succès de la guerre contre le Prince Edouard. Ce Héros, après avoir gagné plusieurs batailles, accablé par les forces supérieures de l'Angleterre & de la Hollande, poursuivi par le Duc de Cumberland jusqu'auprès des montagnes d'Ecosse, se détermina à livrer bataille le seize Avril: les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de Culloden; l'infortuné Stuart, si digne de la victoire par son courage & l'équité de sa cause, fut vaincu décisivement; son Parti fut dissipé & détruit, ses amis pris les armes à la main arroserent de leur sang les échafauts de Londres; lui même erra long-tems dans les montagnes & les forêts d'Ecosse, déguisé, proscrit, exposé à la faim, à la soif & à des maux inouis; après avoir été mille fois sur le point d'être livré à ses cruels ennemis;

le génie qui veille au salut des Rois le tira de ces affreux dangers pour le conduire en France.

Le Pérou qui rarement éprouve le fléau des guerres cruelles qui désolent l'Europe, fut en proye cette année à un fléau plus redoutable ; un horrible tremblement de terre se fit sentir le vingt-six Octobre à dix heures & demie du soir, sur-tout à Lima & dans les environs : il dura cinq minutes ; les édifices publics & particuliers furent renversés, & accablerent six mille hommes sous leurs débris ; quatre-vingt mille Citoyens auroient eu le même sort, s'ils ne s'étoient hâtés de chercher un asyle dans le sein de la campagne ; treize vaisseaux qui étoient dans le Port furent engloutis, & six autres jettés fort loin dans les terres, une Ville voisine submergée par les eaux de la Mer, disparut avec six mille ames qui l'habitoient. Les infortunés Citoyens de Lima trouverent le pere le plus sensible dans le Roi qui, à la premiere nouvelle de leurs désastres, ordonna qu'on leur donnât tous les secours imaginables ; & qu'on réédifiât leur Ville.

Quoique toutes les Puissances Chré- 1747.

tiennes épuisées eussent convenu dès l'année derniere d'envoyer des Ministres à Bréda, dans le dessein de terminer la querelle qui depuis tant d'années déchiroit l'Europe; quoiqu'on eût substitué à Bréda trop voisine du théâtre de la guerre, Aix-la-Chapelle, le Roi de Portugal qui n'en regardoit pas moins la paix comme fort éloignée entre des Potentats dont les intérêts étoient difficiles à concilier, entreprit de rétablir par un traité particulier la concorde entre l'Espagne & l'Angleterre auxquelles il offrit sa médiation; mais Ferdinand ne voulut jamais séparer sa cause d'avec celle de ses Alliés; il prévoyoit que les succès de Louis XV. vaincroient les obstacles qui s'élevoient chaque jour dans la négociation; d'ailleurs les affaires commençoient à se rétablir en Provence & en Italie.

Les Autrichiens ne purent prendre Antibes avec le secours de la flotte Angloise qui la bombarda; le Comte de Maulevrier & le Marquis de Taubin forcèrent le vingt-un Janvier dans Castellane huit mille Autrichiens après un combat de trois heures; M. de Chevert reprit les Isles Sainte Marguerite & Saint

Honorat ; enfin le Maréchal de Belle-Isle & le Marquis de la Mina forcerent le Comte de Browne de repasser le Var avec une armée affoiblie, & presque ruinée.

Pendant ce tems-là Gênes assiégée par une armée de soixante mille hommes se défendoit avec courage, à l'aide des foibles secours que les Rois de France, d'Espagne & de Naples faisoient couler dans la Ville, malgré la vigilance de la flotte Angloise qui la bloquoit. Mais Gênes épuisée d'argent, dénuée de vivres & de Soldats, auroit enfin succombé, sans la présence du Duc de Boufflers qui par son courage, son activité & ses talens ranima les espérances de la République ; tous les Citoyens, les femmes, les enfans, les Religieux, les Ecclésiastiques pleins du courage que leur inspira le Duc de Boufflers, devinrent Soldats.

Deux régimens de ces derniers, l'un de huit cents hommes, l'autre de six cents firent le même service que les Grenadiers ; après plusieurs combats les ennemis s'appercevant que Gênes étoit devenue invincible sous les auspices du Général François, & sçachant que le

Maréchal de Belle-Isle, après avoir à son tour passé le Var, s'étoit emparé du Comté de Nice, de Montalban & de Villefranche, que l'Infant avoit pris le château de Vintimille, & qu'il menaçoit le Piémont, leverent le siége le trois Juillet; le Duc de Boufflers ne jouit point de son triomphe; il mourut la veille de la retraite des ennemis, à la fleur de son âge, & consumé par les travaux & les fatigues d'un siége qui l'a immortalisé; les Génois arroserent de leurs larmes le tombeau de leur libérateur, & signalerent leur reconnoissance envers lui, en inscrivant ses enfans dans le livre d'or; le premier soin du Sénat fut d'envoyer ses plus illustres membres, à Versailles, à Madrid & à Naples pour remercier les Rois Bourbons d'avoir conservé la liberté à Gênes.

On s'attendoit à voir bientôt les armes de France & d'Espagne dans le sein du Piémont; mais dans cette guerre, comme nous l'avons observé, les plus belles espérances furent presque toujours détruites par des revers imprévus; le Maréchal de Belle-Isle avoit détaché une partie de son armée sous les ordres

du Chevalier ſon frere pour pénétrer en Piémont du côté du Fort d'Exiles ; il falloit, avant que de réuſſir dans ce projet battre les Piémontois qui avoient un camp retranché ſur la montagne appellée l'Aſſiette ; mais ces difficultés n'étonnoient point le chevalier de Belle-Iſle, fameux par ſon courage, ſes talens & ſes exploits ; il s'avança vers l'ennemi le dix-neuf Juillet dans l'eſpérance de le forcer ; mais il ignoroit que le Roi de Sardaigne eût fortifié la veille ce camp de ſa préſence & de l'élite de ſes troupes. Les François repouſſés trois fois avec un horrible carnage, paroiſſoient rebutés ; leur Général, l'un des hommes les plus intrépides de l'Europe, ſe ſaiſit alors d'un drapeau, grimpa la montagne, & le planta ſur le premier retranchement ; mais dans l'inſtant même il tomba percé de pluſieurs coups mortels ; c'eſt ainſi qu'au lieu du bâton de Maréchal de France, l'objet de ſa noble ambition qu'il cherchoit dans le combat, il trouva la mort & la deſtruction de ſon armée.

Cette défaite ramena les Autrichiens devant Gênes à qui la France & l'Eſpagne venoient de nommer pour défen-

ſeurs le Duc de Richelieu & le Marquis d'Ahumada.

Louis XV. entra cette campagne dans la Flandre Hollandoiſe ; les Etats Généraux preſſés par un ennemi ſi redoutable, eurent recours aux reſſources qu'ils n'employent que dans les plus preſſantes extrémités ; ils élurent pour Stathouder le Prince de Naſſau Dieſt, gendre du Roi d'Angleterre ; mais le nouveau Stathouder avec tous ſes Alliés ne mit point d'obſtacles aux ſuccès du vainqueur ; il ne put empêcher que le Fort de l'Ecluſe, le Sas de Gand, le Fort Philippe, Huſt, Axel forteresſes dont la moindre arrêtoit autrefois des armées un mois entier, ne tombaſſent toutes en moins de trois ſemaines entre les mains du Roi de France.

Les Alliés effrayés de ces proſpérités ſi rapides eurent recours à la protection de la Czarine qui, moyennant un ſubſide de trois cent mille livres ſterlings leur promit une armée de quarante mille hommes ; mais avant que les Ruſſes euſſent franchi l'eſpace immenſe qui eſt entre leur Empire & la Hollande, les Hollandois ne devoient-ils pas craindre que

leur Patrie ne fût la proye du conquérant.

En effet, Louis XV. avoit déjà gagné sur le Duc de Cumberland la bataille de Laufeldt, douze mille hommes tués ou pris, & parmi ces derniers le Général Ligonier qui se sacrifia pour donner le tems au Duc de Cumberland de se sauver, signalerent cette victoire qui coûta beaucoup aux François. Berg-op-Zoom, la clef de la Hollande devant laquelle avoient échoué le Duc de Parme & Ambroise Spinola, les plus grands Capitaines de leur siecle, fut prise d'assaut le seize Septembre par le Comte de Lowendal; on a peine encore aujourd'hui à comprendre cet exploit, le plus grand de cette guerre; à peine le tiers de Berg-op-Zoom étoit-il investi, une armée puissante campoit à ses portes, la garnison très-nombreuse étoit rafraichie tous les vingt-quatre heures; enfin une multitude prodigieuse de mines rendoit les approches presqu'impossibles: il n'y a que les François capables de vaincre tant d'obstacles.

Les Espagnols & les François sur-tout étoient aussi malheureux sur mer qu'heu-

reux sur terre; les deux Nations réunies ne pouvoient alors, malgré leurs efforts, oppoſer une Marine égale à celle des Anglois; les reſtes de celle de France furent anéantis par la perte d'une eſcadre qui, après un furieux combat près du Cap de Finiſtere, tomba le quatorze Juin entre les mains de l'Amiral Anſon qui l'attaqua avec un nombre de vaiſſeaux ſupérieurs de plus de la moitié; ce déſaſtre fut ſuivi d'un nouveau malheur, ſix vaiſſeaux de guerre de la même Nation furent enlevés le vingt-trois Octobre; le commerce de la France étoit détruit, à peine reſtoit-il à cette Puiſſance un ſeul vaiſſeau; les Provinces Méridionales ſouffroient infiniment de la diſette des bleds.

Les Eſpagnols partageoient ces diſgraces; le vaiſſeau le *Glorieux* commandé par Dom Pedre de la Cerda, après deux combats qui épuiſerent toutes ſes munitions contre deux vaiſſeaux & deux frégates Angloiſes, fut pris; mais cette victoire coûta aux ennemis un vaiſſeau que le *Glorieux* fit périr dans le premier de ces combats.

Quelque tems après l'Amiral Know-

les attaqua une eſcadre Eſpagnole, prit un des vaiſſeaux qui la compoſoient, en coula un a fond, & força les autres de chercher leur ſalut dans la fuite : ces avantages joints aux priſes faites ſur les Eſpagnols, & évaluées à plus de ſoixante millions de piaſtres, éloignoient les Anglois de la paix.

Il ne falloit pas moins que toutes les victoires de Louis XV. pour les y déterminer ; dès l'ouverture de la campagne le Maréchal de Saxe, après avoir trompé l'ennemi par les plus belles marches, vint mettre le ſiége devant Maëſtricht ; la perte de cette Place ne laiſſoit plus de rempart à la Hollande ; il falloit ſouſcrire aux conditions de la paix offertes par la France, ou s'attendre à voir bientôt Louis XV. la dicter dans Amſterdam ; la Hollande conſternée menaça l'Angleterre d'un traité particulier ; enfin les Anglois touchés du danger de leurs Alliés conſentirent à la paix avant même que Maëſtricht capitulât. Il y eut des articles préliminaires ſignés le trente Avril entre la France d'une part, l'Angleterre & la Hollande de l'autre ; ces

1748.

mêmes Peuples convinrent aussi entr'eux d'une suspension d'armes, sans consulter leurs Alliés : mais quelle Puissance dans l'Europe eût pû continuer cette funeste guerre, lorsque la France & l'Angleterre étoient d'accord ?

Cependant on continuoit de combattre en Amérique, en Asie & en Italie.

Dom Alfonse d'Arcos Moreno sauva par sa valeur l'Isle de Cuba attaquée par les Anglois, & coula un de leurs vaisseaux à fond.

Une entreprise non moins importante de ce Peuple sur Pondichery n'eut pas plus de succès.

Enfin en Italie le Duc de Richelieu & le Marquis d'Ahumada se signalerent tout l'Hyver par des succès qui ne furent rien moins que décisifs; Gênes étoit toujours menacée, mais le huit Juin, après avoir battu les ennemis près de Borgo-Novo, le Duc de Richelieu apprit par un exprès qu'il reçut du Comte de Browne, que la Reine sa maîtresse avoit accédé aux articles préliminaires du trente Avril; l'Espagne, Naples, le Roi de Sardaigne, la République de Gênes, le

Duc de Modene y avoient aussi accédé.

Ainsi fut terminée cette longue & funeste guerre dans laquelle les Espagnols de l'aveu de toute l'Europe se signalerent par des prodiges de valeur, de constance & de discipline militaire.

Le traité définitif de la paix fut signé à Aix-la-Chapelle le dix-huit Octobre ; il contient vingt-quatre articles dont les traités de Westphalie, de Madrid, de Nimegue, de Riswick, d'Utrecht, de Bade, de Londres & de Vienne sont la base.

Toutes les Puissances se restituerent de part & d'autre ce qu'elles s'étoient enlevé depuis le commencement de la guerre, tant en Europe qu'en Afrique & aux Indes Orientales.

La Reine d'Hongrie céda à l'Infant Dom Philippe les Duchés de Parme, de Plaisance & de Guastalle, à condition que si ce Prince vient à mourir sans enfans mâles, ou que lui & sa postérité parviennent aux thrônes d'Espagne ou de Naples, ces Duchés seront reversibles à la Reine.

Le Grand Duc de Toscane fut recon-

nu en qualité d'Empereur par les Puissances qui ne lui avoient pas encore accordé ce titre.

La Prágmatique-Sanction de Charles VI. qui assure à l'Impératrice Reine la succession indivisible de tous les Etats de la Maison d'Autriche, fut garantie par toute l'Europe, excepté la Silésie & le Comté de Glatz cédés au Roi de Prusse; les Duchés de Parme & de Plaisance accordés à Dom Philippe, & ce que la Reine avoit démembré du Milanez en faveur du Roi de Sardaigne par le traité de Worms.

Louis XV. dont les victoires avoient amené la paix, sacrifia généreusement toutes ses conquêtes, comme il l'avoit promis à toute l'Europe par des déclarations solemnelles; il consentit même à la destruction des fortifications de Dunkerque du côté de la Mer; mais par ce sacrifice il obtint pour Gênes & le Duc de Modene ses Alliés la restitution de tous les Etats qui leur avoient été enlevés, un établissement en faveur de son gendre Dom Philippe en Italie, & la garantie de toute l'Europe pour les Duchés de

Lorraine

Lorraine & de Bar qu'il avoit acquis par le traité de Vienne ; sans doute que ce Prince couronné tant de fois par la victoire eût pu prétendre à de plus grands avantages (*a*) ; mais il aimoit mieux voir l'Europe heureuse par la paix, que soumise à son empire par la force des armes.

Le traité de l'Assiento pour la traite des Negres signé avec l'Angleterre en mil sept cent treize, fut confirmé pour quatre ans pendant lequel tems la Compagnie Angloise de la Mer du Sud peut envoyer aux Colonies Espagnoles un vaisseau chargé de marchandises.

Telles furent les principaux articles du traité qui mit fin à cette guerre dont les playes saignent encore : il ne fut question ni dans le traité, ni dans les articles préliminaires, de la Grande-Maîtrise de la Toison d'Or que s'attribuoit l'Impératrice Reine ; le Plénipotentiaire d'Espagne protesta le vingt Novembre au sujet du silence gardé à cet égard ; le Pape protesta pour conserver ses droits sur la Suzeraineté des Duchés de Parme & de

(a) *Maluit Europam esse paciferam quam suam.* Bonamici *de Bello Italico.* *Tome XIII.*


Digitized by Google

qu'il avoit acquis par
; sans doute que ce
nt de fois par la vic-
dre à de plus grands
s il aimoit mieux voir
par la paix, que sou-
ar la force des armes.
ffiento pour la traite
avec l'Angleterre en
, fut confirmé pour
lequel tems la Com-
la Mer du Sud peut
nies Espagnoles un
marchandises.
s principaux articles
n à cette guerre dont
ncore : il ne fut quef-
é, ni dans les articles
Grande-Maîtrise de la
s'attribuoit l'Impéra-
nipotentiaire d'Espa-
t Novembre au sujet
cet égard; le Pape
rver ses droits sur la
chés de Parme & de

ffe pacificar...
co. Tome XI...

Plaisançe ; d'autres Puissances protesterent encore suivant l'usage. Jamais l'Europe ne vit ses Rois se signaler davantage que dans cette guerre. Les Rois de Naples, de Sardaigne, d'Angleterre, l'Empereur conduisirent eux-mêmes leurs troupes.

Mais ceux devant qui l'éclat disparoît sont l'Impératrice Reine qui à quelques démembremens près, sçut conserver le vaste héritage de son pere, & mettre la Couronne Impériale sur la tête de son époux ; Princesse égale par la supériorité de son génie, la grandeur & la fermeté de son ame & ses actions immortelles aux plus grands Rois de l'Histoire Ancienne & Moderne ; Charles-Quint & elle sont les deux Héros de la Maison d'Autriche :

Le Roi de Prusse qui gagna cinq batailles, conquit des Provinces, éclaira ses Sujets, & joignit à la gloire de conquérant celle de législateur :

Le Roi de France enfin qui ne cessa de vaincre tant qu'il combattit, & qui couronna ses exploits par une paix en même-tems équitable & glorieuse.

Il ne tient pas à ce Prince juste, mo-

dere & bienfaisant que toute l'Europe ne jouisse encore de cette paix ; les Anglois l'ont troublée par des brigandages inouis : une politique injuste & cruelle leur a persuade d'anéantir la marine de la France, afin d'attirer à eux le commerce & les richesses de l'Univers : qu'est-il arrivé ? Les Maisons de Bourbon & d'Autriche si long-tems rivales & divisées se sont réunies par un traité solemnel pour réprimer la fierté d'un Peuple qui n'a établi sa puissance qu'à la faveur des querelles qu'il a fait naître depuis un siecle entre les Cours de Versailles & de Vienne.

Un Roi dont la vaste ambition ne le céde point à celle des Anglois, encouragé par leurs promesses, a de nouveau ramené la guerre & toutes ses horreurs dans le sein de l'Allemagne ; la Russie & la Suéde se sont jointes à l'Empire & à la France pour venger la cause commune des Rois, trahie en la personne du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, dépouillé de ses Etats par un Prince avec qui il étoit en paix. La guerre est devenue générale par les intrigues des Anglois ; mais quels avantages ont-ils retirés des

malheurs de l'Europe & de leurs brigandages ? Déjà Louis XV. leur a enlevé Port-Mahon ; l'Amérique fume encore du ſang de leurs Citoyens vaincus, & tous les gens de bien reprochent au Miniſtere de Londres ſes injuſtices, ſon ambition effrenée, ſes fautes énormes, & le ſang d'un des plus grands hommes de l'Angleterre immolé à la fureur & à l'orgueil de la populace de Londres.

L'Eſpagne n'a point encore pris part à cette guerre. Uniquement occupé du bonheur de ſes Sujets, Ferdinand VI. fait ſuccéder le regne de Salomon à celui de David ; les Peuples délivrés des monopoles des Financiers, les manufactures en tout genre établies, ſuivies, protégées avec éclat, l'extinction du tribunal de la Nonciature, la réforme du Clergé régulier, l'accroiſſement de la marine, de l'agriculture & du commerce, les tréſors prodigués à creuſer dans toutes les Provinces de vaſtes réſervoirs pour conſerver les eaux, & les porter par de longs canaux dans les terres, remède unique aux ſéchereſſes qui déſolent l'Eſpagne, les ſecours généreuſement accordés aux Portugais accablés

par les désastres arrivés en mil sept cent cinquante-cinq, presque tous les abus corrigés, la prospérité de l'Etat établie sur des fondemens inébranlables; voilà les exploits par où Ferdinand VI. marche à l'Immortalité sur les traces d'Auguste, de Titus, de Marc-Aurele, & de Louis XIV. son bisayeul.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire d'Eſpagne ;* je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion, & j'ai cru que le Public liroit avec plaiſir un Ouvrage dans lequel l'Auteur a peint d'une maniere forte & intéreſſante les principaux évenemens d'une Hiſtoire très-célebre. A Paris, ce 4 Août 1758.

LA PALME.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos Amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres, *Hiſtoire de la République de Veniſe ; Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire d'Eſpagne ; Mémoires ſur la Chevalerie*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer & réimprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en intro-

duire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de

Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contr
CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versaill
deuxiéme jour du mois de Septembre, l'an de G
mil sept cent cinquante-huit, & de notre Regne le q
rante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE

Registré sur le Registre XIV. de la Chambre Roy des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 392. *Fo* 345. *conformément aux anciens Réglemens, confir par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 5 *Septem* 1758.

P. G. LE MERCIER, Syndic.

1
29
33
36
104
148
188
203
271
304
308
399
429
459
470

